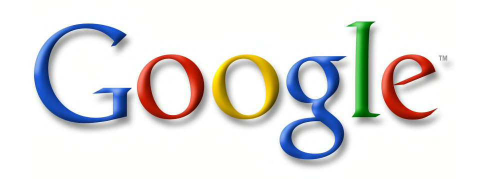



B 1,142,371



DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR M. PETITOT.

TOME L.





PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N°. 9.

1826.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE MONTGLAT.

ONZIÈME CAMPAGNE.

[1645] LA première chose qui arriva de remarque cette année fut la mort du cardinal de La Rochefoucauld, sous-doyen du sacré collége des cardinaux, lequel avoit vécu avec un tel exemple de vertu, qu'il laissa en mourant à tout le monde l'opinion de sainteté. L'hiver rassembla tous les courtisans à Paris, qui avoient deux cours à faire, celle de la Reine et de M. le duc d'Orléans, outre celle du duc d'Enghien, qui étoit suivi de toute la jeunesse. Le cardinal Mazarin, pour maintenir son autorité, tâchoit à maintenir ces princes en bonne intelligence, et à gagner leurs favoris par bienfaits. Il commença par l'abbé de La Rivière, auquel il fit avoir la charge de chancelier de l'ordre, afin qu'il portât le cordon bleu. Il obligea Châteauneuf à s'en défaire entre ses mains, lui faisant espérer que, mettant par là Son Altesse Royale dans ses intérêts, il seroit plus facilement rétabli dans les sceaux, qui étoit ce qu'il craignoit le plus ; mais pour faire réussir ses desseins il promettoit aisément, dans la pensée de ne rien tenir. Il se moquoit aussi des Français qui le vouloient rendre esclave de sa parole. D'un autre côté, chez Monsieur, les plus honnêtes

gens qui l'avoient suivi dans toutes ses disgrâces le quittèrent dès qu'ils le virent lieutenant général de l'Etat : comme Ouailli, capitaine de ses gardes; Maulevrier, maître de sa garde-robe, et Montrésor, chef de sa vénerie, tous trois gens de grand mérite, et dans une haute estime dans la cour. On s'étonnoit de ce que, l'ayant servi fort fidèlement durant ses malheurs, ils le quittoient dans le temps qu'il étoit en puissance de reconnoître leurs services; mais ils disoient que cette opinion mal fondée rendroit leurs charges plus chères, et qu'ils n'eussent pu se retirer avec honneur durant son infortune : mais à présent qu'il étoit le maître, ils le pouvoient sans honte. Ils prévoyoient qu'ils ne compatiroient jamais avec l'abbé de La Rivière, ennemi des gens de qualité et de mérite, lequel empêcheroit Monsieur de les considérer et de leur faire du bien : ce qui se vérifia par la suite.

Tout l'hiver se passa en bals, ballets, comédies et réjouissances, qui furent un peu troublés par la venue du cardinal de Valencey, qui arriva à Paris lorsqu'on s'y attendoit le moins. Il avoit été toute sa vie à la cour sous le nom de commandeur de Valencey, et il avoit été employé dans les armées du temps du feu Roi; mais comme il étoit hardi et parloit fort, le cardinal de Richelieu se défia de son esprit, et le fit sortir de France pour aller à Malte servir sa religion, où s'étant brouillé avec le grand-maître de Lascaris, il s'en alla à Rome, et y trouva le pape Urbain VIII en guerre avec les Vénitiens et les princes d'Italie. Il offrit son service à Sa Sainteté, qui, manquant de chefs, et sachant qu'il avoit servi long-temps en France de maréchal de camp, accepta son offre, et le

fit lieutenant général de son armée sous don Thadée son neveu; dans lequel emploi il se rendit si considérable, que le Pape le créa cardinal de son propre mouvement, sans la participation de la France: dont la Reine ne fut pas contente. Le Pape étant mort quelque temps après, ce cardinal croyant que sa dignité le mettroit à couvert des insultes des ministres de France, outre que le cardinal de Richelieu n'étant plus, il n'avoit point de démêlé avec celui qui gouvernoit présentement, se résolut de partir sans bruit de Rome et de venir en France *incognito*, de crainte que si on savoit son dessein on ne lui envoyât ordre de ne le pas exécuter; mais il croyoit qu'arrivant à Paris brusquement, on ne l'en chasseroit pas, et que le cardinal Mazarin respecteroit sa dignité, qui étoit pareille à la sienne. Il partit donc secrètement, et arriva travesti à Paris avec le messager, sans être connu de personne, et fut loger aux Piquepuces; mais il n'y fut pas long-temps sans être reconnu, et le bruit de son arrivée vint à la connoissance du cardinal Mazarin, qui en prit l'alarme, et craignit que, comme il avoit été autrefois fort libre avec la Reine, il ne lui parlât maintenant trop librement, selon son inclination naturelle, qui étoit de dire tout ce qu'il pensoit. Il appréhendoit aussi qu'il ne raillât devant elle de son extraction, et de la vie qu'il avoit faite en sa jeunesse, de laquelle il avoit eu parfaite connoissance à Rome. Aussi il n'oublia rien pour l'empêcher de voir Sa Majesté, à laquelle il fit entendre qu'il seroit de mauvaise grâce à elle de voir un homme qui, ayant été exilé par le Roi son mari, étoit revenu sans permission, et avoit été fait cardinal sans son agrément.

Sur ces raisons, le marquis de Créqui, premier gentilhomme de la chambre, fut lui porter un ordre de la Reine de sortir dans vingt-quatre heures de Paris, et dans huit jours du royaume; mais il s'en excusa sur ce qu'il étoit malade, et qu'il lui falloit du temps pour se remettre. Ces retardemens augmentèrent les soupçons du Mazarin, qui lui fit renvoyer le comte de Brienne pour lui réitérer le commandement, et lui faire entendre qu'il ne devoit pas s'attendre de voir la Reine, et que s'il n'obéissoit, on se pourroit porter à quelque violence contre lui : dont Sa Majesté seroit fâchée. Là dessus il se résolut d'obéir, et se retira à Aigreville, maison de sa sœur la maréchale de La Châtre, d'où il ne voulut pas aller plus loin. Ce qui étant su par le cardinal Mazarin, il fit selon son humeur, qui étoit de plier devant ceux qui lui résistoient, et de venir à bout par négociation de ce qu'il ne pouvoit faire par autorité : tellement qu'il envoya parler à lui de sa part, et une entrevue fut résolue d'entre eux à Villeroy, où les deux cardinaux se rendirent, dînèrent ensemble, et eurent grande conversation, dans laquelle le cardinal Mazarin cajola si bien l'autre, qu'il l'obligea de retourner à Rome sans voir la Reine. Mais comme il avoit affaire à un homme d'esprit, et qui n'étoit pas dupe, il fallut qu'il lui fît trouver son compte, en lui donnant appointement honnête à Rome, et emploi pour le service du Roi près du Pape. Ainsi le cardinal de Valencey retourna en Italie, où il mourut l'année suivante.

Au commencement de cette année, la cavalerie du général Galas fut défaite par Torstenson, où le général major Enkenfort fut pris, et Galas fut contraint

de se retirer à Magdebourg, où il souffrit de grandes incommodités; en sorte qu'il y tomba malade, et fut obligé d'y demeurer, durant que son armée, commandée par Hasfeld, côtoyoit Torstenson pour l'empêcher d'entrer dans la Bohême; mais les armées s'étant rencontrées près de Tabor, donnèrent un grand combat, où les Impériaux furent défaits, Hasfeld pris, et le comte de Bruai et Gœuts tués. Ensuite Torstenson traversa la Bohême, et entra dans la Moravie, où il prit Krems, et se saisit d'un fort dans l'Autriche, vis-à-vis de Vienne; puis il fut attaquer Brinn, durant lequel siége l'archiduc Léopold reprit ce fort, qui incommodoit trop la ville de Vienne.

Dans ce même temps Ragotzki, prince de Transylvanie, fit son traité avec l'Empereur; et Torstenson, qui espéroit de se joindre à lui, ayant appris cette nouvelle, leva le siége de Brinn et se retira devers l'Elbe, durant que Wrangel dans le Jutland, et le maréchal Horn dans le Schonen, attaquoient le Danemarck : si bien que Wrangel revint en Allemagne rejoindre Torstenson, et Konigsmark marcha pour joindre les Français et Hessiens, comme nous allons voir. Le maréchal de Turenne ayant appris la défaite des Impériaux près de Tabor par Torstenson, voulut profiter de l'occasion, et se servir de cette victoire pour avancer ses conquêtes dans l'Allemagne. Dans ce dessein il passa le Rhin à Spire, et ensuite le Necker; mais sur cet avis le général Mercy mit ensemble toutes ses troupes, et côtoya ce maréchal. Ils faisoient de si grandes journées, que l'infanterie étoit si fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher : ce qui obligea Mercy de se retrancher dans une petite ville, dont la situa-

tion étoit si avantageuse qu'on ne l'y pouvoit forcer : ce que voyant le maréchal de Turenne, pressé de l'importunité de la cavalerie allemande, qui demandoit des quartiers pour se rafraîchir, il la sépara en plusieurs bourgades et villages, et prit son logement à Marienthal; mais le général Mercy n'eut pas plus tôt avis de cette séparation, qu'il voulut en prendre avantage, et tâcher de s'en prévaloir. C'est pourquoi il partit à l'heure même, et marcha droit à Marienthal. Il ne put couvrir si secrètement sa marche que le maréchal de Turenne n'en fût averti, qui envoya ordre aussitôt à tous ses quartiers de se rassembler, et leur marqua une plaine voisine pour se rejoindre tous ensemble. Il s'y trouva le premier avec ce qu'il avoit à Marienthal, et il vit de tous côtés des troupes qui marchoient pour le joindre; mais en même temps les coureurs de Mercy parurent dans la plaine, et ensuite son armée, devant que les Français fussent rassemblés; tellement que le maréchal de Turenne, surpris, mit en diligence son infanterie dans un bois, et sa cavalerie à droite et à gauche : ce qui étant aperçu de Mercy, qui voyoit de toutes parts des troupes qui venoient pour grossir l'armée française, il résolut de l'attaquer sur l'heure; et ayant fait pointer son canon contre le bois, il fit une attaque générale le 5 de mai, dans laquelle les Français se défendirent vaillamment. Mais, accablés par le plus grand nombre, ils furent entièrement défaits : toute l'infanterie fut taillée en pièces, le canon et le bagage pris, et la cavalerie se sauva comme elle put. Le maréchal de Turenne perdit sa vaisselle d'argent et son équipage, et rallia quelque cavalerie avec laquelle il se retira vers le Mein;

et les troupes qui n'étoient pas encore arrivées, entendant de loin le bruit, et voyant la poussière et la fumée, se retirèrent devers le Rhin séparément. Le général major Rose, Smidberg, le vicomte de Lameth et Le Passage furent faits prisonniers. Cette déroute fit grand bruit dans toute l'Allemagne, et l'intérêt commun de tous les confédérés fit que le général Konigsmark, qui étoit dans l'archevêché de Brême, s'avança du côté du Mein pour joindre le général Guets qui commandoit l'armée hessienne, afin d'empêcher ensemble les progrès des Bavarois victorieux.

Dans ce même temps, le maréchal de Turenne rassembla toutes ses troupes, qui s'étoient retirées sans combattre, avec lesquelles il se joignit aux confédérés; et ayant mandé en France les nouvelles de sa défaite, la Reine envoya ordre au duc d'Enghien, qui commandoit l'armée de Champagne, de marcher devers le Rhin pour le secourir. Il exécuta ponctuellement cet ordre; et ayant passé le Rhin, il rencontra le maréchal Konigsmark et Guets sur le bord du Necker. Alors se voyant tous ensemble avec une puissante armée, plus forte que la bavaroise, ils marchèrent à elle pour la combattre et venger l'affront de Marienthal. Le général Glèen avoit depuis peu amené un renfort de cinq mille hommes à Mercy; et tous deux voyant les confédérés marcher devers Hailbronn, se dépêchèrent d'y arriver les premiers pour en empêcher le siége: ce qu'ils exécutèrent heureusement, car ils se postèrent près de la ville. Le duc d'Enghien voyant l'impossibilité de l'assiéger, entra plus avant dans le pays, et approcha par la Franconie des rives du Danube. Il ne trouva de résistance qu'à

Rotenbourg, qu'il prit en deux jours; mais il y reçut un déplaisir sensible, parce que Konigsmark, sous prétexte qu'il avoit nouvelle que les Saxons se fortifioient, se sépara de lui avec l'armée suédoise pour s'aller opposer à eux. Toutes les prières et remontrances qu'il lui put faire ne le fléchirent point, et ne lui purent faire changer de résolution; et, à son exemple, le général Guets en voulant faire autant avec les Hessiens, le duc d'Enghien obtint de lui qu'il donneroit le temps d'envoyer à Cassel recevoir les ordres de la landgrave de Hesse, à laquelle il écrivit : elle envoya commandement à son armée de ne point quitter les Français, et au général Guets d'obéir absolument au duc d'Enghien. Alors ils continuèrent leur marche jusqu'à Dunkespield, et les Bavarois les suivirent pour les empêcher de passer le Danube et d'entrer dans la Bavière, où la guerre n'avoit point encore été.

Sur la nouvelle de leur approche, le duc d'Enghien alla au devant d'eux, et rencontra le premier d'août leur avant-garde : aussitôt les deux armées se mirent en bataille; mais un marais qui étoit entre deux les empêchant de venir aux mains, elles se canonnèrent toute la journée. Alors le duc voyant qu'il étoit impossible de combattre en ce lieu, décampa le 2 du mois, et marcha droit au Danube; mais les Bavarois le devancèrent, et se postèrent à Donawert sur la même rivière, pour empêcher les Français de la passer. Le duc d'Enghien se voyant prévenu, s'avança jusqu'à Nordlingen, où il apprit que les Bavarois étoient en bataille dans la plaine, entre lui et Donawert, faisant mine de vouloir combattre. Cette

nouvelle lui donna une grande joie: car il avoit tellement accoutumé de vaincre, qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais être battu, et il se croyoit par avance déjà victorieux. Il les envoya aussitôt reconnoître, et marcha droit à eux. La bataille commença par l'attaque d'un village où il y avoit de l'infanterie, que le canon des Français battoit, durant que deux régimens de gens de pied la poussoient pour l'en chasser. En même temps le général Mercy fondit d'un coteau avec son aile gauche sur la droite des Français, commandée par le maréchal de Gramont, lequel, après une vigoureuse résistance, fut mis en désordre et pris prisonnier. Le général Mercy fut tué dans cette mêlée; et du côté des Français le marquis de Pisani, le comte de Chastelux-Bourie, commandant la cavalerie, et Beauvais-Plesian, y perdirent la vie. Le marquis de La Châtre, ci-devant colonel général des Suisses, fut fort blessé, et mourut quelques jours après. Les comtes de Lillebonne et de Sceaux, les marquis de Piennes et de Castelnau-Mauvissière furent blessés. Arnauld, maréchal de camp, voyant cette déroute, rallia ce qu'il put de cavalerie, et fut joindre le maréchal de Turenne, qui avec son aile gauche avoit chargé la droite des Bavarois, qu'il avoit enfoncée, et l'avoit pressée si vivement que l'infanterie avoit été toute défaite, et la cavalerie avoit pris la fuite. Alors le duc d'Enghien, qui avoit l'œil partout, voyant son armée victorieuse d'un côté et battue de l'autre, fit avancer le général Guets avec le corps de réserve, et lui ordonna de charger avec les Hessiens ceux qui avoient battu le maréchal de Gramont. Ce choc fut sanglant de part et d'autre; mais le maréchal de Tu-

renne décida le combat : car, ayant défait son aile, il tourna au secours des Hessiens, et ayant chargé les Bavarois en flanc, il fit tourner la victoire de son côté, et fut cause du gain de la bataille : car ces ennemis tout en désordre se retirèrent à Donawert, laissant leurs canons, le champ de bataille, et le général Gleen, au pouvoir des Français. Après la bataille gagnée, le 3 d'août, le duc d'Enghien se saisit de la ville de Nordlingen et de celle de Dunkespield; et voyant la difficulté de passer le Danube, à cause que les Bavarois, s'étant ralliés, s'étoient retranchés à Donawert, il prit sa marche du côté du Necker et investit Hailbronn. Il avoit traité l'échange du général Gleen avec le maréchal de Gramont, qui avoit été conduit à Munich et traité magnifiquement par l'électeur de Bavière, qui le renvoya au duc d'Enghien, lequel s'étant échauffé le sang parmi les fatigues de cette campagne, tomba malade devant Hailbronn, d'où il se fit porter en France pour se faire traiter, et laissa l'armée sous le commandement des maréchaux de Gramont et de Turenne; et dès qu'il put souffrir le carrosse il retourna à la cour, comme triomphant d'avoir effacé, par le gain de la bataille de Nordlingen, la honte reçue par les Suédois au même lieu en l'année 1634.

Cependant l'Empereur, sur la nouvelle de la défaite des Bavarois, envoya l'archiduc Léopold son frère, et le général Galas, à leur secours; d'autant plus aisément qu'ayant fait la paix avec le Transylvain, il pouvoit se passer de troupes du côté de la Hongrie. L'archiduc marcha sans bagage, jusqu'à ce qu'il eut joint les Bavarois; puis, faisant avec eux

un grand corps d'armée, il tourna tête droit à Hailbronn : mais, sur la nouvelle de sa marche, les Français levèrent le siége d'Hailbronn, et repassant le Necker se retirèrent devers le Rhin. Alors les Impériaux se voyant maîtres de la campagne, reprirent toutes les villes que les Français avoient prises entre le Necker et le Danube; puis, sur les nouvelles qu'eut l'archiduc que Torstenson faisoit de grands ravages dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche, il tourna dans la Bohême pour s'opposer à lui, et les Bavarois se retirèrent delà le Danube. Alors le maréchal de Turenne marcha devers Trèves pour y joindre l'électeur. Ayant investi cette ville, il la battit si rudement, qu'elle lui fut rendue par composition. Dès qu'il en fut le maître il y rétablit l'électeur, lequel avoit causé la déclaration de la guerre; aussi le duc de Longueville, plénipotentiaire à Munster pour la France, protesta que, puisque la guerre avoit été déclarée pour son sujet, il n'écouteroit aucune proposition de paix qu'il ne fût en pleine liberté : ce qui obligea l'Empereur de le faire sortir de prison, sans le remettre dans son bien; mais dès qu'il se vit libre il implora le secours des Français, ses anciens protecteurs, qui le rétablirent dans sa ville capitale. Durant cet été, l'électeur de Saxe voyant son pays au pillage, et en état d'être entièrement ruiné, fit une trève de six mois avec les Suédois, en attendant l'issue de l'assemblée de Munster, faite pour la paix générale.

Depuis que le duc de Lorraine eut feint de s'accommoder avec la France pour avoir La Mothe et quelques autres places de son pays, et peu de temps après

ent repris le parti de l'Espagnol, les garnisons de ces villes rendues incommodoient fort toute la frontière de Champagne. C'est pourquoi on avoit laissé un petit corps pour bloquer de loin La Mothe, et empêcher que rien n'en pût sortir : mais ce blocus n'étant pas assez serré pour sauver la frontière des courses de ceux qui étoient dedans, Magalotti, italien, y fut envoyé avec une armée, avec ordre de l'attaquer par force. Il ouvrit la tranchée le 4 de mai, et résolut de prendre cette place d'une façon extraordinaire; car, comme elle est située sur la pointe d'une montagne, il fit dessein, devant que d'arriver à la contrescarpe, de percer la terre à mi-côté, et poussant la mine par dessous tous les dehors, faire sauter d'abord le corps de la place : mais il ne put voir l'effet de son entreprise; car, regardant les travaux qu'il faisoit faire, il reçut une mousquetade dans la tête, dont il mourut. Cette mort affligea fort le cardinal Mazarin, parce qu'il se fioit fort en lui, et le vouloit élever bien haut. Pour empêcher que cette mort ne causât quelque désordre dans le camp, le marquis de Villeroy fut envoyé en sa place, ayant sous lui Noirmoutier et Ruvigny pour maréchaux de camp. Incontinent après son arrivée, il fit jouer la mine que Magalotti avoit fait faire, laquelle ne manqua pas de faire sauter le bastion comme il l'avoit prémédité, sans endommager la contrescarpe ni la demi-lune, qui demeurèrent en leur entier : tellement qu'on ne pouvoit aller à la brèche. Cela fut cause qu'il fallut nécessairement travailler tout de nouveau pour prendre la contrescarpe, qui fut emportée par une attaque vigoureuse : et le lendemain, un fourneau ayant ouvert la pointe de la

demi-lune, le logement y fut fait, et le mineur attaché au bastion, où il y avoit déjà brèche, que les assiégés avoient réparée à la hâte. Alors Clicot, gouverneur de La Mothe, capitula, et rendit La Mothe au marquis de Villeroy le 7 de juillet, après deux mois de siége. Cette prise donna grande joie à tous les peuples du Bassigny, qui contribuèrent avec plaisir à la faire raser, selon l'ordre de la cour; et le peuple s'acharna avec tant d'affection à cet ouvrage, que non-seulement les fortifications, mais même les maisons et les églises, furent démolies et rasées d'une telle sorte, que présentement on ne connoît plus où étoit La Mothe, dont il ne demeure aucun vestige.

La prospérité des armes de la France, de l'année passée, avoit haussé le courage de M. le duc d'Orléans, et lui avoit augmenté le désir de pousser ses conquêtes plus avant cette campagne. Aussi, dès que le printemps fut venu il assembla son armée, et s'avança jusqu'à Calais pour donner les ordres à tout, et de là il se rendit à Auvat, où l'armée étoit campée. Il fut en ce lieu résolu de passer la rivière de Colme: ce qui étoit difficile, à cause qu'elle est profonde et marécageuse; il ne laissa pas de marcher de ce côté-là, où il trouva Piccolomini retranché à l'autre bord de la rivière, qui salua l'armée française de son artillerie, laquelle lui répondit de même. Mais M. le duc d'Orléans jugeant ce passage impossible, feignit de marcher devers la Lys, et s'avança jusqu'au Neuf-Fossé, où, dans une escarmouche avec de la cavalerie de Lamboi, qui étoit au Mont-Cassel, les deux frères Vardes furent pris prisonniers. Durant cette marche, Villequier, avec la milice du Boulonais et les régimens de Rambures,

de Noirmoutier et de Chanleu, marcha secrètement devers la Colme; et ayant trouvé toute la campagne inondée, il fit mettre l'infanterie dans l'eau jusqu'à la ceinture, et par ce moyen il passa ce marais jusqu'à l'autre bord, où il fut attaqué par un gros d'Espagnols qui gardoient ce passage : mais ayant tiré deux coups de canon pour avertir qu'il étoit passé, le maréchal de Gassion tourna tête droit à lui, et y arriva durant le combat, qui étoit fort chaud de part et d'autre. Mais les Espagnols voyant arriver ce secours, se retirèrent; et le maréchal ayant passé dans l'eau, comme avoit fait Villequier, fit faire quantité de ponts, sur lesquels toute l'armée passa deux jours après à Lobergue, et aussitôt investit le fort de Mardick. Piccolomini, qui avoit suivi les Français quand ils s'approchoient de la Lys, voyant leur contremarche, en fit autant, mais trop tard : car il les trouva passés, et Mardick bloqué dès le 20 de juin. Le reste de ce mois se passa à se retrancher; et, la nuit du 5 au 6 de juillet, la tranchée fut ouverte. Le lendemain, les batteries se firent entendre; et le 7 le fort de Bois fut emporté par le marquis de Vitri. Le 8, le logement fut fait sur la contrescarpe, où le chevalier de Belébat fut tué d'un coup de fauconneau. Le 10, le fort se rendit, et la garnison fut conduite à Dunkerque.

Ce lieu est de grande conséquence, à cause qu'il défend le seul endroit de la côte où les grands vaisseaux puissent être en sûreté jusqu'en Hollande. Chanleu fut mis dedans pour y commander. La nouvelle en fut aussitôt portée à la Reine, laquelle, pour reconnoître les services que le comte de Rantzaw y

avoit rendus, le fit maréchal de France, et La Ferté-Imbault et Villequier lieutenans généraux : le dernier, pour le service qu'il venoit de rendre au passage de la Colme, dont la profondeur est si grande que, pour être maître une autre fois de ses bords, il fut résolu de prendre le fort de Linck, qui est situé dessus. Pour ce sujet, Lambert, maréchal de camp, fut détaché avec trois mille hommes, qui l'investit le 16 de juillet; et le maréchal de Gassion y étant arrivé le lendemain, le fort fut battu avec tant de furie, que la garnison se rendit le 23 prisonnière de guerre : le maréchal de Gassion y fut blessé d'une mousquetade dans le bras. Après la prise de Linck, il fut jugé à propos de ne rien laisser derrière qui pût incommoder les conquêtes nouvelles; et pour cette raison l'armée campa le 28 devant Bourbourg, où, sans faire de circonvallation, la tranchée fut ouverte le dernier du mois, et la place attaquée fort vigoureusement. Cette ville n'est pas forte; mais étant défendue par une grosse garnison, elle dura dix jours, au bout desquels treize cents hommes qui étoient dedans se rendirent prisonniers de guerre. Le maréchal de Rantzaw y reçut un coup de mousquet dans la tête, sans péril.

Quand Bourbourg fut pris, l'armée assiégea la ville de Cassel, qui ne se défendit que vingt-quatre heures; et quatre cents hommes qui étoient dedans furent faits prisonniers. De là, elle campa à Belle, d'où elle s'approcha de la Lys pour la passer : mais ayant trouvé de l'infanterie retranchée sur le bord, il y eut une rude escarmouche, où le marquis de Vitri eut le gros os du bras cassé d'un coup de mousquet.

Ensuite le bourg d'Eteire fut pris, et le comte de La Feuillade s'empara de Merville, durant que le comte de Quincé battoit Saint-Venant, qui dura trois jours; et comme c'est un passage important, Le Rasle y fut laissé pour le fortifier.

Les Espagnols voyant les Français delà la Lys, crurent qu'ils alloient entrer dans le cœur de leur pays: c'est pourquoi ils jetèrent toutes leurs troupes dans les grandes villes de Flandre, et dégarnirent ce qui étoit derrière, ne se pouvant persuader qu'ils retournassent sur leurs pas. Cependant Monsieur ayant avis que la garnison de Béthune avoit été ôtée, et qu'il n'y étoit demeuré que les habitans, tourna tout court en arrière, et envoya, le 25 d'août, deux mille chevaux l'investir : il y arriva bientôt après, et sans ouvrir de tranchée on commença à couper avec des haches les palissades de la contrescarpe, et à mettre vingt pièces de canon en batterie sur le haut du glacis. Les habitans, qui n'avoient pas accoutumé une telle vie, furent tellement intimidés, que le 29 ils se rendirent, en conservant leurs biens et leurs vies.

Dès que Béthune fut pris, M. le duc d'Orléans quitta l'armée et revint à la cour, laissant le commandement aux maréchaux de Gassion et de Rantzaw, lequel alla prendre Lillers, et Gassion le fort de La Mothe-aux-Bois. Ensuite la moitié de l'armée campa à Eteire, et l'autre à La Gorgue, d'où, le 9 de septembre, elle se rejoignit devant Armentières, grande ville sur la Lys, fort peu fortifiée, et peuplée de beaucoup d'habitans; lesquels voyant leurs murailles battues de quatre pièces de canon, se rendirent le 10. Le lendemain, l'armée marcha le long de la Lys, où elle

prit en passant les châteaux de Warneton et de Comines, et attaqua la ville de Mancène, qui se soumit au plus puissant; dans laquelle ayant mis bonne garnison, les maréchaux eurent des nouvelles du prince d'Orange, qui étoit campé derrière le canal de Bruges, et ne le pouvoit passer sans leurs secours. Ils marchèrent aussitôt de ce côté-là, et traversèrent une grande plaine de bruyères qui est entre Bruges et Gand, et arrivèrent sur le bord du canal qui sert de communication à ces deux grandes villes. En même temps le maréchal de Gassion attaqua un fort avec ses gardes et l'emporta, lequel étoit sur le passage, durant que celui de Rantzaw prenoit quelques redoutes qui arrêtoient le passage des Hollandais, lesquels agissent avec beaucoup plus de circonspection, et ne vont pas si vite dans les attaques que les Français. Les maréchaux ensuite passèrent le canal, et tinrent conseil avec le prince d'Orange, où il fut résolu que l'armée hollandaise passeroit deçà, et qu'après avoir joint la française elles marcheroient ensemble pour passer le grand et le petit Escaut. Dès le jour même les Hollandais commencèrent à filer, et le lendemain ils prirent leur marche devers Deinse, où on vit la différence de l'ordre des deux armées: car les Hollandais marchoient serrés, en sorte qu'il ne manquoit pas un homme dans leurs escadrons et bataillons; au lieu que les Français étoient écartés, pillant à droite et à gauche, et sur la moindre alarme ils se retrouvoient dans leurs rangs. Le 3 d'octobre, les deux armées passèrent le petit Escaut près de Deinse; puis les Français faisant halte, les Hollandais s'avancèrent devers le grand Escaut avec le maréchal

de Gassion, qui les escorta jusque là avec quelque cavalerie. Le prince d'Orange voulut tenter de passer à Mesle, entre Gand et Dendermonde, où le général Bec étoit retranché avec de l'infanterie, qui fit résistance : mais le prince d'Orange ayant mis son canon en batterie sur le bord de la rivière, qu'il borda de mousquetaires qui tiroient incessamment, et se trouvant supérieur en feu, il délogea les Espagnols, et les contraignit de se retirer. Ainsi le prince d'Orange passa le grand Escaut, conduit par la main des Français, et marcha du côté de Hulst, qu'il assiégea le 9 d'octobre; et ayant pris le fort de Spinola, il fit travailler à la circonvallation, puis il ouvrit la tranchée et attaqua pied à pied cette place, laquelle, après s'être défendue jusqu'au 4 de novembre, se rendit à composition. Durant ce siége, les maréchaux de Gassion et de Rantzaw s'étant rejoints s'emparèrent du Pont-Avendin, Lens, Orchies, L'Ecluse et Arleux, où, dans une partie de guerre, le marquis de Douglas, écossais, maréchal de camp, tomba dans une embuscade, où il fut tué, au grand regret de toute l'armée et des maréchaux, qui faisoient grande estime de sa personne. Sur la fin de la campagne, le général Lamboi reprit Cassel, dont il fit raser le château. Et la nuit du 3 au 4 de décembre, deux mille Espagnols surprirent le fort de Mardick, et prirent tous les Français qui étoient dedans prisonniers; et comme la saison étoit trop avancée pour le reprendre, il demeura entre leurs mains jusqu'à l'année prochaine.

Le cardinal Mazarin voyant que les Espagnols étoient de tous côtés sur la défensive, hors en Catalogne, où la présence du roi d'Espagne leur avoit fait

faire l'année dernière quelque progrès, fit un grand effort pour réparer ces pertes, et envoya quantité de troupes de renfort delà les Pyrénées, où, au lieu du maréchal de La Mothe qu'il avoit fait arrêter, il envoya le comte d'Harcourt pour vice-roi, dans l'espérance que ce prince, qui avoit rétabli les affaires désespérées du Piémont, en feroit autant de celles-ci. Il partit de Paris à la fin de février, et arriva au mois de mars à Barcelone, où il fut reçu avec une joie extrême, tant les belles actions qu'il avoit faites en Italie lui donnoient de réputation. On fit en même temps passer d'Italie en Catalogne le comte Du Plessis-Praslin avec le régiment de Normandie, et quelques autres qui se joignirent à des troupes qui étoient en Languedoc; lesquelles faisant un corps considérable, composèrent l'armée de ce comte, qui fut à Barcelone trouver le vice-roi, avec lequel il résolut le siége du port Roses, la seule place entre le Roussillon et Barcelone qui ne fût pas au pouvoir des Français. Le comte d'Harcourt, avec le gros de l'armée, devoit défendre la plaine d'Urgel, pour empêcher le secours de Roses; et Le Plessis-Praslin le devoit assiéger avec l'armée qu'il avoit amenée en France, durant que la flotte le boucleroit par mer. Suivant ce dessein, le comte Du Plessis investit Roses le 2 d'avril, et se retrancha devant. Le 7, le comte d'Harcourt arriva au camp, et le soir même la tranchée fut ouverte par deux endroits, l'un par Vaubecourt, et l'autre par le marquis d'Huxelles. Le 9, le comte d'Harcourt partit du camp pour retourner à Barcelone; et la nuit suivante, le régiment de Normandie, commandé par Frontenac, repoussa une sortie des assiégés. Le 11,

ils en firent une de cavalerie, où il y eut grande escarmouche; mais Feuquières les fit rentrer dans la ville, à la tête de trois cents chevaux. Le 14, jour du vendredi-saint, il fit une si grande pluie que le camp fut tout inondé, et la poudre si mouillée qu'on ne pouvoit tirer dans la tranchée. Pour profiter de ce désordre, les Espagnols firent une grande sortie, et vinrent jusqu'au camp, où chacun ne songeoit qu'à mettre ses hardes à couvert : mais le comte Du Plessis monta lui-même à cheval avec Saint-Maigrin, maréchal de camp, qui les chargea si brusquement qu'il les poussa jusque dans leurs contrescarpes. Le beau temps ne revint que le jour de Pâques, auquel les eaux s'étant retirées, les soldats se remirent dans leurs huttes. Alors on recommença le travail, qui avoit été discontinué; il fut poussé jusqu'au pied du glacis de la contrescarpe, laquelle fut emportée le premier de mai, après une vigoureuse résistance. Le lendemain, les assiégés sortirent pour en chasser les Français, où Courteil, maréchal de bataille, fut tué : mais après un grand combat, les Français gardèrent leur logement. Le comte Du Plessis, s'impatientant de voir ce siége tirer en longueur, fit attaquer la demi-lune, alors qu'on s'y attendoit le moins; et la nuit du 15 au 16, il la fit emporter l'épée à la main. Le jour suivant, le marquis d'Huxelles attacha le mineur au bastion, et fit travailler à la galerie dans le fossé, que les assiégés voulurent brûler avec deux brûlots qu'ils envoyèrent le 19 au soir : mais ils furent pris par des soldats, qui les éloignèrent durant que le feu les consumoit. Le 25, la mine joua sans effet : mais, le 26, une autre fit grande brèche à un bastion, où les assiégeans donnè-

rent l'assaut, qui fut bravement repoussé, et où don Diego Cavaliero, gouverneur de la place, se trouva lui-même la pique à la main. Saint-Paul, mestre de camp, y fut tué. Le comte Du Plessis voyant qu'on ne se pouvoit loger au haut de la brèche, se contenta de faire un logement au pied; et le 28, une troisième mine étant prête à jouer, les assiégés firent une chamade pour parlementer. Le marquis de La Trousse en avertit aussitôt le comte Du Plessis, qui vint à la tranchée et signa la capitulation, suivant laquelle don Diego Cavaliero sortit le dernier de mai, et fut conduit à Carthagène par mer. Aussitôt on attaqua le fort de la Trinité, dans la montagne, qui se rendit après cent cinquante volées de canon.

Après la prise de Roses, qui donnoit la communication libre de la Catalogne et du Roussillon, le comte Du Plessis envoya son armée joindre le comte d'Harcourt; et lui s'en alla à la cour, où il fut fort bien reçu de la Reine, laquelle pour récompense des grands services qu'il avoit rendus depuis si long-temps, et tout fraîchement pour cette dernière conquête, lui donna le bâton de maréchal de France, et le fit partir aussitôt pour commander l'armée d'Italie, et y achever la campagne.

Dès que le comte d'Harcourt fut parti du camp devant Roses, il fit marcher son armée devers la plaine d'Urgel, où il reprit Agramont: de là, il envoya Saint-Aunais se saisir du château de Camaras. Ce Saint-Aunais avoit quitté le service du Roi pour prendre celui d'Espagne; mais après la mort du cardinal de Richelieu il trouva protection près du Mazarin, qui le fit revenir, et lui donna emploi dans l'armée.

Le comte d'Harcourt le suivit bientôt après, et ayant joint les troupes qui avoient pris Roses, détacha le comte Chabot pour se saisir d'un passage sur la Sègre; mais il le trouva si bien gardé, qu'après une escarmouche très-chaude il fut contraint de se retirer. Le comte d'Harcourt, sur cette nouvelle, envoya Saint-Aunais et Le Plessis-Besançon plus haut, pour tenter un passage : ce qu'ils firent, par un pont de cordes sur lequel ils firent passer l'infanterie, et la cavalerie à la nage; puis ils prirent par derrière ceux qui défendoient la rivière, laquelle ils forcèrent d'abandonner; et y ayant fait faire un pont de bateaux, toute l'armée passa dessus, et monta sur la montagne qui est de l'autre côté de la rivière. Les chemins étoient si difficiles, que les troupes eurent bien de la peine à monter en haut; mais enfin elles passèrent tous ces fâcheux défilés, et vinrent à la descente qui est de l'autre côté, d'où l'on aperçut l'armée espagnole en bataille dans la plaine. En même temps le comte d'Harcourt descendit avec l'avant-garde, et à la tête de sa cavalerie il chargea celle des Espagnols qu'on appelle des Ordres; et, soutenu du comte de Mérinville, il renversa les premiers escadrons et prit le marquis de Montare. Durant ce choc, le reste de l'armée descendoit, dont chaque escadron-bataillon chargea le sien; de sorte que l'avant-garde espagnole étant rompue, l'arrière-garde se retira sous André Cantelme, à l'abri du canon de Balaguer : et ainsi le comte d'Harcourt demeura maître du champ de bataille, et poussa les fuyards jusque sur le bord de la rivière, dans laquelle plusieurs se noyèrent. Cette bataille, donnée le 23 de juin, s'appelle de Lorens, à

cause du nom du lieu où elle se donna. Après cette victoire, le comte d'Harcourt voyant la moitié de l'armée retirée à Balaguer, partit de Lorens, et fut se poster à Ménargue sur la Sègre; et le marquis de La Trousse s'empara de Termes, de l'autre côté de la rivière, où ayant fait faire un pont pour joindre les deux camps, il fut résolu de couper les vivres aux Espagnols, et de faire périr leur armée et Balaguer en même temps. D'autre part, le roi d'Espagne armoit puissamment pour secourir les siens, et avoit envoyé don Philippe de Silve à Fragues, lequel y demeura cinq semaines sans pouvoir faire passer de vivres à Balaguer: si bien qu'André Cantelme ne pouvant plus subsister avec sa cavalerie, la fit partir un soir, et toute la nuit se retira par les montagnes, laissant son infanterie dans Balaguer. A son arrivée à Fragues, il reçut ordre de laisser le commandement à don Philippe de Silve, et d'aller à Madrid. Ce nouveau général, pour faire diversion, détacha un corps pour surprendre Flix; et l'eau étant fort basse, sa cavalerie passa à gué, ayant des mousquetaires en croupe, et surprit la ville, dont la garnison se retira dans le château, qui fut à l'heure même attaqué. Sur cette nouvelle, le comte Chabot fut envoyé pour le secourir; et ayant fait assembler quantité de barques, il passa dans l'île et secourut le château. Il fit aussitôt attaquer la ville par le régiment de Champagne, qui la prit en deux jours, et huit cents hommes de pied et trois cents chevaux prisonniers de guerre. Cet échec fâcha fort don Philippe de Silve, lequel voulut tenter un grand convoi à la faveur de la nuit, le 15 de septembre; mais le comte d'Harcourt en ayant eu

avis, fit monter à cheval toute sa cavalerie, et prit ce convoi, qui fut abandonné par son escorte. Ce malheur mit les troupes espagnoles dans une grande extrémité, et dans un désespoir tout entier; car, n'ayant plus de vivres et souffrant d'excessives incommodités, elles se voulurent mutiner : c'est pourquoi Simon de Mascarenas, qui les commandoit, se voyant dans une si pressante nécessité, capitula, et rendit Balaguer au comte d'Harcourt, à condition qu'il seroit mené, par la Catalogne, le Languedoc et la Guyenne, droit à Fontarabie, dans le dessein de faire périr durant un si long voyage cette infanterie, et la mettre hors d'état de pouvoir servir. Ce traité fut exécuté le 20 d'octobre, et le comte d'Harcourt retourna à Barcelone, où il fut reçu avec grande acclamation du peuple, qui, voyant Roses et Balaguer pris, se croyoit à couvert de la vengeance des Espagnols.

Au commencement de cette année, le renouvellement de l'alliance entre la France et la Savoie contre l'Espagne fut signé, par lequel les places reconquises par les Français furent remises entre les mains de la duchesse régente, excepté la citadelle de Turin. Aussitôt des troupes de Savoie entrèrent dans la ville; et le duc, qui étoit à Chambéry, revint en Piémont et fit son entrée dans Turin, où il fut reçu avec toute la magnificence et la joie qu'un peuple peut exprimer en voyant son prince souverain. Pour les affaires de la guerre, elles commencèrent tard, parce que l'armée étoit diminuée des troupes qui avoient passé en Catalogne pour le siége de Roses : mais le maréchal Du Plessis-Praslin en ayant ramené d'autres, le prince Thomas passa la Sesia, et se saisit de la ville de Vigevano, fort

proche du Tesin et du Naville, canal qui va de cette ville à Milan, et sort du Tesin. En même temps il investit la Rocca, qui est comme la citadelle de cette ville, devant laquelle il ouvrit la tranchée le 24 d'août. Ce siége fut conduit par les formes, et bien soutenu par les Espagnols, où il y arriva une circonstance digne de remarque, qui est qu'un espion étant pris dans le camp des Français, fut condamné à être pendu; et son père l'ayant appris sortit de la place, et promit de faire écouler l'eau des fossés, pourvu qu'on sauvât la vie à son fils : ce qui lui ayant été accordé, il montra un batardeau qui retenoit l'eau, lequel il fit rompre, et par là fit vider l'eau en peu de temps. Ensuite le mineur fut attaché à la muraille, lequel eut bien de la peine, à cause du roc et des casemates qu'il rencontra, qui rendirent la première mine inutile; mais la seconde ayant fait brèche, l'assaut fut donné, et bien repoussé. Mais une troisième étant prête à jouer, le gouverneur se rendit, et remit la Rocca au pouvoir du prince Thomas, le 13 de septembre. Il mit dedans Nestier pour y commander, et il décampa le lendemain, et prit sa marche vers Navarre pour joindre le maréchal Du Plessis, qui amenoit des troupes nouvellement arrivées : mais le marquis de Velade, gouverneur de Milan, voulant empêcher cette jonction, partit de Mortare, et s'avançant du côté de Navarre, voulut disputer au prince Thomas le passage de la rivière de Mora. Ce prince voyant son dessein, fit marcher les régimens d'Auvergne, de Navailles et d'Aiguebonne jusque sur le bord, où il y eut grande escarmouche, durant laquelle le marquis de Ville, avec le régiment-colonel, et don

Maurice avec celui de Souvrai, et l'escadron de Savoie, donnèrent tête baissée droit au passage, qu'ils traversèrent à gué, et chargèrent la cavalerie espagnole qui étoit de l'autre côté, laquelle ils mirent en désordre : là dessus le reste de l'armée suivant, passa la Mora, en essuyant la mousqueterie des Espagnols et la batterie de huit pièces de canon. La nuit étant venue, les Français continuèrent leur chemin jusqu'à la Sesia, où ils joignirent le maréchal Du Plessis. Brinvilliers-Gobelin, mestre de camp du régiment d'Auvergne, fut tué en cette occasion, comme aussi le jeune d'Aiguebonne. Après cette jonction, la saison étant trop avancée pour entreprendre quelque chose, les armées demeurèrent campées à trois lieues l'une de l'autre, et puis se retirèrent pour prendre leurs quartiers d'hiver.

Les Portugais se maintenoient dans leur révolte, demeurant sur la défensive avec avantage : car les Espagnols, sous le commandement du marquis de Terracuse, ayant assiégé Elvas, furent battus, et contraints de lever le siége.

Nous avons vu, l'année passée, la mort du pape Urbain VIII et l'élection d'Innocent X par la faveur des Barberins, et comme le cardinal Mazarin, se voyant trompé par le cardinal Antoine, avoit fait ôter les armes de France de dessus la porte de son palais. Or, cette année, le Mazarin fit ce qu'il put pour faire croire au nouveau Pape que l'exclusion qu'il lui avoit voulu donner venoit du conseil de ce cardinal, qui l'avoit voulu rendre suspect à la France, et que pour ce sujet le Roi ne vouloit plus se servir de lui : mais la vérité étoit qu'il avoit un tel dépit de voir le

seul homme auquel il donnoit exclusion être élevé à cette suprême dignité, qu'il ne savoit comment raccommoder ce qu'il avoit fait, et ôter de l'esprit du Pape que l'opposition faite à son exaltation fût venue de son propre mouvement. Il n'y a point de tours de souplesse qu'il ne fit pour le rapaiser : même ayant appris que le roi d'Espagne avoit donné une bonne abbaye au cardinal Pamphilio, neveu de Sa Sainteté, il se démit de celle de Corbie qu'il possédoit, pour la lui donner; et son but étoit de faire créer cardinal son frère le père Mazarin, jacobin, depuis peu archevêque d'Aix. Mais toutes ses finesses réussirent mal, car le Pape permit à son neveu de prendre l'abbaye comme venant de la main du Roi, et n'en sut aucun gré au Mazarin, ni ne l'en estima pas davantage : au contraire, il parla toujours de lui avec mépris, et refusa constamment de faire son frère cardinal; dont se sentant piqué, il chercha les moyens de s'en venger. Et sachant que le Pape, par une ingratitude extrême, recherchoit les Barberins pour le maniement des finances de l'Eglise durant le pontificat de leur oncle, et même qu'il poursuivoit le cardinal Antoine criminellement, il alla tout d'un coup du blanc au noir, car il fit prendre au Roi la protection de ce cardinal, qu'il persécutoit auparavant; et sur la nouvelle qu'il eut qu'il étoit sorti de Rome pour se mettre en sûreté, il lui manda de venir en France, où il le reçut avec beaucoup d'honneur; et avec raison, car il avoit été son domestique.

Cet hiver, il y eut quelque changement dans la maison du Roi : le duc de Saint-Simon se démit de la charge de premier écuyer de la petite écurie en fa-

veur de Beringhen, qui avoit été premier valet de chambre, et chassé par le cardinal de Richelieu. Mais étant revenu depuis sa mort, il reprit sa première familiarité avec la Reine, et le cardinal Mazarin se servit de lui dans les commencemens pour être l'entremetteur entre lui et Sa Majesté : ce qui servit à l'élévation de l'un et de l'autre.

La campagne étant finie, tout le monde revint à Paris, où le duc d'Enghien, glorieux de ses victoires, attiroit les yeux de toute la cour sur lui ; et comme il n'avoit pas encore l'expérience que l'âge lui a donnée depuis, il ne pouvoit déférer à personne, pas même à ceux auxquels il le devoit : il le témoigna un soir au Luxembourg dans une assemblée que M. le duc d'Orléans donnoit, où se sentant pressé par un exempt des gardes de Son Altesse Royale qui ne ne le voyoit pas dans la foule, il lui sauta au collet, lui arracha le bâton de commandement qu'il avoit entre les mains, le cassa en deux, et jeta les morceaux en l'air, disant qu'ils ne lui feroient jamais de mal. Ceux qui commandoient les gardes de Monsieur eussent châtié cette hardiesse ; mais le respect qu'on portoit à ce prince retint les plus résolus, et la Reine avec le prince de Condé, son père, apaisèrent Monsieur, qui se contenta d'un compliment, et de quelques excuses que lui fit le duc d'Enghien.

Le 20 d'octobre, mourut en sa maison de Dangut des Noyers, secrétaire d'Etat, qui avoit eu grande part au gouvernement du royaume sous le cardinal de Richelieu. Après la mort du Roi, il revint à la cour dans l'espérance de rentrer dans sa charge, dont il n'avoit point donné de démission ; mais il se trouva

bien éloigné de ses prétentions, car Le Tellier exerçoit sa charge par commission; lequel, appuyé du cardinal Mazarin, bien loin de la lui rendre, vouloit en traiter avec lui moyennant récompense. Des Noyers, qui connoissoit la cour, vit bien qu'il ne gagneroit rien en résistant: c'est pourquoi il mit la chose en négociation, par laquelle il fut conclu qu'il donneroit sa démission en lui payant cent mille écus. Le Tellier, pour ce sujet, eut en don de la Reine la somme de cent mille livres pour lui aider à faire le surplus; mais quand il fallut signer, des Noyers, qui étoit dévot et se vouloit faire d'Eglise, s'opiniâtra de ne point achever qu'il ne fût assuré d'un archevêché: ce qu'on ne lui voulut pas permettre. Ainsi il s'en retourna chez lui sans donner sa démission. Le Tellier avoit son argent tout prêt, qui lui fut inutile: car, peu de jours après, des Noyers mourut de maladie, et il eut sa charge pour rien, et gagna les cent mille francs que la Reine lui avoit donnés, qu'il ne rendit point.

Sur la fin de l'année, Uladislas IV, roi de Pologne, envoya le palatin de Poméranie, ambassadeur extraordinaire, pour demander en mariage la princesse Marie de Gonzague, fille du défunt duc de Mantoue Charles I, et tante de Charles II, alors régnant. Quelque temps après, l'évêque de Warmie vint à Paris avec le palatin de Posnanie, pour l'épouser au nom de Sa Majesté Polonaise. Ils firent une magnifique entrée dans cette ville, accompagnés d'une grande suite de Polonais, ensuite de laquelle, après les audiences et cérémonies accoutumées, le Roi envoya querir dans ses carrosses la princesse, accordée par le marquis de Montglat, grand-maître de sa garde-robe,

qui la conduisit dans la chapelle du Palais-Royal, où l'évêque de Warmie la maria au roi de Pologne, représenté par le palatin de Posnanie Opalinski. Il y eut ensuite festin royal, après lequel Leurs Majestés la furent ramener chez elle à l'hôtel de Nevers, où elle fut suivie et gardée comme reine par les officiers du Roi. Quelques jours après, elle partit pour aller en Pologne, et elle fut conduite jusqu'à une lieue de Paris par Leurs Majestés, qui la firent défrayer jusque sur la frontière, où elle fut remise entre les mains des Espagnols, entre Peronne et Cambray.

DOUZIÈME CAMPAGNE.

[1646] Au commencement de cette année, mourut Gaspard de Coligny, maréchal de Châtillon, petit-fils de l'amiral de même nom : il a laissé sa mémoire recommandable dans ce royaume par les grands services qu'il a rendus au feu Roi dans le commandement de ses armées.

Quelque temps après, la Reine ôta le Roi son fils d'entre les mains des femmes, et fit le cardinal Mazarin surintendant de l'éducation royale : mais comme il ne pouvoit pas s'appliquer à l'exercice de cette charge, à cause des grandes affaires qu'il avoit pour la direction de l'Etat, il fit établir sous son autorité le marquis de Villeroy, gouverneur de Sa Majesté, qu'il avoit fort connu en Italie, et depuis à Lyon, quand il alloit et venoit de Rome à la cour. Il mit sous lui deux sous-gouverneurs, Dumont, qui avoit été destiné à cela par le feu Roi, et Saint-Etienne, gentil-

homme de Poitou, qui fut poussé à cela par l'abbé de Beaumont (1), précepteur de Sa Majesté.

La cour de l'Empereur fut troublée cet hiver par la mort de l'Impératrice sa femme, sœur du roi d'Espagne et de la reine régente de France, laissant deux fils, les archiducs Ferdinand et Léopold. L'affliction qu'en reçut l'Empereur fut grande, et ce fut un surcroît d'accablement dans le malheur des affaires qu'il avoit à démêler, auxquelles il avoit peine à mettre ordre, tant il étoit pressé. Il avoit trois armées: une commandée par l'archiduc son frère, opposée à Torstenson; l'autre par le comte de Montecuculli, du côté de l'Oder; et la troisième par Melander dans la Westphalie, contre la landgrave, qu'il avoit autrefois servie. Le général Torstenson étoit tombé malade à Leipsick d'une maladie fort longue, qui l'obligea de laisser le commandement de l'armée à Wrangel, lequel prit la ville de Paderborn, et puis sortit de la Westphalie pour entrer dans la Hesse, afin de joindre Konigsmark et Guets, durant que le maréchal de Turenne passoit le Rhin à Wesel pour s'approcher d'eux. Le général Hasfeld voyant cette marche, se joignit à Gleen, et passèrent ensemble près de Francfort-sur-le-Mein, où les armées campoient si proches les unes des autres, que souvent il y avoit de rudes escarmouches entre elles: mais quand le maréchal de Turenne eut joint les confédérés, alors étant maîtres de la campagne, ils marchèrent du côté du Danube, résolus de le passer et de porter la guerre dans la Bavière, où elle n'avoit point encore été.

(1) *L'abbé de Beaumont*: Hardouin de Péréfixe, auteur de l'Histoire de Henri IV.

Dans ce dessein, étant arrivés sur le bord de ce fleuve, ils se rendirent maîtres de Donawert, où ayant passé le Danube ils entrèrent dans la Bavière, et attaquèrent la forteresse de Rain, qu'ils prirent par composition. Cette conquête causa un grand effroi dans tout le pays, dont le peuple fuyoit de tous côtés : ce qui obligea les armées impériale et bavaroise de se retirer, pour couvrir les villes d'Ingolstadt et de Ratisbonne, où Jean de Verth fut envoyé avec quatre mille chevaux; mais sur les nouvelles qu'ils eurent que les confédérés avoient assiégé Ausbourg, ils se rapprochèrent pour le secourir : ce qu'ils firent facilement, à cause que les quartiers des assiégeans étant fort écartés, ils les obligèrent à se remettre ensemble à leur approche; et ainsi ils secoururent fort aisément Ausbourg. Ensuite l'armée confédérée mit toute la Bavière au pillage jusqu'aux portes de Munich, d'où elle marcha devers la Haute-Souabe, pour y prendre ses quartiers d'hiver. Du côté de la Silésie et Bohême, l'Empereur fit attaquer la ville de Krems par le comte de Bouchain, qui la prit avec beaucoup de peine, et ensuite celle de Corneubourg; puis Sa Majesté Impériale se rendit à Prague, où il fit couronner roi de Bohême l'archiduc Ferdinand son fils aîné, qui en prit dès-lors le titre.

M. le duc d'Orléans voulant profiter des avantages qu'il avoit eus les deux campagnes précédentes, forma trois corps d'armées : le premier en Picardie, qu'il devoit commander; le second en Champagne, sous le duc d'Enghien; et le troisième en Lorraine, sous La Ferté-Senneterre. Le premier s'assembla devers Amiens, et s'avança du côté d'Arras, où celui du duc

d'Enghien eut ordre de marcher; et pour donner les ordres de plus près, le Roi, qui n'avoit point encore fait de voyage, commença pour la première fois en cette occasion, et partit de Paris au mois de mai pour aller à Amiens, où on tint force conseils; et à la mi-juin il retourna à Paris, et de là fut passer l'été à Fontainebleau. Cependant Monsieur et le duc d'Enghien se joignirent avec un grand équipage d'artillerie, commandé par le maréchal de La Meilleraye même; dont beaucoup de gens furent surpris, en ce qu'étant maréchal de France, et ayant commandé des armées en chef, il alloit faire sa charge de grand-maître de l'artillerie, pour obéir aux maréchaux de Gramont, de Gassion et de Rantzaw, qui étoient ses cadets, mais aussi aux lieutenans généraux et maréchaux de camp. Mais la raison qui l'obligea d'en user ainsi fut qu'il étoit si accoutumé d'être le maître sous le cardinal de Richelieu, qu'il ne pouvoit souffrir aucune contradiction. Or il vouloit faire commander l'artillerie par qui il lui plaisoit, comme autrefois; et Son Altesse Royale voulant que ce fût Saint-Martin, qu'il n'aimoit pas, et voyant qu'il ne le pouvoit empêcher, plutôt que de recevoir ce déplaisir il vint à l'armée, disant qu'il vouloit faire sa charge; et aussitôt l'autre se retira. Son Altesse Royale ne laissoit pas de le faire entrer dans les conseils, où les trois maréchaux lui déféroient comme à leur ancien; mais néanmoins il ne se mêloit que de l'artillerie.

Après la jonction des armées, qui faisoient plus de trente-cinq mille hommes, Son Altesse Royale marcha du côté de la Flandre, et, passant au Pont-Avendin, vint camper à Templeuve, d'où il envoya le duc

d'Enghien pour attaquer le château de Lannoy, qu'il prit après quelques volées de canon. De là il rejoignit l'armée à Liers, où La Ferté-Imbault et Villequier furent détachés avec quatre mille hommes pour investir Courtray, où Delli-Ponti s'étoit jeté avec son régiment. Le 13 de juin, toute l'armée arriva devant; et tous les quartiers étant séparés, la nuit du 14 au 15 la tranchée fut ouverte, où Lermond fut tué d'un coup de mousquet. Le lendemain, les assiégés firent une sortie, qui fut repoussée par le maréchal de Gassion. Le même jour, on eut nouvelle que les Espagnols, avec trente mille hommes, avoient passé l'Escaut, et marchoient droit à Courtray pour faire lever le siége. Ce bruit obligea le duc d'Enghien de quitter son poste de Turcoing, qui étoit trop éloigné, pour se rapprocher et se poster à Belgen; à son exemple tous les quartiers se rapprochèrent, afin qu'ils pussent se secourir aisément. Le 16, l'armée espagnole parut, commandée par le duc de Lorraine et Piccolomini, avec les généraux Bec et Lamboi, et quantité de canon sans bagage. En même temps l'armée française se mit en ordre, croyant donner bataille; mais la nuit étant venue, les Espagnols se retranchèrent si diligemment, que le matin ils furent à couvert si près du camp des Français, que les vedettes se parloient : le canon tiroit incessamment d'un camp à l'autre; si bien que le duc d'Enghien, qui étoit de ce côté-là, fit travailler à des épaulemens pour se mettre à couvert. On ne laissoit pas de continuer l'attaque de la ville, où, le 21, le régiment de Piémont se logea au pied du glacis de la contrescarpe, et le 24 elle fut entièrement emportée. En même temps le marquis de Ca-

racène se joignit avec un corps au gros de son armée, avec laquelle il y avoit tous les jours escarmouche : en sorte qu'on ne se couchoit plus, parce qu'il falloit faire grande garde dehors et dedans, outre celle qu'on faisoit au logis de l'abbé de La Rivière, qui ne se pouvoit rassurer : ce qui fatiguoit fort les troupes. Il n'y avoit jour où les Espagnols ne fissent mine de faire un grand effort qui n'aboutissoit à rien. Une fois ils décampèrent, faisant semblant de vouloir attaquer le quartier de Rantzaw; mais ils retournèrent tout court sur leurs pas et reprirent leurs premiers postes, d'où ils donnoient de continuelles alarmes, durant que les assiégés, animés par la présence de leur armée, faisoient de grandes sorties de cavalerie, et harceloient les Français à tout moment. Mais toutes ces alarmes n'empêchoient pas ceux qui étoient aux tranchées de faire leur devoir: car, le 28, le régiment suisse de Molondin fit un logement à la pointe de la demi-lune, et le lendemain le mineur fut attaché à la muraille de la ville. Ce que voyant Delli-Ponti, et que son armée, depuis le temps qu'elle étoit si proche, n'avoit rien entrepris, il demanda à capituler: ce qui lui fut accordé, à condition qu'il sortiroit le 29 de juin. Ce qu'ayant exécuté, il fut rejoindre son armée, et M. le duc d'Orléans fit son entrée dans Courtray, à la vue de trente mille Espagnols qui ne le purent secourir.

Dans ce même temps, le maréchal de La Meilleraye s'ennuyant de ne rien faire dans l'armée, voulut retourner en France; et ayant pris congé de Son Altesse Royale, il partit avec un convoi qui alloit querir des vivres à Béthune sous le commandement

du Terrail, maréchal de camp, lequel déféra en toutes choses au maréchal de La Meilleraye, quoiqu'il ne fût que volontaire. Or, en marchant, il rencontra la garnison de La Bassée qui alloit à la guerre; aussitôt il dit au Terrail de la charger : ce qu'il fit avec le régiment de cavalerie de Gamaches, soutenu du reste de l'escorte. Il défit cette garnison, et la poussa jusque dans les portes de La Bassée, après avoir pris cent cinquante chevaux : de là ce maréchal fut à Béthune, d'où il prit le chemin de Paris. Le progrès des armées françaises rendant le fort d'Uvate inutile, il fut résolu de le faire raser : pour cet effet, le canon qui étoit dedans ayant été mené à Calais, il fut entièrement démoli.

Après que Son Altesse Royale eut donné ses ordres pour le ravitaillement de Courtray, il en partit le 18 de juillet avec toute l'armée; et ayant laissé son bagage, il marcha par de grands défilés droit à La Bruyère, qui est entre Gand et Bruges, dans laquelle il arriva le lendemain. Il aperçut l'armée espagnole campée au milieu de la plaine, laquelle se mit en bataille à la vue des Français. Cela fit croire qu'il y auroit un grand combat; mais on vit bientôt le contraire : car, à mesure que l'armée française s'avançoit, l'espagnole se retiroit sous le canon de Bruges. Ainsi Monsieur, ne trouvant point de résistance, s'avança jusqu'au canal, sur lequel il fit faire des ponts. Aussitôt le prince Guillaume, fils du prince d'Orange, passa pour lui venir faire la révérence, et le supplier d'excuser son père de ce qu'il ne venoit pas lui-même lui rendre ses respects, à cause de son indisposition. Ils tinrent ensemble un grand conseil, après lequel

il retourna dans son camp, qui étoit de l'autre côté du canal. Là il fut résolu que, pour fortifier les Hollandais et leur donner moyen d'entreprendre quelque chose de considérable, le maréchal de Gramont seroit détaché avec six mille hommes pour joindre l'armée des Etats, avec Châtillon et Roaneto, maréchaux de camp. Mais cela ne produisit aucun bon effet : car l'armée française en fut affoiblie d'autant, et celle des Hollandais ne fit rien, tant parce que le prince d'Orange commençoit à baisser d'esprit pour sa grande vieillesse, qu'à cause que les Etats prenoient jalousie des prospérités des Français, qui s'approchoient trop près d'eux, et dont ils redoutoient le voisinage. Cette séparation étant faite, M. le duc d'Orléans se rapprocha de Courtray, et prit en passant le château d'Ingelmunster; et les Espagnols jugeant qu'il alloit entreprendre quelque chose, et les Hollandais aussi de leur côté ne sachant où tomberoit l'orage, ils séparèrent leurs troupes en trois. Le duc de Lorraine se posta sur la Lys, entre Gand et Deinse, pour observer la marche des Français; Piccolomini près d'Anvers, pour prendre garde aux Hollandais; et le marquis de Caracène sur le canal de Bruges, pour joindre celui qui en auroit plus de besoin : ce que voyant Monsieur, il tourna tout court vers la mer, et marcha si diligemment, qu'il arriva devant Bergues-Saint-Vinox devant que les Espagnols en eussent avis. Le maréchal de Gassion se saisit d'abord des forts et redoutes qui sont sur le canal entre Bergues et Hondtschoote; et, le 28 de juillet, toute l'armée arriva devant; et nonobstant les écluses que ceux de Dunkerque avoient lâchées, on sépara les quartiers et on ouvrit la tranchée. Le

lendemain, dix pièces de canon commencèrent à battre la ville: dont la garnison fut si étonnée que, voyant le duc d'Enghien logé au pied des murailles, elle capitula le dernier du mois, et sortit le premier d'août. Les comtes de Belin et de Tonquedec furent tués à ce siége. Le 4, l'armée investit le fort de Mardick, et se retrancha en trois jours. Le 7, la tranchée fut ouverte, et le 8 il y eut huit canons qui firent grand bruit dès le matin; mais comme les vaisseaux hollandais, qui avoient promis de se trouver à jour nommé devant le fort pour le boucler par mer, n'étoient pas arrivés, la garde se relevoit tous les jours de la garnison de Dunkerque, qui rafraîchissoit celle de Mardick quand elle vouloit, enlevoit leurs blessés et ceux qui étoient fatigués, pour en remettre de frais en leurs places; et la mer étant libre, leur fournissoit tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége. C'est ce qui le rendit si difficile et si rude: car les assiégés faisoient de fréquentes sorties, et entre autres une le 10 d'août, où le chevalier de La Feuillade et Salis, capitaine suisse, furent tués; mais le 13 ils en firent une bien plus grande, où ils nettoyèrent la tranchée, dont ils furent chassés par le duc d'Enghien, qui vint l'épée à la main à la tête des volontaires, avec lesquels il les recogna dans leurs dehors. Dans cette mêlée, les comtes de Fleix et de La Roche-Guyon, et le chevalier de Fiesque, perdirent la vie; le duc de Nemours fut bien blessé; celui de Pont-de-Vaux reçut un coup dans le visage, dont la marque lui est demeurée; et le prince de Marsillac fut blessé plus légèrement. Le lendemain, le régiment de Navarre étant en garde, le marquis de Thémines, son mestre

de camp, tomba mort d'un coup de mousquet dans la tranchée. Le 15, une grenade tomba aux pieds du duc d'Enghien, dont les éclats le blessèrent au bras, et la poudre lui brûla le visage. Le 16, la flotte hollandaise parut, et se mit à la rade : ce qui avança beaucoup ce siége, car ceux de dedans étant bouclés par mer ne purent plus recevoir aucun soulagement de Dunkerque ; aussi leur résistance fut beaucoup moindre depuis. Le jour même, le logement fut fait sur la contrescarpe, et le 20 sur la demi-lune ; et le 23 le mineur fut attaché au corps de la place. Ce jour-là, Le Terrail, maréchal de camp, sortant du travail, reçut un coup de mousquet dans la tête, dont il mourut sur-le-champ, fort regretté de toute l'armée ; et Grignan, capitaine aux gardes, fut tué d'un coup de fauconneau. Les mineurs eurent grande peine à travailler, à cause du sable qui retomboit sur eux à mesure qu'ils creusoient. Les mines ne laissèrent pas d'être en état le 24, et de jouer toutes deux le jour même où les logemens furent faits sur les brèches, les ducs de Retz et de Brissac, volontaires, donnant à la tête. Aussitôt les assiégés parlèrent, et firent une composition, par laquelle ils sortirent le 25, au nombre de trois mille, et furent conduits à Saint-Omer. Ainsi ce méchant fort fut repris avec bien de la peine, et Chanleu fut remis dedans pour y commander. Durant ce siége, le marquis de Caracène surprit, la nuit, la ville de Meneene sur la Lys, où il prit prisonniers tous les Français qui étoient dedans ; et par cette prise il coupa la communication qui étoit par eau entre Armentières et Courtray. Après la prise de Mardick, M. le duc d'Orléans partit de l'armée pour retourner à la cour, dans

la pensée que la campagne étoit finie, et qu'on n'entreprendroit plus rien. Le duc d'Enghien le confirmoit dans cette croyance, et l'en persuadoit le plus qu'il pouvoit, afin de demeurer plus libre et d'agir plus hardiment. L'abbé de La Rivière, qui le gouvernoit absolument, contribua à lui faire prendre cette résolution, dans l'impatience qu'il avoit de sortir de l'armée, à cause qu'il avoit été si effrayé quand il se vit à Courtray, entre la ville et l'armée espagnole, où il lui falloit une garde plus forte qu'aux tranchées pour le rassurer, qu'il ne respiroit qu'à sortir de ces périls, et à se voir à Paris en sûreté. Le duc d'Enghien, ravi de ce départ, et par là se voyant le maître, méditoit quelque grand dessein dont il pût avoir l'honneur tout seul. Il vouloit faire une entreprise de remarque pour augmenter sa réputation; et comme il étoit ambitieux, il ne jetoit ses yeux sur rien de médiocre. De tous les desseins qui lui venoient dans la pensée, celui de Dunkerque lui touchoit plus le cœur, à cause de la réputation de ce port, dont les pilotes, sous le nom de Dunkerquois, se faisoient redouter dans toutes ces mers. Avant que d'exécuter ce grand projet, il attendit l'arrivée de La Ferté-Senneterre, lequel, après avoir pris la ville et le château de Longwy en Lorraine, marchoit à grandes journées devers les Pays-Bas pour le joindre. Ayant passé l'Escaut, il apprit, par un avis que lui donna le gouverneur de Lannoy, qu'un convoi sortoit de Tournay pour aller à Meneene, escorté de cinq cents chevaux et trois pièces de canon; en même temps il partit pour le rencontrer, et l'attaqua si à propos qu'il défit la cavalerie, et prit le convoi et le canon. Le duc d'Enghien voulant poursuivre

son dessein, sachant que les Espagnols avoient mis une forte garnison dans Dunkerque, dont l'abord étoit difficile, à cause des canaux qui coupent tout le pays d'alentour, résolut de se rendre maître du derrière : et pour cet effet il envoya le maréchal de Gassion investir Furnes. Il trouva résistance au passage d'un canal gardé par de l'infanterie, laquelle après une escarmouche d'une heure lâcha le pied, et donna moyen à ce maréchal de le passer et de bloquer Furnes, où le duc d'Enghien arriva le jour d'après, et mit d'abord son canon en batterie, qui foudroya les murailles de la ville si rudement, que ceux qui la gardoient furent contraints de se rendre à discrétion le 7 de septembre. Après avoir établi Le Boquet pour y commander, il en partit le 17 pour assiéger Dunkerque. Il commença par s'emparer des forts et redoutes qui étoient entre Furnes, Bergues et cette ville, et à faire des ponts pour la communication des quartiers, à cause que ce pays est tout coupé de canaux : il fit faire ensuite la circonvallation, qui fut en défense le 25 ; et le soir de ce jour la tranchée fut ouverte. Deux jours après, il y eut quatorze pièces de canon en batterie, et les assiégés firent une sortie qui fut repoussée par le marquis de Noirmoutier avec le régiment des Gardes, qui fit un logement sur une hauteur, qu'il fut contraint de quitter, et qui fut reprise par Porcheux, Loignac et Genlis, capitaines dans ce même corps. Le travail étoit fort difficile, parce que c'étoit tout sable qui s'ébouloit à mesure qu'on le remuoit; et le vent, qui étoit fort grand ces jours-là, poussoit le sable qui combloit toutes les tranchées, et en même temps causoit grand désordre

parmi les vaisseaux hollandais qui boucloient Dunkerque par mer, et étoient à la rade nonobstant ces embarras. L'attaque ne laissoit pas d'avancer : le premier d'octobre, le logement fut fait sur le glacis de la contrescarpe par les Polonais, dont la reine de Pologne en avoit envoyé trois mille, dans lequel le marquis de Laval-Boisdauphin, gendre du chancelier de France, reçût un coup de mousquet dont il mourut, au déplaisir du duc d'Enghien et de toute la cour, pour les bonnes qualités qui étoient en lui. Le 3, le mineur fut attaché à la pointe de la demi-lune par le comte de Quincé, et la mine joua le lendemain avec grand effet. Aussitôt le régiment de Molondin monta à la brèche, et fit son logement dessus. A l'attaque d'Enghien, Arnauld fit faire une batterie fort proche, pour faciliter la descente dans le fossé, dans lequel Marchin fit jeter tant de fascines, qu'il fut plein le 6. Ce même jour, le chevalier Chabot attacha le mineur au bastion, malgré le feu continuel des assiégés et leurs grenades, et coups de canon chargés de cartouches : mais en repassant le pont ce chevalier fut blessé d'un coup de mousquet, dont il mourut quelque temps après. On travailloit cependant en diligence à la mine, laquelle ne joua point, parce que le marquis de Leyde, gouverneur de Dunkerque, n'en voulut pas attendre l'effet, et demanda devant à capituler, à condition de se rendre s'il n'étoit secouru dans le 10. Cette composition lui fut accordée ; et aucun secours n'ayant paru, il sortit le 11 d'octobre, et fut conduit à Nieuport. Le jour même, le duc d'Enghien entra dans la ville, et prit possession de sa nouvelle conquête, laquelle augmenta sa réputation, qui croissoit

tous les jours par ses actions héroïques. Le gouvernement de cette place fut donné au maréchal de Rantzaw, et le duc d'Enghien en partit bientôt après pour ravitailler Courtray, dans lequel il mit quantité de vivres et de munitions de guerre; et puis il partit pour retourner à Paris, laissant le commandement de l'armée au maréchal de Gassion, avec lequel il eut grand démêlé avant que de quitter le camp, qui arriva de la sorte : L'année de la bataille de Rocroy, le duc d'Enghien, qui étoit jeune et sans expérience, avoit entière créance à Gassion, lequel, comme nous avons vu, insista pour faire donner cette bataille, ensuite de laquelle ce duc demanda avec empressement qu'on le fît maréchal de France : ce qui fut fait; et par là il tenoit Gassion pour sa créature. Les deux campagnes suivantes, ils servirent séparément, et celle-ci ils se retrouvèrent ensemble, où, tant que M. le duc d'Orléans y fut, ils n'eurent pas sujet de dispute; mais après son départ le maréchal vouloit vivre avec le duc comme autrefois, qui étoit comme vieux routier avec un écolier qui ne se gouvernoit que par lui. Mais les temps étoient bien différens : car les deux années que le duc avoit servi en Allemagne, et les victoires qu'il y avoit obtenues, avoient augmenté son expérience et sa réputation; tellement qu'il ne se laissoit plus conduire à personne, et se croyoit aussi habile dans la guerre que le maréchal, lequel il considéroit comme son lieutenant et sa créature, qui devoit être dévoué à toutes ses volontés. Or un jour il lui envoya un ordre; mais le maréchal, dans la confiance qu'il avoit que le duc approuveroit tout ce qu'il feroit, y changea quelque chose : ce qui

piqua le duc au vif; et dans la pensée qu'il eut que le maréchal étoit bien aise qu'on crût dans l'armée qu'il le gouvernoit, il prit son temps à la tête des troupes de le gourmander rudement. Et sur ce que le maréchal vouloit lui dire ses raisons, le duc lui repartit que ce n'étoit pas à lui à chercher des raisons, mais à obéir aveuglément à ses commandemens, étant son général, qui en savoit plus que lui, et qu'il lui apprendroit l'obéissance comme au dernier goujat de l'armée. Le maréchal, enragé d'un si mauvais traitement, ne put s'empêcher de lui dire qu'au moins, dans son malheur, il étoit heureux de ce qu'il ne pouvoit lui ôter l'honneur du gain de la bataille de Rocroy, qui étoit la première de ses victoires. Sur la fin de l'année, le marquis de Caracène reprit le château de Lannoy; et le maréchal de Gramont, qui étoit en Hollande avec six mille hommes, passa le pays de Liége, et arriva à Sedan avec ses troupes.

La garnison que les Français avoient laissée dans la Rocca de Vigevano couroit jusqu'aux portes de Milan, et le marquis de Velade voulut reprendre cette place, avant que de laisser son gouvernement au connétable de Castille. Dans ce dessein, il assembla ses troupes au milieu de l'hiver, et investit la Rocca au commencement de l'année, et aussitôt ouvrit la tranchée. Le prince Thomas et le maréchal Du Plessis, sur cette nouvelle, mirent ensemble leurs garnisons, pour tâcher à la secourir; mais la rigueur de la saison et les pluies continuelles avoient tellement gâté les chemins, que le canon ne pouvoit rouler. Ainsi Nestier voyant qu'il ne pouvoit être secouru, et qu'il y avoit brèche au corps de sa place, la rendit aux Espa-

gnols le 16 de janvier, et ensuite toutes les troupes furent remises en quartier d'hiver. Le printemps, le connétable de Castille succéda au marquis de Velade. Ce nouveau gouverneur commença la fonction de sa charge en visitant les places; et ayant trouvé inutiles Brême et Cencio, il les fit raser. Cette campagne ne produisit rien de considérable de ce côté-là, parce que tout l'effort de la guerre se fit dans la Toscane, comme nous allons voir.

Le départ de Rome du cardinal Antoine, et son arrivée à Paris, avoit aigri davantage l'esprit du Pape contre sa maison, et augmenté la persécution qu'il lui faisoit, laquelle s'étendit sur tout le reste de sa famille: car le cardinal François Barberin et don Thadée son frère, avec dona Anna Colonna sa femme, et ses enfans, furent contraints de s'embarquer secrètement pour se mettre en sûreté, et de se venir réfugier en France. Ils y furent fort bien reçus de Leurs Majestés, qui les prirent en leur protection. Dès l'heure, toutes les pensées du cardinal Mazarin tournèrent à se venger du Pape, qui avoit témoigné un si grand mépris pour lui; et dans ce dessein il prit le prétexte de la querelle des Barberins, dont il fit demander le rétablissement par le Roi, à cause qu'il étoit neveu du défunt pape Urbain VIII, qui avoit été ami de la France. Or le vrai sujet de son mécontentement étoit le refus que faisoit Sa Sainteté de faire cardinal l'archevêque d'Aix son frère; et dans le chagrin où il en étoit, il résolut d'employer tout l'argent et les forces du royaume, dont il ne mesuroit les intérêts que par les siens, pour faire peur au Pape, et exiger de lui par crainte ce qu'il ne pouvoit obtenir de bon gré: mais comme

la France n'avoit point de guerre contre lui, il ne le vouloit pas faire attaquer directement; mais il s'avisa que les Espagnols tenoient dans la Toscane une pointe de terre avancée dans la mer, séparée de tous les autres Etats, pour leur servir de communication de l'Etat de Milan au royaume de Naples; parce que leurs galères partant de Final se venoient rafraîchir dans Porto-Hercole, près duquel est monté Argentato, le fort de Telamone et la ville d'Orbitello bien fortifiée, laquelle tenoit ce petit pays en sujétion. Or ce lieu n'est distant que d'une journée de Rome: c'est pourquoi il fit dessein de s'en emparer, dans la pensée que le Pape, étonné de voir les Français établis si près de lui, accorderoit un chapeau pour son frère, et que son père Pietro Mazarin et ses sœurs, qui demeuroient dans Rome, y seroient plus considérés. Pour exécuter ce projet, il fit grande dépense tout l'hiver pour fortifier l'armée navale en vaisseaux et en galères; et ayant affoibli les autres armées pour augmenter celle-là, tant cette entreprise lui touchoit au cœur, il donna le commandement de celle de terre au prince Thomas, et de celle de mer au duc de Brezé. Aussitôt ce prince envoya demander à la république de Gênes permission de faire passer l'armée du Roi dans ses Etats: ce qui lui fut accordé; et même elle députa deux sénateurs pour lui faire compliment de sa part. Le premier de mai, l'armée s'embarqua au Vai et cingla jusqu'à l'île Gorgone, où un grand calme l'arrêta à la vue de Livourne; puis un vent s'étant levé, elle arriva le 10 devant Monte Argentaro, où elle fit sa descente; et le prince Thomas se saisit d'une petite île nommée Saint-Stephano. En même temps il débarqua ses troupes, et

malgré la mousqueterie des Espagnols, qui faisoient grand feu, il descendit à terre, et prit le fort de Telamone; et l'onzième de mai il investit Orbitello, devant lequel il se retrancha; et le même jour il fit ouvrir la tranchée par le seul endroit par où la place puisse être attaquée: car elle est située dans un lac, et ne tient à la terre ferme que par une langue de terre, par laquelle on la peut aborder. On crut au commencement que ce siége ne dureroit pas long-temps, parce que la tranchée fut poussée fort aisément jusqu'au fossé de la demi-lune, laquelle fut aussi emportée avec assez de facilité; mais quand on vint à descendre dans le fossé, et à faire les galeries pour aller au bastion, ce fut là qu'on trouva grande résistance; car don Carlos de La Gatta avoit ménagé sa poudre, et gardé le secret de se bien défendre pour la fin. Le prince Thomas, qui le connoissoit, parce qu'il avoit servi sous lui lorsqu'il étoit du parti des Espagnols, lui manda, quand il fut maître des dehors, qu'il l'exhortoit à ne pas attendre l'extrémité, et qu'il trouveroit toutes sortes de courtoisie en lui, comme étant son ancien ami: mais don Carlos lui répondit qu'il auroit mal profité des instructions qu'il avoit reçues de lui en servant sous sa charge, s'il se rendoit ainsi; et qu'il vouloit lui faire voir qu'il n'étoit pas indigne de la bonne opinion que Son Altesse avoit de lui. Cependant les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour le secourir. Ils mirent en mer leur armée navale, composée de trente-et-une galères, vingt-cinq grands vaisseaux, huit brûlots et quatre flûtes, commandés par Pimentel, qui fit voile jusqu'à la vue de l'armée française, laquelle se mit en devoir de se bien défendre. Le duc

de Brezé, amiral de France, n'avoit que vingt-quatre grands vaisseaux, quatre flûtes et dix brûlots, outre vingt galères que commandoit Vince-Guerre. La bataille se donna le 14 de juin, où le choc fut très-rude, et la mer tellement en feu des coups de canon et de la mousqueterie, que de la côte on ne voyoit rien, tant l'air étoit obscurci de la fumée : mais après un combat de six heures les Espagnols se voyant maltraités se retirèrent, et les Français les suivirent jusqu'à la nuit. Dans ce combat, le duc de Brezé fut emporté d'une volée de canon, qui fut une perte fort grande, car il avoit toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer en une personne de son âge, n'ayant que vingt-sept ans. Quelque temps après ce combat, durant que les vaisseaux français se radouboient sur la côte de Provence, on envoya de Naples de l'infanterie qui débarqua à Porto-Hercole, dans l'intention de prendre son temps, et de se jeter dans Orbitello par le lac avec des bateaux. En effet, elle voulut passer avec huit cents hommes, qui furent découverts, et aussitôt attaqués par Saint-Aunais, qui les poussa dans les montagnes, où ils furent défaits. Quelque temps après, quinze cents Napolitains voulurent entrer dans la place; mais ils furent battus par Refuge, maréchal de camp, qui fut blessé dans ce combat d'une mousquetade dans le visage, dont la marque lui est demeurée toute sa vie. Le comte de Frontenac, mestre de camp du régiment de Normandie, y eut aussi le bras cassé. L'attaque de la ville se continuoit toujours, et la résistance des assiégés étoit si grande, qu'on avançoit peu; car ils brûloient les ponts qu'on faisoit dans leur fossé, et à

force de grenades et feux d'artifice ils empêchoient qu'on ne pût attacher les mineurs au corps de la place. Cependant les Espagnols avoient mis ensemble un corps considérable dans le royaume de Naples, auquel le Pape donna passage dans ses terres; mais au lieu que les troupes d'ordinaire diminuent dans les marches, celles-ci, dès qu'elles furent dans l'Etat ecclésiastique, grossirent tous les jours, et s'augmentèrent de telle sorte, qu'elles arrivèrent plus fortes de moitié que quand elles partirent de leur pays. Elles parurent à la mi-juillet à la vue des Français, et marchèrent droit à eux pour les attaquer. Mais le prince Thomas ayant rassemblé tous ses quartiers, voyant les Espagnols plus forts que lui, leva le siége, et en même temps don Carlos de La Gatta fit une grande sortie, dans laquelle il se rendit maître du canon, qu'on ne put retirer des batteries. Les soldats qui étoient en garde dans la tranchée lâchèrent le pied, et se retirèrent au gros qui marchoit devers la mer, où l'infanterie se rembarqua pour retourner en France, et la cavalerie passa par la Toscane, de l'agrément du duc de Florence, et regagna le Piémont. On ne tira pas un coup de mousquet dans cette retraite; mais le canon et le bagage demeurèrent aux Espagnols.

Jamais le cardinal Mazarin ne fut si affligé que quand il reçut cette nouvelle : car il avoit dépensé des sommes d'argent immenses pour faire cet armement, qu'il prenoit tellement à cœur, qu'il eût souhaité que la France eût eu du malheur de tous les autres côtés, pourvu que celui-ci eût réussi. Il en étoit outré de désespoir, principalement quand il sut

les dérisions qu'on faisoit de lui à Rome, où le pasquin tous les matins se réjouissoit à ses dépens; et ce qui le piquoit encore davantage étoit de ce que le Pape avoit sous main fortifié l'armée des Espagnols pour lui faire recevoir cet affront, duquel il résolut d'avoir sa revanche, et de hasarder toutes choses pour en venir à bout. Dans ce dessein, il fit donner de l'argent pour faire des recrues, ordonna de nouvelles levées, prit des troupes de toutes les autres armées, qu'il fit marcher en diligence devers la Provence; et pour voir si le changement de général changeroit aussi la fortune, il donna le commandement de l'armée au maréchal de La Meilleraye, qui s'embarqua à Toulon au commencement de septembre, et alla prendre à Oneille le maréchal Du Plessis-Praslin, qui lui amenoit cinq mille hommes de l'armée de Piémont. Ils firent voile ensemble, et descendirent dans l'île d'Elbe, où ils firent prendre terre à une partie de leur infanterie, en attendant les galères commandées par le bailli de Souvré, qui ne purent arriver que le 13 d'octobre, à cause des grands vents. Dès le lendemain on embarqua la moitié de l'infanterie sur ces galères, où il y avoit seize cents Portugais envoyés, avec sept grands vaisseaux, au secours des Français par le roi de Portugal. Les galères tournèrent en même temps devers la terre ferme, où il y a une langue de terre qui avance dans la mer, sur laquelle est située la ville et forteresse de Piombino, laquelle donne le nom à un petit pays appartenant en souveraineté au prince Ludovisio, qui avoit épousé la nièce du Pape. Cette place étoit gardée par les Espagnols: c'est pourquoi les maréchaux de La Meilleraye et Du

Plessis mirent là pied à terre pour les en chasser. Ils l'investirent le 4 d'octobre, et firent d'abord ouvrir la tranchée par Manicamp, lieutenant général. Le lendemain, il y eut cinq pièces en batterie, qui ruinèrent tellement les murailles de cette ville, que le gouverneur se rendit le 8, et se retira dans la citadelle, à condition de la remettre trois jours après entre les mains des maréchaux s'il n'étoit secouru : cette capitulation fut exécutée l'onzième. Le marquis de Béthune, fils aîné du comte d'Orval, fut tué durant ce siége, lequel ne fut pas plus tôt fini que les maréchaux se rembarquèrent pour retourner dans l'île d'Elbe, où il y a deux bons ports bien fortifiés : Porto-Ferrajo, dont la ville se nomme Cosmopoli, qui appartient au grand duc de Toscane, et Porto-Longone, qui est au roi d'Espagne : c'est ce dernier que les maréchaux assiégèrent, et sans faire de lignes ils ouvrirent la tranchée le 12 ; et le 13, deux batteries furent dressées avec grande peine, parce que le pays est montueux, pierreux, et si rude qu'il fallut en beaucoup de lieux porter le canon à force de bras. Le premier jour qu'ils tirèrent, une des batteries fut démontée par le canon des assiégés : en sorte qu'il en fallut refaire une autre avec la même difficulté. La nuit du 14 au 15, on vouloit faire le logement sur la contrescarpe ; mais on ne put, à cause d'une grande sortie que firent les Espagnols, dans laquelle ils renversèrent et rasèrent la tête de la tranchée : tellement qu'après qu'ils furent repoussés, on passa le reste de la nuit à raccommoder ce qu'ils avoient gâté ; mais le soir du 16, le logement fut fait et bien assuré. Aussitôt on alla à la sape, qu'on fit si large qu'un bataillon y pouvoit passer

pour empêcher les sorties des assiégés, parce que le fossé étoit sec : on travailla en même temps à la galerie, et on attacha le mineur au bastion, qui eut grand'peine à creuser, à cause de la dureté du roc qu'il rencontra, outre que le logement qui le soutenoit étoit incommode par une demi-lune qui le voyoit à revers. Cette raison obligea Montpezat de la faire attaquer par derrière, et d'en chasser quarante soldats qui la gardoient. Le 18, on fit une batterie sur le bord du fossé, pour rompre les flancs bas; et le 23 la mine joua, qui fit brèche, sur la moitié de laquelle le logement fut fait par Courcelles. Depuis on fit jouer un fourneau, qui fit une ouverture plus grande, et donna lieu d'avancer le logement de trois pas seulement, tant la résistance étoit grande : ce que voyant les maréchaux, ils commandèrent des hommes détachés de tous les corps, qui donnèrent l'assaut, et malgré les grenades, le grand feu et la vigoureuse défense des assiégés, se logèrent au haut du bastion. Alors le gouverneur se voyant pressé, de crainte d'être emporté de force, demanda composition, par laquelle il rendit Porto-Longone aux deux maréchaux, qui le firent conduire en sûreté à Porto-Hercole.

Cette conquête changea fort la face des affaires d'Italie : car au lieu que les Français étoient moqués et tournés en ridicule, ils furent craints et respectés, principalement à Rome, où on fut fort surpris de cette dernière entreprise : car, depuis le traité d'Orbitello, on n'eût jamais cru que dans le même été la France eût pu renvoyer une nouvelle armée plus forte que la première, pour réparer la honte qu'elle avoit reçue. Aussi rien ne fit tant connoître la puissance de ce

royaume que cette expédition, laquelle faisoit voir que la perte des batailles et la déroute des armées n'étoient pas capables de l'abattre, puisque l'argent et les hommes y étoient abondans, qui pouvoient aisément le relever de ces pertes. Le Pape particulièrement changea fort de discours et de manière d'agir: car voyant les Français à ses portes, il cessa la persécution contre les Barberins, et les rétablit dans leurs biens; et dès-lors le nom français fut à Rome dans un nouveau lustre, au grand regret de Sa Sainteté, qui dissimuloit son déplaisir, lequel fut encore augmenté par le changement de parti du duc de Modène. Ce prince étant allé les années dernières en Espagne, fut si mal satisfait de cette cour, qu'ayant été Espagnol toute sa vie, il en revint Français. Après son retour, il cacha quelque temps ses sentimens; mais cette année il leva le masque, et se déclara hautement pour la France, ainsi que le cardinal d'Est son frère, lequel ayant été nommé à cette dignité par l'Empereur, quitta ses intérêts et la protection de ses affaires à Rome, pour prendre celle de la France.

Il étoit impossible, dans un si grand nombre de peuple qui habite la ville de Barcelone, qu'il n'y en eût beaucoup qui conservoient en leur cœur une inclination naturelle de retourner sous l'obéissance de leur roi légitime, et cherchoient à tous momens des moyens de secouer le joug de la domination française, pour rentrer dans celle des Espagnols. Les mauvais succès de l'année 1644 leur ayant haussé le courage, ils résolurent d'exécuter leur dessein; et pour cet effet ils lièrent correspondance avec le gouverneur de Tarragone, lequel fit venir à la rade de Barcelone l'armée

navale d'Espagne, pour seconder leurs intentions; mais ils ne purent mettre à fin leur entreprise, parce que la conspiration fut découverte, et les complices arrêtés; dont plusieurs furent exécutés à mort, et les autres envoyés en France en prison perpétuelle. Après que le comte d'Harcourt eut mis ordre à cette affaire, il ne songea qu'à se mettre en campagne pour achever de se rendre maître de la rivière de Sègre, en prenant Lerida. Dans ce projet, il passa cette rivière à Balaguer, puis la Noguère-Ribagorce; et le premier de mai il investit Lerida delà l'eau, durant que le comte Chabot le bloquoit deçà la rivière. Aussitôt on travailla aux ponts pour la communication des quartiers, et à faire la circonvallation, avec d'autant plus de soin que, sur les nouvelles qu'il y avoit cinq mille hommes dans la place, le comte d'Harcourt résolut de ne la point attaquer de force, mais de l'affamer; et pour empêcher les Espagnols d'incommoder son camp par dehors, il prit tous les châteaux qui étoient aux environs; et pour serrer davantage les assiégés, le comte Chabot eut ordre d'attaquer un ouvrage qui est au bout du pont, d'où il fut repoussé, et y reçut un coup de mousquet dans la tête, dont il tomba mort. Le marquis de Gêvres fut envoyé en sa place pour commander son quartier : mais il n'y demeura guère, car le 27 du mois, voulant repousser une sortie des assiégés, il fut percé d'une mousquetade au travers du corps, dont il mourut sur l'heure. Il fut le second de sa maison tué dans cette guerre; et la survivance de sa charge de capitaine des gardes du corps fut donnée au comte de Sceaux, son troisième frère, maintenant resté seul, qui prit dès-lors

le titre de marquis de Gêvres. Après cette mort, le comte de Mérinville commanda son quartier; et sur l'avis qu'eut le comte d'Harcourt que le gouverneur de Tarragone avoit attaqué Montblanc, il détacha Sainte-Colombe, maréchal de bataille, pour le secourir : ce qu'il fit sans aucune difficulté, car les Espagnols se retirèrent à sa vue. Le premier de juin, le chevalier de La Vallière prit par force le poste d'Algouare, et cent vingt hommes qui le gardoient prisonniers. Tout l'été se passa à bien fortifier les lignes, assurer les ponts, et à faire bonne garde dans les quartiers: à quoi le comte d'Harcourt et Couvonges, lieutenant général, veilloient soigneusement. Mais le roi d'Espagne, qui étoit à Saragosse, ne s'endormoit pas durant ce temps-là, et faisoit tous ses efforts pour assembler une armée considérable qui pût secourir Lerida : il rappela le marquis de Léganès, qui commandoit une armée contre les Portugais, et le fit général de celle-ci, avec laquelle il s'approcha du camp des Français au mois de septembre, et passa la Sègre pour se poster dans la plaine d'Urgel, afin de couper les vivres que don Joseph Marguerit faisoit venir de Cervère au camp. Alors le comte d'Harcourt passa de son quartier dans celui de Mérinville pour le fortifier, et don Gregorio Britto, gouverneur de Lerida, chassa douze cents habitans de tous sexes et âges hors de la ville, pour conserver ses vivres . mais les Français tiroient sur eux pour les faire rentrer, et les Espagnols en faisoient autant pour les en empêcher. Ainsi ces pauvres misérables ne sachant où se cacher pour être en sûreté, se jetoient dans des fossés afin de se mettre à couvert, et ne vi-

voient que de racines d'herbes. Cela fit compassion au comte d'Harcourt, lequel, touché de leur misère, leur permit de passer au travers du camp et de se retirer à la campagne. Le 5 d'octobre, le marquis de Léganès se présenta aux lignes du côté de Villa-Nouette; et en même temps la cavalerie de la ville sortit, durant que leur canon et celui de leur armée battoit le camp des Français, lesquels répondoient avec celui qui bordoit leurs lignes. Le duc de l'Infantado, qui commandoit la cavalerie espagnole, ayant détaché don Carlos de Padille pour s'approcher, le colonel Balthasar sortit sur lui, et le chargea si vertement qu'il y eut bien des hommes de tués de part et d'autre. Mais le lendemain l'armée des Espagnols se retira, et se campa à trois lieues de là pour rompre les convois; et pour les couper plus sûrement, le marquis de Léganès prit Agramont et Pons : ce qui incommoda fort les assiégeans, lesquels trouvèrent moyen d'en faire venir du côté de Flix. Cela fit connoître au marquis de Léganès que s'il n'avoit point d'autre ressource que d'affamer l'armée, il ne sauveroit pas Lerida, qui étoit aux abois : c'est pourquoi il marcha devers la tour de Sègre, où il fit travailler à un pont pour repasser l'eau; et même son bagage passa dessus : ce qui fit croire qu'il se retiroit; et dans cette opinion, on négligea de faire la garde aux lignes bien exactement, et à tort : car, au lieu de passer la rivière, l'armée tourna le soir droit aux lignes; et le marquis de Léganès ayant fait donner, la nuit du 21 au 22 de novembre, de fausses alarmes en plusieurs endroits, attaqua dans l'obscurité le fort de Rebé, qu'il emporta; et ayant chargé le régiment de Champagne, il le tailla

en pièces, où le comte d'Origny, mestre de camp, fut tué. A ce bruit, le comte d'Harcourt vint lui-même au secours avec sa cavalerie: mais il trouva les lignes forcées; et voulant tenter de rechasser les Espagnols, il les fit charger par ses gardes, ses gendarmes et son régiment de cavalerie, qui furent battus et défaits, où les deux Bellée, l'un capitaine et l'autre enseigne de ses gardes, furent tués. Or, durant ce combat, au bruit duquel toute l'armée tournoit à ce quartier, ne songeant plus aux autres, huit cents chevaux chargés de farine vinrent du côté de Fragues, qui, ne trouvant plus de résistance aux lignes, entrèrent dans la ville. Le comte d'Harcourt apprenant cette nouvelle, et voyant le désordre de son armée, rallia ce qu'il put de troupes, et se retira devers Balaguer, laissant au pouvoir des Espagnols son canon et son bagage. Ainsi ce comte qui avoit été toujours victorieux, même contre le marquis de Léganès en Italie, éprouva en cette occasion l'inconstance de la fortune, laquelle donna dans ce rencontre la victoire à celui qu'il avoit accoutumé de vaincre. Couvonges eût un bras cassé dans ce combat, après lequel le comte d'Harcourt ayant laissé deux mille hommes dans Balaguer, se retira devers Cervère, d'où voyant que les Espagnols ne poussoient pas leur pointe à cause de la saison trop avancée, il retourna à Barcelone, pour empêcher que ce malheur n'apportât quelque changement dans les esprits des habitans. Mais le roi d'Espagne ne goûta pas avec plaisir la joie de sa victoire: car il perdit dans le même temps le prince Balthasar son fils aîné, âgé de dix-huit ans, qui donnoit beaucoup d'espérance de sa personne. Aussi le Roi son père en

fut inconsolable, auquel il ne restoit plus que l'infante Marie-Thérèse, devenue par cette mort héritière de tous ses grands Etats.

Sur la fin de cette année, moururent le duc de Bellegarde, ancien favori d'Henri III, et le maréchal de Bassompierre, colonel général des Suisses, qui fut trouvé mort dans son lit à Provins, en revenant de Pont-sur-Seine à la cour. Sa charge fut donnée au maréchal de Schomberg, en récompense de la lieutenance générale de Languedoc, qui fut supprimée. Il avoit épousé madame d'Hautefort, qui étoit éloignée de la cour; mais après son mariage elle vit la Reine, à condition que ce fût rarement. Le bâton de maréchal fut donné au marquis de Villeroy, gouverneur du Roi; et la charge de secrétaire des commandemens de la Reine, vacante par la mort du Gras, fut destinée à Lyonne par le cardinal Mazarin, qui vouloit mettre ses créatures dans la maison de Sa Majesté. Mais le 26 de décembre, arriva une mort bien plus considérable que les précédentes, qui fut celle d'Henri de Bourbon, prince de Condé, laquelle causa une grande tristesse par toute la France: car c'étoit un prince de grand esprit, grand politique, et fort capable, dans une minorité, de remplir la place qu'il tenoit dans le conseil: outre qu'il étoit bien intentionné pour la grandeur de l'Etat, et qu'il modéroit les impétuosités de la jeunesse du duc d'Enghien son fils, qu'il retenoit par la crainte qu'il avoit de lui. On en verra les suites les années prochaines, dont les malheurs ne seroient pas arrivés si ce prince eût vécu. Il apprit, la veille de sa mort, que Madame étoit accouchée d'une fille: dont il témoigna de la joie, disant qu'au moins

il mouroit avec cette consolation de laisser son fils premier prince du sang, lequel en garderoit les priviléges toute sa vie. En ce temps, la maréchale de Guébriant revint de son grand voyage : elle avoit accompagné la reine de Pologne, de la part du Roi, jusqu'à Varsovie, où ayant demeuré quelque temps, elle en repartit, et passa par la Hongrie, l'Allemagne et l'Italie, où ayant baisé les pieds de Sa Sainteté, elle revint en France par le Piémont.

Dans cette même année, le roi d'Angleterre, après quatre ans de guerre civile, voyant ses affaires désespérées, partit d'Oxford, inconnu, et s'alla jeter dans l'armée des Ecossais, lesquels le vendirent au parlement d'Angleterre. Le prince de Galles son fils, craignant de tomber entre leurs mains, se sauva en France, où il fut reçu de Leurs Majestés avec tout l'honneur qui étoit dû à sa naissance.

TREIZIÈME CAMPAGNE.

[1647] La prospérité des affaires de France causa une grande joie dans la cour, et pour cette raison tout l'hiver se passa en réjouissance : et comme celui qui gouvernoit étoit Italien, tout le monde se conformoit tellement à son humeur, que depuis les plus petits jusqu'aux plus grands on n'avoit que des plaisirs italiens. On fit venir de Rome une signora Leonora pour chanter devant la Reine, et un signor Torelli pour faire des machines avec des changemens de théâtre en perspective; et on manda des comédiens, qui représentèrent en musique la pièce d'Orphée, dont les

machines coûtèrent plus de quatre cent mille livres. Cette comédie duroit plus de six heures, et étoit fort belle à voir pour une fois, tant les changemens de décorations étoient surprenans : mais la grande longueur ennuyoit sans qu'on l'osât témoigner, et tel n'entendoit pas l'italien qui n'en bougeoit, et l'admiroit par complaisance. La Reine même ne perdoit pas une fois sa représentation, laquelle se fit trois fois la semaine deux mois durant, tant elle prenoit soin de plaire au cardinal Mazarin, et par la crainte qu'elle avoit de le fâcher.

En Allemagne, l'assemblée pour la paix générale travailloit puissamment, les catholiques à Munster, et les protestans à Osnabruck, durant que la guerre ne laissoit pas de se faire de tous côtés. Les Français et Suédois qui étoient en quartier dans la Souabe se saisirent de force petites villes, et s'approchèrent du lac de Constance, où ils s'emparèrent de l'île de Menau. Cette marche donna l'alarme aux Suisses et Grisons, et même au gouverneur de Milan, qui fit avancer des troupes sur les passages de la Valteline; mais le maréchal de Turenne envoya de sa part rassurer les Suisses et leur lever toute défiance. Durant ce temps, le général Wrangel mit le siége devant Lindau, qu'il fut contraint de lever; et le marquis d'Hocquincourt, lieutenant général de l'armée française, attaqua la ville de Tubingen, de laquelle il fut bientôt le maître. Alors l'électeur de Bavière voyant son pays au pillage, et prévoyant que la ruine de ses sujets et la décadence de ses affaires augmenteroit toujours par la guerre, fit parler d'accommodement aux généraux confédérés, qui lui accordèrent sa demande, et convinrent de faire une conférence avec ses dépu-

tés en la ville d'Ulm; lesquels conclurent un traité, dont les articles étoient que les électeurs de Cologne et de Bavière prendroient la neutralité entre l'Empereur et les couronnes de France et de Suède, sans pouvoir secourir ni les uns ni les autres; que tous les prisonniers seroient mis en liberté, et la ville d'Hailbronn entre les mains des Français, et celles de Memmingen et Uberlingen en celles des Suédois; que la forteresse de Rain et Donawert seroient restitués aux Bavarois. Cet accord fut arrêté et ratifié de part et d'autre : et ainsi les confédérés ayant fait l'année passée une suspension d'armes avec l'électeur de Saxe, n'eurent plus en tête que l'Empereur, contre lequel ils marchèrent; et ayant repassé le Danube près d'Ulm, ils s'avancèrent devers la Franconie et la Thuringe, où le général Wrangel s'étant séparé des Français, attaqua et prit Schinfurt, et le maréchal de Turenne Aschaffenbourg et Hocht; puis il entra dans le pays du landgrave de Darmstadt, qu'il contraignit de prendre la neutralité pour sauver son pays. Celui de l'électeur de Mayence étant à l'abandon, l'obligea de prendre le même parti, à condition qu'on lui rendroit ses places, excepté Mayence, qui demeureroit aux Français jusqu'à la paix générale. Tous ces princes envoyèrent en France faire compliment à Leurs Majestés. Le comte de Groensfeld y fut de la part de l'électeur de Bavière, qui trouva la cour à Amiens, où il fut fort bien reçu. Cependant l'Empereur ayant fait couronner son fils roi de Hongrie à Presbourg, s'en revint à Vienne, où il donna le commandement de ses armées au général Melander, qui avoit autrefois servi la landgrave de Hesse. Ce nouveau général, sur la nouvelle

qu'il eut que Wrangel avoit assiégé Egger, marcha pour le secourir ; mais il arriva trop tard, car la ville s'étoit rendue, et Wrangel s'étoit campé à Tribel, où ayant laissé deux pièces de canon un peu écartées de son camp, Melander en eut avis, qui les prit toutes deux. Mais les Suédois étant sortis de leur camp pour les reprendre, l'escarmouche s'échauffa tellement qu'elle devint un vrai combat, dans lequel les Suédois furent malmenés, et recognés dans leurs retranchemens, avec plus de mille morts sur la place, entre lesquels fut le jeune Wrangel, neveu du général. Après cet avantage, Melander mit le siége devant Iglaw en Moravie, où les Suédois se défendirent valeureusement ; mais enfin ils furent contraints de se rendre, et le maréchal de Turenne reçut ordre de repasser le Rhin, et d'entrer dans le Luxembourg : ce que la cavalerie allemande ayant appris, laquelle ne vouloit pas sortir de son pays, trois mille chevaux se mutinèrent, et refusèrent de marcher de ce côté-là ; et quelque raison qu'on leur pût dire, et quelque promesse qu'on leur fît, ils demeurèrent obstinés dans leur résolution ; tellement qu'ils se séparèrent, et marchèrent du côté du Mein, où ils furent chargés par ce maréchal à un défilé, où il y en eut de tués. Mais les fuyards se rallièrent, et furent trouver Wrangel, auquel ils se donnèrent, protestant qu'ils ne vouloient point changer de parti, mais qu'ils ne serviroient jamais hors de leur pays. Le général major Rose étoit auteur de ce soulèvement : mais dès qu'il commença à éclater, il fut surpris par ordre du maréchal de Turenne, et envoyé prisonnier à Philisbourg. Ce maréchal voyant son armée fort affoiblie par cet accident, repassa le

Rhin près de Strasbourg, d'où il vint, suivant l'ordre qu'il avoit, dans le Luxembourg. Or l'électeur de Bavière n'avoit pris sa neutralité que par force, pour sauver son pays qui étoit perdu : tellement qu'en son ame il favorisoit sous main l'Empereur, lequel feignant d'être fort irrité contre lui, fit un mandement par lequel il ordonnoit aux officiers de l'armée bavaroise, comme étant du corps de l'Empire, de le venir secourir. Jean de Verth et Sporc, sous ce prétexte, débauchèrent des troupes, et quittèrent l'électeur pour joindre l'armée impériale : dont Wrangel fit de grandes plaintes. L'électeur témoigna une grande colère contre eux, désavouant leur action ; mais quand il sut le désavantage des Suédois à Tribel, et la révolte de la cavalerie du maréchal de Turenne, ne les croyant plus en état de lui pouvoir faire mal, il leva le masque et rompit la neutralité. Il donna le commandement de son armée au comte de Groensfeld, depuis peu revenu de France, lequel assiégea Memmingen, qu'il avoit donné aux Suédois par le traité. Ceux qui étoient dans cette ville furent surpris, ne s'attendant pas à cette infraction ; tellement qu'ils furent bientôt contraints de se rendre par composition. Dès-lors les généraux confédérés ne songèrent qu'à en avoir leur revanche ; et Wrangel ne se sentant pas assez fort pour tenir tête aux Impériaux après leur jonction avec les Bavarois, marcha du côté du Weser pour se joindre à Konigsmark et aux Hessiens, et les Impériaux les suivirent pour se joindre à Lamboi.

Les malheurs arrivés aux Espagnols les années dernières les touchèrent si sensiblement, qu'ils réso-

lurent de jouer de leur reste, et de faire un effort extraordinaire cette campagne, pour chasser les Français du cœur de leur pays. Pour cet effet, le roi d'Espagne nomma l'archiduc Léopold-Guillaume, frère de l'Empereur, gouverneur des Pays-Bas, dans l'espérance qu'une personne d'une si haute naissance feroit mieux agir tout le monde, et imprimeroit plus de respect; et pour fortifier ses troupes il envoya des hommes et de l'argent, qui sont les deux choses les plus nécessaires pour la guerre. Mais comme pour réussir dans ses desseins on se sert de différentes sortes de moyens, les plénipotentiaires d'Espagne à Munster firent tout leur possible pour débaucher tous les principaux alliés de la France : ils usèrent de tous les artifices dont ils se purent imaginer pour désunir les Suédois d'avec elle; et n'en ayant pu venir à bout, ils appliquèrent tous leurs soins à donner de la jalousie aux Hollandais de la grandeur et du voisinage de la France, afin de les séparer de ses intérêts. Ils s'adressèrent pour ce sujet à Servien, qui avoit seul le secret du cardinal Mazarin, et lui firent entendre que le roi d'Espagne, voyant qu'il étoit difficile qu'il pût soutenir les Pays-Bas contre les armées de la France, dans le grand bonheur qui l'accompagnoit, s'étoit résolu, pour avoir la paix, de les donner à l'Infante sa fille, et de la faire épouser au roi Très-Chrétien, en lui cédant les droits qu'il avoit sur les Etats des provinces; et surtout l'obligèrent au secret. Servien donna dans le panneau, et en écrivit au cardinal, comme d'une chose avantageuse. Il reçut ordre de ménager adroitement cette affaire : si bien qu'il entra en traité avec Brun, très-habile homme,

du comté de Bourgogne; lequel n'ayant aucun dessein d'exécuter sa proposition, en fit donner sous main avis aux Hollandais, en exagérant la matière, et leur faisant connoître en quel péril ils seroient si les Français avoient les Pays-Bas et les droits sur la Hollande. Cet avertissement leur donna l'alarme, ensuite duquel ils voulurent s'en expliquer avec Servien, qui leur nia tout, et assura de n'en avoir jamais ouï parler : cela augmenta leur défiance. Et alors Brun, à l'insu de Servien, leur faisant voir clairement que le traité s'acheveroit à leurs dépens, et que le Roi son maître ne le faisoit que par nécessité, il leur mit tellement la crainte dans l'esprit, qu'il les obligea de nouer une négociation avec lui à l'insu des Français, laquelle alla si avant, qu'ils demeurèrent d'accord de tous leurs articles. Dans ce même temps le prince d'Espagne mourut, par le trépas duquel l'Infante devint héritière de tous les Etats du Roi son père, et par là toute proposition de mariage d'elle et du roi de France fut rompue. Servien se trouva bien étonné de cet accident, et encore plus quand il découvrit la paix des Espagnols et des Hollandais quasi faite. Il fut en Hollande exprès pour tâcher à l'empêcher, mais il n'en put venir à bout : seulement les Hollandais, pour conserver quelque bienséance, exhortèrent les Français à s'accorder aussi, et leur donnèrent un temps pour cela; même ils s'en entremirent, et firent accorder par les Espagnols des propositions qu'ils jugeoient fort avantageuses pour la France, lesquelles furent refusées par Servien. Et lors les Hollandais protestant qu'il ne tenoit qu'aux Français d'avoir la paix, conclurent la leur, qui fut ratifiée quelque temps

après de part et d'autre. Ce qui contribua le plus à l'achèvement de cette paix fut l'état où étoit le prince d'Orange, qui étoit devenu comme en enfance : tellement qu'il laissoit agir le conseil à sa fantaisie; et bientôt après la signature de cet accommodement il mourut, laissant le prince Guillaume, son fils unique, héritier de ses biens et de ses charges : lequel ne fut pas content de cet accord, parce qu'il étoit plein de cœur et d'ambition, et par conséquent il souhaitoit la guerre; mais son jeune âge de vingt ans ne lui donna pas la force de s'opposer à la résolution des Etats, qui par ce moyen furent reconnus libres et soûverains par le roi d'Espagne, qui renonça à tous les droits qu'il prétendoit sur eux. Ce traité fit grand tort à la France : car il réunit toutes les forces des Espagnols en une, lesquelles étoient auparavant divisées. Ainsi l'archiduc Léopold en arrivant à Bruxelles trouva les armées plus fortes que les années passées, sans aucune diversion : si bien que n'ayant plus les Hollandais à combattre, il tourna toutes ses forces contre les Français, et le 11 de mai il investit Armentières, qu'il attaqua par quatre endroits, et fit deux batteries de dix pièces chacune, desquelles il rasa toutes les palissades de la ville. Le 18, Cajac, avec une partie du régiment de Navarre armé de faux, fit une sortie par la demi-lune des Capucins, et gagna une batterie, qu'il garda quelque temps : mais enfin il fut repoussé, et contraint de rentrer dans la ville. Le 21, les Suisses, et le 23 Brezé, en firent chacun une sans aucun effet; mais le 24, des hommes détachés de tous les corps en firent une grande, où il y eut un combat fort chaud, après lequel ils furent rechassés dans les murailles de la ville.

Le 26, les assiégeans ayant fait brèche à coups de canon contre les fortifications nouvelles, qui étoient éboulées, donnèrent un assaut général, qui fut vaillamment soutenu : mais la poudre manquant, et les remparts de la ville étant mis en poussière par les batteries, Le Plessis-Bellière, gouverneur de la place, se rendit à l'archiduc, à condition que lui et tous ceux qui commandoient les corps sortiroient l'épée au côté, et que tout le reste seroit prisonnier de guerre : ce qui fut exécuté le 31. Cependant l'armée française étoit campée à La Gorgue, où les maréchaux de Gassion et de Rantzaw, qui la commandoient, étoient en si mauvaise intelligence, que les affaires ne pouvoient bien réussir pendant qu'elle dureroit. Ils étoient toujours de contraire avis l'un à l'autre, et ne faisoient autre chose qu'écrire à la cour pour décrier la conduite de son compagnon, et justifier la sienne. Rantzaw écrivoit fort éloquemment et fort nettement : de sorte que le cardinal Mazarin se laissoit persuader par son bien dire. Pour Gassion, il n'avoit pas tant d'élégance dans ses discours : mais durant que l'autre raisonnoit, il montoit à cheval, et exécutoit une entreprise avant qu'il eût achevé son raisonnement. Cette mésintelligence fut cause que le maréchal de Villeroy partit d'Amiens, où étoit le Roi, pour aller au camp; et ayant passé par Arras, il mena un grand convoi à l'armée, où il parla aux deux maréchaux de la part du cardinal; et tant par douceur que par menaces il les réconcilia, et leur fit promettre de mieux vivre à l'avenir, et de se bien entendre pour le service du Roi. Dès qu'Armentières fut pris, l'archiduc envoya investir le château de Comines le 3 de juin, lequel fut parfai-

tement bien défendu par un capitaine d'infanterie, qui soutint le siége huit jours durant; puis le château étant forcé, il se retira dans le donjon, et puis dans une cave, où il capitula, et demeura prisonnier de guerre.

Après que l'archiduc eut un peu laissé rafraîchir son armée, il la sépara en trois corps, et leur fit passer l'Escaut sur les ponts de Cambray, Bouchain et Valenciennes; puis le 27 ils se rejoignirent devant Landrecies, qu'ils investirent ce jour-là. L'archiduc prit son quartier devers Marolles; le comte de Buquoy du côté du Quesnoy; Bec à Catillon, et Piccolomini à Faveril. On travailla aussitôt à la circonvallation, où tous les paysans de Hainaut vinrent à l'envi, tant ils souhaitoient de chasser les Français de cette place, qui les faisoit contribuer jusqu'à Mons. Dès que les maréchaux surent cette nouvelle, ils marchèrent de ce côté-là pour tâcher à secourir Landrecies; et le cardinal envoya d'Amiens toute la garde du Roi pour renforcer l'armée, et toute la jeunesse de la cour monta à cheval pour être à cette occasion; en sorte que le Roi demeura seul avec ses officiers de quartier. Quand tout fut joint, il fut résolu que l'armée marcheroit toute la nuit, et feroit donner de fausses alarmes de plusieurs côtés; et qu'à la pointe du jour, avant que les Espagnols pussent discerner où étoit la vraie attaque, on mettroit vingt pièces de canon en batterie sur la hauteur de Catillon, qui commandoit dans leur camp; et qu'à leur faveur donnant vigoureusement dans les lignes, on espéroit de les forcer avant que leurs quartiers fussent rassemblés. Tout se disposa pour cette exécution; mais le maréchal de

Rantzaw étant en jour de commander, but toute la nuit, et ne voulut jamais marcher, quelque instance que lui en envoyât faire le maréchal de Gassion; tellement que s'étant enivré, et n'ayant plus de raison, il retarda sa marche de six heures; si bien qu'il étoit trop tard quand on se présenta aux lignes: car l'armée espagnole étant en bataille de ce côté-là, les reçut à coups de canon; et lors les maréchaux ne jugeant plus le secours possible, se retirèrent sans donner, et se séparèrent en deux corps pour faire diversion. Le maréchal de Rantzaw marcha devers la mer, et ayant pris en passant le fort de La Kenoke, arriva devant Dixmude le 11 de juillet; le lendemain il l'attaqua de tous côtés, et se rendit maître des dehors. Le 13, il alloit faire donner un assaut général, lorsque le gouverneur se rendit à discrétion. Le baron de Nesle y fut tué d'un coup de canon, et Clanleu fut mis pour commander dedans. Pour le maréchal de Gassion, ayant su qu'il y avoit peu de monde dans La Bassée, il l'investit le 12, et se retrancha devant en trois jours. Le 15, il ouvrit la tranchée, et la poussa si brusquement qu'il fut le 17 maître de la contrescarpe, où Roannète, maréchal de camp, fut périlleusement blessé: ensuite ayant passé le fossé, le gouverneur, qui avoit peu de monde, demanda composition, qui lui fut accordée avec grande joie. Ainsi il sortit le 19, à telle condition qu'il lui plut, à cause que le maréchal Gassion avoit nouvelle de la prise de Landrecies, et que l'archiduc marchoit à lui pour secourir La Bassée, dont le gouvernement fut donné à Roannète, qui mourut de ses blessures; et Castelnau-Mauvissière fut mis en sa place. Pour Landrecies,

Hudicour défendit assez bien ses dehors; mais quand il vit les mineurs attachés aux bastions, il se rendit le 18, avant que sa place fût entamée. On croit qu'il avoit de l'argent dedans, et qu'il traita de bonne heure pour le sauver: aussi quand il fut en chemin pour aller à Saint-Quentin, il eut avis qu'on avoit donné ordre pour l'arrêter. En même temps il retourna sur ses pas; et laissant là sa garnison, il rebroussa du côté dont il venoit, et fut à l'abbaye de Marolles se réfugier chez les moines, lesquels le reçurent fort civilement: mais ils envoyèrent à Landrecies avertir les Espagnols, qui le firent aussitôt prendre, le menèrent à Landrecies, où il fut mis à rançon. Dès que cette place fut prise, l'archiduc marcha au secours de La Bassée: mais y étant arrivé trop tard, il se résolut d'attaquer les Français dans leurs retranchemens. Ce dessein ne lui réussit pas: car, après une escarmouche de deux heures, il fut contraint de se retirer.

Dans ce même temps, le maréchal de Rantzaw prit les forts de Nieudam et de L'Ecluse, entre Dixmude et Nieuport, lesquels il fit raser; mais au retour il fut attaqué par le marquis de Caracène dessus des digues entourées d'ouvatergans, où il y eut un combat fort chaud: mais après un grand feu de mousqueterie les deux partis se retirèrent, les Français à Dixmude, et les Espagnols à Nieuport. Cependant le maréchal de Gassion voyant l'archiduc éloigné, voulut prendre l'occasion de se rendre maître de Lens, qui empêchoit la communication d'Arras et de La Bassée. Il arriva devant le 11 d'août au soir, à dessein de l'emporter d'emblée. En effet, il força d'abord la contrescarpe, et entra par escalade dans la demi-lune, d'où il atta-

cha les mineurs à la muraille. Mais ayant appris que l'archiduc marchoit avec toute son armée droit à lui, il leva le siége, et se retira le 13 à La Bassée, et l'archiduc se campa à Haut-Bourdin. Le lendemain, ce maréchal étant allé à la guerre avec mille chevaux, rencontra huit cents maîtres, qu'il chargea et mit en désordre; et sachant que les Espagnols décampoient, il monta à cheval avec le régiment de Noirlieu pour les reconnoître : mais dès qu'il parut à leur vue, il fut poussé par leur cavalerie, qui le firent fuir en désordre, et prirent prisonnier le chevalier de La Vieuville. Quatre jours après, le général Bec fut détaché pour attaquer le château d'Eterre : ce que le maréchal de Gassion sachant, il sortit de son camp avec la moitié de ses troupes, avec lesquelles il chargea si brusquement les Espagnols qu'il les mit en déroute, et secourut ce château; puis avec toute son armée il marcha pour joindre le maréchal de Rantzaw à Belle, d'où ils tournèrent tête à l'armée espagnole, qui étoit à Varneton. Etant arrivés en présence, ils se canonnèrent toute la journée : même il y eut de grandes escarmouches, où Sirot eut la cuisse cassée d'un coup de mousquet. Le 13 de septembre, les Français se retirèrent à Steinvert; et le 17, le maréchal de Rantzaw se sépara pour retourner vers la mer, et celui de Gassion alla se camper à l'abbaye de Masseene, après avoir reçu un renfort de quinze cents chevaux, que le vicomte de Lameth lui avoit amenés de l'armée du maréchal de Turenne, qui étoit en Luxembourg. Dans cette marche, Villequier, qui menoit l'avant-garde, trouva les fourrageurs de l'armée espagnole qui chargeoient leurs chevaux d'herbes et de blés, escortés par six cents

chevaux. Dès qu'il les aperçut, il les attaqua, et les surprit si fort qu'ils s'enfuirent d'abord, laissant une partie de leurs chevaux et charrettes dans la puissance des Français, lesquels firent un fort grand butin. De là il marcha devers Ypres, où le maréchal de Rantzaw se trouva, et y tint grand conseil avec celui de Gassion, lequel reprit le chemin de Belle, et repassa la Lys à Eterre, d'où il détacha Villequier le 23 de septembre avec deux mille chevaux, pour investir Lens. Toute l'armée y arriva le 24, et dès le jour même la tranchée fut ouverte. Le 26, deux batteries commencèrent à battre la ville; la nuit suivante, on se logea sur la contrescarpe, où le comte de La Feuillade, maréchal de camp, reçut un coup de mousquet dans le derrière de la tête, dont il mourut quelques jours après. Ce même jour, Piccolomini avec un gros de l'armée de l'archiduc s'avança devers le Pont-Avendin; et l'ayant attaqué à l'entrée du marais, il l'emporta, et fit lâcher le pied aux Anglais du prince Robert, qui, étant venu en France avec le prince de Galles, servoit de maréchal de camp dans cette armée. Sur cette nouvelle, le maréchal de Gassion envoya Villequier au secours, qui força les Espagnols à quitter ce poste, où il se relogea. Le 28, la demi-lune fut prise; mais il en coûta bon : car le maréchal de Gassion y reçut une mousquetade dessus l'oreille, de laquelle il mourut à Arras quelque temps après. Ensuite on combla le fossé, que les Espagnols ne laissèrent pas achever d'emplir, car ils se rendirent le 3 d'octobre, et sortirent sans armes. Ainsi on prit une bicoque, et on perdit un grand capitaine. Il étoit fils d'un président au parlement de Pau, et dès ses jeunes

ans il s'étoit mis dans la guerre, dans laquelle il commença à paroître l'an 1629 en Italie, simple chevau-léger, lorsque le feu Roi prit Suze; puis la paix étant faite, il s'associa avec quelques uns de ses compagnons pour aller servir le roi de Suède lorsqu'il entra en Allemagne. Ce grand prince lui ayant vu faire une action hardie, eut de l'estime pour lui, et l'envoya en France lever une compagnie de cavalerie, laquelle il lui mena fort leste. Quelque temps après il le fit colonel, et en cette qualité il combattit à la bataille de Lutzen, où ce grand roi fut tué. Depuis, étant demeuré dans son armée, il vint en France avec le duc de Weimar en 1635, où il amena son régiment, avec lequel il servit fidèlement le Roi jusqu'à la mort. Il n'avoit aucun vice, car il étoit fort sobre, et ne se soucioit point des femmes. Il étoit extrêmement laborieux, et quasi toujours à cheval, s'appliquant tellement à la guerre qu'il n'avoit autre plaisir que celui-là. Aussi il fatiguoit ses ennemis en un tel point, que quoiqu'ils fussent fort éloignés de lui, ils étoient perpétuellement sur leurs gardes; et il étoit si redouté, que dans les pays étrangers les peuples trembloient quand on nommoit son nom. A la cour sa perte fut peu regrettée, parce qu'il conduisoit la guerre à sa mode, et non à celle du cardinal Mazarin, les ordres duquel il méprisoit et ne suivoit point, croyant s'entendre mieux dans ce métier-là que lui. Il avoit fait faire une citadelle à Courtray, dans laquelle il avoit mis des gens à lui, dont il faisoit le siége de son empire, et d'où il levoit de si grandes contributions dans toute la Flandre, qu'il en entretenoit sa garnison sans rien demander à la cour, de laquelle il

suivoit peu les ordres. Cette façon d'agir fit croire au cardinal qu'il ne vouloit plus dépendre de lui; mais qu'il avoit dessein de se cantonner là, et de faire comme une petite république en se liant aux Hollandais : outre cela, il avoit envie de l'ôter de Courtray pour y mettre une de ses créatures, par l'avidité qu'il avoit de disposer de l'argent qu'il levoit dans les pays. Aussi après sa mort il y établit Palluau : mais la perte de Gassion ne laissa pas d'être fort dommageable à la France, comme on verra par la suite.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient sauver Lens, pour ne point perdre de temps assiégèrent Dixmude le 25 de septembre. La nuit suivante, ils emportèrent la redoute du haut pont, et le 5 d'octobre ils ouvrirent la tranchée. Vassé, mestre de camp du régiment de Piémont, voulant se jeter dans la ville, où étoit ce régiment, fut pris. Les assiégeans poussèrent leur travail avec grande diligence et vigueur, et battirent si rudement cette place que, quoiqu'il y eût deux mille hommes dedans, ils forcèrent Clanleu de capituler, et de remettre Dixmude entre les mains de l'archiduc. Le maréchal de Rantzaw, qui commandoit toute l'armée depuis la mort de Gassion, s'avança jusqu'à Poperingue pour la secourir; mais en ayant su la prise, et que les Espagnols se séparoient pour se mettre en quartier d'hiver, il se retira dans le même dessein.

Le connétable de Castille, nouveau gouverneur de Milan, eût bien voulu signaler le commencement de son emploi par quelque entreprise considérable; mais ne se trouvant pas en état de cela, il se réduisit à Nice-de-la-Paille à demi-ruinée, où les troupes de Savoie

s'étoient remises, et l'avoient un peu réparée. Il l'investit le 9 de mai, et la battit jusqu'au 23, que ceux de dedans se rendirent : mais il ne put pousser ses conquêtes plus loin, parce que le duc de Modène, s'étant déclaré pour la France, avoit mis un petit corps ensemble, avec lequel il étoit entré dans le Milanais du côté de Crémone, où il s'étoit emparé de Corregio, Rivarolle et Casal-Magiore, où il s'étoit retranché, et pilloit tout le pays. Le connétable tourna de ce côté-là ; mais il ne put rien faire, à cause qu'il ne fut pas soutenu par les Espagnols, qui eurent de grandes affaires du côté de Naples et de Sicile, qui s'étoient soulevés. Le marquis de Losveles, vice-roi de Sicile, voyant tout le peuple en armes, fut contraint de se sauver de Palerme ; et ensuite les villes de Syracuse, Montréal, Trapani et Catani se révoltèrent, et il n'y eut que Messine qui demeura dans l'obéissance. Ce vice-roi usa de tant d'artifices pour radoucir ces peuples mutinés, qu'à force de promesses il s'accommoda avec eux ; et quand il se vit le plus fort, il fit pendre les plus séditieux, et depuis toutes choses demeurèrent calmes. Mais à Naples le soulèvement fut beaucoup plus grand ; car Thomas Aniello, vulgairement surnommé *Masaniello*, vendeur d'herbes, fut maltraité par des Espagnols, contre lesquels il se défendit ; et le peuple ayant pris son parti, il y eut combat, qui s'échauffa tellement que les Espagnols voulant secourir les leurs, attirèrent toute la populace contre eux, laquelle barricada les rues, criant qu'il falloit faire main basse sur eux. De là tous ces mutins en armes furent, le 7 de juillet, assiéger le vice-roi dans son palais, qui se sauva dans

le château Saint-Elme, et la nuit suivante dans le château neuf. Alors le peuple, craignant le châtiment comme en Sicile, ne voulut écouter aucune proposition d'accommodement, et se mit à piller les maisons des Espagnols et de ceux qui les favorisoient, et fit désordres de guerre, où Masaniello fut élu général avec une autorité absolue. Il fit dire, après son élection, au duc d'Arcos qu'il ne mettroit point les armes bas, qu'on n'eût remis la ville de Naples dans les mêmes priviléges qu'elle avoit du temps de l'empereur Charles v. Don Giuseppe Caraffa, frère du duc de Matalone, tomba entre les mains de ces révoltés, qui lui coupèrent la tête; et ayant forcé les prisons, ils mirent tous les prisonniers en liberté, et leur firent prendre les armes, dont ils avoient grande provision par le pillage qu'ils avoient fait de Saint-Laurent, où ils trouvèrent dix mille mousquets. Le duc d'Arcos voyant cette émeute augmenter, leur promit tout ce qu'ils voudroient; et par ce moyen on entra en traité, qui fut arrêté à certaines conditions, après lesquelles le peuple ne voulut pas se désarmer qu'il n'eût la ratification du roi d'Espagne, en attendant laquelle il demeura retranché contre les châteaux: mais durant cette suspension Masaniello fut tué, et le meurtrier se sauva dans le château de l'Œuf : ce qui fit voir que le vice-roi étoit auteur de cette mort. Alors la mutinerie se renouvela plus que devant; et les Napolitains ayant fait enterrer leur général avec grand honneur, firent mettre du canon dans leurs postes, et recommencèrent la guerre comme auparavant. Sur cette nouvelle, le roi d'Espagne envoya don Juan, son fils naturel, avec une armée navale pour

secourir le vice-roi. Il parut à la vue de Naples le premier d'octobre, et à son arrivée il proposa le même traité qui avoit déjà été fait, à condition que le peuple mît les armes bas : ce qu'il ne voulut jamais faire, ne pouvant se fier à ses paroles, quoique don Francisco Toralto, qu'ils avoient fait leur général, le conseillât. Cet avis le rendit suspect ; de sorte que les séditieux se saisirent de sa personne, et lui firent couper la tête ; ils mirent en sa place Gennaro Annèse, un des plus factieux de leur troupe. Don Juan voyant qu'il n'y avoit aucune apparence d'accommodement, fit battre la ville avec l'artillerie des trois châteaux et celle de l'armée de mer, et fit attaquer les retranchemens des Napolitains par quatre mille Espagnols d'un côté, et par deux mille de l'autre. Le combat fut si rude et opiniâtre de part et d'autre, et la mêlée si chaude, qu'après la décharge des mousquets on en vint aux coups de piques et d'épées : mais enfin les Espagnols furent contraints de se retirer avec perte. Tous les jours il y avoit combat ou escarmouche, et on ne voyoit que carrosses rouler dedans les rues de Naples, qui emportoient les corps morts de ceux qui avoient été tués de coups de canon, ou des éclats de bombes que les Espagnols jetoient dans la ville. Gennaro Annèse voyant les grands préparatifs que don Juan faisoit pour les opprimer, assembla le peuple au tourillon des Carmes, et lui conseilla de demander secours au roi de France, et de se mettre en sa protection. Pour cet effet, il envoya des députés à Rome trouver Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France près du Pape, qui en donna aussitôt avis au cardinal Mazarin, lequel envoya ordre au duc de Richelieu de partir avec vingt

galères et quarante vaisseaux, et de faire voile droit à Naples : mais durant qu'il se préparoit à partir, le peuple impatient, sachant que le duc de Guise étoit à Rome poursuivant la rupture de son mariage avec la comtesse de Bossut, lui députa pour le conjurer d'aller à Naples, où il seroit reconnu protecteur de la République, et obéi et respecté comme la personne de leur roi. Ce prince courageux et ambitieux fut ravi de cette occasion pour acquérir de la gloire; et d'abord il ne pensa pas à moins qu'à se faire roi de Naples. Dans ce projet il traita avec les députés, et partit de Rome le 13 de novembre, et s'embarqua sur une felouque à la bouche du Tibre, suivi de onze autres qui prirent toutes la même route : elles furent poursuivies par cinq galères espagnoles jusqu'à l'entrée de la nuit, où une tempête s'éleva, qui les écarta les unes des autres; et le 15, celle où étoit le duc de Guise passa au travers de l'armée navale d'Espagne, arriva heureusement, après avoir essuyé force coups de canon des navires et des châteaux. Il entra dans Naples avec un applaudissement universel de tout le peuple, lequel, en signe de joie, tira la felouque qui l'avoit porté à force de bras, la pendit dans l'église de Notre-Dame des Carmes; et pour rendre grâces à Dieu de cette arrivée tant désirée, on chanta le *Te Deum*. De là, le duc de Guise fut visiter le cardinal Filomarini, archevêque de Naples, qui se mit au lit exprès, parce qu'il étoit fort Espagnol. Il fut ensuite voir les postes et les retranchemens contre les châteaux et les munitions de guerre, qu'il trouva en bon état. Le lendemain, il fut proclamé, à cri public, protecteur de la liberté du peuple de Naples, et général

de ses armées. En même temps il fit une assemblée générale, où il fut résolu de faire sortir de la ville trois corps, dont l'un iroit devers Averse et Capoue, le second vers Avellino, et le troisième du côté de Salerne. Ce dessein fut exécuté, et ces corps nettoyèrent tous les châteaux qui bouchoient le passage des vivres; tellement que l'abondance revint dans Naples, et les cris des Napolitains redoublèrent en faveur du duc de Guise, auquel ils donnèrent mille bénédictions, croyant que leur salut dépendoit entièrement de lui.

Le comte d'Harcourt fut rappelé de Catalogne au commencement de cette année; et le duc d'Enghien, devenu prince de Condé, fut envoyé en sa place viceroi de cette province, où il arriva vers la mi-avril. Il y fut reçu avec une joie extraordinaire des peuples, tant sa réputation étoit établie dans toute l'Europe. Dès qu'il fut arrivé, il donna ses ordres à tout ce qui étoit nécessaire pour mettre ses troupes en campagne; et le 8 de mai il partit de Barcelone pour aller à Cervères, où étoit le rendez-vous général de son armée, laquelle passa la Sègre sur le pont de Balaguer, et puis la Noguère-Ribagorce. De là il marcha du côté de Lerida, qu'il investit le 12, delà l'eau, durant que Marchin, lieutenant général, en faisoit autant deçà. A l'heure même il fit faire la circonvallation, et travailler à deux ponts pour la communication des quartiers; et comme le comte d'Harcourt avoit voulu affamer cette place, qui avoit duré si long-temps que les Espagnols eurent le loisir de prendre leur temps pour la secourir, il résolut de l'attaquer par force. Selon ce projet, il fit ouvrir la tran-

chée la nuit du 27 au 28 de mai par deux endroits, l'un à la citadelle et l'autre à la ville. Ce jour même, don Gregorio Britto, gouverneur de Lerida, fit une sortie avec douze cents hommes de pied et quatre cents chevaux sur le quartier de Marchin, à Villa-Nonette, dans laquelle le combat dura plus de deux heures : mais enfin les Espagnols furent contraints de rentrer dans la ville. Le prince de Condé faisoit toujours avancer son travail, qui alloit fort vite au commencement; mais quand il fut au glacis de la contrescarpe il trouva de grandes difficultés, à cause que la citadelle est située sur le penchant d'une montagne où il n'y a que du roc, qui est tellement escarpé que les soldats n'y pouvoient monter qu'à peine. Ce fut là que le chevalier de La Vallière fut tué, qui s'entendoit parfaitement bien aux fortifications et à la conduite d'une attaque; aussi fut-il fort regretté pour son mérite, et pour le besoin qu'on avoit de lui. Le 6 de juin, les assiégés firent une grande sortie, dans laquelle ils se rendirent maîtres des batteries; mais le prince étant venu lui-même au secours des siens, les rechassa de la tranchée, et les fit rentrer dans leurs dehors. Le terrain dans la suite se trouva si difficile et pierreux, qu'il n'avançoit quasi point son travail, et son armée diminuoit fort par la nécessité des vivres qui venoient de Barcelone, distante de là de plus de quarante lieues. Les Espagnols se fortifioient tous les jours; et son siége tirant en longueur, il craignit d'être attaqué et forcé dans ses lignes, et avec la perte de ses troupes entraîner celle de la Catalogne. Ces considérations le firent, contre son naturel et son inclination, résoudre à lever le siége; et le 17 de juin il décampa pour se

retirer à Cervères. Chacun parla de cette action selon sa passion, et tout le monde disoit que Lerida étoit l'écueil où échouoient les plus grands capitaines de ce temps, lesquels n'avoient jamais manqué aucune de leurs entreprises que celle-là; savoir, le comte d'Harcourt l'année passée, et le prince de Condé celle-ci. Ce dernier, qui avoit toujours montré sa valeur en toutes rencontres, fit voir en cette occasion sa prudence, et par conséquent qu'il n'étoit pas seulement hardi, mais sage et expérimenté capitaine. Après qu'il eut décampé de Cervères il se posta à Lesborges, où il fut jusqu'à la mi-août; puis à Verdu, où il attendit que les grandes chaleurs fussent passées pour attaquer Ager, la seule place tenue par les Espagnols dans les vallées. Dans ce dessein il prit le poste de Castillon-de-Forfaigne, le seul lieu par où on le pouvoit secourir; et ayant laissé La Trousse pour garder les passages de la Noguère, il donna la conduite du siége à Arnauld, qui ouvrit la tranchée le 4 d'octobre. Les chemins sont si rudes et malaisés en ce pays-là, que les charrios n'y peuvent aller : tellement qu'il fallut faire mener toutes les munitions sur des mules, et le canon fut difficile à y conduire; mais enfin y étant arrivé, on le mit en batterie, et il fut si bien servi qu'il y eut brèche le 9, auquel Arnauld fit donner l'assaut, par lequel Ager fut emporté de force, et tout ce qui étoit dedans pris ou tué. Le prince étant maître d'Ager, décampa de Castillon-de-Forfaigne pour repasser la Sègre, et détacha le maréchal de Gramont pour secourir Constantine, assiégée par les Espagnols. Ce maréchal s'avança de ce côté-là; et ayant joint le comte de Broglio, il marcha par les montagnes vers

la plaine de Tarragone; mais au bruit de sa venue don Francisco Tutavilla leva le siége, et se retira dans Tarragone. Le maréchal de Gramont, sur cette nouvelle, retourna sur ses pas pour rejoindre l'armée qui marchoit contre le marquis d'Aytone, dans la plaine d'Urgel. Ce marquis vouloit se retirer; mais le prince le joignit à l'horte de Lerida. Alors ils pointèrent leurs canons l'un contre l'autre, et se canonnèrent jusqu'à la nuit, qui les sépara. Le lendemain, la nouvelle étant venue que don Francisco de Tutavilla avoit rassiégé Constantine, Marchin fut dépêché pour la secourir: ce qu'il fit facilement, les Espagnols s'étant retirés dès qu'ils surent qu'il approchoit. Alors les deux partis séparèrent leurs troupes pour se mettre en garnison, et le prince de Condé partit pour retourner en France.

Cette année, deux princes souverains d'Allemagne vinrent à la cour: le marquis de Bade, au mois de janvier, pour épouser la princesse Louise de Savoie, fille du prince Thomas; et vers la fin de l'été le landgrave de Hesse y arriva, jeune prince dont la mère, régente de ses Etats, avoit soutenu avec tant de fermeté le parti de la France. Aussi on n'oublia rien pour le bien régaler; et après avoir demeuré quelque temps à Paris et à Fontainebleau, il retourna dans son pays, fort satisfait de la bonne réception qu'on lui avoit faite à la cour.

Le prince de Condé, après la mort de son père, fut pourvu du gouvernement de Bourgogne, et le prince de Conti de celui de Brie et de Champagne, qu'avoit son frère aîné. La cour passa le printemps à Compiègne, et l'été à Amiens, d'où elle s'avança jusqu'à Abbeville. Le Roi n'avoit jamais vu la mer: c'est pour-

quoi, pour satisfaire sa curiosité, on le mena à Dieppe, où il séjourna cinq jours; et pour témoigner aux habitans de cette ville comme il se souvenoit de la grande fidélité qu'ils avoient conservée pour les rois ses prédécesseurs, et particulièrement pour Henri IV son grand-père, il se fit garder par eux, au lieu du régiment des Gardes. De Dieppe il revint à Paris, et passa l'automne à Fontainebleau.

Durant que Sa Majesté étoit à Amiens, il y eut du changement dans les finances : car d'Emery fut fait surintendant, au lieu du président de Bailleul, lequel n'en faisoit point la fonction, mais la laissoit tout entière à l'autre, quoiqu'il ne fût que contrôleur général sous lui. C'est ce qui fit dire à un courtisan qui vit entrer le président chez d'Emery, qu'il alloit solliciter le paiement de ses appointemens. Aussi le cardinal voyant qu'il étoit incapable d'exercer cette charge, lui fit dire que la Reine désiroit qu'il s'en démît entre les mains de l'autre, à condition qu'il garderoit sa place de ministre d'Etat dans le conseil, avec les mêmes gages qu'il avoit; et ainsi d'Emery fut fait surintendant des finances.

Sur la fin de cette année, arrivèrent à Paris un neveu et trois nièces du cardinal Mazarin : il avoit à Rome deux sœurs mariées, l'aînée au comte Martinozzi, dont elle avoit deux filles; et l'autre au seigneur Mancini, duquel étoient venus trois garçons et cinq filles. Au commencement de la régence, la Reine, pour autoriser le choix qu'elle faisoit de lui pour le gouvernement de l'Etat, disoit qu'il étoit étranger, et qu'il ne faisoit point de conséquence, parce qu'il n'avoit point de parens. Mais cette raison ne dura pas

long-temps : car cet hiver on vit paroître à la cour un garçon et deux filles Mancines, et une Martinozzi, lesquelles logèrent dans l'appartement de la marquise de Senecey, dame d'honneur de la Reine, qui avoit été gouvernante du Roi, pour être élevées près d'elle, comme une femme d'une haute vertu. La prise de Piombino et de Porto-Longone avoit donné de la crainte au Pape, et lui avoit fait rabattre de sa fierté; en sorte qu'on eut de lui tout ce qu'on vouloit, à savoir le rétablissement des Barberins dans leurs biens, charges et dignités, et le chapeau de cardinal pour l'archevêque d'Aix, frère du cardinal Mazarin, qui se fit appeler cardinal de Sainte-Cécile. Le cardinal Barberin partit bientôt après pour retourner à Rome; mais devant son départ son frère don Thadée, préfet de Rome, mourut à Paris.

Au retour de Picardie, Monsieur, frère du Roi, fut fort malade d'une dysenterie qui dégénéra en une espèce de flux hépatique duquel il fut en grand péril; mais enfin il guérit par le moyen de certains grains que lui fit prendre Vautier, premier médecin du Roi, lesquels arrêtèrent petit à petit ce grand dévoiement, et le rétablirent dans sa première santé. A peine étoit-il échappé de ce danger, que le Roi tomba dans un aussi grand péril : car au mois de novembre une grande fièvre le saisit, qui fit sortir la petite vérole en si grande abondance, que son corps en fut tout couvert; et la fièvre lui augmentant avec grande véhémence, fit appréhender aux médecins une mauvaise issue de ce mal : mais enfin une saignée ayant éteint la grande inflammation qui le brûloit, et un érysipèle qui lui étoit venu aux reins, la fièvre lui diminua peu à peu;

et la petite vérole étant séchée, il fut, sur la fin de l'année, parfaitement guéri. Durant sa maladie il y eut quantité d'intrigues à la cour, parce que ceux qui approchoient de M. le duc d'Orléans lui remontrèrent que par la mort du Roi la régence de la Reine cessoit, et qu'à l'avénement de Monsieur à la couronne il en faudroit créer une autre, à laquelle il devoit prétendre. Ils lui disoient qu'il avoit eu trop de facilité à céder la première, mais qu'il n'en devoit pas user de même en celle-ci; que la Reine n'étoit plus aimée comme elle étoit, et que la haine générale qu'on portoit au Mazarin retomboit sur elle, et qu'elle avoit perdu l'amour de tous les ordres du royaume, et la bonne opinion qu'on avoit d'elle. On traita au Luxembourg cette matière si avant, qu'un soir en soupant on se mit à faire débauche, et le duc d'Elbœuf but à la santé du nouveau régent : ce qui fut suivi de toute la table; mais la convalescence du Roi mit fin à tous ces différends. Ils étoient principalement causés par l'impatience qu'avoit l'abbé de La Rivière d'entrer dans le conseil et d'être cardinal. Et comme cette intrigue étoit commencée depuis quelque temps, et fera bruit l'année prochaine, je remets à la traiter au commencement du chapitre suivant.

QUATORZIÈME CAMPAGNE.

[1648] Comme l'abbé de La Rivière avoit tout pouvoir sur M. le duc d'Orléans, le cardinal Mazarin l'avoit gagné pour maintenir Son Altesse Royale dans ses intérêts : mais l'ambition lui venant dans l'esprit,

il ne se contenta plus des biens excessifs dont il étoit comblé, mais il voulut croître en honneur et en dignité. Pour ce sujet, il demanda à entrer dans le conseil et à être ministre d'Etat; et même il prétendit au premier chapeau de cardinal qui se donneroit pour les couronnes. L'un et l'autre fâchoient le Mazarin, mais le dernier surtout, car il ne pouvoit souffrir que cet homme entrât dans le conseil avec une dignité pareille à la sienne : il n'osoit néanmoins s'y opposer directement, de peur de choquer M. le duc d'Orléans, duquel il ne se pouvoit passer. Il en différa seulement l'exécution par toutes sortes d'artifices : ce qui causa quelque froideur entre eux, et par conséquent entre la Reine et Monsieur; mais après avoir reculé le plus qu'il put, il se trouva enfin au bout de toutes ses finesses, et ne savoit plus quelle raison alléguer de ce retardement, lorsqu'il se servit du prince de Conti, lequel étant d'une taille fort contrefaite, et mal propre à porter l'épée, déclara qu'il vouloit être d'Eglise, et par conséquent cardinal. Sa grande qualité et le rang qu'il tenoit faisoient croire que personne n'oseroit lui disputer cet honneur; et le cardinal Mazarin fut ravi d'avoir ce prétexte spécieux pour éluder les prétentions de La Rivière, disant que la Reine ne pouvoit refuser la demande du prince de Conti, qui étoit prince du sang et proche parent du Roi; mais l'autre ne prit point ses excuses en paiement, et il irrita de sorte l'esprit de son maître, qu'il lui persuada de ne plus aller au conseil, jusqu'à ce qu'on lui eût tenu parole. Ce mécontentement de Monsieur étonna la Reine et le cardinal; mais le prince de Condé qui ne craignoit rien, et qui étoit capable d'entreprendre toutes choses,

ne pouvant endurer qu'un si petit compagnon eût la pensée de disputer contre son frère, encouragea la Reine et le cardinal, leur persuadant de tenir ferme, et d'obliger Monsieur à plier sous ses volontés. Pour cet effet, le maréchal d'Estrées et Senneterre, qui étoient fort amis de La Rivière, mais encore plus du cardinal, furent au Luxembourg pour persuader à leur ami de relâcher, et pour intimider Monsieur. Ils lui dirent que la Reine étoit résolue de se faire obéir, et que s'il n'alloit au conseil à son ordinaire, le Roi le viendroit lui-même querir avec toute sa garde, le prince de Condé à la tête. Ces discours donnèrent de la crainte et du dépit à Monsieur, lequel partit à l'heure même de Paris pour aller à Limours, où il demeura quelques jours, résolu de ne point revenir qu'on ne lui eût donné satisfaction. Le cardinal, qui ne se vouloit point attirer d'affaires, et qui voyoit que toutes choses commençoient à se brouiller dans Paris, n'osa soutenir sa résolution; mais il envoya Le Tellier à Limours négocier avec Monsieur, qui refusa de retourner jusqu'à ce qu'on lui eût accordé sa demande; et il tint tellement ferme, qu'après plusieurs allées et venues La Rivière fut fait ministre d'Etat, et fut nommé cardinal pour la première fois qu'on en feroit pour les couronnes. Ainsi Monsieur revint à la cour, et le prince de Conti demeura dans l'épée, et différa pour quelque temps le dessein qu'il avoit de changer de profession.

En Allemagne, après que l'électeur de Bavière eut rompu le traité fait avec la France et la Suède, et qu'il eut repris Memmingen, il assiégea Nordlingen, qui fut si bien défendu qu'il fut contraint de lever le

siége. De là, sur la nouvelle que le maréchal de Turenne avoit passé le Rhin à Mayence pour se joindre dans la Franconie à Wrangel, Konigsmark et les Hessiens, il marcha pour s'approcher de l'armée impériale, qui étoit de l'autre côté du Danube. Les confédérés désirant les suivre, passèrent ce fleuve sur le pont de Lavingen, et arrivèrent le 17 de mai à Summerhausen, où une partie de l'armée impériale étoit campée, laquelle se voulant retirer pour joindre le gros, laissa de l'infanterie pour garder un passage étroit, et en défendre l'abord; mais le maréchal de Turenne, qui commandoit l'avant-garde, chargea cette infanterie si vertement, qu'il la tailla en pièces, et se saisit de ce poste, par où toute l'armée passa, et suivit diligemment les Impériaux, qu'il joignit au coin d'un bois, où il les attaqua vigoureusement; et soutenu de Wrangel, qui les prit par le flanc, il passa toute l'infanterie au fil de l'épée, et mit la cavalerie dans un tel désordre, qu'elle prit la fuite et se sauva dans le corps de l'armée, qui étoit campée à deux lieues d'Ausbourg. Le général Melander fut tué dans ce combat, dont la victoire fut poursuivie jusqu'au retranchement de leur armée, qui étoit derrière une petite rivière qui arrêta les victorieux. Alors ils firent halte; car ils se trouvèrent si fatigués d'une si grande marche sans bagage, qu'ils l'attendirent en ce lieu-là avec leur canon, qui étoit demeuré derrière. Dès qu'il fut arrivé, ils le firent mettre en batterie contre le camp des Impériaux, lesquels délogèrent la nuit, et se campèrent sous le canon d'Ausbourg. Alors les confédérés passèrent la rivière de Lech, et détachèrent Konigsmark pour repasser le Danube et entrer dans le haut Pala-

tinat. Cette irruption dans la Bavière causa une grande frayeur dans tout le pays, principalement depuis que les confédérés se furent emparés de Freisingen sur l'Iser : car toute la Bavière leur demeura en proie, et l'électeur fut contraint de quitter Munich pour se mettre en sûreté à Salsbourg, et toute la noblesse à Passaw. Durant que les Impériaux se retranchoient sur la rivière d'Inn pour en défendre le passage, le ressentiment qu'avoient les confédérés de l'infraction faite l'année passée par l'électeur de Bavière fut cause que le pillage fut plus grand : car tout fut exposé à la fureur du soldat jusqu'aux portes de Munich, d'Ingolstad, Ratisbonne et Passaw; et ce désordre eût duré davantage s'il n'eût été arrêté par les nouvelles de la paix d'Allemagne faite à Munster, laquelle obligea les confédérés de repasser le Danube et d'aller à Nuremberg, où ils traitèrent avec Piccolomini, qui reprit le commandement des armées impériales depuis la mort de Melander. Ils firent en ce lieu une suspension d'armes jusqu'à l'entière exécution des articles de la paix. Durant le pillage de la Bavière, Lamboi eut du désavantage contre les Hessiens; et Konigsmark ayant marché devers la Bohême, laissa tout son bagage, et fit si grande diligence qu'il arriva la nuit du 25 au 26 de juillet devant Prague, dont il surprit le château à la pointe du jour, et la petite ville avec le gros fort assis sur la pointe de la montagne Blanche, qui lui sert de citadelle. Ce château se nomme le Rastchin, qui est le palais des rois de Bohême, où sont les meubles de la couronne et les ornemens royaux dont les rois sont couronnés. Il exécuta facilement son dessein, parce qu'on le croyoit fort loin, et qu'on faisoit

mauvaise garde : tellement que cette petite ville fut saccagée, et le palais pillé. On ne sauroit s'imaginer le gain que les Suédois firent dans ce pillage, en argent monnoyé, vaisselle et meubles de toutes façons : toute l'armée en fut enrichie, et surtout Konigsmark, qui fit un profit immense, outre les riches prisonniers qui tombèrent en son pouvoir, entre autres le cardinal d'Harac. Après ce bon succès, le général Wittemberg vint des bords de l'Oder joindre les Suédois devant Prague, lequel est divisé en trois villes : la petite, surprise par Konigsmark, la neuve et la vieille, toutes fort peuplées d'habitans, qui prirent les armes sur cette alarme, et se préparèrent à se bien défendre. Konigsmark de son côté, résolu de s'en rendre maître, fit pointer son canon contre la vieille ville, et l'attaqua vigoureusement; et quoique ses assauts fussent vaillamment repoussés, il s'y opiniâtra plus que jamais, et attendoit le secours qui lui devoit venir pour redoubler ses attaques : car, après le retour du général Torstenson en Suède, la Reine avoit nommé en sa place pour général le prince palatin Charles, son cousin germain et successeur de sa couronne, lequel avoit passé la mer et étoit arrivé à Stettin avec de nouvelles troupes. Konigsmark lui envoya des courriers pour le hâter de le venir soutenir, et lui faire connoître de quelle importance seroit à la couronne de Suède la prise des trois villes de Prague. Cette nouvelle le fit avancer jusqu'à Leipsick, où ayant assemblé ses troupes, il marcha devers Prague, devant lequel il joignit Konigsmark, qu'il trouva plus attaché que jamais à son entreprise. Alors ayant doublé leurs batteries, le palatin fit donner un assaut général qui fut hardiment sou-

tenu. Ce mauvais succès commença à faire désespérer le palatin de l'issue de ce dessein; mais la nouvelle qui lui arriva de la paix d'Allemagne lui donna un honnête prétexte de lever le siége, comme il fit au commencement de novembre, ayant laissé deux mille hommes dans la petite ville et le château de Prague. Ensuite la suspension d'armes fut publiée par toute l'Allemagne, en attendant l'exécution de la paix faite à Munster, dont il faut parler particulièrement.

Depuis la mort de l'empereur Mathias, arrivée en 1619, l'Allemagne avoit toujours été troublée, à cause qu'étant mort sans enfans, les couronnes de Hongrie et de Bohême tombèrent à l'archiduc Ferdinand son cousin germain, qui fut élu empereur sous le nom de Ferdinand II. Or les Etats de Bohême, principalement les luthériens, ne le vouloient pas reconnoître, prétendant que quand un roi de Bohême mouroit sans enfans, les parens en ligne collatérale n'y pouvoient succéder, et qu'il appartenoit aux Etats d'élire un roi. Pour soutenir cette prétention, ils s'assemblèrent, et élurent l'électeur palatin, gendre du roi d'Angleterre Jacques, lequel accepta cette couronne, et s'en alla diligemment à Prague, où il fut couronné roi de Bohême. L'Empereur, de son côté, arma pour soutenir son droit de succession, et toute l'Allemagne fut partagée dans cette querelle; mais l'Empereur ayant gagné la bataille de Prague, tout le royaume de Bohême se soumit à lui; puis il porta ses armes victorieuses dans les pays patrimoniaux du palatin, qu'il dépouilla du haut et bas Palatinat, et le força de se retirer en Hollande, où il mourut quelques années après, laissant beaucoup d'enfans. L'Empereur n'étant

pas content d'avoir poussé son ennemi, le voulut ruiner entièrement, afin d'assouvir sa vengeance; et pour cet effet il le mit au ban de l'Empire, et il le priva en pleine diète de la dignité d'électeur, et en revêtit le duc de Bavière, cadet de la même maison, auquel il donna le haut Palatinat. Ces changemens causèrent de grands troubles, particulièrement parmi les protestans, qui se formalisèrent de ce qu'ôtant un électeur de leur religion, on en faisoit un autre catholique : ce qui autorisoit le dessein de la maison d'Autriche de rendre l'Empire héréditaire dans sa famille. Pour s'y opposer, et empêcher que le fils de l'Empereur ne fût élu roi des Romains, ils s'unirent ensemble, et les catholiques firent une ligue de leur côté, dont ils créèrent chef le duc de Bavière, en faveur de l'Empereur. Les protestans, incités par le cardinal de Richelieu, appelèrent à leur secours le roi de Suède, lequel, d'intelligence avec ce cardinal, vouloit abaisser la trop grande puissance de la maison d'Autriche. Ce roi entra dans l'Allemagne, la traversa comme un tonnerre, gagna la bataille de Leipsick, et perdit la vie à celle de Lutzen, dans laquelle il demeura victorieux, après s'être rendu maître de tout le pays qui est entre l'Océan, le Rhin et le Danube. Le cardinal de Richelieu, après la mort de ce prince, avoit gagné le Walstein, généralissime des armées de l'Empereur, homme fort ambitieux et remuant, dans l'espérance qu'on lui donna de le faire roi de Bohême. Cette trame avoit été ménagée si secrètement, qu'elle alloit éclore lorsqu'il fut poignardé par le commandement de l'Empereur, qui se délivra par là d'une perte inévitable. Le parti des

Suédois fut maintenu par la conduite du duc de Weimar et du maréchal Horn, lesquels ayant perdu la bataille de Nordlingen, furent cause que le cardinal de Richelieu fit déclarer la guerre à la maison d'Autriche par le roi Très-Chrétien. Cette grande diversion donna loisir aux Suédois de réparer leur perte; et les Français les secourant puissamment, remirent les affaires de l'Empereur en aussi mauvais état qu'elles étoient auparavant. Nous avons vu le détail de cette guerre depuis la déclaration de la France, durant laquelle le Pape s'entremit pour accommoder tous ces différends; mais comme les protestans ne vouloient pas qu'il se mêlât de leurs affaires, la république de Venise offrit sa médiation, laquelle fut acceptée de tous côtés. Ainsi, par son entremise, on convint que tous les catholiques enverroient leurs députés à Munster, et les protestans à Osnabruck, où on traiteroit de la paix générale. Le duc de Longueville, d'Avaux et Servien y furent l'an 1643 pour la France; et la négociation étant commencée, les Hollandais voyant que les Français reculoient, conclurent la paix avec l'Espagne, firent la leur particulière, comme nous avons vu; et enfin, après beaucoup de contestations de part et d'autre qui durèrent cinq ans, toutes choses furent réglées, et la paix signée le 24 d'octobre 1648. Elle fut d'autant plus difficile à conclure, qu'il y avoit des plénipotentiaires de tous les princes d'Allemagne, de toutes les villes impériales et cercles de l'Empire, qu'il falloit tous contenter, et desquels il falloit discuter les intérêts : ce qui fut fait du consentement de tous, et la paix établie en Allemagne après vingt-huit ans de guerre. Pour faire entendre les prin-

cipaux articles de cette paix, sans particulariser ce qui fut accordé à chaque Etat et ville de l'Empire, il fut résolu pour la couronne de France que les évêchés de Metz, Toul et Verdun, lesquels depuis Henri II étoient demeurés sous la protection des rois très-chrétiens, quoiqu'ils fussent du corps de l'Empire, en seroient dorénavant séparés et unis en toute souveraineté au royaume de France; semblablement que la haute et basse Alsace, et les comtés de Béfort et de Ferette, demeureroient en même titre à cette couronne; que les Français auroient garnison dans Philisbourg, delà le Rhin, dont la propriété seroit conservée à l'électeur de Trèves; que l'Empereur ne pourroit secourir directement ni indirectement le roi d'Espagne, ni même la Franche-Comté, quoique cercle de l'Empire, et ne se mêleroit point aussi des intérêts du duc de Lorraine, qui seroient remis à la paix qui se feroit un jour entre la France et l'Espagne. Pour la Suède, il fut accordé que la Poméranie et l'île de Rugen demeureroient à la couronne de Suède avec le pays de Brême, excepté la ville, qui seroit libre comme elle étoit auparavant, à condition que la reine de Suède en feroit hommage à l'Empereur, prendroit de lui investiture, et auroit droit, comme membre de l'Empire, d'envoyer des députés aux diètes, et d'y avoir voix délibérative. Pour le Palatin, on demeura d'accord que le duc de Bavière seroit le premier électeur, et qu'un huitième électorat seroit créé pour le fils aîné du défunt prétendu roi de Bohême, pour lui et sa postérité masculine; laquelle manquant, l'électorat seroit supprimé : comme aussi la race masculine du duc de Bavière venant à faillir, le palatin

redeviendroit premier électeur, et le huitième électorat seroit supprimé; que le bas Palatinat, ou le Palatinat du Rhin, seroit restitué au palatin, mais que le haut demeureroit à l'électeur de Bavière; que les troupes françaises et suédoises sortiroient d'Allemagne dans un certain temps, excepté des pays qui leur étoient laissés; et qu'ils restitueroient les places qu'ils tenoient à ceux à qui elles étoient devant la guerre; que la ville et citadelle de Pignerol demeureroit en toute souveraineté aux Français, sans que l'Empire y pût jamais rien prétendre, quoique le Piémont en fût un fief. Tous ces articles furent exécutés de part et d'autre; et l'Allemagne, après tant de misères souffertes, se vit en paix, durant que la guerre s'échauffa plus que jamais entre la France et l'Espagne, comme on verra par la suite.

Comme Courtray étoit la plus avancée de toutes les villes que les Français tenoient sur la Lys, aussi elle étoit plus enviée des Espagnols, qui cherchoient à tous momens l'occasion de la surprendre. Ils firent une entreprise dessus au commencement de février; et l'archiduc étant arrivé devant lorsqu'on s'y attendoit le moins, l'attaqua la nuit par quatre endroits, dans l'espérance de l'emporter d'insulte; mais les Français se défendirent si vaillamment, qu'après un combat de deux heures ils contraignirent les Espagnols de se retirer. Cet avantage donna tant d'audace au comte de Palluau, mestre de camp, général de la cavalerie et gouverneur de Courtray, qu'il crut qu'il n'y avoit plus rien à craindre, et que les Espagnols, rebutés de cet échec, n'oseroient plus rien entreprendre contre sa place. En effet, ayant obtenu la

patente de lieutenant général de l'armée de Flandre sous le prince de Condé, il reçut ordre de lui de tirer de Courtray ce qui lui seroit inutile, et laissant sa place bien munie, de se trouver à un jour nommé devant Ypres, qu'il avoit dessein d'assiéger. Il fut tellement ébloui de ce nouvel emploi, qu'il voulut paroître avec un corps considérable; et ayant fait sortir deux mille hommes de sa garnison, il se mit à la tête, et arriva le 12 de mai devant Ypres, qui fut investi ce jour-là par toute l'armée : le soir, les quartiers furent séparés. Le prince de Condé se posta du côté de Meneene et Comines, le maréchal de Gramont devers Armentières; celui de Rantzaw gardoit les avenues d'Aire et Saint-Omer, et Palluau celles de Bruges et Dixmude. La circonvallation fut aussitôt commencée, laquelle fut en défense le 19, auquel jour la cavalerie de la garnison fit une sortie qui fut repoussée par les gendarmes et chevau-légers du Roi, et le régiment de cavalerie de La Meilleraye. Le soir, on ouvrit la tranchée en deux attaques proches l'une de l'autre. Le 21, deux batteries saluèrent dès le matin les assiégés, et la nuit le logement fut fait sur la contrescarpe, d'où on travailla à combler le fossé de la demi-lune, laquelle fut emportée le 25 par les Polonais. A l'autre attaque, Vieux-Pont, qui commandoit le régiment de Son Altesse Royale, fut tué dans la sape de la descente du fossé. Cependant les Espagnols ayant mis leurs armées ensemble, firent mine de marcher au secours d'Ypres, et s'étant avancés assez près des lignes, s'en éloignèrent tout d'un coup; et sur ce qu'ils apprirent qu'il étoit resté peu de gens dans Courtray, ils fondirent dessus, et le soir du 18

l'attaquèrent si brusquement de tous côtés, qu'ils l'emportèrent d'emblée. La garnison n'étant pas assez forte pour soutenir un si grand effort, elle se retira dans la citadelle, que les Espagnols bloquèrent aussitôt, et la battirent si rudement deux jours durant, qu'elle se rendit à composition. Ainsi cette ville, qui étoit la tête des conquêtes des Français en Flandre, et qui tenoit tout le pays en bride jusqu'à Gand, fut perdue en un moment, pour en avoir trop affoibli la garnison. Le prince de Condé, piqué au vif de ce fâcheux accident, ne laissa pas de pousser le siége d'Ypres avec diligence. Les assiégés, pour empêcher de combler leur fossé, firent une sortie de cavalerie et infanterie, que La Roque-Saint-Chamarante repoussa avec le régiment de Saint-Simon. Le 27, le mineur fut attaché au corps de la place. Alors le peuple, fort nombreux, craignant le pillage, commença à faire rumeur, et par son tumulte obligea le comte de La Moterie de demander à capituler : ce qui lui fut accordé; et selon la composition, qu'il obtint aisément, à cause que l'archiduc étoit campé à Rousselaer assez proche des lignes, il sortit d'Ypres le 29. Le prince de Condé y entra le même jour, et aussitôt en donna avis à la Reine, à laquelle il demanda le gouvernement pour Châtillon : on lui refusa pour le donner à Palluau, en récompense de celui de Courtray. Beaucoup de gens s'étonnèrent de ce choix, dans la pensée que la perte de cette ville le mettroit mal à la cour; mais comme il avoit beaucoup d'esprit et fort agréable, il tournoit de son côté le cardinal, qui ne regardoit point les services pour donner des récompenses, ni les desservices pour faire des châtimens.

Après la prise d'Ypres, le prince de Condé décampa pour s'approcher de Dixmude, faisant mine de l'assiéger; et en même temps le maréchal de Rantzaw s'embarqua à Dunkerque avec de l'infanterie, qu'il débarqua près de Nieuport pour favoriser ce dessein : mais une tempête étant venue sur la mer, écarta ce maréchal de la côte. Le marquis Sfondrato, qui commandoit un corps pour couvrir Nieuport et Ostende, voyant cela, vint charger cette infanterie composée de six cents hommes, qu'il défit, et en prit beaucoup de prisonniers de guerre. Sur cette nouvelle, le prince de Condé rebroussa chemin, et marcha vers la Lys, où il y eut grande escarmouche entre le prince de Ligne et Châtillon. L'archiduc étant fortifié de nouvelles troupes, qui le rendoient plus fort que les Français, prit sa marche vers la frontière de France, et se présenta au Mont-Saint-Quentin, à la vue de Peronne; et le comte de Garcie s'avança jusqu'à Fonsommes, pour tenir en jalousie toutes les villes de France de cette frontière. Le prince de Condé repassa la Lys pour les suivre; et s'approchant d'eux, il les obligea de se rejoindre près de Landrecies, d'où ils firent une grande marche, traversant le Hainaut, la Flandre gallicane et l'allemande, pour assiéger Furnes, que le marquis Sfondrato avoit déjà investi. Sur ces nouvelles, le prince de Condé marcha devers Béthune, et de là sur le chemin de Furnes, dont il trouva toutes les avenues retranchées; lesquelles étant toutes coupées de canaux, il ne jugea pas à propos de tenter de les forcer : c'est pourquoi il revint se camper près de Béthune. Cependant l'archiduc fit ouvrir la tranchée devant Furnes le 29 de

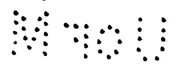
juillet, et fit dresser ses batteries, à la faveur desquelles il prit la contrescarpe le 2 d'août; et la nuit suivante, ayant passé le fossé, Le Boquet voyant sa place fort mauvaise, se rendit le 3, et fut conduit à Dunkerque. Deux jours après, l'armée espagnole marcha vers la Lys, et prit en passant Etère : le lendemain, elle attaqua Lens; et le prince de Condé l'ayant appris, envoya Villequier reprendre Etère, où il prit trois cents hommes qui le gardoient prisonniers. De là il se rejoignit au prince de Condé, qui reçut auprès de Béthune un renfort de quatre mille hommes que le général Erlac lui amenoit d'Alsace; et ayant mis toutes ses forces ensemble, il marcha pour secourir Lens : mais étant arrivé dans la plaine, il sut qui il étoit, et aussitôt il vit paroître l'avant-garde des Espagnols, qui venoit au devant de lui. Alors voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire puisque Lens étoit rendu, et qu'il n'étoit pas si fort que l'archiduc, il fit faire demi-tour à droite à toute son armée pour se retirer. L'archiduc l'envoya reconnoître avec quelque cavalerie, d'où on courut lui dire que les Français étoient à lui s'il vouloit; et qu'ils ne lui pouvoient échapper, si peu qu'il eût envie de les défaire. Sur cet avis, il donna ordre au général Bec de charger l'arrière-garde : ce qu'il accepta, lui disant qu'il lui rendroit bon compte du prince de Condé; et en même temps marcha pour exécuter ce commandement. Il commença la charge d'un côté, et le comte de Ligneville avec les Lorrains de l'autre. Leur attaque fut si vigoureuse, que le régiment de cavalerie de M. le duc d'Orléans fut défait, et la compagnie du prince de Condé, à la tête desquels Brancas

et Guitaut furent pris. Le régiment des Gardes, qui faisoit la retraite, fut renversé, et ses bataillons fort maltraités, où Porcheux, Matarel et Saint-Val, capitaines, furent tués, et Chalmazel et Riberpré blessés et pris prisonniers. Le prince de Condé voyant ce grand désordre, fit tourner tête à toute son armée, et fit mettre vingt pièces de canon sur une hauteur, pour incommoder les Espagnols; et dans cette surprise il ne perdit point le jugement, mais avec une présence d'esprit admirable il mit son armée en bataille, et alla lui-même de ligne en ligne donner ses ordres. Bec voyant l'arrière-garde française en déroute, manda à l'archiduc qu'il donnât hardiment, et que la victoire étoit à lui. Alors il vint tête baissée pour le soutenir; mais le prince de Condé alla au devant de lui au petit pas, et le reçut sans s'émouvoir jusqu'à ce qu'il fût à quatre pas de lui; et lors la mêlée fut chaude et la charge furieuse : car les régimens de Villette, Ravenel et Chapes rompirent la première ligne des Espagnols, et la renversèrent dans la seconde; laquelle soutint vigoureusement ce choc, et à son tour poussa les Français jusqu'à leur seconde ligne, où Villequier et La Moussaye furent faits prisonniers. Alors le prince de Condé rallia cette première ligne; et la joignant à la seconde; il recommença la charge, qui fut sanglante et opiniâtrée : mais le général Erlac, qui commandoit le corps de réserve, donnant là-dessus, les Espagnols tournèrent le dos et prirent la fuite. Le corps de réserve de l'archiduc les voulut secourir; mais il fut attaqué par le maréchal de Gramont et La Ferté-Senneterre, qui le battirent, durant que Châtillon tailloit en pièces l'infan-

terie. Ce fut lors que tout fuit du côté des Espagnols; et le prince les poussa dans ces grandes plaines, tuant ou prenant tout ce qu'on pouvoit joindre. La plupart se sauvèrent dans Lens, où Villequier étoit prisonnier; mais voyant la bataille perdue, ils se rendirent tous à lui avec la ville. Il reçut l'un et l'autre, et leur promit quartier, après leur avoir fait quitter les armes. L'archiduc et le comte de Fuensaldagne se sauvèrent à Douay. Le général Bec fut pris fort blessé, et mené à Arras, où il mourut de ses blessures. Il ne fit que jurer durant sa prison, sans vouloir recevoir compliment de personne, pas même du prince de Condé, tant il étoit enragé de la perte de cette bataille, et de se voir entre les mains de celui qu'il croyoit prendre lui-même. Le prince de Ligne, le comte de Saint-Amour, le marquis de Saint-Martin, le baron de Crèvecœur et six colonels furent pris, outre sept mille prisonniers, qui furent envoyés en France. Les Français perdirent peu d'officiers : Chambord entre autres, qui commandoit le régiment de cavalerie Mazarin, y fut tué. Jamais bataille ne fut gagnée si pleinement que celle-là, dans laquelle tout le canon et bagage furent pris : les étendards et les drapeaux furent envoyés à la Reine, qui les fit mettre dans l'église des Feuillans, à cause que la bataille de Lens fut gagnée le jour de Saint-Bernard, le 19 d'août. Le prince de Condé, accoutumé à vaincre, ne voulant point perdre de temps, marcha devers la mer, et envoya ordre au maréchal de Rantzaw d'investir Furnes, qu'il vouloit reprendre parce qu'il incommodoit Dunkerque. Ce maréchal s'avança avec cinq mille hommes, ayant sous lui Vaubecour et Castelnau;

mais ayant appris que le marquis Sfondrato étoit retranché dans un poste qui empêcheroit le siége de Furnes, il résolut de l'en déposter; et pour ce sujet ayant fait dresser une batterie sur le bord du canal qui le couvroit, il voulut faire un pont à la faveur de son canon et de sa mousqueterie; mais après une escarmouche de deux heures, Sfondrato se retira devers Nieuport, et le maréchal investit Furnes le 27 d'août, et commença à le battre de son artillerie. Le 4 de septembre, le prince y arriva, qui pressa le siége fort vivement; et donnant ses ordres dans la tranchée, il reçut un coup de mousquet qui lui perça son collet de buffle, et le blessa sans péril dans la hanche. Le 8, le logement fut fait sur la contrescarpe; et le 10, les Espagnols ne voyant aucune espérance de secours, se rendirent prisonniers de guerre. Le Boquet fut remis dedans. Après la prise de Furnes, le prince eût bien voulu pousser ses conquêtes plus avant, comme il lui eût été facile après une si grande victoire; mais il retourna à la cour par ordre de la Reine, qui défendit de plus rien entreprendre, à cause des barricades de Paris, lesquelles mirent fin aux prospérités de la France, et la pensèrent jeter dans le précipice, duquel elle sortira à la fin plus glorieuse que jamais.

Nous avons laissé le duc de Guise dans Naples, reçu avec acclamation des peuples, qui travailloient dehors et dedans à secouer le joug des Espagnols, et affermir la révolte faite contre eux : mais comme cette grande ville est commandée par trois châteaux qui la tiennent en bride, il appliquoit tous ses soins à se retrancher contre eux, en attendant le secours de France, avec lequel il espéroit de s'en rendre maître, et ensuite de



tout le royaume. Ce qui lui donnoit plus de peine étoit la disette des vivres, qui étoient coupés par les Espagnols; mais il se saisit d'Averse et de Salerne : ce qui ouvrit les chemins, et donna beaucoup plus de liberté. Ce commencement de prospérités avoit enflé le cœur du duc de Guise, qui se mit dans la tête de se faire roi de Naples : sur quoi il avoit des prétentions par Yoland d'Anjou, fille de René, roi de Sicile, qui étoit duchesse de Lorraine. Ce prince avoit beaucoup d'esprit et de cœur, mais il manquoit fort de jugement. Il étoit susceptible de pensées fort chimériques, plus approchantes des Romains que de la vraisemblance. Tellement qu'il se remplit la tête de vanité et d'imagination si vague, que dans le besoin qu'il eut de secours il en demanda en France, non comme sujet, mais comme allié ou ami oppressé, qui désiroit d'être protégé. Le cardinal Mazarin jeta en même temps des yeux de concupiscence sur ce beau royaume, pour en faire un partage à quelqu'un des siens; et dans cette vue il fit partir l'armée navale de France pour appuyer le peuple de Naples, mais non les prétentions du duc de Guise, auquel le duc d'Elbœuf son cousin, qui avoit des pensées aussi vastes que lui, écrivoit que s'il vouloit bien ménager cette affaire, il se rendroit maître de cet Etat; mais qu'il se gardât bien de se fier au cardinal, qui le vouloit perdre pour s'emparer d'une si belle dépouille. Ces défiances n'étoient pas un moyen pour faire réussir un si grand dessein, lequel avoit besoin d'une grande union et bonne correspondance entre ceux qui avoient le pouvoir de faire réussir une affaire de si grande importance. Le duc de Richelieu ne laissa pas de partir

de Marseille avec l'armée navale, dégarnie de tout, composée de trente vaisseaux français et trois portugais; et fit voile vers l'île d'Elbe, où la tempête s'éleva si grande, que la flotte fut toute dispersée, dont une partie se mit à couvert dans Porto-Ferrajo, et l'autre à Piombino, d'où quand le beau temps fut revenu elle se rejoignit, et fut à la rade de Livourne pour racheter des cordages, et tout ce qui étoit nécessaire pour réparer le désordre de la tourmente. De là, le duc cingla devers l'île d'Ischia, et fit de l'eau dans celle de Procida, où le duc de Guise envoya dire à celui de Richelieu qu'il manquoit de canons et de poudre, et surtout de blé; mais comme l'armée navale étoit dépourvue de tout, on ne lui en put fournir que fort peu. Il y eut une grande joie dans Naples à l'arrivée de cette armée, à la vue de laquelle le peuple croyoit être en pleine liberté, et délivré de la servitude des Espagnols, qui tenoient la bouche du port de Naples, à cause du château de l'OEuf, qui commande à l'entrée, sous le canon duquel les vaisseaux et galères d'Espagne étoient en sûreté; tellement que le duc de Richelieu ne les pouvoit attaquer; mais il tourna contre cinq vaisseaux qui étoient à l'abri de la forteresse de Castel-Amare, et les aborda malgré les canonnades du château. Ceux qui étoient dedans se défendirent bien; mais voyant qu'ils ne les pouvoient sauver, ils se jetèrent à terre avec ce qu'ils avoient de meilleur, et brûlèrent leurs vaisseaux. Durant ce combat la flotte d'Espagne sortit du port de Naples, et se mit en mer: ce qui obligea le duc de Richelieu d'aller droit à elle, et de l'attaquer. Le bruit des coups de canon fut si grand, que toute la ville de Naples en



fut ébranlée, et les vitres cassées : mais enfin le commandeur des Gontes, vice-amiral, le commandeur de Valencey et les chevaliers Paul et Garnier pressèrent si vivement l'amiral et vice-amiral d'Espagne, qu'ils furent contraints de se retirer dans le golfe de Naples, sous le château de l'OEuf; le reste de leur armée les suivit, après avoir eu quatre vaisseaux coulés à fond. Ces avantages faisoient espérer que la république de Naples seroit puissamment secourue, et qu'à la fin les Espagnols en seroient entièrement chassés; mais les vivres manquèrent aux Français, tant on avoit donné mauvais ordre à les fournir de tout ce qu'il falloit. Avant que de partir, ils mandèrent qu'ils reviendroient bientôt avec plus de provisions; et pour l'heure ils abandonnèrent les Napolitains lorsqu'ils avoient plus de besoin de secours, et firent voile pour retourner en France, sans leur avoir laissé ni vivres ni munitions, dont ils manquoient eux-mêmes. Ce départ causa une étrange consternation dans Naples : néanmoins le duc de Guise les rassura le mieux qu'il put ; et pour leur donner courage, il sortit avec neuf mille hommes pour prendre les postes qui empêchoient les vivres de venir dans la ville. En effet, il se saisit de quantité de petites villes, boucha les avenues de Gaëte, et mit le siége devant Capoue. Dans le plat pays le peuple prenoit les armes; même dans la Calabre et dans la Pouille, où le duc envoya de petits corps pour le soutenir durant qu'il faisoit le siége de Capoue, qu'il fut obligé de lever, sur la nouvelle qu'il eut que les Espagnols avoient descendu de l'infanterie près de Pouzzol, qui faisoit mine de se vouloir emparer de Pausilippe. Or don Juan ayant mandé au

roi d'Espagne que le mal croissoit de plus en plus, et que le peuple étoit tellement irrité contre le duc d'Arcos, que tant qu'il seroit vice-roi il n'y auroit aucune apparence d'accommodement, Sa Majesté le rappela, et envoya en sa place le comte d'Ognate, lequel entra par une porte de derrière dans le château neuf; et en même temps il mena un renfort d'Espagnols, lesquels s'emparèrent de plusieurs postes qui coupoient les vivres à Naples : ce qui fit bientôt crier la populace, qui étoit si nombreuse qu'on la faisoit monter à cinq cent mille ames.

D'autre côté, don Juan et le comte d'Ognate firent de grandes offres aux principaux de la sédition, leur promettant de l'argent, des honneurs et des dignités; et leur négociation étoit allée si avant qu'ils avoient gagné Antonio Mazella, commissaire général des vivres, lequel les faisoit enchérir par artifice; et il fut si hardi qu'il fit quelques propositions de la part des Espagnols au duc de Guise, qui le fit arrêter et passer par les armes. Ses papiers furent saisis et visités, dans lesquels on trouva de grandes correspondances des Espagnols avec Gennaro Annèse, le principal chef du peuple. Le duc lui en fit de grands reproches : mais l'autre le niant constamment, il le fit observer de près pour en découvrir la vérité. Mais comme aux affaires de grande conséquence on ne sauroit avoir trop de précaution, l'indulgence du duc de Guise lui fut nuisible : car Gennaro se voyant déjà court, voulut hâter son entreprise; et ayant gagné un certain nombre des principaux de sa faction, ils persuadèrent au duc de sortir pour attaquer Nisitra. Il le fit avec cinq mille hommes, laissant le commandement dans Naples à

ceux qui avoient intelligence avec les Espagnols, lesquels le voyant éloigné, firent savoir à don Juan et au comte d'Ognate qu'ils pouvoient venir en toute sûreté, et qu'ils seroient bien reçus. Aussitôt ils marchèrent avec des troupes, et allèrent se saisir des plus importans postes de la ville, où ceux qui les gardoient crièrent *vive Espagne!* De là ils furent au tourillon des Carmes, dont Gennaro Annèse leur ouvrit les portes; et en moins de deux heures don Juan se trouva paisible possesseur de cette grande ville. Durant ce changement, le duc de Guise battoit Nisitra, où dès qu'il eut nouvelle de la révolution arrivée à Naples, il voulut retourner vers la ville pour y mettre ordre : mais sur ce bruit les troupes qu'il avoit l'abandonnèrent, et se voyant seul avec trente hommes, il se voulut sauver; mais il fut suivi si promptement et poussé si vivement, qu'il fut joint près de Capoue et arrêté, et ensuite conduit dans le château de Gaëte, dans lequel il demeura quelque temps, et puis mené en Espagne. Ainsi finit cette grande révolte de Naples, laquelle devoit avoir un plus heureux succès, si elle eût été conduite avec jugement : mais d'un côté le duc de Guise s'éblouit tellement de cette première lueur qui lui parut de la fortune, qu'il vouloit agir sans dépendance de la France, n'en recherchant le secours que comme d'un ami et non d'un maître; et de l'autre, le cardinal Mazarin l'appuya foiblement, parce qu'il ne voyoit pas que le morceau fût pour lui : outre que la Reine régente, qui ne vouloit pas ruiner sa maison, disoit que si les Napolitains vouloient le duc d'Anjou, son second fils, pour leur roi, qu'elle les soutiendroit de toute sa puissance; mais qu'elle ai-

moit mieux Naples entre les mains de son frère que du duc de Guise : méchante politique pour l'intérêt de la France, car il ne se falloit pas soucier qui seroit maître de Naples, pourvu que les Espagnols en fussent chassés ; et si cette révolte fût arrivée du temps du cardinal de Richelieu, elle eût eu bien plus grande suite. Le comte d'Ognate fit publier une amnistie qu'il n'observa pas : car quelques mois après, sur un soupçon qu'il feignit d'avoir, il fit arrêter Gennaro Annèse, et exécuter à mort.

Le duc de Modène s'étant saisi l'année dernière de Casal-Maggiore, Rivarole et autres postes qui empêchoient les vivres d'entrer dans Sabionetta, lui causoit de grandes incommodités. Pour la dégager, le comte de Haro, fils du connétable de Castille, qui commandoit à Milan depuis le départ de son père, mit ensemble ce qu'il put ramasser de troupes, et marcha de ce côté-là : mais passant près de Bossolo, il rencontra l'armée française, avec laquelle il eut une grande escarmouche qui dura jusqu'à la nuit, qui les sépara. De là ce comte ayant ravitaillé Sabionetta, se retira à Gênes pour passer en Espagne avec son père, laissant le gouvernement de Milan au marquis de Caracène, depuis peu arrivé de Flandre. Ce nouveau gouverneur ne fut pas plus tôt en possession de son emploi, qu'il voulut se signaler par quelque entreprise sur les Français ; et dans ce dessein il s'empara d'une île sur le Pô, qui incommodoit fort Casal-Maggiore : mais le duc de Modène et le maréchal Du Plessis y coururent promptement, et le forcèrent d'abandonner cette île et de se retirer à Crémone, où il fit un retranchement depuis la ville jusqu'à la rivière d'Oglio. Le duc de

Modène ne le voulant pas souffrir dans ce poste, l'y fut attaquer avec son armée. Le combat fut fort contesté; mais enfin les Français emportèrent ce retranchement, et en chassèrent les Espagnols, qui laissèrent six pièces de canon et leur bagage. Le comte de Choiseul, second fils du maréchal Du Plessis, y fut tué; et le comte Galeasso Trotti, du parti espagnol, y demeura prisonnier. Après ce combat, le marquis de Ville avec un grand renfort ayant joint l'armée française, le duc de Modène investit Crémone le 22 de juillet, et fit travailler à la circonvallation d'un côté du Pô seulement, parce que l'autre rive est dans le duché de Parme, pays neutre, où on n'osoit mettre de quartier; et on se contenta de la parole du duc de Parme, qui promit de ne permettre aucun passage aux Espagnols sur ses terres. Le 25, la tranchée fut ouverte en deux attaques, l'une à la ville et l'autre au château; et les batteries étant dressées, on poussa le travail fort vite jusqu'au glacis de la contrescarpe; mais depuis on alla plus lentement: car comme Crémone est une grande ville, le grand nombre d'habitans et la forte garnison firent une grande résistance, d'autant plus que, quelque assurance qu'on eût du duc de Parme, il entroit toujours dans la ville du secours par le Plaisantin. La contrescarpe ne laissa pas d'être emportée le 20 d'août; et durant qu'on travailloit à percer le fossé, le duc de Modène, le maréchal Du Plessis et le marquis de Ville reconnoissant la place d'assez près, ce dernier eut la cuisse brisée d'une volée de canon, dont il mourut le jour même, 24 du mois. Il fut extrêmement regretté, tant en France qu'en Piémont, pour les grands services qu'il avoit

rendus, et qu'il pouvoit rendre à l'avenir. Cependant les assiégés se défendoient courageusement; et les Français ayant pris la demi-lune, ils les en rechassèrent l'épée à la main, et à coups de grenades. Le duc de Modène voyant la difficulté de prendre cette demi-lune, la laissa à côté, et poussa la tranchée jusque sur le bord du fossé, où on alla à la sape, et à faire la descente, qui fut trouvée fort difficile, à cause des grands obstacles que lui firent les assiégés par leurs sorties et le feu continuel de leur courtine, causé par le grand nombre de soldats qui étoient dedans, lesquels entroient et sortoient quand ils vouloient: même le marquis de Caracène y entra deux fois pour mettre ordre à la défense de la ville, à laquelle il donnoit tel rafraîchissement qu'il jugeoit à propos par l'autre côté de la rivière; et ainsi les assiégés ne manquant de rien, ils arrêtèrent les Français fort long-temps sans pouvoir passer le fossé. Le duc de Modène se trouvant dans ces embarras, tint conseil avec le maréchal Du Plessis et les officiers généraux, qui jugèrent qu'il étoit impossible de prendre cette ville, parce que l'armée étoit fort diminuée par la longueur du siége, et que l'argent manquoit pour avoir des vivres, le cardinal Mazarin ayant écrit qu'il n'en pouvoit envoyer, à cause des troubles arrivés dans Paris : outre que le marquis de Caracène étoit campé à Pizzighitone, où il se fortifioit tous les jours. Ces raisons le firent résoudre à lever le siége. Tellement que le 6 d'octobre on commença à retirer les canons des batteries, et le 9 l'armée décampa, et prit sa marche vers Casal-Maggiore, où elle se sépara, une partie prenant sa route vers le Piémont, et

l'autre demeurant dans le Modénois et la Mirandole.

Cette année, le duc de Savoie fut déclaré majeur, et en même temps les princes Maurice et Thomas remirent entre ses mains la citadelle de Nice et la ville d'Yvrée; et la duchesse s'étant démise de sa régence, eut plus d'autorité qu'auparavant, parce qu'agissant sous le nom de son fils majeur, elle ne recevoit plus de contradiction.

Après le départ du prince de Condé et du maréchal de Gramont, le commandement des armées de Catalogne fut laissé à Marchin en qualité de lieutenant général, jusqu'au commencement de cette année, que le cardinal de Sainte-Cécile, frère du cardinal Mazarin, y fut envoyé vice-roi; mais il s'ennuya bientôt de cet emploi: car comme il ne conduisoit les actions de sa vie que par caprice, il lui prit tout d'un coup fantaisie de quitter sa vice-royauté et d'aller à la cour, où le cardinal Mazarin son frère se lassa bientôt de lui, à cause qu'il disoit trop librement ses pensées, et qu'il s'exposoit, par sa conduite inconsidérée, à la risée de toute la cour. Voulant chercher le moyen de s'en défaire, il prit le prétexte du service du Roi pour le renvoyer à Rome; et pour ne laisser pas la Catalogne sans vice-roi, il fit partir au mois de mai le maréchal de Schomberg, qui arriva au commencement de juin à Barcelone. Il y tint conseil de guerre, pour résoudre ce qu'il entreprendroit sur trois desseins proposés, d'assiéger Lerida, Tarragone ou Tortose. La difficulté déjà éprouvée plusieurs fois dans l'attaque des deux premières fit prendre résolution de s'attacher à Tortose, de laquelle les Espagnols se défioient le moins, parce qu'elle étoit la plus éloignée, et par

cette raison l'avoient moins munie. Dès que ce dessein fut pris, le maréchal de Schomberg fit marcher toutes les troupes de ce côté-là, dont il fit passer l'Ebre à Flix à une partie, lesquels investirent Tortose le 10 de juin, de l'autre côté de la rivière, durant qu'il s'avançoit par la plaine de Tarragone pour le bloquer par deçà. Tortose est situé sur l'Ebre, assez près de son embouchure dans la mer; et la rivière est si profonde, que les galères viennent jusqu'au pied de ses murailles. Le pays d'autour est fort montueux, plein de roches arides et escarpées par lesquelles le canon ne sauroit passer, hors d'un côté où il y a des plaines qui tiennent au royaume de Valence. Ces difficultés furent surmontées par l'arrivée de l'armée du Roi, qui vint par mer de Provence à Barcelone, laquelle se chargea des canons et de toutes les munitions nécessaires pour ce siége, et les porta jusqu'à la bouche de l'Ebre, et ensuite tous les convois, qui ne pouvoient venir que par mer. Le maréchal de Schomberg, pour fermer la circonvallation, fit retrancher la plaine, les rochers des autres côtés étant si inaccessibles, qu'ils servoient de lignes. Durant qu'on faisoit tous ces travaux, Marchin fit une course dans le royaume de Valence, où il prit et pilla les villes d'Uldecome et de Roselle, puis s'en revint dans le camp avec beaucoup de butin. Sur la nouvelle du siége de Tortose, don Francisco de Melos et le duc d'Albuquerque, pour faire diversion, assiégèrent Flix, dont la prise leur eût été fort importante, et eût très-incommodé le siége de Tortose. C'est pourquoi dès que le maréchal de Schomberg en eut reçu l'avis, il partit de son camp avec une partie de l'armée, et laissa au siége le marquis de Cœuvres et

don Joseph d'Ardenne, nommé le comte d'Ile. Il marcha en diligence droit à Flix; il parut à la vue des Espagnols le 24 de juin; et Marchin avec le régiment de Balthasar ayant poussé leur garde, les eût attaqués, si la nuit ne les en eût empêchés: tellement qu'on fut contraint d'attendre le jour pour laisser reposer les troupes, fort fatiguées de l'âpreté des chemins, et de leur grande marche. Le matin dès que le jour fut venu, personne ne parut dans leur camp; et on connut par là qu'ils s'étoient retirés. Alors le maréchal de Schomberg jeta dans Flix un grand secours, puis il retourna au siége de Tortose, où il ouvrit la tranchée et mit des canons en batterie, qui ruinèrent les murailles de la ville dès le 5 de juillet. Le lendemain, les assiégés firent une sortie avec trois cents hommes de pied et soixante chevaux, qui furent coupés par le régiment de Condé, qui en tua beaucoup, et força les autres de rentrer dans la ville. Le maréchal, attaqué de la goutte, se faisoit porter en chaire dans la tranchée, pour donner ses ordres : et enfin le canon ayant fait brèche, le maréchal fit donner l'assaut, où le comte de Sainte-Mesme d'un côté, et les Suisses de l'autre, soutenus par le reste de l'infanterie, se rendirent maîtres des brèches, et de là descendirent dans les rues de la ville, et allèrent se mettre en bataille dans les places principales. Alors voyant que les Espagnols s'étoient retirés dans le château qui est élevé au milieu de la ville, les soldats se mirent à piller, et la ville fut toute saccagée. Le marquis de La Trousse, maréchal de camp, y fut tué d'un coup de mousquet dans la tête; et don Diego Bizuela Salcedo, gouverneur de la place, se voyant sans ressource, capitula le 13 de juillet, et

rendit le château, à condition qu'il seroit conduit à Valence. L'évêque de Tortose fut pris prisonnier, et traité avec beaucoup de civilité par le maréchal de Schomberg, qui eût bien souhaité de prendre les Alfaques, port de mer à la bouche de l'Ebre; mais l'armée navale d'Espagne y étant arrivée dans ce temps-là, l'empêcha d'exécuter son dessein : tellement qu'après avoir réparé les ruines de Tortose, il y laissa Marchin pour gouverneur, et il retourna à Barcelone.

Cette même année, il se fit dans l'Europe deux mariages considérables : celui de l'Empereur avec la sœur de l'archiduc d'Inspruck, fille du défunt archiduc Léopold son oncle; et celui du roi d'Espagne avec la fille de l'Empereur, qui étoit sa propre nièce. Il y avoit quatre ans qu'il étoit veuf; et par la mort de son fils il ne lui restoit plus que l'infante Marie-Thérèse, héritière de ses grands Etats, laquelle il destinoit pour Ferdinand, roi de Hongrie, fils aîné de l'Empereur : mais comme il souhaitoit d'avoir des enfans mâles, il épousa cette année Marie-Anne d'Autriche sa nièce, qui étoit accordée au feu prince d'Espagne son fils; mais après sa mort il la prit pour lui-même. Le roi de Hongrie son frère la conduisit jusqu'à Milan, dans le dessein d'aller en Espagne pour épouser l'Infante; mais le bruit qui courut de cette alliance causa de la rumeur parmi les grands d'Espagne, qui désiroient que l'Infante épousât le fils du roi de Portugal pour réunir les Espagnes ensemble, ne se souciant point de la maison d'Autriche, qui est Allemande, et étrangère à leur égard. Ce bruit alla si avant, que le roi d'Espagne sut la cabale qui se faisoit dans sa cour pour empêcher ce mariage : cela l'obligea de

faire arrêter le duc d'Ycar et ses complices, et fit travailler à leur procès.

Cette année, mourut à Paris Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, fille de Charles, duc de Lorraine, et de Claude de France, fille du roi Henri II, âgée de soixante-et-quinze ans. Ce même été, mourut aussi à Rome le cardinal de Sainte-Cécile, dont le cardinal Mazarin son frère fut bientôt consolé, parce qu'il lui donnoit trop de peine, par sa façon d'agir sans jugement et sans conduite. Quand il parloit de son ministère, il étoit le premier à s'en moquer; jusque là qu'étant à Aix et voyant le peuple murmurer, il lui conseilloit de faire rumeur, parce que son frère Jules étoit un poltron, duquel on ne pouvoit rien obtenir qu'en lui faisant peur, usant du mot italien de *coglione*. Il ne jouit que neuf mois de la dignité de cardinal, qu'il obtint avec bien de la peine, comme il a été dit ci-devant.

Au mois de mai de cette année, le duc de Beaufort se sauva du château de Vincennes, d'où il alla chez ses amis en cachette, sans que le cardinal pût découvrir où il étoit, quelque perquisition qu'il en fît faire. Cette même année, le maréchal de La Mothe fut mis en liberté: il avoit été arrêté en 1644, et mis dans Pierre-Encise de Lyon, où on lui donna des commissaires pour lui faire son procès; mais il se défendit si bien qu'il justifia son innocence; et les juges l'ayant absous, il sortit de prison par ordre de la Reine.

On n'avoit point vu la France, depuis Charlemagne, dans un si haut point de grandeur et de gloire qu'elle étoit alors: elle avoit humilié l'orgueil de la maison d'Autriche, étendu les bornes de son empire de tous

côtés; et, pleine de victoires et de triomphes, elle étoit redoutée de ses ennemis et respectée de ses alliés, lorsque la Fortune, lassée de la favoriser, lui tourna le dos, et fit voir par son inconstance que les Français, invincibles contre leurs ennemis, ne pouvoient être vaincus que par eux-mêmes. En effet, si la bataille de Lens eût été poursuivie, les Pays-Bas étoient en grand danger d'être soumis; et toutes leurs forces ayant été terrassées, il eût été difficile qu'ils eussent pu se défendre de prendre la loi du victorieux: mais cette grande prospérité fut tout d'un coup arrêtée par les troubles intestins qui arrivèrent dans le royaume, et par la faction de ceux qui préférèrent leur intérêt particulier au bien et à la grandeur de l'Etat. Pour savoir le détail de cette intrigue, il faut prendre la chose de plus loin. Après la mort du Roi, la Reine devenue régente n'avoit aucune expérience dans les affaires, non plus que ses nouveaux ministres; et comme elle étoit bonne et bienfaisante, elle accordoit tout ce qu'on lui demandoit, n'en connoissant pas les conséquences; en sorte qu'elle épuisa en peu de temps tout l'argent qui étoit à l'épargne. Le cardinal Mazarin étant demeuré seul maître du cabinet, trouva fort à redire à ces grandes libéralités; et ayant pour contrôleur général des finances d'Emery, il lui en confia la direction tout entière, au préjudice du président Le Bailleul, surintendant, qui ne servoit que d'ombre. D'Emery chercha tous les moyens possibles de trouver de l'argent pour soutenir la guerre, et pour satisfaire l'avarice du cardinal, qui étoit insatiable. Comme il étoit dur et impitoyable, il ne se soucioit pas, pour complaire à son bienfaiteur,

de ruiner tout le monde. Il commença par la maison du Roi, qu'il ne paya plus, même ceux qui fournissoient les tables, qui étoient tous les jours prêtes à renverser. Il raya toutes les pensions, et retrancha les rentes de l'hôtel-de-ville et celles des provinces; fit imposer des taxes sur ceux qui tenoient les domaines, et sur les aisés; mit les tailles en parti, y établissant la solidité (1): tellement que les partisans se faisoient payer avec une telle rigueur, qu'on prenoit les meubles et les bestiaux des laboureurs, qui étoient contraints de tout quitter et laisser les terres en friche. Cette misère des paysans et l'opulence des gens d'affaires, auxquels on donnoit de si gros intérêts de leurs avances qu'ils devenoient riches en moins de rien, faisoit murmurer tout le monde: si bien que le parlement voulut faire des remontrances, qui furent mal reçues; et pour ne le pas accoutumer à se mêler des affaires d'Etat, on fit arrêter les présidens Gayan et Barillon, dont le dernier fut envoyé à Pignerol, où il mourut avec soupçon de poison. Il avoit été fort attaché aux intérêts de la Reine du temps du feu Roi, et avoit insisté avec grande chaleur, dans le parlement, à faire casser la déclaration du feu Roi qui bornoit le pouvoir de sa régence, pour le lui donner tout entier et absolu, dans la créance qu'il eut que son gouvernement seroit doux et plein d'humanité. Mais comme il vit qu'elle ne se mêloit plus de rien, et qu'elle avoit remis tout son pouvoir au cardinal Mazarin, qui usoit de cette autorité avec trop de licence, il ne put s'empêcher d'en dire son avis : ce qui fut cause de sa perte. Cette violence offensa le parlement,

(1) *La solidité* : La solidarité.

et changea fort le zèle qu'il avoit témoigné au commencement pour le service de la Reine; mais la puissance du cardinal étoit si grande qu'il n'osa faire paroître son ressentiment, et fut contraint de le dissimuler. D'Emery, pour faire ses exactions avec plus de liberté, voulut ôter le président Le Bailleul de la surintendance: car, quoiqu'il ne servît que d'image, il tenoit un poste au dessus de lui, lequel il envioit; et il désiroit fort de se revêtir de sa dépouille. Le président, qui étoit homme de bien, et ne vouloit point être accusé de ces violences, donna volontairement sa démission; et ainsi d'Emery fut surintendant, et dès lors il s'appliqua entièrement à chercher les moyens de recouvrer de l'argent à quelque prix que ce fût, aux dépens de tout le monde. Pour ce sujet il fit aller le Roi tenir son lit de justice au parlement, le 15 de janvier de cette année, où on présenta beaucoup d'édits qui furent vérifiés, parce que la présence du Roi ôtoit la liberté des suffrages; mais les jours suivans toutes les chambres s'assemblèrent pour recevoir ces édits, les examiner, et délibérer dessus. Ce procédé offensa fort la Reine, qui prétendoit que le Roi les ayant fait passer en sa présence, ils ne devoient plus être mis en délibération; et pour arrêter dès le commencement cette entreprise, elle envoya une lettre de cachet portant défense au parlement de s'assembler; mais il ne laissa pas de continuer son assemblée, et d'ordonner que très-humbles remontrances seroient faites à la Reine sur l'injustice de ces édits. Quoique le parlement prît son prétexte pour le bien public, son intérêt particulier le faisoit principalement agir, parce que d'Emery avoit ôté les gages de tous les

et changea fort le zèle qu'il avoit témoigné au commencement pour le service de la Reine; mais la puissance du cardinal étoit si grande qu'il n'osa faire paroître son ressentiment, et fut contraint de le dissimuler. D'Emery, pour faire ses exactions avec plus de liberté, voulut ôter le président Le Bailleul de la surintendance: car, quoiqu'il ne servît que d'image, il tenoit un poste au dessus de lui, lequel il envioit; et il désiroit fort de se revêtir de sa dépouille. Le président, qui étoit homme de bien, et ne vouloit point être accusé de ces violences, donna volontairement sa démission; et ainsi d'Emery fut surintendant, et dès-lors il s'appliqua entièrement à chercher les moyens de recouvrer de l'argent à quelque prix que ce fût, aux dépens de tout le monde. Pour ce sujet il fit aller le Roi tenir son lit de justice au parlement, le 15 de janvier de cette année, où on présenta beaucoup d'édits qui furent vérifiés, parce que la présence du Roi ôtoit la liberté des suffrages; mais les jours suivans toutes les chambres s'assemblèrent pour recevoir ces édits, les examiner, et délibérer dessus. Ce procédé offensa fort la Reine, qui prétendoit que le Roi les ayant fait passer en sa présence, ils ne devoient plus être mis en délibération; et pour arrêter dès le commencement cette entreprise, elle envoya une lettre de cachet portant défense au parlement de s'assembler; mais il ne laissa pas de continuer son assemblée, et d'ordonner que très-humbles remontrances seroient faites à la Reine sur l'injustice de ces édits. Quoique le parlement prît son prétexte pour le bien public, son intérêt particulier le faisoit principalement agir, parce que d'Emery avoit ôté les gages de tous les

par négociation. Pour cet effet, il pria M. le duc d'Orléans de se trouver à leurs délibérations avec les pairs de France, pour adoucir les esprits par sa présence, et convier ces messieurs d'envoyer des députés au Luxembourg pour conférer avec lui, et trouver des tempéramens pour accorder les différends. Cette proposition fut acceptée; et aussitôt les députés furent nommés, qui allèrent au palais d'Orléans travailler, avec Son Altesse Royale, à la réformation des abus qui s'étoient glissés dans l'Etat. Ces conférences durèrent quelques jours, dans lesquelles on demanda que chacun fît sa charge, et par conséquent que les intendans des provinces fussent révoqués de leurs commissions, pour laisser les trésoriers de France dans leur fonction; que les tailles fussent diminuées, et les arrérages dus par le passé remis au peuple, abolissant la solidité, et sans les mettre dorénavant en parti; qu'une chambre de justice fût établie pour rechercher les financiers qui avoient volé le Roi, et s'étoient enrichis du sang du peuple; du bien desquels les armées seroient entretenues. Les députés alloient rendre compte à leur compagnie des propositions faites à Son Altesse Royale, qui se trouvoit aussi au parlement, où il voyoit que les esprits s'échauffoient, et qu'on en vouloit particulièrement à d'Emery, comme cause du désordre des finances et de l'oppression du peuple. M. le duc d'Orléans, au sortir du Palais, venoit informer la Reine de tout ce qui s'étoit passé; et le cardinal croyant apaiser ces émotions par la souplesse, envoya de la part du Roi la paulette aux cours souveraines, qu'on leur avoit refusée jusqu'alors; et même, prévenant leurs demandes, il fit donner

ordre à d'Emery de se retirer chez lui, et fit en sa place surintendant le maréchal de La Meilleraye, y joignant deux directeurs des finances, d'Aligre et Morangis; et pour satisfaire encore plus le parlement, il convint de tout ce qu'il demandoit, et en fit dresser une déclaration, que le Roi porta lui-même au Palais; et y tenant son lit de justice, il la fit vérifier le 29 de juillet.

Au lieu d'adoucir par là ces esprits pleins d'aigreur, cette bassesse du cardinal augmenta leur audace; et bien loin de finir leurs assemblées et de rendre la justice aux sujets du Roi, comme le chancelier leur avoit dit de la part de Sa Majesté, ils continuèrent comme auparavant, disant qu'ils ne pouvoient rompre leurs délibérations qu'après avoir achevé de corriger les désordres de l'Etat. Cependant on ne jugeoit aucun procès, et on ne mettoit ordre à aucun abus : car ces assemblées étoient composées d'une multitude de gens sans expérience, qui ne s'étoient jamais mêlés que de chicane, et n'avoient aucune connoissance des affaires d'Etat. Ils ne laissoient pas d'en dire leurs avis; et ceux qui y entendoient le moins étoient ceux qui crioient le plus haut. Il y avoit trois sortes de motifs qui les faisoient agir : les uns, poussés de bon mouvement, pensoient bien faire, et aidèrent à allumer un feu qu'ils ne purent éteindre; d'autres aussi bien intentionnés, mais plus clairvoyans, voulurent d'abord assoupir ces mouvemens, en prévoyant les suites; et les troisièmes poussèrent leur pointe exprès pour augmenter le désordre, dans l'espérance de faire leurs affaires, ou bien pour se venger de quelque injure reçue de la cour, comme les

présidens de Novion et de Blancménil, qui étoient mécontens de l'éloignement de l'évêque de Beauvais, auquel on refusoit la coadjutorerie pour son neveu, et de la disgrâce du marquis de Gêvres leur proche parent, qui arriva de la sorte : Le jour de la Notre-Dame d'août, le Roi étant à vêpres aux Feuillans, le marquis de Gêvres, capitaine des gardes, commanda qu'on fît sortir du cloître les archers du grand prevôt, comme n'y devant pas entrer. Ces archers refusèrent d'obéir, et se mirent en défense : ce qui causa grand désordre et grand bruit. Le cardinal, qui étoit avec le Roi dans l'église, en fut effrayé, et changea de couleur, sur ce qu'il ouït dire qu'il y avoit des épées tirées : sa crainte fut aperçue de tout le monde, dont il eut de la honte; et il s'en vengea sur le marquis de Gêvres, quoique innocent, et le fit interdire de sa charge, et reléguer en sa maison. Aussitôt il envoya querir Chandenier pour prendre le bâton en sa place : ce qu'il refusa constamment, disant qu'il ne feroit point la charge de son camarade, qui n'avoit point failli. Sur ce refus il fut cassé, et sa charge donnée à Noailles. Ensuite le comte de Charost étant mandé pour prendre le bâton, il fit le même refus, et il fut puni de la même peine; et Jarzé fut fait capitaine des gardes en sa place, et acheva le quartier. Cette violence, faite contre des gens de cette qualité pour un si petit sujet, étonna tout le monde; et comme le marquis de Gêvres avoit beaucoup de parens dans le parlement, ils s'unirent tous contre le cardinal. Broussel, conseiller de la grand'chambre, ouvroit toujours les avis séditieux, croyant bien faire, et ne connoissant pas, manque de capacité, les maux qu'ils causeroient.

Il étoit suivi de jeunes conseillers des enquêtes, qui parloient en cohue en applaudissant : mais le principal moteur de toute cette faction étoit Longueil, de la grand'chambre, frère du président de Maisons, habile homme et rusé, qui alloit à ses fins pour son intérêt particulier.

Il y avoit dans ce temps-là, dans les fossés de la ville, une grande troupe de jeunes gens volontaires qui se battoient à coups de pierre avec des frondes, dont il en demeuroit quelquefois de blessés et de morts. Le parlement donna un arrêt pour leur défendre cet exercice. Et un jour qu'on opinoit dans la grand'chambre, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui étoit conseiller des enquêtes, dit : « Quand ce sera à mon tour, je *fronderai* « bien l'opinion de mon père. » Ce terme fit rire ceux qui étoient auprès de lui, et depuis on nomma ceux qui étoient contre la cour *frondeurs*.

Cependant le cardinal se trouvoit bien empêché : car, encore que les cours souveraines publiassent qu'ils travailloient pour rétablir les finances du Roi, personne ne donnoit plus d'argent. Les partisans ne vouloient plus avancer, ni les peuples payer ; et ainsi le remède étoit pire que le mal. On n'avoit pas un sol pour envoyer aux armées qui étoient en campagne, et ce défaut donnoit beaucoup d'avantages aux Espagnols. Il voyoit d'un autre côté que plus il s'humilioit, plus le parlement se haussoit, et que plus on lui accordoit de choses, plus il en demandoit. Cet embarras le fit résoudre d'entreprendre quelque coup d'autorité pour faire obéir à la Reine, et pour obliger le parlement à cesser ses assemblées, et à se remettre

à son exercice ordinaire de juger des procès. Ce qui lui donnoit plus de peine étoit la foiblesse où il se trouvoit pour exécuter son dessein; mais la nouvelle du gain de la bataille de Lens étant arrivée, il manda au prince de Condé de ne point poursuivre sa victoire, et de demeurer sur la frontière pour appuyer ses desseins. Il fit chanter, le 26 d'août, le *Te Deum* à Notre-Dame, pour rendre grâces à Dieu de cette victoire, où Leurs Majestés assistèrent, et toutes les cours souveraines. Et comme c'est la coutume, en pareilles cérémonies, que les régimens des Gardes françaises et suisses se mettent en haie depuis le Louvre jusqu'à Notre-Dame, le cardinal voulut prendre ce temps pour faire arrêter ceux qu'il jugeoit les plus factieux. En effet, au sortir de l'église, Comminges, lieutenant des gardes de la Reine, alla chez Broussel, qui demeuroit près de là, et lui dit l'ordre qu'il avoit de se saisir de sa personne, et en même temps le fit monter en carrosse pour l'emmener. Quand il fut près du Palais, le carrosse se rompit, et le peuple s'attroupa pour savoir ce que c'étoit. Comminges craignant qu'il ne se fît quelque émotion, arrêta le carrosse d'une dame qui passoit; et l'ayant fait descendre par ses gardes, il monta dedans avec son prisonnier, puis il passa sur le Pont-Neuf à la faveur du régiment des Gardes, et par le quai du Louvre il gagna la porte de la Conférence, d'où il alla à Saint-Germain. Deux exempts étoient allés chez les présidens Charton et de Blancménil, dont le premier se sauva par dessus les murailles de son jardin, et l'autre fut pris et conduit au château de Vincennes.

Dès que le bruit fut répandu dans la ville de la

prise de ces messieurs, le peuple commença à murmurer, et à se plaindre de ce qu'on avoit enlevé son protecteur, qui n'étoit traité de la sorte qu'à cause qu'il avoit voulu procurer son soulagement. Des plaintes il en vint aux menaces, et s'assembla à grosses troupes en plusieurs quartiers, s'avançant vers le Palais-Royal, où il croyoit que Broussel eût été mis, faisant mine d'y vouloir entrer par force pour le délivrer. Sur cette nouvelle, la Reine envoya les maréchaux de La Meilleraye et de L'Hôpital pour calmer cette émeute, avec quelque cavalerie; mais ils furent reçus à coups de pierres qu'on leur jetoit de tous côtés, même par les fenêtres; et le peuple s'émouvant encore davantage, commença à tendre les chaînes et à se barricader, mettant des corps-de-garde de distance en distance. Le maréchal de La Meilleraye fit avancer des soldats des Gardes, qui furent reçus à coups de mousquet, et contraints de se retirer. Le coadjuteur de Paris (1) prit son rochet et son camail, et alla par les rues exhortant le peuple à mettre les armes bas, et à obéir à la Reine; mais ses harangues furent inutiles, car il trouva la sédition plus forte qu'auparavant. Il fut au Palais-Royal rendre compte de ce qu'il avoit fait; mais il n'y reçut pas contentement : car le cardinal méprisant ce tumulte, et croyant que ce ne seroit qu'un feu de paille qui ne dureroit pas, se moqua de lui avec la Reine; et ils le tournèrent tous deux en ridicule, le traitant d'homme qui se faisoit de fête sans ordre, et qui se mêloit de ce qu'il n'avoit que faire. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il connut bien les railleries qu'on faisoit de lui; et à l'heure

(1) *Le coadjuteur de Paris :* Le cardinal de Retz.

même il se retira dans sa maison, outré de rage d'un si grand mépris, et dans la résolution de s'en venger. La nuit apaisa un peu la rumeur, durant laquelle le peuple demeura en armes, gardant ses barricades. Il y eut le soir grand conseil chez la Reine, où sur ce qu'on crut que le parlement ne manqueroit pas de s'assembler le lendemain matin, et qu'irrité de l'emprisonnement de deux de son corps, il exciteroit le trouble au lieu de l'apaiser, il fut résolu que le chancelier (1) iroit le matin au Palais, de la part du Roi, défendre l'assemblée des chambres, ordonnant au parlement de rendre la justice à l'ordinaire, sans se mêler d'autres choses; et lui promettant la liberté des prisonniers, après qu'il auroit témoigné son obéissance. Le jeudi matin 27 d'août, le chancelier monta en carrosse pour aller au Palais; mais il trouva les rues barricadées, les chaînes tendues et les passages fermés. Il envoya parler aux bourgeois qui gardoient les corps-de-garde, pour leur dire qu'il alloit au parlement de la part du Roi pour pacifier toutes choses, et qu'il prioit qu'on le laissât passer. Ceux des rues Saint-Honoré et de l'Arbre-Sec entendirent raison, et lui ouvrirent le passage jusqu'au Pont-Neuf, où voyant que le quai des Orfèvres étoit trop barricadé, il alla par le quai des Augustins, pensant revenir par le pont Saint-Michel; mais il trouva le tumulte beaucoup plus grand en ce quartier-là qu'il ne croyoit : car on lui refusa le passage avec injures, la populace l'appelant monopoleur, et complice de la prison de Broussel. La plus grande part crioit qu'il le falloit arrêter pour servir d'otage de la liberté des prisonniers, qu'on

(1) *Le chancelier :* Pierre Seguier.

échangeroit contre lui-même. Il y en eut qui dirent qu'il le falloit tuer, et commencèrent à maltraiter ses gens, et à s'approcher de son carrosse. Tout ce qu'il put faire fut de mettre pied à terre, et se jeter dans l'hôtel de Luynes avec la duchesse de Sully sa fille et l'évêque de Meaux son frère, qui voulurent l'accompagner, prévoyant le danger où il alloit s'exposer. Dès qu'ils furent dans la cour, ils firent barricader la porte pour se mettre en sûreté, et envoyèrent au Palais-Royal donner avis du péril où ils étoient. Ce fut alors que ces mutins s'échauffèrent davantage : car voyant que leur proie leur étoit échappée, ils assiégèrent cet hôtel, et à grands coups de hache se mirent à rompre la porte : ceux de dedans se défendirent le mieux qu'ils purent ; mais enfin ils furent forcés, et ces séditieux entrèrent en foule, montèrent le degré, et cherchèrent dans toutes les chambres pour le trouver, disant tout haut qu'il falloit mettre le chancelier en pièces. Il étoit enfermé dans un petit cabinet, d'où il entendoit ce qu'ils disoient de lui ; et croyant sa mort prochaine, il se jeta à genoux devant l'évêque de Meaux son frère, qui lui donna l'absolution. Mais lorsqu'il croyoit être perdu il se trouva tout d'un coup sauvé : car la Reine ayant su l'extrémité où il étoit, envoya le maréchal de La Meilleraye avec Drouet, capitaine aux Gardes, à la tête de deux cents Français et autant de Suisses, pour aller à son secours. Ces troupes gagnèrent le bord de la rivière, et par le quai du Louvre arrivèrent au Pont-Neuf, qu'ils passèrent les piques basses, faisant fuir le peuple devant elles : et ainsi le chancelier fut délivré, et ramené au Palais-Royal au milieu de cette infanterie. En repas-

sant le Pont-Neuf, cette cohue mutinée suivoit de loin, tirant des coups d'arquebuse sur lui, dont Piquot, lieutenant du grand prevôt, fut tué à la portière de son carrosse, et la duchesse de Sully légèrement blessée. Ce peuple, forcené de le voir échappé de ses mains, déchargea sa fureur sur l'hôtel de Luynes, dans lequel il se jeta, et le pilla entièrement.

Ce matin-là, toutes les chambres du parlement s'assemblèrent; lesquelles résolurent d'aller en corps au Palais-Royal se plaindre à la Reine de la prison de Broussel et de Blancménil, et la supplier de les rendre. Elles donnèrent aussi un arrêt, par lequel il fut ordonné qu'il seroit informé contre ceux qui avoient donné ce conseil; et décrétèrent contre ceux qui les avoient enlevés, avec signification aux gouverneurs des places où ils seroient conduits, qu'ils répondroient en leur propre et privé nom de leurs personnes. En exécution de cet arrêt, le parlement partit en corps, marchant à pied, deux à deux, pour aller trouver la Reine. Les passages leur furent ouverts, et plus de vingt mille hommes de la populace les suivoient, criant *vive le parlement et M. de Broussel!* et même ils s'échappoient de dire force choses insolentes et outrageuses contre la Reine. Quand on la vint avertir de l'arrivée de toutes ces robes noires, elle fut surprise : car elle ne croyoit pas qu'ils dussent venir en si grand nombre, mais seulement par députés. Elle ne laissa pas de leur donner audience, dans laquelle le premier président Molé parla fort hardiment; il blâma la violence faite, et redemanda avec instance les prisonniers, disant que ce n'étoit pas lui seulement, mais cinquante mille hommes armés qui

se joignoient à sa demande. La Reine le refusa absolument, et dit qu'elle avoit bien fait de les faire prendre; qu'ils étoient des séditieux, et qu'elle ne les rendroit point que le parlement n'eût obéi à ses commandemens, en promettant de cesser toutes assemblées, et de ne se plus mêler des affaires d'Etat. Le président de Mesmes prit la parole, et voulut persuader à la Reine de les remettre en liberté, en lui faisant connoître le péril où elle étoit, et à quel point étoit montée la rage du peuple, qui perdoit tout respect. Toutes ces raisons ne purent fléchir sa résolution; tellement que le parlement se voyant refusé, et sans espérance de rien obtenir, sortit de la chambre pour s'en retourner. Le président Le Bailleul, qui étoit domestique de la Reine, et de tout temps attaché à ses intérêts, demeura près d'elle, et lui conta ce qu'il avoit vu dans les rues, et à quelle extrémité le peuple poussoit son insolence, jusqu'à parler sans respect des personnes les plus sacrées; en sorte que s'ils s'en retournoient sans assurance de la liberté des prisonniers, il craignoit que ces furieux enragés n'investissent le Palais-Royal, et que sa personne ne fût pas en sûreté. Ce discours d'un vieux serviteur, qui ne procédoit d'aucun intérêt, mais de pur zèle pour son service, lui fit faire des réflexions. Si bien qu'ayant conféré avec M. le duc d'Orléans et le cardinal Mazarin, elle fit rappeler le premier président, et lui dit qu'elle alloit tenir conseil, et que le parlement ne s'en allât point qu'il ne fût fini, parce qu'elle lui rendroit une réponse précise. Dans ce conseil, il y en eut qui opinèrent à ne point relâcher, et à pousser l'affaire avec hauteur, même à faire mourir Broussel, et à jeter sa

tête au milieu des rues, afin que le peuple la vît; et pour éviter sa furie, que le Roi sortît de Paris et se retirât à Madrid, soutenant qu'après que ces mutins auroient fait grand bruit, à la fin ils s'apaiseroient, et que la mort de cet homme feroit telle peur au parlement, qu'il n'y en auroit jamais un qui osât choquer les volontés de la Reine, de crainte d'un pareil châtiment. Le maréchal de La Meilleraye fut de cet avis, suivant les maximes du cardinal de Richelieu son cousin; mais le cardinal Mazarin, qui n'étoit pas d'humeur à rien hasarder, opina qu'on accordât au parlement ce qu'il demandoit. On fit aussitôt appeler le premier président, auquel la Reine dit qu'elle rendroit les prisonniers, à condition qu'ils promissent de ne plus s'assembler, et de rendre la justice comme à l'ordinaire. Il répondit qu'on en délibéreroit; et en même temps le parlement sortit en même ordre qu'il étoit venu, pour retourner au Palais faire sa délibération. Quand il fut arrivé aux premières barricades, le peuple demanda au premier président s'il ramenoit Broussel, et où il étoit. Il répondit qu'il ne le ramenoit pas, mais qu'il avoit assurance de le ravoir le lendemain. Sur cette parole la sédition augmenta, et le tumulte fut si grand que le parlement ne put passer; et même on le repoussa fort rudement, en criant qu'il retournât au Palais-Royal, et se gardât bien de revenir sans les prisonniers, autrement qu'on le hacheroit en mille morceaux, comme étant d'intelligence avec le cardinal. Le premier président voulut repartir pour faire entendre raison à ces mutins; mais ils se jetèrent sur lui, et le prirent par la robe, le tirant avec violence dans une maison de la rue Saint-Honoré,

où ils le vouloient faire entrer, pour servir de represailles, et de caution de la liberté de ceux qu'ils demandoient. Il y en eut un si insolent que de le prendre à sa grande barbe, lui disant qu'il les trahissoit, et qu'il le falloit mettre en mille pièces. On remarqua qu'il témoigna une grande fermeté dans un si grand péril, et qu'il les menaça du châtiment qu'ils méritoient, d'un aussi grand sang-froid que s'il eût été assis sur les fleurs de lis en la grand'chambre. Les autres présidens le prirent au corps, et le retirèrent des mains de ces insensés, qu'ils adoucirent un peu, en leur promettant d'aller retrouver la Reine pour leur rendre celui qu'ils désiroient avec tant d'empressement. Ils furent donc tous contraints de retourner; et la Reine fut fort étonnée de les voir revenir si promptement. Le cardinal Mazarin en redoubla sa peur; et ayant su le sujet d'un si prompt retour, il les pria, puisqu'ils ne pouvoient aller au Palais, de faire leur délibération dans une salle qu'on leur donna. Ils en demeurèrent d'accord, et arrêtèrent qu'ils promettoient de ne point s'assembler jusqu'à la Saint-Martin. Quoique cette promesse ne donnât pas grand sujet de satisfaction à la Reine, le cardinal, ravi d'avoir occasion de sortir d'un si méchant pas, la fit contenter de cet expédient, et fit en même temps signer des lettres pour l'élargissement des prisonniers. Le président de Blancménil, qui étoit à Vincennes, revint ce soir-là coucher à Paris : mais celui qui touchoit tant le cœur du peuple ne put revenir que le lendemain matin, parce qu'on avoit mandé à Saint-Germain qu'on le menât dans une place frontière; et on le rattrapa au Ménil-Madame-Rance, d'où il arriva le ven-

dredi matin à Paris. On ne sauroit exprimer la joie qu'eurent les Parisiens à son arrivée: les uns lui baisoient la robe, les autres se jetoient à ses pieds pour lui embrasser les genoux, les autres l'appeloient leur protecteur; et devant son logis il y eut si grande affluence de peuple, qu'il fut contraint de sortir dans la rue pour se faire voir. On fit faire son portrait en taille-douce, qu'on vendoit par les rues, où il y avoit écrit: *Pierre Broussel, père du peuple.* Les barricades ne laissèrent pas de durer toute la nuit, durant laquelle le cardinal Mazarin, Créqui et Jarzé sortirent déguisés, le manteau sur le nez, pour les visiter; et tous trois revinrent sans être connus.

Le vendredi matin, le parlement s'assembla, et donna un arrêt pour faire quitter les armes au peuple et rompre les barricades: ce qui fut à l'instant exécuté; en sorte que sur les trois heures après midi les boutiques furent ouvertes, et il n'y resta aucune marque de sédition. Le ressentiment de l'affront que la Reine avoit reçu demeura gravé bien avant dans son cœur, et lui augmenta le désir de se venger; mais l'état des affaires l'obligea de dissimuler. De l'autre côté le parlement, enflé d'orgueil de ce bon succès, se voyant soutenu du peuple, continua ses assemblées, au préjudice de la parole donnée à la Reine; et laissant là le jugement des procès, appliqua tous ses soins aux réglemens des affaires publiques. Les jeunes conseillers des enquêtes s'y échauffoient plus que les autres; et croyant déjà être ministres d'Etat, ils ne parloient que du gouvernement du royaume, et ne songeoient plus aux affaires du Palais, qu'ils tenoient au dessous d'eux. Dans les assemblées ils prenoient

la parole tous ensemble, sans ordre; en sorte qu'on ne s'entendoit pas : et quand les présidens et les vieux conseillers vouloient dire leurs avis pour réprimer ce tumulte, ils leur faisoient la huée, leur reprochant qu'ils étoient gagnés de la cour, et pensionnaires du cardinal. Les fils se glorifioient de contrarier leurs pères, sans respect; et même l'affectoient, croyant par là passer pour restaurateurs de l'Etat: tellement que les plus sages, qui prévoyoient le grand mal que cette réformation alloit causer, ne pouvoient ouvrir la bouche, qu'ils ne fussent aussitôt interrompus par cette cohue. La barbe du premier président, si vénérable, ne les pouvoit retenir; et il recevoit tous les jours des reproches piquans, comme les autres. M. le duc d'Orléans lui-même, qui voulut y assister, ne pouvoit modérer leur impétuosité; et tout ce qu'il put faire fut de les obliger de nommer des députés, pour conférer avec la Reine des moyens d'accommoder ces différends. Ces conférences commencèrent au Palais-Royal, sans aucun fruit, parce que le parlement demandoit toujours quelque chose de nouveau; et il alla si avant, que, sur l'opinion qu'il avoit d'être tuteur des rois, il vouloit limiter la puissance de la Reine, et la restreindre à des bornes si étroites, qu'elle eût été proprement en brassière. Ces prétentions nouvelles choquèrent au dernier point Sa Majesté, qui, ne pouvant souffrir l'audace avec laquelle on agissoit, et l'effronterie du peuple à parler d'elle sans respect, résolut de quitter Paris, où elle n'étoit pas en liberté : elle en sortit avec le Roi le 13 de septembre, et alla coucher à Ruel, maison de la duchesse d'Aiguillon, où le parlement députa le lendemain pour savoir la

cause de ce départ. La Reine répondit que c'étoit pour la santé du Roi, qui vouloit prendre l'air de la campagne dans cette belle saison; et qu'ils pouvoient continuer en ce lieu-là leurs conférences aussi bien qu'à Paris.

Ces troubles causèrent une grande joie à ceux qui n'aimoient pas le cardinal Mazarin, et entre autres à Chavigny, lequel étant cause de sa fortune n'en avoit été payé que d'ingratitude. Comme il étoit habile homme, et qu'il avoit des amis dans le parlement, il les échauffoit sous main contre lui, et leur conseilloit de nommer son nom, duquel on n'avoit point encore parlé; et de ne se pas contenter de l'exil de d'Emery, si on ne leur accordoit aussi l'éloignement du cardinal. Cette cabale ne put être si secrète qu'elle ne fût découverte; c'est pourquoi Drouet, capitaine au régiment des Gardes, fut envoyé au château de Vincennes, dont Chavigny étoit gouverneur, lui porter un commandement, de la part de la Reine, de remettre cette place en ses mains. Il fut fort surpris quand il eut cet ordre; et n'ayant pas le loisir de consulter ce qu'il avoit à faire, il fit sortir sa garnison, et reçut la compagnie des Gardes. Dès que Drouet se vit maître du château, il fit voir à Chavigny une autre commission qu'il avoit de l'arrêter; et s'étant saisi de sa personne, il le fit enfermer dans le donjon, où il le garda fort étroitement. La cour fut à Ruel jusqu'au 24 de septembre, auquel jour elle se rendit à Saint-Germain, où les conférences du parlement avec le conseil du Roi continuèrent, dans lesquelles on faisoit des demandes qui, sous le prétexte du bien public, tendoient à abattre l'autorité royale et augmenter celle du parle-

ment. Il y eut beaucoup de contestations sur ce sujet; mais enfin le cardinal pliant selon sa coutume, et voulant empêcher qu'on ne l'attaquât en son particulier, accorda cette célèbre déclaration, qui a fait tant de bruit, du 24 d'octobre, par laquelle la puissance royale étoit énervée, et celle du parlement accrue. Entre autres articles il y avoit que le Roi ne pourroit tenir personne plus de vingt-quatre heures en prison, sans être remis entre les mains du parlement pour lui faire son procès s'il se trouvoit criminel, ou l'élargir s'il étoit innocent. Les finances étoient aussi réglées, et le pouvoir de lever des deniers si limité, qu'il étoit impossible que le Roi pût dorénavant soutenir la guerre. Par cette déclaration, tous les prisonniers d'Etat furent mis en liberté, et entre autres Chavigny, qui eut ordre de se retirer chez son père Bouthillier, à Pont-sur-Seine. Toutes ces choses étant accommodées au gré du parlement, les prevôt des marchands, échevins et conseillers de ville furent en corps à Saint-Germain supplier la Reine de ramener le Roi à Paris : ils s'adressèrent au cardinal Mazarin, qui les présenta à Leurs Majestés, lesquelles promirent de retourner au premier jour. En effet, le samedi suivant 31 d'octobre, le Roi revint à Paris, où tous les corps de ville le furent saluer, et lui protestèrent toute fidélité et obéissance. Mais il se tramoit des choses à leur insu, dont ils n'étoient pas les maîtres : car durant que la cour étoit à Saint-Germain, les frondeurs du parlement, prévoyant que la Reine conserveroit dans son cœur un désir de vengeance de toutes les choses passées, firent ce qu'ils purent pour attirer dans leur cabale des gens de la cour les plus considérables. Ils trouvèrent de la

disposition dans l'esprit de plusieurs, qui n'étoient pas contens du gouvernement présent. Le coadjuteur de Paris ne pouvoit oublier le mépris qu'on avoit fait de lui le jour des Barricades; et comme il avoit un grand courage, il poussa fort loin son ressentiment. Un jour qu'il y avoit bonne compagnie à Noisy, maison de l'archevêque de Paris son oncle, le duc de Retz son frère, parlant de l'état des affaires, proposa à la duchesse de Longueville de faire un parti. Cette princesse prit goût à cette proposition, portée à cela par le prince de Marsillac, qui possédoit alors entièrement ses bonnes grâces, et avoit tout pouvoir sur son esprit : il étoit mal satisfait de la Reine, laquelle l'avoit fort considéré autrefois, et depuis l'avoit abandonné, comme elle avoit fait beaucoup d'autres. Il répondoit du prince de Conti, qui avoit grande croyance en lui, et étoit absolument attaché aux intérêts de sa sœur. Ils ne doutèrent point tous du duc de Longueville, qui étoit revenu de Munster fort mécontent de ce que Servien avoit tout le secret, et lui ne servoit que d'image : ils eussent bien souhaité d'y attirer le prince de Condé; mais ils n'osèrent s'ouvrir à lui, et le firent sonder par des gens du parlement sans se mettre en jeu. Le prince leur prêta d'abord l'oreille, et témoigna de vouloir s'y engager; mais depuis il s'en retira, et s'unit entièrement avec la Reine. Après le retour du Roi, les deux derniers mois de l'année se passèrent en intrigues et négociations; et les défiances augmentèrent tellement de part et d'autre, qu'il étoit facile à juger que ce nuage creveroit par quelque violent coup de tonnerre. Le Roi n'avoit point d'argent, et avoit fait banqueroute à tous ceux qui lui avoient prêté avant la disgrâce de d'E-

mery : ce qui ruinoit quantité de familles des plus grandes de la cour, qui avoient mis leur argent dans les prêts, à cause du grand profit qu'on en retiroit. Le Roi n'osoit plus parler en maître, à cause que le peuple étoit pour le parlement. Le cardinal voyoit qu'au printemps on ne pourroit soutenir la guerre faute d'argent, et que les Espagnols profiteroient de cette impuissance, et ne se contenteroient pas de reprendre ce qu'on tenoit sur eux, mais qu'ils entreroient en France, et viendroient jusqu'aux portes de Paris. Il faisoit doucement représenter au parlement les inconvéniens qui arriveroient de ce désordre ; mais les frondeurs, qui étoient fort aises de la foiblesse de la cour, et qui ne vouloient pas donner des verges pour les châtier, soutenoient que la chambre de justice, que la Reine avoit accordée pour la recherche des financiers, produiroit plus d'argent qu'il ne falloit pour le soutien de la guerre. Il étoit impossible que les affaires pussent demeurer long-temps en cet état dans Paris, les deux partis étant toujours en garde l'un contre l'autre, et tenant tous les jours des conseils pour chercher des deux côtés leur sûreté. La Reine consultoit souvent M. le duc d'Orléans, le prince de Condé, le cardinal Mazarin, les maréchaux de La Meilleraye et de Villeroy, pour trouver un moyen de rétablir l'autorité royale, qui étoit renversée. Chacun disoit différemment son sentiment ; et nous verrons, au commencement de l'année prochaine, le résultat de tous ces conseils, et les fâcheuses suites qu'ils auront.

QUINZIÈME CAMPAGNE.

[1649] Les défiances et jalousies qui étoient entre la cour et le parlement sur la fin de l'année passée continuèrent au commencement de celle-ci; et la Reine ne pouvant souffrir de se voir dépouillée de son autorité, cherchoit tous les moyens imaginables de la reprendre. Il étoit impossible qu'elle en pût venir à bout par douceur; car les esprits étoient si aigris, qu'ils n'étoient pas capables d'entendre aucune raison : outre que la crainte du châtiment les faisoit tenir fermes à ne point se dessaisir de la puissance qu'ils avoient usurpée sur elle. Il étoit donc nécessaire d'en venir à quelque extrémité violente; mais la manière en étoit encore incertaine, et les avis étoient partagés. Le prince de Condé, hardi et entreprenant, croyant que rien ne lui pouvoit résister, accoutumé qu'il étoit de vaincre, vouloit qu'on fît courir le bruit que les Espagnols paroissoient sur la frontière, et que sous ce prétexte on envoyât ordre aux troupes de sortir de leurs garnisons, et de marcher droit à Paris; que lorsqu'ils en seroient à une journée, le Roi allât à la chasse au bois de Vincennes, et qu'au lieu de revenir coucher au Palais-Royal il vînt loger à l'Arsenal; qu'alors l'armée, au lieu d'aller sur la frontière, se vînt joindre derrière le faubourg Saint-Antoine, et se campât sur le bord de la rivière. Il étoit d'avis qu'on envoyât alors ordre au parlement de sortir de Paris, et d'aller à Montargis : il prétendoit, s'il ne vouloit pas obéir, qu'il ne manqueroit pas de s'assembler au Palais pour délibérer à son ordinaire,

et qu'alors on fît entrer l'armée par la porte Saint-Antoine, et par une ouverture qu'on feroit derrière l'Arsenal; que si le peuple prenoit son parti, et se barricadoit comme il avoit déjà fait, qu'on mît vingt pièces de canon en batterie dans la rue Saint-Antoine, et autant sur le quai de l'Arsenal, avec lesquelles on romproit toutes les barricades; et qu'à mesure que le peuple reculeroit, on avançât avec l'artillerie, soutenue de bons régimens; qu'on renversât les retranchemens de derrière comme on auroit fait les premiers; et ainsi qu'on se rendît maître de la ville et du Palais, où on se saisiroit des plus mutins du parlement, desquels on feroit justice: disant que par là le Roi seroit maître absolu, et ne recevroit plus aucune contradiction.

Le maréchal de La Meilleraye trouvoit cet avis fort bon, selon son humeur ordinaire, et la manière de gouvernement du cardinal de Richelieu, qui aimoit les remèdes violens; mais il y ajoutoit qu'il falloit se saisir de l'île Notre-Dame (1) pour en faire une place d'armes, et la border de canons pour tenir en bride l'île du Palais et les lieux circonvoisins. Les Parisiens n'avoient point d'artillerie, qui étoit toute dans la Bastille ou dans l'Arsenal, tous deux dans la puissance du Roi : tellement qu'ils jugeoient cette entreprise facile. Les autres trouvoient ce dessein trop violent et périlleux, et proposoient de faire sortir le Roi de Paris pour n'y plus retourner, dans la croyance que les marchands, voyant leur trafic diminuer par son absence, en demanderoient le retour

(1) *L'île Notre-Dame* : On appeloit ainsi l'île Saint-Louis; elle étoit couverte de prairies. Sous Louis XIII, on en fit un quartier.

avec instance; et que le peuple s'y trouvant intéressé par le défaut du commerce, se trouveroit dans le même sentiment, et que par ce moyen le Roi n'y reviendroit qu'à condition d'y être absolument le maître, comme il étoit avant ces troubles. Si le premier expédient paroissoit fort rude, celui-ci sembloit trop doux et trop lent: car cet ennui que les peuples eussent eu de l'éloignement du Roi ne fût venu que par succession de temps, durant lequel les affaires de la guerre eussent péri par le défaut d'argent. Tellement qu'il fut jugé à propos de chercher un remède plus prompt, moins violent que le premier, et plus vigoureux que le second. Après avoir long-temps agité cette question, il fut enfin résolu que le Roi sortiroit de Paris pour aller à Saint-Germain; qu'il feroit bloquer la ville par toutes les troupes qu'il mettroit dans les villes et villages d'alentour, pour empêcher que les vivres n'y entrassent, tant par eau que par terre, dans la pensée que cette grande ville ne pourroit subsister quinze jours en cet état, et qu'un million d'hommes qui l'habitent, se voyant dans cette extrémité, livreroient les plus factieux pour avoir du pain, et se remettroient à la discrétion de Sa Majesté.

Ce dessein étant conclu, la veille des Rois, M. le duc d'Orléans, le prince de Condé et le cardinal Mazarin soupèrent chez le maréchal de Gramont, et vinrent ensuite au Palais-Royal, dont les portes furent fermées dès qu'ils y furent entrés, de peur que personne n'en sortît pour dire des nouvelles de ce qui s'y passeroit. Sur les trois heures après minuit, jour des Rois, Leurs Majestés montèrent en carrosse, et sortirent par la porte de la Conférence, et allèrent

jusqu'au Cours, où elles attendirent quelque temps des nouvelles de Madame, qui devoit s'y rencontrer. De là on prit le chemin de Saint-Germain-en-Laye; et en y allant la Reine étoit fort gaie, et disoit que ce ne seroit qu'un voyage de huit jours, tant elle étoit persuadée de l'issue de son entreprise. Dès le soir, on avoit fait des billets pour tous les officiers de la couronne et de la maison du Roi, qu'on envoya éveiller exprès pour leur ordonner de partir sur l'heure, et de se rendre à Saint-Germain, près de la personne du Roi. Le mercredi, jour des Rois, sur le midi, la cour fut fort grosse; car toutes les personnes de qualité qui étoient dans Paris en sortirent sur ce bruit pour y aller: mais à Paris la consternation fut grande; car dès qu'il fut jour, et que la nouvelle se répandit parmi le peuple du départ du Roi d'une façon si extraordinaire, tout fut en émotion dans la ville: les uns alloient d'un côté, les autres couroient de l'autre, sans savoir pourquoi. Tout le monde crioit dans les rues, se lamentoit et murmuroit; et des plaintes on en vint à la fureur, et au pillage des bagages qui sortoient de la ville, sur lesquels la populace étoit tellement acharnée, qu'elle mettoit en mille pièces les chariots qui les portoient. Sur les huit heures du matin, les portes de la ville furent fermées: en sorte que ceux qui furent les plus paresseux eurent grande peine à en sortir. Le matin même, quoiqu'il fût fête, les chambres du parlement s'assemblèrent; et ayant mandé le prevôt des marchands et les échevins de la ville, elles ordonnèrent que les gardes fussent faites aux portes, avec défense de laisser sortir aucunes munitions de guerre; et aux gouverneurs des villes voi-

sines de recevoir aucunes garnisons, et d'empêcher les vivres de venir à Paris.

Ce jour même, le prevôt des marchands et les échevins reçurent des lettres du Roi, de la Reine, de M. le duc d'Orléans et du prince de Condé, qui leur mandoient qu'ils avoient emmené le Roi hors de Paris à cause que sa personne n'y étoit pas en sûreté, étant exposée à la fureur des gens séditieux, lesquels voulant usurper son autorité, sortoient des bornes du respect qu'ils lui devoient, et qu'ils exhortoient tout le peuple et les bourgeois de s'unir pour le maintien de l'autorité royale et le châtiment des coupables; ensuite de quoi le Roi retourneroit à Paris. Semblables lettres furent écrites à toutes les cours souveraines et à tous les corps de la ville. Le lendemain, 7 de janvier, il y arriva un paquet, qui ne fut point ouvert; mais les gens du Roi, qui avoient reçu des ordres particuliers, dirent aux chambres assemblées que c'étoit une déclaration du Roi par laquelle le parlement étoit transféré à Montargis dans huitaine; et qu'à faute d'y obéir, tous les officiers qui le composoient étoient déclarés criminels de lèse-majesté; avec défense au parlement de plus exercer aucune juridiction dans Paris, à cause que plusieurs de ce corps avoient conspiré contre le Roi et l'Etat, et avoient intelligence avec les ennemis de cette couronne.

Sur ces nouvelles, il fut arrêté que les gens du Roi se transporteroient à Saint-Germain, pour supplier la Reine de nommer ceux qui s'entendoient avec les Espagnols, afin que leur procès leur fût fait, avec assurance que le parlement y travailleroit avec un zèle

digne de gens qui étoient très-bons et très-fidèles serviteurs du Roi et de sa couronne. Toutes les cours souveraines et corps de la ville députèrent aussi à Saint-Germain, pour témoigner au Roi le déplaisir qu'ils avoient de son départ, le supplier très-humblement de revenir, l'assurant qu'il seroit obéi en tout ce qu'il lui plairoit de commander. La Reine leur donna audience, et les remercia de leur bonne volonté : mais elle leur dit que le Roi ne rentreroit point dans Paris tant que le parlement y seroit; et que si le peuple avoit bien envie de revoir Sa Majesté, il n'avoit qu'à chasser le parlement, parce que quand il sortiroit par une porte, le Roi rentreroit par l'autre. La chambre des comptes parla la première, et la cour des aides après, dont le premier président Amelot ayant dit dans sa harangue que jamais le parlement n'avoit agi que pour le bien public, et qu'on se devoit souvenir de ce célèbre arrêt qu'il avoit donné à Paris durant la Ligue, pour empêcher que les Etats n'élussent un roi hors la maison royale (ce qui avoit maintenu la couronne dans la famille de Bourbon), le prince de Condé l'interrompit, et lui dit qu'il ne savoit ce qu'il vouloit dire, et que la maison de Bourbon régnoit par droit de succession légitime, selon la loi salique, et non par arrêt du parlement. Le président voulut repartir; mais le murmure s'éleva si grand qu'il ne put achever, et fut contraint de se retirer.

Tous les corps étant retournés à Paris, au lieu d'obéir à la Reine, s'unirent tous au parlement, et s'attachèrent à sa fortune. Pour les gens du Roi, étant arrivés à Saint-Germain, ils firent savoir au chance-

lier le sujet de leur venue; mais il leur manda que la Reine ne les vouloit point voir, et qu'ils eussent à se retirer promptement. Cette réponse sèche les étonna; mais ils ne se rebutèrent pas pour cela, et pressèrent fort pour être écoutés : ce qui leur fut refusé tout-à-fait, la Reine ne voulant recevoir aucune parole de la part du parlement, tant qu'il seroit à Paris. Les gens du Roi voyant qu'ils ne pouvoient avoir audience, et qu'il étoit inutile de s'y opiniâtrer davantage, s'en retournèrent sans avoir pu avoir aucun accès près de la Reine. Les bons Français furent fort affligés de ce refus; car le parlement se trouva si surpris dans ce rencontre, que si la Reine eût écouté ses députés, elle eût trouvé une soumission tout entière, et une porte sûre pour rentrer dans son autorité: mais le mauvais génie de la France présida dans ce conseil, lequel ordonna en même temps que les troupes qui arrivoient de tous côtés se logeassent aux environs de Paris, avec ordre d'empêcher qu'aucuns vivres n'entrassent dans la ville. Des garnisons furent mises dans Pontoise, Poissy, Corbeil et Lagny, pour arrêter les bateaux, et bloquer Paris par eau comme par terre.

Les gens du Roi étant de retour, rendirent compte au parlement de leur voyage, et du mauvais traitement qu'ils avoient reçu à Saint-Germain. Ils rapportèrent aussi que Paris étoit bouclé de tous côtés; sur quoi, le vendredi 8, il y eut arrêt, par lequel il fut ordonné que très-humbles remontrances seroient faites au Roi et à la Reine. Et attendu que le cardinal Mazarin étoit notoirement l'auteur des désordres de l'Etat et du mal présent, il étoit déclaré criminel de lèse-majesté, perturbateur du repos public, ennemi du

Roi et du royaume, et qu'il lui étoit enjoint de se retirer dans vingt-quatre heures d'auprès de la personne de Sa Majesté, et dans huit jours de tout le royaume; lequel temps passé, il étoit commandé à tous les sujets du Roi de lui courre sus, avec défenses de le recevoir et de le réfugier. Outre cela, il fut ordonné qu'il seroit fait des levées de gens de guerre pour la sûreté de la ville, et pour escorter les vivres qu'on y voudroit amener.

Nonobstant tous ces beaux réglemens, le pain ne venoit plus de Gonesse, à cause des quartiers d'armée qui étoient à Saint-Denis et à Aubervilliers, commandés par le maréchal Du Plessis. Les bouchers n'osoient plus aller à Poissy, où étoit le régiment des Gardes; et le chemin de Bourg-la-Reine leur étoit interdit par les troupes qui étoient à Saint-Cloud et à Meudon, sous le maréchal de Gramont. Les blés de la France et de la Beauce manquoient par les mêmes raisons; et le château de Vincennes étoit le passage à ceux de la Brie. Tellement que les Parisiens se trouvoient dans un grand embarras; ils ne pouvoient subsister qu'en ouvrant par force les passages; et pour cette raison, on battoit le tambour dans la ville pour lever du monde, mais ils n'avoient point de chef. A ce défaut, ils s'avisèrent que des Landes-Payen, conseiller de la grand'chambre, avoit dans sa jeunesse été autrefois à la guerre; ils jetèrent aussitôt les yeux sur lui pour le faire leur général, le croyant le plus grand capitaine de son temps. Mais ils furent bientôt hors de peine de chercher des généraux: car comme il y a toujours des mécontens à la cour, il s'en présenta plus qu'ils n'en pouvoient employer.

Le duc d'Elbœuf fut le premier qui se déclara : il étoit fort pauvre et ruiné ; et croyant faire ses affaires dans les troubles, il partit de Saint-Germain pour revenir à Paris sans se cacher, disant qu'il étoit venu sans argent, et qu'il en alloit chercher pour revenir le lendemain. Il monta à cheval devant tout le monde, accompagné des ducs de Brissac et de Roannès, dont le dernier alloit à la bonne foi sans y entendre finesse; et en effet il revint deux jours après : mais les deux premiers demeurèrent à Paris, et offrirent leur service au parlement, qui les reçut avec joie, et déclara le duc d'Elbœuf général de ses armées. Le marquis de La Boulaye, qui se plaignoit de ce qu'on lui refusoit la survivance de la charge de capitaine des cent-suisses de la garde, qu'avoit le duc de Bouillon-La Marck son beau-père, prit le même parti ; et le peuple, selon son imbécillité ordinaire, se croyant à couvert de tous périls sous de si braves chefs, les suivoit à la foule par les rues, criant *vive le Roi, monseigneur le duc d'Elbœuf et monseigneur le marquis de La Boulaye!* et le disoit à si haute voix, qu'il leur persuada en effet qu'ils étoient de fort grands capitaines.

Le duc de Longueville étoit à Coulommiers quand le Roi sortit de Paris, où il reçut ordre de se rendre à Saint-Germain : ce qu'il fit aussitôt ; et à son arrivée la Reine lui dit qu'elle étoit fort en peine de sa femme, qui étoit demeurée grosse dans Paris, tant par la nécessité où elle seroit, que pour le danger qu'elle couroit par la fureur du peuple. Le duc feignit aussi d'en être en grande inquiétude : sur quoi le prince de Condé lui dit qu'il falloit qu'il lui fît savoir fort secrè-

tement qu'elle se trouvât à un jour nommé aux grandes Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où il l'enleveroit avec deux mille chevaux. Le duc se chargea de lui mander; mais en son ame il se moquoit de tous ses projets, car il étoit d'accord avec le parlement, comme il a été dit sur la fin de l'année passée. Le prince de Conti étoit d'intelligence avec lui, tant parce que le prince de Condé son frère aîné l'avoit toujours traité comme un enfant (dont il se lassoit), qu'à cause qu'il étoit fort uni avec la duchesse de Longueville sa sœur, qui étoit de cette cabale, de laquelle le prince de Marsillac étoit le premier mobile. Le marquis de Noirmoutier, aussi mécontent du cardinal Mazarin, étoit du même complot. Tellement que, la nuit du 9 au 10 de janvier, les princes de Conti, duc de Longueville, prince de Marsillac et marquis de Noirmoutier partirent de Saint-Germain, et arrivèrent le dimanche à la pointe du jour à Paris. où, le matin même, le prince de Conti fut au parlement lui offrir son service pour sa liberté, et celle de la ville de Paris et du peuple français qu'on vouloit opprimer, et pour retirer la personne du Roi des mains du cardinal Mazarin qui s'en étoit emparé, et l'avoit enlevé de nuit par une trahison inouïe. Il fut remercié par le premier président; et un arrêt fut donné, par lequel il fut enjoint à toutes les troupes, tant cavalerie qu'infanterie, de s'éloigner de Paris et de se retirer dans leurs garnisons, avec défenses à ceux qui les commanderoient d'empêcher les vivres d'entrer dans Paris, à peine d'en répondre en leur propre et privé nom. Cet arrêt fut mal exécuté, et en cette occasion le parlement fut mal obéi : car les

troupes commencèrent à faire la guerre tout de bon aux Parisiens, et à leur couper les vivres de toutes parts.

A Saint-Germain, quand la Reine s'éveilla, le matin du dimanche 10, elle vit entrer la princesse douairière de Condé, qui lui cria dès la porte de sa chambre : « Madame, je vous demande pardon ; donnez-moi des « gardes ; faites-moi mettre en prison. » La Reine, fort surprise de ce discours, se leva en son séant dans son lit, et lui demanda fort troublée ce qu'elle vouloit dire ; et la princesse s'approchant, se jeta à genoux à la ruelle de son lit, et lui dit : « Madame, « ayez pitié de moi, je suis la plus malheureuse per« sonne du monde : mon fils le prince de Conti et « M. de Longueville se sont jetés cette nuit dans Pa« ris. » A ces mots, la Reine demeura immobile et sans parler durant quelque temps, tant elle fut étourdie de cette nouvelle ; mais ayant un peu repris ses esprits, elle dit que c'étoit le duc de Longueville qui avoit assurément débauché le prince de Conti ; qu'il avoit été toujours de tous les partis contre la feue Reine sa belle-mère durant sa régence, même pour empêcher son mariage avec le feu Roi. Mais ce qui lui donnoit plus d'étonnement étoit que le prince de Condé étoit allé dès la veille établir un quartier à Charenton ; et elle eut grand soupçon qu'il ne fût de concert avec eux, et qu'il ne se fût aussi jeté dans Paris, parce qu'on n'avoit aucune nouvelle de lui depuis son départ. L'autorité avec laquelle il gouvernoit le prince de Conti, qui le respectoit comme son père, faisoit douter qu'il eût osé prendre une résolution si hardie sans sa participation. Dans une si grande con-

sternation elle envoya querir M. le duc d'Orléans et le cardinal Mazarin, lequel avoit le même soupçon; et croyant ne pouvoir soutenir un si grand choc contre un prince d'une si haute réputation, il résolut de s'enfuir, tant il eut peur; et même donna ordre à toute sa maison de se tenir prête à partir la nuit suivante, pour sortir du royaume et se mettre en sûreté. Mais il fut bien rassuré le soir par le retour de ce prince, qui changea la face de la cour: car d'un abattement très-grand où elle étoit, elle reprit cœur, et eut plus d'espérance que jamais, sous les enseignes d'un si grand capitaine, de venir à bout de toutes sortes d'entreprises. Il témoigna une colère extrême contre son frère, sa sœur et son beau-frère; et s'emporta contre eux si étrangement, qu'il s'échappa d'en parler d'une manière au dernier point injurieuse. Le prince de Conti étoit bossu et contrefait; tellement que le prince de Condé, passant par la chambre du Roi, salua fort humblement un singe qui étoit attaché à un chenet de la cheminée de la chambre, et lui dit avec un ton de dérision: *Serviteur au généralissime des Parisiens*. Il témoigna faire peu de cas de leur capacité pour la guerre, et disoit à la Reine que leur parti n'en seroit guère plus fort. Enfin sa présence releva tellement les courages abattus, que le cardinal se résolut à demeurer, sur l'assurance qu'il lui donna qu'il périroit avec lui, ou qu'il le remeneroit triomphant dans Paris.

Ainsi les esprits étant raffermis, on fit une déclaration par laquelle le Roi déclaroit le parlement de Paris criminel de lèse-majesté, supprimoit les charges de tous ceux qui n'iroient point à Montargis, et dé-

claroit aussi criminels tous les princes et gentilshommes qui adhéroient à leur parti, et confisquoit leurs biens. Et pour contrecarrer l'autorité du parlement, il ordonna que les présidiaux jugeroient souverainement; et pour faire voir qu'il vouloit agir avec justice et par le conseil de ses sujets, il convoqua les Etats-généraux, qu'il assigna pour le 15 de mars à Orléans.

Tous les jours quelqu'un disparoissoit à Saint-Germain, comme le duc de Luynes; et dès qu'on étoit un jour sans être vu, on croyoit qu'on s'étoit jeté dans Paris. Le comte de Lillebonne, qui étoit fort attaché au cardinal, se lamentoit dans la cour de Saint-Germain de ce qu'avoit fait le duc d'Elbœuf son père, en le blâmant au dernier point; et le soir même il l'alla trouver. Le marquis de Vitri, qui poursuivoit la confirmation en sa personne des lettres de duc qu'avoit le feu maréchal de Vitri son père, parla au cardinal Mazarin, et le pressa fort sur ce sujet; mais n'ayant pas eu satisfaction, il disparut le soir même. Le marquis d'Alluye, ne pouvant avoir la survivance du gouvernement d'Orléans qu'avoit son père, fit la même chose; et le duc de Bouillon voyant que la pelote grossissoit, et qu'il commençoit à y avoir sûreté en se déclarant, leva le masque à dessein de ravoir Sedan, et offrit son service au parlement. Le maréchal de La Mothe, pour se venger de sa prison, prit le même parti; et le duc de Beaufort, qui avoit été vagabond depuis son évasion de prison, sachant cette grande révolution, s'en alla diligemment à Paris, disant qu'il vouloit servir de volontaire. Le parlement se trouva si surpris par la venue de tant de personnes

de haute qualité, qu'il ne savoit quels emplois leur donner.

Le prince de Conti étoit hors de pair, étant prince du sang: c'est pourquoi il fut déclaré chef du parti et généralissime des armées; et pour ne donner jalousie à personne, on fit sous lui généraux les ducs d'Elbœuf, de Beaufort et de Bouillon, et le maréchal de La Mothe.

Le duc de Longueville ne voulut point y avoir d'emploi, tant par la dispute qu'il auroit eue avec le duc d'Elbœuf qui étoit déjà posté, que parce qu'il vouloit aller en Normandie pour attirer Rouen à son parti. Devant que de partir, il envoya loger sa femme à l'hôtel-de-ville, laquelle y accoucha d'un fils, qui fut tenu sur les fonts par le prevôt des marchands au nom de la ville, qui le nomma Paris. La duchesse de Bouillon s'y logea aussi avec ses enfans, pour otages de la fidélité de son mari. Cependant on donnoit des commissions pour lever des troupes; et comme il falloit beaucoup d'argent pour cela, on taxa les portes cochères, et tous les officiers: les conseillers du parlement de la création de 1635, qui avoient été mal reçus de la compagnie, et regardés de si mauvais œil qu'on ne leur donnoit aucun procès à rapporter, se cotisèrent pour faire une grosse somme, moyennant laquelle ils furent considérés dans le corps avec le même agrément que les autres. Toutes les chambres, les cours souveraines et les conseillers de ville contribuèrent aussi.

Le coadjuteur de Paris, résolu de se venger du cardinal, fit un régiment de cavalerie qu'on nomma de Corinthe, à cause qu'il portoit le titre d'archevêque

de cette ville ; et on appeloit ses cavaliers, par moquerie, *les Corinthiens*. Il ne se contentoit pas de se servir de son argent et de ses amis, mais aussi de ses prédications, par lesquelles il exhortoit le peuple à s'armer pour la liberté publique et pour chasser l'ennemi commun, voulant dire le Mazarin, duquel on parloit avec les plus grands outrages dont on pouvoit s'imaginer ; et quand on soupçonnoit quelqu'un d'être du parti de la cour, on l'appeloit *mazarin*, comme par injure. La populace n'épargnoit pas même la Reine, de laquelle elle faisoit mille contes injurieux, ne l'appelant par mépris que *dame Anne*. Et pour faire voir que ce parti n'armoit que pour tirer le Roi des mains du Mazarin, pour le ramener dans Paris, il prit pour sa devise dans les drapeaux : *Regem nostrum quærimus*.

La première action de guerre qui fut faite dans Paris fut le siége de la Bastille. Comme elle commande à toute la rue Saint-Antoine, qu'elle pouvoit beaucoup incommoder de son artillerie, le duc d'Elbœuf envoya sommer Du Tremblay, qui en étoit gouverneur, le 11 de janvier ; sur son refus, il mit devant six pièces de canon en batterie, qui l'obligèrent de se rendre. Le lendemain 12, Broussel, si renommé pour les barricades de l'année passée, en eut le gouvernement, où son fils La Louvière commanda comme son lieutenant. Le 13, il fut ordonné que tous les meubles du cardinal Mazarin seroient vendus à l'encan : ce qui fut exécuté. Le 14, le duc de Beaufort présenta une requête, demandant justice de l'accusation faite contre lui par le cardinal Mazarin, pour laquelle il avoit été détenu cinq ans en prison sans

aucun sujet. Il fut renvoyé absous, et prit en même temps dans la grand'chambre sa place de duc et pair, et assista à la délibération qui fut faite d'envoyer des lettres circulaires à tous les parlemens de France, pour les exhorter à s'unir à celui de Paris pour la délivrance du Roi et l'expulsion du Mazarin, dont le nom devint tellement odieux par toute la France, qu'on ne le nommoit qu'avec horreur.

Il n'y eut néanmoins que deux parlemens qui se joignirent à ce parti : celui de Rouen et celui d'Aix. Ce dernier étoit offensé de ce que d'Emery y avoit fait créer un semestre; et le comte d'Alais, gouverneur de Provence, ayant tenu la main pour faire obéir le Roi dans cet établissement, encourut la haine du parlement et du peuple, avec lequel il s'étoit déjà brouillé, à cause qu'il ôtoit la liberté des suffrages dans l'élection des consuls des villes, qu'il vouloit faire à sa fantaisie, faisant venir des lettres de cachet du Roi pour l'autoriser contre les priviléges du pays, qui a de tout temps l'élection libre; et même depuis peu il en avoit établi à Aix malgré le peuple, lesquels étoient mal voulus dans la ville. Or quand la nouvelle du siége de Paris arriva, le comte d'Alais eut ordre de s'assurer de la ville d'Aix; et pour cela il fit venir deux mille hommes, qu'il fit approcher assez près : mais cette nouvelle s'étant répandue par la ville, les habitans tendirent les chaînes, se barricadèrent, et se saisirent des portes; en sorte que les troupes ne purent entrer. Le président d'Oppède, qui n'aimoit pas le comte d'Alais, se mit à la tête des mutins, avec lesquels il investit sa maison, se saisit de sa personne et de celle du duc de Richelieu, des consuls nouveaux,

et de tous ceux qui le favorisoient ; et les ayant mis en lieu de sûreté, il assembla le parlement, lequel, de son autorité privée, cassa le semestre, et défendit d'obéir au comte d'Alais, mais seulement au comte de Carces, lieutenant de roi. Après avoir franchi ce saut, il arbora hautement les enseignes de rebellion, et donna l'arrêt contre le cardinal Mazarin, chassa de la ville les officiers du nouveau semestre, et députa au parlement de Paris pour se joindre à lui. Pour celui de Rouen, il y avoit long-temps qu'il cherchoit aussi à se défaire de son semestre, établi par le feu Roi sous le ministère du cardinal de Richelieu. Le duc de Longueville, pour le faire déclarer, le leurroit de cette espérance, et promettoit que ni le parlement de Paris, ni lui aussi, ne s'accommoderoient point que ce semestre ne fût supprimé. Quelques belles offres qu'il leur fît faire, il y trouva de la résistance, parce que la Reine, dès qu'il fut parti de Saint-Germain, le fit déclarer rebelle, et pourvut le comte d'Harcourt du gouvernement de Normandie, lequel partit aussitôt pour en prendre possession : mais quand il fut au Pont-de-l'Arche, et qu'il eut envoyé à Rouen avertir de son arrivée avec les ordres du Roi, le parlement s'assembla, où il y eut beaucoup de contestation. La Reine y avoit des serviteurs ; entre autres le premier président de Ris, le procureur général Courtin et le lieutenant général Varangeville étoient à sa dévotion. Saint-Luc étoit entré dans le Vieux-Palais de Rouen, où il avoit persuadé au marquis d'Ectot son neveu d'être fidèle au Roi, contre l'intention du marquis de Beuvron son père, lieutenant de roi dans la haute Normandie, qui

étoit dans les intérêts du duc de Longueville.

Ce duc entendant ces nouvelles, crut que sa présence étoit nécessaire pour dissiper les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Pour cet effet il partit de Paris, et arriva par eau à Rouen, où par une fausse porte il fut reçu dans le Vieux-Palais, par une intelligence qu'il avoit dedans, sans être connu. Il y fit entrer en même temps des soldats, avec lesquels il se présenta tout d'un coup aux marquis de Saint-Luc et d'Ectot, qui furent fort surpris. Il les traita fort civilement, et les mit dehors; puis il se montra dans la ville, où sa présence attira le peuple de son côté. De là il fut au parlement, où il fit donner arrêt d'union avec celui de Paris. Le premier président et le procureur général n'y voulurent pas consentir : c'est pourquoi ils furent chassés de la ville avec le lieutenant général, qui furent tous trois trouver la Reine à Saint-Germain. Aussitôt le duc donna des commissions pour lever des troupes. Matignon son cousin germain, lieutenant de roi dans la basse Normandie, se déclara pour lui; et dès l'heure ils commencèrent à faire tous actes d'hostilité contre le comte d'Harcourt.

Cependant le parlement de Paris voulant justifier ses armes, fit un manifeste avec de très-humbles remontrances au Roi, pour faire voir qu'il n'armoit que pour son service, pour chasser un étranger qui l'avoit enlevé de nuit, et s'étoit emparé de sa personne sacrée; protestant qu'il ne déposeroit point les armes qu'il ne fût hors de ses mains, et que Sa Majesté ne fût en pleine liberté. Ils publioient qu'ils étoient ses véritables tuteurs pendant sa minorité, et qu'ils étoient obligés de veiller à sa conservation, puisque ceux

qui en étoient chargés l'abandonnoient à la discrétion du Mazarin, déclaré ennemi de l'Etat. Avec ces écrits il se préparoit à la défense; et ayant mis des troupes sur pied, pour ne les pas laisser oisives le duc de Beaufort sortit de Paris pour attaquer Corbeil, et ouvrir un passage aux bateaux pour descendre à Paris par la rivière de Seine. Mais il ne fut pas jusque là; car M. le duc d'Orléans monta aussitôt à cheval avec le prince de Condé, et fut jusqu'au moulin de Châtillon, où il passa la nuit sur une hauteur par une gelée fort rude; et le matin à la pointe du jour il apprit que le duc étoit rentré dans Paris, et qu'il n'étoit allé que jusqu'à Juvisi, où sur un bruit qui courut que le maréchal de Gramont étoit en campagne pour le suivre, les badauds de Paris avoient pris l'effroi, et sans l'ordre de leur général avoient tourné tête, et retourné droit à Paris en grande diligence. Le duc les voyant si hâtés de marcher, fut contraint de les suivre, et de rentrer avec eux dans la ville. Le prince de Conti faisoit souvent des revues à la place Royale, en présence des dames, qui trouvoient ces troupes fort belles, tant elles étoient lestes et pleines de rubans : elles étoient aussi là dans leur fort; car d'abord qu'elles sortoient, elles vouloient promptement y revenir, comme au siége de Corbeil. A Saint-Germain on les appeloit *parlementaires*, et eux nommoient les autres *mazarins;* et sous ces noms ils se faisoient la guerre avec plus d'animosité que contre les Espagnols.

Le prince de Condé ne jugeant pas le poste de Charenton nécessaire, à cause que le château de Vincennes faisoit le même effet, l'avoit abandonné; et aussitôt

les parlementaires s'y logèrent, et y firent un quartier de neuf régimens, qui s'y retranchèrent sous le commandement de Chanleu, qui y fut établi pour favoriser l'entrée des blés qui venoient de Brie; et pour les conduire plus sûrement jusque là, ils se saisirent de Brie-Comte-Robert par le moyen du marquis de Vitri, lieutenant de roi en Brie, qui mit dedans Bourgogne pour y commander, qui étoit devant ces troubles lieutenant colonel du régiment de la Reine. Un jour qu'un convoi vouloit entrer de Charenton dans Paris, conduit par le marquis de Noirmoutier et de Vitri, la garnison de Vincennes sortit sur eux, où il y eut une escarmouche, dans laquelle Tancrède, qui se disoit fils du feu duc de Rohan, fut pris fort blessé, et mourut le lendemain de ses blessures. Cette mort finit les grands procès qu'il avoit contre le duc de Rohan-Chabot, qui avoit épousé sa sœur, et le soutenoit être bâtard.

Le 5 de février, il entra un grand convoi dans Paris, qui venoit du côté de Dammartin, escorté par le maréchal de La Mothe, qui ne rencontra personne, à cause que les environs de Paris étoient si grands qu'ils ne pouvoient être gardés que par une puissante armée, et qu'il n'y avoit devant que quatorze mille hommes. Tellement que durant qu'ils alloient d'un côté, les vivres entroient par l'autre : outre que le peuple de la campagne étoit si porté d'inclination pour le parti du parlement, que toutes les nuits les paysans passoient à petit bruit avec des hottes chargées de pain, et en si grand nombre que cela contribua beaucoup à la subsistance de la ville. Ces rafraîchissemens, qui arrivoient souvent, fâchoient au dernier

point le conseil du Roi, lequel n'eût jamais cru que Paris eût pu durer plus de quinze jours, ayant la rivière bouchée. Et voyant que les principaux secours venoient de Brie, il résolut de prendre Brie-Comte-Robert, le château de Lesigny et le pont de Charenton. Pour l'exécution de ce dessein, M. le duc d'Orléans et le prince de Condé partirent le 7 de février de Saint-Germain; et ayant pris des troupes à Saint-Denis, ils arrivèrent à Vincennes, où ils résolurent l'attaque de Charenton. Le matin du 8, le prince de Condé mit ses gens en bataille dans la plaine qui est entre Vincennes et Charenton, et commanda au duc de Châtillon de faire l'attaque : il fit pointer le canon contre les retranchemens qu'on y avoit faits, et à la faveur de son artillerie il donna de tous côtés, et emporta de force ce quartier, où il y eut neuf régimens parlementaires passés au fil de l'épée, et Chanleu, qui les commandoit, tué. Le duc de Châtillon y reçut un coup de mousquet, dont il mourut peu d'heures après, au grand regret de tout le monde, principalement du prince de Condé, qui l'aimoit extrêmement. Le comte d'Horn, aussi de la maison de Coligni, fils aîné du comte de Saligni, y perdit de même la vie. Plus de cinquante mille hommes sortis de Paris se mirent en bataille dans la plaine, depuis Piquepuce jusqu'à la rivière, et furent spectateurs de ce combat, la vallée de Fécamp entre deux, et virent six mille hommes défaire leurs gens, sans jamais oser avancer pour les secourir.

Après cette défaite, M. le duc d'Orléans retourna à Saint-Germain, et envoya le comte de Grancey en Brie, pour prendre Brie et Lesigny. Ce comte marcha

de ce côté-là, où il apprit que le prince de Marsillac et les marquis de Noirmoutier et de Vitri étoient venus avec onze escadrons jusqu'à Brie, pour emmener un convoi. Aussitôt il s'avança pour les charger; et eux en ayant avis firent rentrer leur convoi dans Brie pour se retirer; mais le comte de Grancey les joignit près de Cervon, et les attaqua si brusquement qu'il les mit en désordre, et les poussa jusqu'à deux lieues de là. Le prince de Marsillac y fut blessé, et le marquis de Sillery, son beau-frère, pris. Le comte de Grancey, après cet avantage, prit le château de Lesigny, se saisit de Villemenon, et mit le siége devant Brie-Comte-Robert. Le 25, il fit dresser une batterie avec laquelle il fit brèche : ce qui obligea Bourgogne de se retirer au château. La ville fut pillée, et le 27 le château fut battu, et le fossé prêt à combler; mais il se rendit le 28.

Durant cette guerre de Brie, le maréchal de La Mothe sortit avec des troupes pour aller au devant d'un convoi qui venoit d'Etampes. Boissac, qui commandoit à Montlhéry, en donna avis au maréchal de Gramont, lequel partit aussitôt de Saint-Cloud; et ayant pris en passant de la cavalerie et quelque infanterie qui étoit à Meudon, il marcha pour prendre ce convoi; mais il arriva trop tard, car le maréchal de La Mothe avoit mis la rivière des Gobelins entre deux; et marcha par les vignes de Vitry, pour gagner la porte de Saint-Victor. Sur la nouvelle de l'approche du maréchal de Gramont, le duc de Beaufort sortit pour soutenir le convoi, et même il s'avança pour escarmoucher; et dans cette occasion, Noirlieu, mestre de camp de cavalerie, fut tué dans le parti royal. Il

étoit de la maison de Beauvau, fort estimé pour sa valeur et pour ses services. Cependant dans Paris l'alarme fut grande : car dès que le maréchal de Gramont parut, une partie de l'escorte parisienne s'enfuit, croyant par avance être déjà battue; et dans cette croyance se sauva dans les faubourgs, où ces fuyards publièrent que tout étoit perdu, et que le duc de Beaufort étoit engagé parmi les mazarins. Comme ce prince étoit l'idole des Parisiens, tout le peuple sortit en foule pour le secourir, jusqu'aux femmes avec des broches; en sorte que la plaine étoit toute couverte de monde, qui trouva le convoi proche du faubourg Saint-Victor, et le duc de Beaufort hors de péril. Alors tous ces badauds firent de grands cris d'alégresse en le voyant, et le ramenèrent dans la ville, comme s'ils eussent gagné une grande bataille.

A Saint-Germain, la Reine et son conseil voyant que le siége de Paris tiroit en longueur, et qu'il y entroit toujours des vivres, firent imprimer quantité de feuilles volantes pour faire connoître au peuple l'erreur où il étoit de se passionner comme il faisoit pour le parlement, qui n'agissoit que pour son intérêt particulier, et non pour celui du public; au lieu que le Roi, qui étoit son maître légitime et naturel souverain, lui tendoit les bras pour le recevoir dans ses bonnes grâces, et ne demandoit qu'à rentrer dans Paris pour le protéger, et y faire revenir l'abondance et le commerce; que ce bonheur ne dépendoit que de sa volonté, mais qu'il ne le connoissoit pas, tant il étoit aveuglé; mais que s'il vouloit ouvrir les yeux et prendre un meilleur conseil, en sortant de sa rebellion et rentrant dans son devoir, il chasseroit le

parlement pour jouir de la présence de Sa Majesté. Le chevalier de La Vallette se chargea de faire courir ces billets; mais il fut surpris le soir qu'il en jetoit par les rues, et aussitôt fut mis à la Bastille, où on voulut lui faire son procès; mais la Reine manda qu'elle traiteroit les prisonniers qu'elle avoit entre les mains de même qu'il seroit traité : et ainsi cette procédure finit.

Ce dessein ayant manqué, il fut résolu d'envoyer un héraut pour sommer tous les corps de la ville d'obéir au Roi, de mettre les armes bas, et de se remettre dans leur devoir; moyennant quoi Leurs Majestés leur accordoient pardon de leur faute, et oubli du passé : autrement, qu'ils étoient criminels de lèse-majesté, déchus de toutes charges et honneurs, même de leurs biens et de leurs priviléges, qui étoient révoqués. Ce héraut partit de Saint-Germain le 12 de février, et se présenta à la porte Saint-Honoré, où il fit les chamades ordinaires : ceux qui commandoient la garde de cette porte en avertirent le parlement, qui convia les généraux de s'y trouver. Et comme le maréchal de La Mothe n'y avoit aucune séance, il fut reçu conseiller d'honneur sans lettres du Roi; qui fut une entreprise contre l'autorité royale, parce qu'il n'appartient qu'au souverain de créer des officiers dans ses parlemens. En ce lieu, toutes les chambres assemblées, il fut arrêté que le héraut ne seroit point reçu, parce qu'on n'avoit accoutumé d'en envoyer qu'à des souverains ou à des ennemis, et qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre; et que ce refus venoit du grand respect qu'ils portoient à Leurs Majestés, auxquelles les gens du Roi iroient rendre compte de cette

délibération, et se transporteroient pour ce sujet à Saint-Germain. Cependant le héraut voyant qu'on le faisoit trop attendre, s'en retourna à Saint-Germain, et laissa son paquet sur la barrière. Le capitaine de la garde le prit sans l'ouvrir, et l'envoya aux généraux, qui le supprimèrent. Les gens du Roi, craignant d'être reçus à la cour aussi mal que l'autre fois, écrivirent devant que de partir pour avoir un passe-port, qu'ils obtinrent facilement; et le 18 de février ils sortirent de Paris, et rencontrèrent dans le bois de Boulogne le maréchal de Gramont, qui vint au devant d'eux, et les fit escorter jusqu'à Saint-Germain, où ils eurent favorable audience; et ayant exposé leur commission, ils eurent pour réponse que le Roi recevroit avec plaisir les soumissions du parlement, et qu'il leur en feroit voir les effets lorsqu'il se mettroit dans son devoir, et donneroit à connoître par ses actions ce qu'il témoignoit par ses paroles.

Le cardinal voyant que ses projets ne réussissoient pas comme il avoit espéré, et que le printemps approchoit, dans lequel il se faudroit mettre en campagne, et qu'il seroit impossible de tenir tête à tant d'ennemis à la fois, fit dépêcher Vautorte à l'archiduc Léopold, pour lui faire des propositions de paix avec tout l'avantage que le roi d'Espagne pouvoit souhaiter. Mais l'archiduc, qui voyoit le mauvais état des affaires de France, ne le voulut pas écouter; et désirant faire durer les troubles pour en profiter, il envoya un homme de sa part à Paris, avec des lettres au parlement par lesquelles il lui offroit son assistance; et le reconnoissant pour un vrai tuteur du Roi, il demandoit à traiter avec lui de la paix, à conditions raison-

nables. Ce bruit courut en même temps parmi le peuple, qui publioit dans les rues les louanges de l'archiduc, ne voyant pas que c'étoit un appât que l'Espagnol jetoit pour rendre la querelle de la Reine et du parlement irréconciliable, afin, par cette voie, de renverser la monarchie. Mais les principales têtes et plus sages du parlement, qui souhaitoient de voir la fin des désordres, voulurent éviter prudemment ce piége; et, en pleine assemblée, les chambres firent résoudre que cette affaire ne leur appartenoit pas, mais à la Reine seule; et que pour l'informer des offres de l'archiduc, auxquelles elle répondroit comme elle jugeroit à propos, des députés lui seroient envoyés de leurs corps, lesquels par même moyen lui feroient protestation de la fidélité de toute leur compagnie, qui n'avoit pris les armes que pour défendre son pain, et la feroient souvenir des bonnes paroles qu'elle avoit données aux gens du Roi, et la supplieroient de les effectuer en faisant retirer les troupes d'autour de Paris. Le premier président, celui de Mesmes, et un conseiller de chaque chambre, furent nommés pour cette députation; ils partirent avec passe-port le 24 de février, et après leur arrivée à Saint-Germain ils eurent audience de Leurs Majestés, qui les remercièrent de leurs bonnes volontés, leur témoignèrent inclination à la paix, tant étrangère que domestique, laquelle il falloit faire la première, pour parvenir à l'autre plus facilement; et que, pour exécuter un si bon dessein, ils consentoient qu'on fît une conférence en lieu non suspect, pour tâcher à pacifier ces troubles. Ils furent ensuite traités aux dépens du Roi, puis régalés à Saint-Cloud par le maré-

chal de Gramont, et retournèrent le 27 à Paris fort satisfaits. Ils rendirent compte de leur députation le lendemain au parlement, où, après une grande délibération, il fut résolu que les gens du Roi retourneroient à Saint-Germain pour dire que le parlement étoit prêt de nommer des députés pour traiter en quelque lieu sûr, à condition que les passages des vivres fussent ouverts. Ils furent ouïs favorablement de Leurs Majestés, qui nommèrent Ruel pour le lieu de la conférence, qu'ils assignèrent au 3 de mars, auquel jour on feroit entrer dans Paris cent muids de blé par la rivière, et continueroient à en faire entrer autant tous les jours, tant que l'assemblée dureroit. Cette proposition fut acceptée par le parlement, qui dès l'heure travailla à nommer les députés pour aller à Ruel.

Durant ces négociations, on eut nouvelle que le roi d'Angleterre avoit été décapité à Londres sur un échafaud : ce qui fit frémir d'horreur tous les deux partis, tant cette action fut trouvée méchante et sans exemple que des sujets eussent fait mourir leur roi par justice. Leurs Majestés en témoignèrent beaucoup de douleur, et envoyèrent à Paris avec passe-port en faire compliment à la reine d'Angleterre et au duc d'Yorck son fils, qui s'étoit sauvé de Londres, et depuis peu de jours étoit arrivé près d'elle.

L'abbé de La Rivière fit parler au prince de Marsillac par Flamarin, qui étoit allé à Paris, de la part de M. le duc d'Orléans, voir la Reine sa sœur; et dans la conversation qu'il eut avec lui, il entra en traité d'accommodement pour le prince de Conti, le duc de Longueville et la duchesse sa femme. On ne laissoit

pas, nonobstant ces bruits de paix, de faire bonne garde pour empêcher les vivres d'entrer dans Paris, où on ne permettoit d'y passer que les cent muids de blé par jour promis par la Reine. C'est pourquoi les généraux du parlement, sur le doute qu'ils eurent que la paix ne se conclût pas à leur avantage, dépêchèrent à Bruxelles Noirmoutier et Laigues, pour presser l'archiduc de s'avancer en Picardie avec son armée, pour faire lever le siége de Paris. Il promit de le faire au plus tôt, et envoya devant le marquis d'Yène en assurer de sa part le prince de Conti. En effet, il assembla ses troupes, marcha du côté de Guise, et passa près de Marle et de Gressi-sur-Serre, d'où son avant-garde vint camper à Crespy en Laonnais. Cette approche embarrassa fort la cour, et fit tenir le parlement plus ferme dans son traité; mais il arriva dans le même temps une affaire qui fit grand bruit, qui fut la révolte du maréchal de Turenne.

Il avoit servi la couronne dès sa jeunesse avec beaucoup de valeur et de fidélité, et présentement il commandoit l'armée d'Allemagne, qui depuis la paix de Munster étoit en des quartiers sur le bord du Rhin. Dès que le duc de Bouillon son frère se fut déclaré pour le parlement, il lui écrivit par un courrier exprès, et lui manda qu'il n'y auroit jamais une si belle occasion de faire rendre Sedan à leur maison que celle qui se présentoit alors, et l'exhortoit de marcher en diligence pour le secours de Paris. Comme ce maréchal aimoit fort sa maison, et avoit une ambition démesurée, il ne balança point, et suivit le conseil de son frère; mais la Reine en ayant eu soupçon, dépêcha Ruvigni, auquel il avoit grande confiance,

pour le détourner de ce dessein. En arrivant près de lui, il le trouva en marche, et lui demanda où il alloit; ce maréchal lui répondit en termes ambigus et pleins d'obscurité, lui disant qu'il marchoit pour faire la paix, et accorder le différend qui étoit entre la Reine et le parlement, comme étant le plus grand service qu'il pût rendre à l'Etat. Ruvigni, qui est homme d'esprit, connut bien ce que cela vouloit dire; et ayant conféré avec Erval, qui avoit soin du paiement de cette armée, ils résolurent de désabuser les officiers allemands, qui croyoient marcher pour le service du Roi. Ils parlèrent tous deux à leurs amis, et leur firent connoître le mauvais dessein de leur général, qui ne butoit qu'à son intérêt particulier contre celui du Roi, auquel ils avoient fait serment de fidélité. Ils les persuadèrent si bien, qu'en un moment toute l'armée se souleva contre lui; et sur la crainte qu'il eut d'être arrêté et envoyé à la Reine, qui lui eût peut-être fait un mauvais parti, il se sauva lui sixième, dont Le Passage, maréchal de camp, fut du nombre; et ayant traversé un coin de l'Allemagne, il se retira fort confus en Hollande. Erlac, gouverneur de Brisach, eut le commandement de cette armée en sa place.

Dans ce même temps, le marquis de La Boulaye sortit de Paris avec quatre cents chevaux, pour faire venir des vivres du côté d'Etampes; mais il fut coupé par la cavalerie royale, qui l'empêcha de rentrer; et craignant d'être pris, il se sauva par les plaines de Beauce, en s'éloignant de Paris : et lors n'étant plus suivi, il entra dans le Perche et dans le Maine, où il trouva le peuple favorable à ses desseins, parce qu'il

ne prêchoit que la liberté et l'exemption de tous subsides. Ainsi ne trouvant point d'opposition, il fit ouvrir les greniers à sel, et le vendit à vil prix; en sorte qu'il y gagna de grandes sommes d'argent. Sur la nouvelle de ce désordre, Jarzé fut envoyé avec des troupes pour le suivre. L'imagination que les peuples avoient que le parlement ne combattoit que pour leur liberté avoit fait une si grande impression dans leur esprit, qu'ils favorisoient partout hautement son parti : tellement qu'il étoit dangereux de se dire royaliste si on n'étoit pas le plus fort. Le marquis de La Vieuville pensa périr dans Reims par cette raison : car ayant voulu se servir de son autorité de lieutenant de Roi pour maintenir la ville dans son devoir, tout le peuple se souleva, et se saisit de sa personne. Les plus mutins crioient qu'il le falloit pendre; et l'ayant dépouillé nu en chemise, le menèrent par les rues nu-pieds durant la plus grande gelée d'hiver, et le traînèrent comme un criminel à un gibet hors de la ville, où, sans les magistrats qui promirent de lui faire son procès par les formes, et le tirèrent de leurs mains, il eût été pendu. Durant toutes ces choses, le maréchal de Rantzaw fut arrêté à Saint-Germain, et mis au château de Vincennes, accusé d'intelligence avec les Espagnols.

Cependant les généraux du parlement firent construire un pont de bateaux au Port-à-l'Anglais, avec deux forts aux deux bouts, où ils firent camper leur armée, durant la conférence qui commença le 4 de mars à Ruel, où les députés de Paris se rendirent : à savoir, le premier président Molé avec trois autres présidens au mortier, deux conseillers de la grand'-

chambre, et un de chacune des enquêtes et des requêtes; le premier président de la chambre des comptes, et deux maîtres des comptes; le premier président de la cour des aides, et deux conseillers, et deux échevins de la ville. Du côté de la cour furent nommés M. le duc d'Orléans, le prince de Condé, le cardinal Mazarin, le chancelier, le maréchal de La Meilleraye, les comtes d'Avaux et de Brienne, l'abbé de La Rivière et Le Tellier. Quand on vint à régler les séances, les députés du parlement refusèrent de traiter avec le cardinal Mazarin, et de se trouver à aucune conférence où il seroit, disant qu'il étoit banni par arrêt, et déclaré ennemi de l'Etat; c'est pourquoi il devoit être exclu de cette assemblée. M. le duc d'Orléans leur dit que ce n'étoit pas à eux à donner la loi à leur souverain, qui vouloit qu'il y assistât; et que l'arrêt qu'ils avoient donné contre lui étoit nul, comme venant de gens sans pouvoir, qui étoient interdits et n'avoient plus d'autorité. Les députés insistèrent plus que jamais à ne le vouloir point voir, sous ombre qu'il étoit le sujet de la guerre, et que c'étoit contre lui qu'on vouloit agir; et par conséquent qu'il n'y devoit pas être présent, ne pouvant être juge et partie. On s'opiniâtra tellement des deux côtés, et les esprits s'échauffèrent à un tel point, que les députés demandèrent passe-port pour s'en retourner; et ils faisoient déjà charger leur bagage, lorsque le premier président et celui de Mesmes, qui étoient bien intentionnés, furent trouver M. le duc d'Orléans, et lui représentèrent le malheur où seroit la France si cette assemblée se rompoit de la sorte, et le conjurèrent de trouver quelque tempérament dans cette

affaire. Enfin, après beaucoup de contestations, on convint de part et d'autre qu'on ne prendroit point de séance, mais qu'on traiteroit par députés qui viendroient trouver Son Altesse Royale, et puis retourneroient rendre compte à leur compagnie: de même que Monsieur enverroit quelquefois les trouver de sa part pour conférer avec eux, et en attendroit réponse chez lui; et qu'ainsi le cardinal ne traiteroit point avec eux, et ne laisseroit pas d'être du conseil près de Monsieur. Cette difficulté étant levée, on s'appliqua sérieusement à chercher les moyens de faire un bon accommodement; mais lorsqu'on y travailloit tout de bon, il arriva une lettre du président de Bellièvre, qui mandoit aux députés qu'il n'étoit point arrivé depuis deux jours de bateaux à Paris comme il avoit été accordé, et que le parlement les prioit d'y mettre ordre. Cette nouvelle causa une nouvelle rumeur: car ils s'imaginèrent qu'on ne les faisoit venir là que pour les amuser, et affamer la ville durant ce temps-là, pour les avoir la corde au col. Ils firent grand bruit sur ce sujet, protestant qu'ils ne travailleroient point, et cesseroient toute négociation jusqu'à ce que les blés promis fussent arrivés. M. le duc d'Orléans et le prince de Condé leur disoient qu'ils n'étoient pas marchands de blés pour s'en prendre à eux, et qu'ils ne pouvoient faire autre chose que de donner des ordres aux gouverneurs de Corbeil et de Lagny de laisser passer cent muids de blé par jour, comme on avoit déjà fait, et qu'on les renouvelleroit s'ils vouloient. Durant cette dispute, on eut nouvelle que les blés étoient arrivés, et lors tout fut apaisé, et on recommença les conférences à l'ordinaire.

D'abord les propositions des deux côtés furent fort éloignées : car le Roi vouloit que le parlement, toutes les cours souveraines, et les prevôt des marchands et échevins au nom du peuple, vinssent demander pardon à genoux de leur rebellion, dont ils prendroient abolition ; que le parlement sortît de Paris pour marque de son obéissance, moyennant quoi le Roi promettoit de le faire retourner ; que tous les arrêts qu'il avoit donnés fussent cassés, et que les déclarations du Roi eussent lieu ; que les meubles du cardinal qui avoient été vendus lui fussent restitués sans qu'il lui en coûtât rien ; que le parlement ne s'assemblât plus, et ne se mêlât que de juger des procès. Les demandes de l'autre côté étoient bien différentes : car les députés proposèrent que toutes les déclarations données à Saint-Germain fussent annulées, et que les arrêts du parlement eussent leur effet ; et par conséquent que le cardinal Mazarin sortît du royaume pour n'y jamais rentrer ; que ses meubles vendus demeurassent à ceux qui les avoient achetés ; que les semestres des parlemens de Rouen et d'Aix fussent révoqués : et ils refusoient de demander pardon ni de prendre abolition, comme n'ayant rien fait que pour le bien public et le service du Roi. Ces propositions de part et d'autre étoient si différentes, qu'on désespéroit de pouvoir venir à aucun accommodement ; mais les deux partis en avoient autant d'envie l'un que l'autre. La cour voyoit l'archiduc entré en France, qui alloit faire lever le siége de Paris ; et elle prévoyoit ensuite que cette grande ville irritée ne voudroit plus obéir à la Reine, et qu'ainsi le gouvernement du royaume seroit converti en anarchie, qui mettroit toutes choses dans

la plus grande confusion qui fût jamais. Le Roi avoit de bons serviteurs dans l'autre parti, lesquels au commencement avoient suivi le torrent, dans la pensée que s'ils témoignoient leur inclination au service de la Reine, on les chasseroit de Paris, et qu'ils ne seroient plus en état de lui rendre service, comme ils firent depuis: car, en dissimulant leurs sentimens, ils tournèrent adroitement les esprits à la pacification des troubles, et à rendre au Roi l'obéissance qui lui étoit due. La principale affaire que la Reine avoit dans l'esprit étoit le maintien du cardinal Mazarin, pour lequel elle eût hasardé toute son autorité. Aussi ceux qui étoient à Ruel de sa part avoient ordre de tenir ferme sur cet article, et de relâcher plutôt tous les autres, comme en effet ils accordèrent quasi tout au parlement pour le maintenir; et le 11 de mars le traité fut conclu et signé à ces conditions : que tout ce qui avoit été fait à Saint-Germain et à Paris seroit déclaré nul depuis le 6 de janvier; que, pour la satisfaction de la Reine, le parlement sortiroit de Paris pour aller à Saint-Germain, où le Roi tiendroit un lit de justice, et le jour même il retourneroit à Paris faire ses fonctions ordinaires; que la déclaration du mois d'octobre seroit exécutée; que les meubles du cardinal qui avoient été vendus lui seroient rendus, en les rachetant ce qu'ils auroient coûté; que les semestres des parlemens de Rouen et d'Aix seroient supprimés; que l'envoyé de l'archiduc seroit congédié sans réponse; que la Bastille et l'Arsenal seroient remis au pouvoir du Roi, et que l'armée du parlement seroit licenciée, excepté quelques régimens qui prendroient commission du Roi. Après ces articles signés, il y eut sus-

pension d'armes, et le cardinal Mazarin fit de grands complimens aux députés, qui les reçurent assez froidement. Durant la conférence, l'archiduc écrivit au prince de Conti qu'il prioit qu'on lui envoyât des députés du parlement pour traiter de la paix. Ce prince ne pouvant aller au Palais parce qu'il étoit malade, chargea le coadjuteur de montrer cette lettre au parlement; lequel jugeant sagement qu'elle n'étoit écrite qu'à dessein de rompre le traité pour le replonger dans une plus grande guerre, ordonna qu'elle seroit envoyée aux députés à Ruel, lesquels firent renvoyer celui qui l'avoit apportée sans réponse.

Le 12, ces députés retournèrent à Paris, où toutes les chambres assemblées acceptèrent le traité; mais, avant que d'en vérifier la déclaration, il fut ordonné qu'ils iroient à Saint-Germain pour régler l'intérêt de ceux qui avoient tenu leur parti. Aussitôt le prince de Conti prit la parole, et dit qu'il avoit charge de tous de dire qu'ils ne demandoient rien, et se désistoient de toutes prétentions pourvu que le cardinal Mazarin sortît du ministère et du royaume. Comme c'étoit une condition qu'ils savoient bien qu'ils n'obtiendroient pas, ils ne hasardoient guère en la proposant. Ainsi les députés furent à Saint-Germain, où le comte de Maure se trouva de la part des généraux et officiers de guerre, et fut suivi, deux jours après, par le duc de Brissac, Barrière et Gressi. Les intérêts des princes furent bientôt accommodés, car la plupart étoient déjà d'accord. Quoique le prince de Condé eût été fort piqué contre le prince de Conti son frère et la duchesse de Longueville sa sœur, il ne laissa pas de ménager leurs intérêts, dans le dessein de réunir sa

famille; et même le duc de Longueville avoit envoyé Antoville à Saint-Germain pour traiter avant la conférence. Il demeura aisément d'accord, pour faire sa condition meilleure, que le cardinal demeurât; et même il le souhaitoit, ayant accoutumé de dire que puisqu'il falloit qu'il y eût un premier ministre, celui-là étoit tel qu'il désiroit, parce que c'étoit un ministre éreinté qui avoit toujours peur, et qui par conséquent feroit tout ce qu'il exigeoit de lui. Comme le Vieux-Palais de Rouen étoit à sa disposition, et qu'il tenoit les châteaux de Caen et de Dieppe, il ne lui manquoit plus que le Pont-de-l'Arche, où le comte d'Harcourt s'étoit retiré : on promit au prince de Condé de le lui donner, et au prince de Conti d'Anweiller pour place de sûreté, de laquelle on tira le baron d'Annevoux, qu'on récompensa de la charge de capitaine des Suisses de Monsieur, frère du Roi. Pour le duc d'Elbœuf, il avoit fait de bonne heure sous main son accommodement, par lequel il eut des bois en Normandie qui rétablirent bien ses affaires, outre Montreuil, dont son fils aîné s'étoit saisi après la mort du comte de Lannoi son beau-père, dont le gouvernement lui fut confirmé; et par là il s'attacha d'intérêt au cardinal Mazarin. On promit au duc de Bouillon une récompense forte pour Sedan; on donna au maréchal de La Mothe des lettres de conseiller d'honneur dont le parlement l'avoit mis en possession, et on lui rendit le duché de Cardonne. Pour le duc de Beaufort et le coadjuteur, ils ne se voulurent point raccommoder avec le cardinal; et ainsi ils n'eurent pas leur compte comme les autres. Pour les subalternes, ils n'eurent rien, les plus grands les abandon-

nant à l'ordinaire pour mieux trouver leur avantage.

Ainsi tout fut pacifié, et la déclaration du Roi vérifiée le premier d'avril, et le *Te Deum* chanté à Notre-Dame. Tous les corps furent remercier le Roi à Saint-Germain. Les princes et principaux du parti furent aussi rendre leurs respects à Leurs Majestés, excepté le duc de Beaufort et le coadjuteur, qui ne voulurent point sortir de Paris, où ils trouvoient leur sûreté parmi le peuple, et demeurèrent chefs de la Fronde, comme on verra dans la suite. La Reine voyant le duc de Chevreuse, lui fit reproche de ce qu'il avoit monté à cheval, le jour de l'attaque de Charenton, contre son service: mais il lui répondit qu'il étoit son très-humble serviteur, mais qu'il n'abandonneroit jamais son bon ami Paris, et qu'il seroit toujours de son côté, tant il s'y trouvoit bien; et que si elle le vouloit avoir pour elle, il ne falloit pas qu'elle en sortît.

Sa Majesté voyant que cette guerre au lieu de rétablir son autorité l'avoit fort diminuée, voulut adoucir le plus qu'elle put les esprits ulcérés des Parisiens, qui étoient demeurés en défiance et en crainte. Pour les assurer, elle accorda que le parlement ne viendroit point à Saint-Germain pour le lit de justice que le Roi y devoit tenir, et laissa la Bastille entre les mains de Broussel et de son fils Louvière, quoique, par le traité, ils en dussent sortir; mais quelque prière que tous les corps lui fissent de retourner à Paris, elle ne s'y put jamais résoudre, tant parce qu'elle n'y étoit plus la maîtresse, qu'à cause que le cardinal n'y eût pas été en sûreté, tant il étoit haï du peuple, lequel quand il vouloit outrager quelqu'un,

il l'appeloit *mazarin*. Elle dissimula néanmoins cette aversion qu'elle avoit pour ce retour tant désiré, et prit prétexte du siége mis par l'archiduc devant Ypres; et ayant fait marcher toutes les troupes qui bloquoient Paris devers la frontière sous le maréchal Du Plessis, elle partit de Saint-Germain le dernier d'avril, et arriva le 2 de mai à Compiègne.

Nous avons vu, durant le siége de Paris, comme l'archiduc s'étoit avancé jusqu'à Crespy en Laonnais pour faire lever le blocus, et avoit envoyé au parlement offrir de traiter de la paix, dans l'espérance de brouiller davantage les affaires; mais dès qu'il sut les nouvelles de la conclusion de la paix de Ruel, il vit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui en France. Et voyant le maréchal Du Plessis marcher contre lui, il envoya ordre au marquis Sfondrato d'investir Ypres avec le corps qu'il commandoit devers la mer: et en même temps il fit une contre-marche, et rentrant dans son pays il repassa la Lys, et arriva devant cette ville déjà bloquée dès le 11 d'avril. Ayant mis ses lignes en état de défense, il ouvrit la tranchée le 23; et le 27, Beaujeu, qui commandoit dedans en la place de Palluau qui étoit absent, fit une grande sortie, où il renversa toute l'attaque de don Gaspard Boniface, lequel vint au secours, et força les Français de rentrer dans la ville. Le lendemain, les batteries commencèrent à ruiner les murailles de la place; et les Italiens étant en garde repoussèrent le 3 de mai une grande sortie des assiégés, et le 4 ils emportèrent la contrescarpe. Le 6, les Espagnols allèrent à la sape, et attachèrent le 7 le mineur au pied du rempart: ce qui obligea Beaujeu de parlementer le 8, et

de remettre le 10 Ypres entre les mains de l'archiduc. Durant ce siége, don Carlos Campi, avec les garnisons d'Armentières, Saint Omer et Aire, et quelques troupes qu'on lui envoya de renfort, attaqua Saint-Venant le 20 d'avril, et le battit si rudement que le 25 les Français en sortirent, et furent conduits à Corbie.

La Reine étoit au désespoir de voir prendre ses places, sans y pouvoir mettre ordre : car son armée étoit si fatiguée du siége de Paris, qu'il la fallut mettre en garnison pour se rafraîchir. Et pour la fortifier, elle fit marcher l'armée d'Allemagne sous la conduite d'Erlac, et fit sortir Rose de prison pour faire dépit au maréchal de Turenne qui l'y avoit fait mettre, et lui donna un petit corps à commander dans le Luxembourg. Erlac avec cette belle armée vint jusqu'à Saint-Quentin, où le cardinal Mazarin le fut voir, et traita les principaux de ses troupes, lesquels s'enivrèrent tous, à la mode d'Allemagne; puis ils joignirent au Catelet le gros de l'armée, de laquelle la Reine fit le comte d'Harcourt général. Sa Majesté, pour faire voir que les divisions de la France étoient finies, et que tout étoit réuni pour soutenir la guerre plus vivement que jamais, voulut faire une grande entreprise qui pût parer les mauvais bruits qui couroient des désordres de l'Etat. Pour l'exécution de ce grand dessein, le comte d'Harcourt détacha deux mille chevaux pour passer l'Escaut et investir Cambray d'un côté, durant que Villequier en feroit autant de l'autre; et il arriva le 24 de juin devant la place, avec toute l'armée. Il vit entrer dedans trois cent cinquante chevaux sortis de Bouchain, sans que la cavalerie al-

lemande les pût empêcher, à cause du marais qui est dans la prairie sur le bord de la rivière. Ayant séparé ses quartiers, il forma le siége, dont le dessein surprit tout le monde, qui ne pouvoit s'imaginer que la France, brouillée comme elle étoit, fût en état d'avoir une si haute pensée. Le comte se logea du côté de Bouchain sur l'Escaut, Villequier devers Douay, et les Allemands sur la rivière, entre la ville et le Catelet. La circonvallation fut aussitôt commencée, qui étoit fort grande. On fit aussi une contrevallation contre la place, dans laquelle le comte de Garcie commandoit. L'archiduc cependant étoit près de Douay, qui, sachant la foiblesse de la garnison de Cambray, résolut de tenter d'y jeter du secours avant que la circonvallation fût fermée. Il marcha pour cet effet devers Bouchain; et le matin du 3 de juillet il fit donner l'alarme par quatre endroits; et à la faveur d'un brouillard si épais qu'on ne pouvoit se connoître de dix pas, il fit entrer quinze cents hommes dans la ville. Tout aussitôt les canons de la citadelle tirèrent en signe de joie; et le brouillard étant dissipé, le comte d'Harcourt connut ce qui étoit arrivé, et sur l'heure assembla le conseil de guerre, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire après ce malheureux incident. Il y en eut qui opinèrent à continuer le siége, soutenant que ce secours n'empêcheroit pas la prise de Cambray; mais la plus grande partie fut d'avis qu'on levât le siége, sur ce qu'on ne l'avoit entrepris qu'à cause de la foiblesse de la garnison, laquelle étant renforcée de beaucoup, ce siége tireroit trop en longueur, et ruineroit l'armée, qui ne réussiroit pas même dans son dessein, et qu'il y avoit de la prudence de ne s'y pas

opiniâtrer davantage. Cette opinion fut suivie; et le comte d'Harcourt décampa de devant Cambray, et se vint poster entre le Cateau-Cambresis et Landrecies, où il séjourna tout le reste du mois. Au commencement d'août, il entra dans l'île de Saint-Amand, et il trouva de la résistance au passage de l'Escaut, entre Bouchain et Valenciennes : mais ayant mis son canon en batterie sur le bord de la rivière, soutenu du grand feu de son infanterie, il fit des ponts sur lesquels il passa; et les Espagnols se retirèrent sous le canon de Valenciennes, puis repassèrent au deçà de l'Escaut. Ce que voyant le comte d'Harcourt, il fit charger leur arrière-garde par le vicomte de Lameth et le baron de Fleckestein, lesquels, malgré les coups de canon et de mousquet qui venoient de la ville, enfoncèrent six cents chevaux qu'ils défirent entièrement, et mirent en déroute deux bataillons d'infanterie, dont beaucoup furent faits prisonniers. Quelques jours après, la cavalerie de Douay étant sortie, escarmoucha avec la française, qui la repoussa dans la ville. Le comte d'Harcourt se campa dans le marais d'Arleux, et l'archiduc à Mortagne, où la Scarpe tombe dans l'Escaut, pour défendre les environs de Tournay : mais le comte d'Harcourt ne vouloit pas aller si avant, et avoit dessein de se saisir de Condé, petite ville où la Haine se joint à l'Escaut, afin de piller tout le pays qui est au delà. Pour ce sujet il envoya Villequier, et sous lui le comte de Quincé et Le Plessis-Bellièvre, pour l'investir; et y étant arrivé ensuite, il battit tellement les murailles de cette ville mal fortifiée, qu'elle se rendit le lendemain; puis ayant passé delà la Haine, il mit tout le pays entre l'Escaut et le Dender au pillage.

Ayant demeuré dans ce poste jusqu'au 21 de septembre, ne jugeant pas Condé en état d'être conservé durant l'hiver, il l'abandonna, et se retira vers la France, près de l'abbaye de Marolles; et l'archiduc l'ayant appris, détacha le marquis Sfondrato pour attaquer La Mothe-aux-Bois, qu'il battit si vivement que le 10 d'octobre il en fut maître. Le comte d'Harcourt marcha pour le secourir; mais étant arrivé à Arras, il en sut la prise, et perdit les régimens de Fabri, de Grandpré et Bumbach, qui furent défaits dans un parti qu'il avoit envoyé à la guerre. Il mit de là ses troupes en quartier d'hiver.

Durant cet été, la Reine se croyant obligée de répondre aux avances que l'archiduc avoit faites pour traiter de la paix, demanda un lieu pour conférer, et même offrit d'envoyer où l'archiduc voudroit. Cette proposition fut acceptée; et le comte de Pigneranda vint à Cambray, où Lyonne le fut trouver, qui étoit grand confident du cardinal; mais cette conférence ne produisit aucun bon effet, parce que ce comte forma tant de difficultés, dans l'espérance qu'il avoit que les troubles de la France continueroient, qu'ils se séparèrent sans rien faire. Du côté d'Allemagne, on travailloit à l'exécution de la paix. Mais l'Empereur reçut une grande affliction par la mort de l'Impératrice sa seconde femme, sœur de l'archiduc d'Inspruck : elle arriva dans sa couche d'un fils nommé Charles-Joseph.

Dans l'Italie, la guerre ne fut pas fort sanglante cette campagne, parce que le cardinal Mazarin voyant les mouvemens intestins qui se levoient en France, conseilla au duc de Modène de s'accommoder avec

les Espagnols : ce qu'il fit au commencement de cette année, demeurant neutre entre les deux couronnes.

Le marquis de Caracène fut occupé une partie de l'été à recevoir la reine d'Espagne, fille de l'Empereur, laquelle étoit partie de Vienne avec le roi de Hongrie son frère. Ils arrivèrent ensemble à Milan, où ils firent leur entrée. Le Pape y envoya le cardinal Ludovisio, son légat *à latere*, pour lui porter la rose bénite qu'il a accoutumé d'envoyer aux grandes princesses qui se marient. Le roi de Hongrie demeura quelque temps à Milan, dans le dessein de passer en Espagne avec elle, et d'y épouser l'infante Marie-Thérèse, héritière de tous les grands Etats de Sa Majesté Catholique : mais il se trouva tant d'oppositions de tous les grands d'Espagne, qui ne vouloient pas tomber sous la domination des Allemands, mais souhaitoient le fils du roi de Portugal pour réunir ensemble les Espagnes, que le roi Catholique fut contraint, à son grand regret, de contremander le roi de Hongrie, et le prier de retourner en Allemagne, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une plus favorable conjoncture pour achever l'alliance qu'il vouloit faire avec lui. Ainsi ce prince partit de Milan fort mal satisfait, et reprit le chemin de Vienne ; et la reine d'Espagne alla, peu de jours après, à Final, où elle s'embarqua sur les galères, et arriva heureusement en Espagne.

Après son départ, le marquis de Caracène se mit en campagne, où il ne trouva pas grande résistance, parce qu'à la cour de France on ne songeoit guère aux affaires d'Italie : tellement que ce marquis, qui étoit foible de son côté, voyant les places du duc de Savoie bien munies, fit embarquer à Final trois mille

hommes de pied sous le général Pimiento, qui débarqua proche d'Oneglio, dont il se rendit maître en peu d'heures, et y laissa garnison, qui tenoit en bride toute la côte de Gênes, la principauté de Monaco et le comté de Nice. Le marquis de Caracène sachant l'issue de ce dessein, marcha du côté de Ceva, dont il se saisit, et mit le siége devant le fort, qui se défendit si bien que Saint-Aunais eut loisir de le secourir, et força les Espagnols d'abandonner la ville. Quelque temps après, le marquis de Saint-Damien, avec un corps des troupes de Savoie remit le siége devant Oneglio, dont il prit la ville d'abord, et aussitôt dressa ses batteries contre le château, qui capitula trois jours après; et ce petit exploit fut la fin de la campagne en Italie.

Le passage de la reine d'Espagne et sa descente dans le royaume de Valence occupèrent tellement les Espagnols durant l'été, qu'ils ne purent se mettre en campagne qu'au mois de septembre; et le 26 de ce mois, don Juan de Garai ayant joint des troupes qui venoient de Naples et de Sicile, entra dans la Catalogne, en résolution d'y faire un grand effort pour la remettre dans l'obéissance du roi Catholique. Son espérance étoit principalement fondée sur l'état de la France, qui ne la pouvoit secourir. Il partit dans ce dessein de Lerida, et attaqua Montblanc, qu'il prit en vingt-quatre heures. De là il marcha vers la plaine de Tarragone, où il mit le siége devant Constantine; et l'ayant battue furieusement trois jours durant, il la força de se rendre à composition. Le lendemain il investit Salo, qu'il attaqua par terre, durant que les galères d'Espagne le battoient par

mer; et y ayant brèche, il l'emporta d'assaut. Ensuite il tourna tête droit à Barcelone, et s'empara en passant du port de Siges, dans la pensée d'assiéger cette grande ville, croyant que les peuples, jaloux de leur liberté, ne se résoudroient jamais de recevoir des troupes françaises dans leur ville; mais Marchin, lieutenant général de l'armée, fit si bien connoître aux magistrats le péril où ils seroient s'ils étoient sans troupes réglées, qu'ils consentirent de faire entrer dans Barcelone les régimens de Champagne, Sainte-Mesme, Auvergne et Montpouillan, sous le commandement de Nestir, sergent de bataille. Alors don Juan de Garai ne jugea pas ce siége facile; et changeant de dessein, il marcha pour charger La Fare, qui étoit avec de la cavalerie à Villefranche-de-Panadès, dans la croyance qu'il ne se pourroit retirer à cause des grands défilés par lesquels il lui faudroit passer. Mais il se trompa dans son projet : car l'ayant fait attaquer par le duc d'Albuquerque, il ne put empêcher qu'il ne passât la montagne en fort bel ordre, et ne se retirât à Martorel. Cependant les Catalans voyant qu'ils ne pouvoient être secourus de France, ouvroient leurs bourses pour faire des levées, et se mettre en état de défense; et pour faire diversion, Marchin envoya le comte d'Ille, don Joseph d'Ardenne, avec deux mille hommes de pied, huit cents chevaux et deux pièces de canon, faire le dégât dans le royaume de Valence, où il pilla force petites villes qui n'étoient pas assez fortes pour résister à l'artillerie. Don Juan de Garai, sur cette nouvelle, fit embarquer son infanterie pour secourir ceux de Valence; et ayant abandonné Siges, il marcha du côté de Tar-

ragone, dans le dessein de passer l'Ebre sur un pont de bateaux, et couper le comte d'Ille; mais il trouva qu'il s'étoit retiré à Tortose : et ainsi ayant manqué son coup, et la saison étant fort avancée, il retourna devers Lerida pour prendre ses quartiers d'hiver, n'ayant pas fait le progrès qu'il s'étoit imaginé.

Nous avons vu comme Leurs Majestés partirent de Saint-Germain à la fin d'avril pour aller à Compiègne. Le prince de Condé les accompagna, croyant être maître de la cour : car venant de tirer le cardinal Mazarin d'un mauvais pas, il croyoit disposer de lui comme d'une personne qui lui devoit sa conservation, et qui, ne l'osant contrarier, le laisseroit régenter à sa mode. Le prince de Conti et le duc de Longueville, après quelques reproches, se réconcilièrent avec lui par le moyen de la princesse de Condé leur mère; et le prince leur garantit tout ce que le cardinal leur avoit promis, exigeant d'eux qu'ils le verroient, et seroient de ses amis. Le duc de Bouillon fit offre de ses services au prince, et lui promit de s'attacher à ses intérêts: ce qui l'obligea d'entreprendre le raccommodement du maréchal de Turenne. Dès qu'il fut à Compiègne, il en parla au cardinal; et quoique l'action qu'il avoit faite en Allemagne fût fort criminelle, il ne l'osa refuser. Ainsi ce maréchal, qui étoit en Hollande, fut mandé; et en arrivant à la cour, il descendit chez le prince comme chez son protecteur, lequel le présenta à Leurs Majestés et au cardinal, desquels il fut fort bien reçu. Quelque temps après, le prince fut en son gouvernement de Bourgogne; et comme la déclaration du mois d'octobre, confirmée par le traité de Ruel, donnoit la

liberté à tous les prisonniers, et rappeloit d'exil tous les bannis qui devoient être mis entre les mains du parlement pour être jugés, la duchesse de Chevreuse revint de Flandre, et le duc de Vendôme de Florence; lequel au lieu de s'aller joindre au duc de Beaufort son fils et aux frondeurs sur le pavé de Paris, pour se venger du cardinal son ennemi, lassé de ses malheurs, et prévoyant que les rois demeurent toujours les maîtres, s'en alla droit à Compiègne saluer la Reine, après lui avoir fait trouver bon; et ensuite il fut voir le cardinal, auquel il témoigna vouloir être de ses amis, et, oubliant toutes choses passées, s'attacher entièrement à sa fortune; et pour s'unir davantage à ses intérêts, il lui demanda en mariage, pour le duc de Mercœur son fils aîné, la plus grande de ses nièces Mancini. La proposition d'un si grand parti chatouilla l'ambition du cardinal, qui en parla à la Reine, laquelle reçut cette nouvelle avec joie, et remercia le duc de Vendôme, et le traita plus favorablement que de coutume. Quelque temps après, le prince de Condé revint de son voyage de Bourgogne, et fut fort mal satisfait du mariage qui se traitoit. Il en fit de grands reproches au cardinal, lui disant que la maison de Vendôme étoit ennemie de la sienne, et qu'après les grandes obligations qu'il lui avoit, il ne devoit pas songer à s'allier avec elle, ni penser à aucun établissement sans sa participation. Le cardinal lui répondit qu'il n'avoit garde de rien faire qui pût lui déplaire, et qu'on avoit seulement proposé cette alliance sans entrer en matière; mais qu'on n'en parleroit plus, puisqu'il ne l'avoit pas agréable. Il ne laissoit pas d'être fort fâché de cette opposition, et il fit

dire par la Reine au duc de Vendôme le déplaisir où il étoit de ne pouvoir répondre à sa bonne volonté; mais qu'il le prioit de demeurer dans ces mêmes sentimens, en attendant que le temps fût plus favorable pour les faire réussir. Dès l'heure, l'autorité avec laquelle le prince agissoit commença d'être à charge au cardinal, et les circonstances qui suivirent le lui rendirent à la fin insupportable : mais il dissimuloit prudemment, et feignoit de n'avoir d'autres pensées ni volontés que les siennes.

Cependant l'argent manquoit à la cour, tous les moyens extraordinaires d'en trouver lui étant ôtés, et les ordinaires ne venant qu'à peine, à cause de la foiblesse du gouvernement. On parloit de la Reine et du cardinal dans Paris avec telle insolence, et toutes les rues étoient si pleines de libelles diffamatoires contre eux, que ces excès l'obligèrent d'y envoyer M. le duc d'Orléans, lequel ayant fait assembler le prevôt des marchands et échevins, leur dit que le Roi avoit intention de revenir à Paris; mais que le peu de respect avec lequel on parloit de lui et de ses ministres l'empêchoit d'y retourner : c'est pourquoi, s'ils avoient envie de jouir de la présence de Leurs Majestés, il falloit qu'ils tinssent la main à réprimer ces désordres. Le prevôt des marchands répondit que la ville étoit si peuplée, qu'elle étoit remplie de gens de différentes humeurs; mais qu'il pouvoit assurer que les marchands et riches bourgeois étoient bien intentionnés, et souhaitoient avec passion de revoir Leurs Majestés dans leur ville; qu'il n'y avoit que la canaille qui étoit insolente, parce qu'elle n'avoit rien à perdre : mais qu'ils alloient

travailler à châtier son audace et les auteurs de ces libelles, si on les pouvoit découvrir. En effet, il y eut un arrêt du parlement contre les auteurs et les imprimeurs de ces écrits séditieux : même il y en eut un de pris, qui fut condamné à être pendu; mais quand il fut au lieu du supplice, la populace s'émut, et se jeta avec furie sur les archers qui l'accompagnoient, et mirent le criminel en liberté. La ville députa au Roi pour l'assurer que les bourgeois n'avoient point contribué à cette sédition, et que ce n'étoit que le menu peuple, dont la licence ne se pouvoit arrêter que par la présence de Leurs Majestés, qui étoit absolument nécessaire. Ces remontrances ne pouvoient rassurer le cardinal, timide de son naturel; et il ne pouvoit se résoudre à ramener le Roi à Paris, où il voyoit le peuple si acharné contre lui. Il y arrivoit même des affaires nouvelles qui l'intimidoient encore davantage, et augmentoient sa crainte : comme un jour des valets de pied du Roi ayant été battus par ceux du duc de Brissac, Matas et Fontrailles leur dirent qu'ils devoient respecter les couleurs qu'ils portoient; mais les autres répondirent, avec un ton de moquerie, que les rois n'étoient plus à la mode, et que cela étoit bon du temps passé. On ne parloit publiquement dans Paris que de république et de liberté, en alléguant l'exemple de l'Angleterre; et on disoit que la monarchie étoit trop vieille, et qu'il étoit temps qu'elle finît.

Ces choses donnoient de grandes inquiétudes à la Reine; et il se passa une affaire dans ce même temps, entre le duc de Beaufort et Jarzé, qui la fâcha encore au dernier point. Le marquis de Jarzé

étoit un gentilhomme d'Anjou, qui avoit beaucoup de vivacité d'esprit et peu de jugement. Il étoit cornette des chevau-légers de la garde, et étoit devenu amoureux de mademoiselle de Saint-Maigrin, dont M. le duc d'Orléans, qui en étoit fort piqué, devint jaloux, et lui fit défendre de lui parler; mais n'ayant pas laissé de continuer, Son Altesse Royale le voyant entrer dedans le Luxembourg, commanda à La Frette, son capitaine des gardes, de le faire jeter par les fenêtres : ce qui eût été fait s'il n'en eût eu avis sur le degré. Depuis il se rendit agréable à la Reine et au cardinal, à cause qu'il parloit beaucoup, et débitoit ce qu'il disoit fort agréablement; même il étoit venu à un tel point de familiarité avec le cardinal, qu'il entroit chez lui à toute heure, quoique cela fût réservé à peu de gens; et il étoit de ses divertissemens particuliers, comme du jeu de la bauchette, qui étoit une espèce de jeu de boule à la mode d'Italie, auquel il se plaisoit fort, et pour lequel il s'enfermoit des après-dînées entières dans des jardins où personne n'entroit. Sa faveur augmentant, il se défit de sa charge entre les mains du comte d'Olonne, et le cardinal le fit pourvoir de celle de capitaine des gardes du corps, en la place du comte de Charost, lorsqu'il fut cassé, comme il a été dit ci-devant : mais l'injustice de sa disgrâce étoit si visible, qu'elle donna matière aux frondeurs d'écrire contre le cardinal, et de déclamer contre lui; tellement que ses meilleurs amis lui remontrant le tort qu'il se faisoit en le tenant éloigné, l'obligea de le rappeler, et de le rétablir dans sa charge. Pour récompenser Jarzé de celle qu'on lui ôtoit, quoiqu'elle ne lui appartînt pas, on lui donna celle de capitaine

des gardes de Monsieur, frère du Roi. Comme il étoit fort dévoué au cardinal, et qu'il parloit souvent inconsidérément, le jour des Barricades, voyant le parlement entrer dans le Palais-Royal, il dit tout haut que si la Reine lui commandoit, il feroit paître l'herbe à tous ces bonnets carrés. Le parlement en voulut informer, mais l'accommodement qui se fit apaisa tout. Ensuite le siége de Paris étant formé, il commanda un corps pour suivre le marquis de La Boulaye dans le Maine, où il vendoit tout le sel des greniers; mais quand il fut arrivé dans ce pays, il reçut la nouvelle du traité de Ruel, qui obligea La Boulaye de mettre les armes bas, et d'obéir au Roi; et Jarzé étant demeuré seul le maître, imposa telle loi qu'il voulut. Quand il fut de retour à la cour, il prôna ses belles actions, et se vanta d'avoir contraint La Boulaye de désarmer, parlant de lui avec dérision. Quand La Boulaye le sut, il dit qu'il n'auroit jamais craint Jarzé, et l'auroit peut-être désarmé lui-même sans les ordres qu'il reçut du parlement; et pour faire cesser son babil, il le fit appeler, et se battit contre lui dans la forêt de Compiègne, où il lui ôta son épée. Cette disgrâce ne l'empêcha pas de retourner à la cour la tête levée comme à l'ordinaire; et tenant le cas secret, il alla se promener à Paris, d'où étant revenu, il dit au cardinal qu'il avoit été aux Tuileries, et que sans vanité il avoit fait quitter le haut du pavé au *roi des halles* : qualité qu'on donnoit à la cour au duc de Beaufort par raillerie, à cause de l'amitié que le peuple lui portoit. Or il faut remarquer que ceux du parti du Roi qu'on appeloit à Paris *mazarins* ne se mêloient point avec les *frondeurs*, et se saluoient seulement avec indifférence. Mais quand

Jarzé eut fait sa cour aux dépens du duc de Beaufort, ce trait de vanité fut rapporté à Paris, et fit résoudre ce duc de s'en venger. Il prit son temps un soir que le commandeur de Souvré donnoit à souper chez Renard à bonne compagnie, dont Jarzé étoit du nombre; et en revenant du Cours, accompagné du maréchal de La Mothe et de quantité de ses amis, il descendit chez Renard, et monta sur la terrasse, où il trouva les potages dressés, et les conviés se lavant les mains pour se mettre à table, lesquels voyant ce gros approcher, attendoient pour se mettre à table qu'il fût passé; mais le duc étant vis-à-vis prit la nappe par un des coins, et dit qu'il y avoit des gens dans la compagnie assez hardis pour se vanter qu'ils lui avoient fait quitter le pavé : ce qui étoit faux; mais que pour leur apprendre à lui porter le respect qu'ils lui devoient, il les enverroit souper ailleurs. Et en disant cela renversa la table et tous les plats qui étoient dessus; puis apercevant le duc de Candale, qui étoit son cousin germain, il lui dit que cela ne le regardoit pas, et qu'il étoit son serviteur : mais il lui répondit qu'il ne recevoit point son compliment, et qu'il tenoit l'injure faite à lui-même, puisqu'il étoit de la troupe, et qu'il en auroit la raison avec le temps. Aussitôt ils se séparèrent, et se retirèrent chacun chez eux. Jarzé, offensé sensiblement, voulut obliger le duc de Beaufort de lui faire raison; mais il le refusa tout net. Le duc de Candale l'envoya appeler par le comte de Moret; et il lui répondit qu'il ne sortiroit point de Paris, et qu'il se battroit volontiers dans l'enclos des murailles de la ville, ne pouvant aller à la campagne parce qu'il n'y trouvoit pas sa sûreté, à cause que le cardinal Mazarin son en-

nemi le faisoit épier pour le faire arrêter. Le duc de Candale, par une raison contraire, ne voulut pas se battre dans Paris, n'y trouvant pas aussi sa sûreté, à cause que le peuple, idolâtrant le duc de Beaufort comme il faisoit, eût mis en pièces ceux qu'il eût trouvés l'épée à la main contre lui. Ainsi le duc de Beaufort ne se battit point, et l'affaire se termina par le combat de quelqu'un de ses serviteurs et de ceux du duc de Candale, lequel fit grand bruit de ce refus, parlant du duc de Beaufort avec beaucoup de colère et de mépris; mais il le laissa dire sans s'en mettre en peine, croyant avoir sa réputation si bien établie, qu'elle ne pouvoit recevoir aucune atteinte. Pour mettre sa personne encore plus en sûreté, il se logea dans la rue Quinquempoix, environné de peuple, où il se fit marguillier de la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs. Là, étant gardé et entouré de la populace, il se mit à couvert de l'insulte de tous ses ennemis.

Toutes ces choses donnoient bien de la peine à l'esprit de la Reine, qui étoit combattue de raisons différentes. D'un côté elle avoit grande répugnance à rentrer dans Paris, où elle prévoyoit qu'elle auroit peu d'autorité, et l'extrême crainte du cardinal Mazarin l'en détournoit aussi; mais de l'autre elle voyoit que plus elle retardoit d'y retourner, plus les affaires empiroient, et qu'il n'y avoit que sa présence qui pût rétablir l'autorité royale et réprimer l'audace des séditieux, outre qu'il étoit impossible d'avoir de l'argent que par cette voie. Après avoir balancé les raisons de part et d'autre, enfin les dernières considérations l'emportèrent, et la firent résoudre, quoiqu'à regret, de ramener le Roi dans Paris; elle en assura les dépu-

tés de la ville, qui vinrent en ce temps-là à Compiègne, et leur ordonna de le dire à l'hôtel-de-ville. En effet, après que le roi d'Angleterre, venant de Hollande, eut passé par la cour, où il fut reçu magnifiquement, la Reine partit le 17 d'août, et vint coucher à Senlis; et le 18 elle dîna au Bourget, où une grande affluence du peuple de Paris vint pour voir le Roi. L'après-dînée, il fut rencontré au bout du faubourg Saint-Denis par le duc de Montbazon, gouverneur de la ville, et les prevôt des marchands et échevins, qui témoignèrent à Leurs Majestés l'extrême joie où étoit tout le peuple de les revoir dans Paris. En effet, la foule étoit si grande dans les rues pour voir le Roi, que son carrosse ne pouvoit passer; toutes les fenêtres étoient pleines de monde, et les gouttières et toits des maisons étoient couverts de gens à cheval dessus. La joie qu'ils eurent de la vue du Roi fut un peu tempérée par le déplaisir qu'ils reçurent de celle du Mazarin, qui étoit à la portière du carrosse de Sa Majesté, près du prince de Condé, qui les remenoit dans Paris, comme il avoit promis.

Le Roi arriva de nuit au Palais-Royal, où le duc de Beaufort et le coadjuteur attendoient pour le saluer. Ils furent reçus fort froidement de la Reine, parce qu'ils ne voulurent point voir le cardinal : ce qui fut cause qu'ils ne la virent plus depuis. Le lendemain, toutes les cours souveraines vinrent rendre leurs respects à Leurs Majestés; et pour faire voir le Roi au peuple, on le fit aller à cheval, le jour de Saint-Louis, du Palais-Royal aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, et quelques jours après la ville lui donna à collation dans son hôtel. Mais l'autorité n'en fut pas rétablie

pour cela : les frondeurs continuèrent à parler du gouvernement et du ministre à l'ordinaire ; ils demeuroient dans Paris sans voir le Roi ni la Reine : qui étoit une chose sans exemple ; et Sa Majesté ne les osoit châtier, à cause du peuple qui les soutenoit ; et il falloit qu'elle dissimulât cette injure, sans en témoigner de ressentiment. D'un autre côté, dans le cabinet elle étoit contrainte d'endurer la hauteur de l'esprit du prince de Condé, lequel, glorieux des services qu'il lui avoit rendus, vouloit tout gouverner à sa mode, et gourmandoit le cardinal avec mépris dès qu'il trouvoit la moindre contrariété à ses désirs.

Durant cet été les troubles recommencèrent en Provence, où l'on avoit mis les armes bas par le traité de Ruel ; mais les jalousies continuèrent entre le comte d'Alais et le parlement, soutenu du comte de Carces ; et les esprits s'échauffèrent tellement de part et d'autre, qu'on reprit les armes, et le comte d'Alais empêcha les vivres d'entrer dans Aix. En Guyenne, les affaires commencèrent aussi à s'y brouiller : car le duc d'Epernon s'étoit mis la vanité tellement dans la tête, que quoiqu'il ne fût qu'un simple gentilhomme dont le père avoit été élevé par la faveur de Henri III, il s'imaginoit être prince, sous ombre que sa mère étoit de la maison de Grailli-Foix, laquelle sortoit des derniers comtes de Foix. Sur cette chimère, il vivoit en prince à Bordeaux, et traitoit la noblesse et le parlement avec une telle gloire, et si fort du haut en bas, qu'il irrita les esprits de tous les ordres du pays, lesquels ne pouvant souffrir cette façon d'agir, perdirent tout respect pour lui, et le chassèrent de Bordeaux par un soulèvement général, afin d'éviter sa

vengeance. Il se retira en sa maison de Cadillac, où il se servit de l'autorité du Roi et assembla des troupes pour les châtier; mais beaucoup de noblesse s'étant jetée dans le parti de la ville et du parlement, arma pour leur service, et mit assez de troupes sur pied pour lui résister; et même Chambaret, ancien maréchal de camp, étant sorti avec six mille hommes, mit le siége devant Libourne; mais le duc d'Epernon vint au secours, et le battit; et dans la retraite Chambaret demeura mort sur la place. Sur ces nouvelles, la Reine ayant tenu conseil, prit la résolution de soutenir les gouverneurs en Provence et en Guienne, sur ce que représentant le Roi, il n'appartenoit pas aux parlemens ni aux villes de prendre les armes contre eux; mais ils devoient s'adresser à la Reine pour se plaindre s'ils en avoient sujet. Quoique l'affaire fût pareille dans les deux provinces, le prince de Condé y mettoit différence selon sa passion : car il vouloit que le Roi protégeât le comte d'Alais parce qu'il étoit son cousin germain, et qu'il châtiât le parlement d'Aix, le comte de Carces, le président d'Oppède, et les plus mutins. Et au contraire, parce qu'il n'aimoit pas le duc d'Epernon, il vouloit qu'on l'ôtât de son gouvernement pour satisfaire les peuples de Guienne, et les remettre dans leur devoir. Ce ne fut pas le sentiment du maréchal de Villeroy, qui étoit d'avis que l'affaire fût traitée d'égal des deux côtés; et cette contradiction à l'opinion du prince lui attira une dispute contre lui, et fut cause qu'il le traita fort rudement. Le cardinal appuyoit le duc d'Epernon, parce qu'il avoit envie de marier sa nièce Martinozzi au duc de Candale son fils; et il cachoit sa pensée, de peur de dé-

plaire au prince. Pour pacifier ces troubles, on envoya d'Etampes, conseiller d'Etat, à Aix; lequel ayant conféré avec le parlement, trouva des tempéramens pour accommoder les affaires: dont le comte d'Alais étant demeuré d'accord, le Roi envoya une déclaration qui fut vérifiée; et ensuite le comte fit son entrée dans Aix, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur, mais grande défiance des deux côtés. La Guienne ne fut pas si facile à contenter: car la Reine ayant donné la charge de gouverneur de Monsieur au maréchal Du Plessis, le dépêcha en Guienne pour trouver un moyen d'accommodement. Mais ceux de Bordeaux ayant donné leurs armes à commander à Sauvebœuf et à Théaubon, mirent le siége devant le château Trompette, qu'ils attaquèrent par tranchées; et l'ayant miné par deux endroits, s'en rendirent maîtres dans l'automne, et délivrèrent par là Bordeaux d'une citadelle qui l'incommodoit fort. Durant ce siége le maréchal Du Plessis s'étant avancé jusqu'à Lormont, manda au parlement qu'il désiroit entrer dans la ville pour conférer avec lui de la part de la Reine: mais on lui répondit qu'on ne pouvoit entrer avec lui en négociation que le château Trompette ne fût pris, et qu'après on l'écouteroit. Cette réponse déplut à la cour, et l'obligea d'envoyer deux huissiers du conseil pour interdire le parlement de Bordeaux. Cette rigueur aigrit davantage les esprits, qui envoyèrent au maréchal Du Plessis lui dire qu'il ne pouvoit être reçu dans la ville; mais qu'ils consentoient que son frère l'évêque de Comminges y entrât. Il partit aussitôt de Lormont; et ayant parlé aux commissaires nommés par le parlement, il trouva si peu de dispositions à l'ac-

commodement, qu'il retourna sans rien faire près de son frère, qui se retira à Blaye, et manda au comte Du Dognon de s'avancer avec l'armée navale. Ce comte entra dans la Garonne, où il combattit les vaisseaux bordelais, qui se retirèrent tout percés de coups de canon à l'abri de l'artillerie de la ville. En même temps le comte Du Dognon fit une descente, et attaqua Sauvebœuf et le marquis de Lusignan près de Langon, lesquels se retirèrent dans Bordeaux après une chaude escarmouche. Alors le parlement ne fut plus si fier, et renvoya des députés au maréchal Du Plessis, lequel enfin leur persuada d'obéir à la Reine. Ils s'y soumirent à certaines conditions, entre autres que le château Trompette demeureroit en leur puissance; mais qu'ils obéiroient aux ordres du duc d'Epernon. La déclaration du Roi sur cet accord fut vérifiée à Bordeaux, et aussitôt on mit les armes bas; mais le duc d'Epernon n'osa entrer dans la ville, ne s'y croyant pas en sûreté, et se retira dans Agen. Ainsi ce désordre fut plutôt plâtré qu'éteint, car les jalousies et défiances continuèrent plus que jamais; mais la Reine fut contrainte de relâcher de son autorité, ne pouvant mettre ordre à tant d'affaires à la fois dedans et dehors le royaume.

Le duc d'Epernon continuant dans sa chimère de vanité, et se prévalant de l'envie que le cardinal avoit de faire épouser sa nièce au duc de Candale, demanda de tenir le rang de prince à la cour, comme les bâtards de France et les maisons de Savoie et de Lorraine. Quoique cette demande ne fût pas raisonnable, et qu'il ne fût pas en la puissance du Roi de la lui accorder, parce que les princes ne se peuvent pas faire par une

lettre patente ni un grand sceau, mais par la seule naissance, néanmoins le cardinal, qui ne savoit point les règles, et ne connoissoit point le dedans de la France, écouta cette proposition; et le prince de Condé en ayant ouï parler, demanda que le même avantage fût accordé à la maison de Bouillon, nommée de La Tour. Le prince de Conti en même temps insista pour le prince de Marsillac et la maison de La Rochefoucauld; et ensuite ceux de Rohan, qui avoient déjà commencé d'en jouir, firent du bruit, et le duc de La Trémouille le demanda avec empressement. Quand ce bruit fut épandu dans la cour, tous les gens de qualité en furent offensés, prétendant qu'on ne pouvoit, sans leur faire injure, mettre cette distinction entre eux, contre l'ancien usage du royaume : et pour empêcher que cela ne s'exécutât, Manicamp, Saint-Luc, Saint-Maigrin et le marquis de Cœuvres s'assemblèrent, poussés à cela par la Reine, et résolurent de parler à leurs amis pour se joindre à eux. En effet, l'assemblée augmenta jusqu'à trente personnes, qui se trouvèrent le lendemain chez le marquis de Montglat, maître de la garde-robe du Roi, où on signa une association pour empêcher cette nouveauté, avec promesse de ne se point abandonner les uns les autres, et de demeurer unis. Par le même écrit, toute la noblesse du royaume fut exhortée de se joindre à une cause si juste, et de signer cette union. Tous les jours on s'assembloit; et la pelote grossissant, la salle du marquis de Montglat n'étant pas assez grande pour tenir tant de monde, il fut résolu de prendre la maison du marquis de Sourdis pour le lieu de l'assemblée.

Sur ces nouvelles, il vint des gentilshommes de toutes les provinces de France pour signer, et ceux du parti de la Fronde s'y mêlèrent aussi, lesquels commencèrent à parler d'affaires plus importantes que celles dont il s'agissoit : mais comme le sujet de l'assemblée étoit pour empêcher la multiplication des princes, il fut arrêté qu'on ne parleroit que de cela, et qu'on députeroit aux princes bâtards de France et à ceux de Lorraine et de Savoie, pour les supplier de se joindre à la noblesse, puisqu'il y alloit de leur intérêt d'empêcher que des particuliers s'élevassent à leur égal, n'y ayant que la naissance qui le pût faire. Les princes se trouvèrent chez le duc de Vendôme pour recevoir la députation; et le lendemain ce duc vint à l'hôtel de Sourdis assurer la noblesse, de la part des princes, de leur jonction avec elle. On députa aussi chez les ducs et pairs qui étoient chez le duc d'Uzès, qui promirent aussi leur union, et de s'opposer à l'entreprise qu'aucun de leur corps voudroit faire pour s'élever au dessus des autres. Le duc de Schomberg en vint donner parole aux gentilshommes de leur part. Le clergé fut prié de s'assembler extraordinairement pour ce sujet; et les députés de la noblesse le furent prier de ne l'abandonner pas en cette occasion, puisque de tout temps l'Eglise et elle avoient toujours pris les intérêts l'une de l'autre. L'archevêque d'Embrun, de La Feuillade, vint un jour après offrir à la noblesse union et service, avec assurance que le clergé suivroit son ancienne coutume, qui étoit de ne se point séparer d'intérêts d'avec elle. Cependant la Reine apprenant que la salle de l'hôtel de Sourdis ne pouvoit suffire pour tenir le grand nombre

de noblesse qui abordoit de toutes parts, et que cette assemblée devenoit dangereuse, parce qu'étant composée de plusieurs sortes d'esprits, il y en avoit qui parloient de la réformation de l'Etat, et de demander les Etats-généraux qu'elle avoit convoqués durant le siége de Paris, elle résolut, ne se sentant pas assez forte pour la rompre, d'y envoyer les maréchaux de France pour y présider, et empêcher qu'il ne s'y traitât d'aucune affaire qui choquât son autorité. Les maréchaux d'Estrées, de Schomberg, de L'Hôpital et de Villeroy y vinrent pour ce sujet; lesquels ayant assuré la noblesse de la protection de Leurs Majestés, dirent qu'ils étoient venus de leur part pour conférer avec l'assemblée, et chercher les moyens de la satisfaire. Comme l'affluence étoit si grande qu'elle ne pouvoit plus tenir dans cette salle, le maréchal de L'Hôpital offrit la sienne, qui étoit beaucoup plus grande; et le lendemain on s'y assembla. Les maréchaux assurèrent la compagnie que la Reine ne donneroit aucun rang de prince qu'à ceux qui étoient nés tels, et qu'ils avoient ordre de lui en donner parole de sa part. On délibéra là dessus pour l'exécution de cette promesse, et en chercher la sûreté. La Reine offroit un brevet, mais on vouloit une déclaration vérifiée en parlement. La Reine n'y vouloit pas consentir, disant que ce n'étoit pas au parlement à se mêler du rang des grands de l'Etat, ni des honneurs du Louvre, qui dépendoient purement de la volonté du Roi; mais comme elle vouloit, de quelque façon que ce fût, faire séparer l'assemblée qu'elle avoit fomentée elle-même, ne croyant pas qu'elle iroit si loin, elle envoya tous les gentilshommes de la maison du Roi, de la sienne, de

celle de Monsieur, de Son Altesse Royale et de Madame, pour fortifier son parti; si bien que quand on vint à la délibération, quoique les frondeurs opinassent à la déclaration, les deux tiers des voix furent à se contenter du brevet, selon la volonté de la Reine. Ainsi l'assemblée fut rompue, et les députés furent nommés pour aller remercier Leurs Majestés et Son Altesse Royale. Le cardinal souhaitoit fort, pour l'honneur du monde, d'être aussi remercié; mais comme cela n'avoit pas été résolu dans l'assemblée, où on n'eût osé le proposer à cause des frondeurs qui s'y seroient opposés, quand tout fut séparé, le maréchal de Villeroy, pour le contenter, sans mission et de son chef, prit quatre de ses amis, et l'alla remercier de la part de la noblesse, qui n'étant plus assemblée, ne le pouvoit désavouer. Le cardinal les reçut en audience, et les reconduisit en cérémonie, comme s'ils eussent été tous de bons députés.

La Reine n'étoit pas plus tôt sortie d'une affaire, qu'elle rentroit dans une autre. Elle étoit dans Paris sans autorité; la licence du peuple étoit aussi grande qu'avant son retour, et les frondeurs rouloient sur le pavé la tête haute, sans rien craindre, et sans voir le Roi. L'argent manquoit entièrement; et dès que le siége de Paris fut fini, la Reine voyant que le maréchal de La Meilleraye n'étoit pas propre à la surintendance des finances, l'en avoit déchargé, et d'Aligre et Morangis en eurent seuls l'administration comme directeurs; mais Sa Majesté voyant que tout alloit trop lentement, et que les affaires se ruineroient faute d'argent, fit revenir d'Emery, à la persuasion des gens d'affaires, et selon le désir du cardinal: elle

lui joignit d'Avaux par honneur seulement, car il ne se mêloit de rien.

Si la Fronde donnoit de la peine à la Reine, le prince de Condé lui en donnoit encore plus : car il prenoit les choses d'une telle hauteur, qu'il vouloit que dans le conseil tout passât à son avis, et il traitoit le cardinal comme un homme qui ne subsistoit que par lui. Il le pressa de donner le Pont-de-l'Arche au duc de Longueville, comme il avoit été accordé par le traité de Ruel : mais le cardinal lui avoit promis à dessein de ne le pas faire, à cause que ce duc tenant Caen et Dieppe, il eût été maître de la Normandie. Il retarda le plus qu'il put l'exécution de cet article; et enfin se voyant persécuté par le prince, il s'excusa sur la volonté de la Reine, qui s'y opposoit formellement; mais le prince, qui savoit le pouvoir qu'avoit le cardinal sur l'esprit de Sa Majesté, ne se contenta pas de ces raisons, et le gourmanda au dernier point; et sur ce qu'il éleva sa voix pour répondre, le prince lui passa la main devant le nez, comme pour lui donner une nasarde, et lui dit en se moquant : « Adieu, Mars ! » et sortit de sa chambre dans le dessein de ne le plus voir. Le duc de Beaufort et le coadjuteur furent sur ce bruit à l'hôtel de Condé lui offrir leurs services contre le cardinal. Ils furent reçus à bras ouverts, et dans leur conversation on n'oublia rien de tout ce qui se peut dire d'outrageant contre lui. Mais la Reine voyant qu'elle ne se pouvoit maintenir contre la Fronde sans l'appui du prince, fut contrainte de plier, et de donner le Pont-de-l'Arche au duc de Longueville; et par ce moyen le cardinal se raccommoda avec le prince, au grand déplaisir des

frondeurs. Les médiateurs de cette réconciliation étoient le maréchal de Gramont et Chabot, qui portoit le titre de duc de Rohan. Ce dernier étoit fort attaché au prince, qui l'avoit fort aidé à cette haute fortune; et il étoit aussi fort bien avec le cardinal, qui se servoit de lui pour modérer les boutades du prince, et le ramener à la raison.

Jarzé croyant que le prince seroit toujours le maître, et que le cardinal ne pourroit jamais se passer de lui, le rechercha avec soin, et lui voulut faire croire qu'il étoit fort dans ses intérêts. Le prince ne négligea point l'offre, et fut bien aise de se l'acquérir pour savoir par lui ce qui se passeroit de plus particulier dans le Palais-Royal. Or Jarzé étoit fort ami du duc de Candale, lequel il persuada de s'attacher aux intérêts du prince; et il lui dit son dessein, et qu'il vouloit faire le duc de Candale son serviteur. Un jour, il l'entretint long-temps sur ce sujet dans sa chambre: dont le duc de Rohan fut étonné, et dit au prince qu'il étoit surpris des grandes conversations qu'il avoit avec cette tête sans cervelle; sur quoi il lui répondit que cet homme lui étoit utile, parce qu'il s'étoit donné à lui, et qu'il l'informoit de tout ce qui se faisoit et disoit chez la Reine et le cardinal, et même qu'il alloit attirer le duc de Candale dans ses intérêts. Ce discours fut rapporté au cardinal le jour même par le duc de Rohan: dont il fut fort étonné, principalement à cause que Jarzé savoit bien le mariage qu'il prétendoit faire d'une de ses nièces avec le duc de Candale à l'insu du prince; et cependant il le lui vouloit débaucher. Il dissimula sur l'heure son déplaisir, et en avertit la Reine, avec laquelle il chercha les moyens

de perdre Jarzé sans que le prince y fût mêlé. Il s'étoit mis dans la tête qu'il n'étoit pas mal avec la Reine, et que s'il vouloit lui faire galanterie il seroit bien reçu; et même qu'il se rendroit si considérable, qu'étant appuyé du prince, il pourroit supplanter le cardinal. Dans cette vision il s'assujétit fort auprès d'elle, étant toujours propre et bien vêtu, et s'attacha près de madame de Beauvais, première femme de chambre de Sa Majesté, et lui fit confidence de son dessein. Cette dame goûta sa proposition; et comme elle n'étoit pas ennemie de nature, et qu'elle avoit toujours mené une vie de plaisir, elle s'offrit d'être la confidente de son amour. Et comme il n'osoit pas se déclarer à la Reine même, un jour qu'il fut se promener à Armanvillers en Brie chez Beringhen, premier écuyer du Roi, où il séjourna quatre ou cinq jours, il écrivit à madame de Beauvais, et lui manda que quoi qu'il fût dans un fort beau lieu et en bonne compagnie, où on faisoit grande chère, il s'ennuyoit au dernier point, ne pouvant avoir de joie quand il étoit séparé de ce qu'il aimoit; et qu'il la prioit de lui rendre de bons offices, lui faisant fort bien entendre que c'étoit de la Reine qu'il parloit. Madame de Beauvais montra la lettre à Sa Majesté, et lui dit tout ce qu'il falloit pour servir son ami, selon son inclination naturelle; mais la Reine reçut cela fort froidement, et le rendit au cardinal, avec lequel elle l'avoit concerté. Quand Jarzé fut de retour, dès qu'il se présenta devant elle au sortir de la messe, en présence de tout le monde elle lui dit qu'elle ne l'avoit jamais cru trop sage; mais qu'elle n'eût pas pensé qu'il eût été achevé fou; qu'il tenoit de son grand-père maternel, le maréchal de Lavardin,

qui avoit été chassé pour avoir voulu faire le galant de la reine Marie sa belle-mère; qu'elle le trouvoit bien insolent de se présenter devant elle après l'audace qu'il avoit eue; qu'il étoit un bel homme pour l'oser seulement regarder; et qu'il sortît du Palais-Royal, où elle lui défendoit de jamais rentrer, ni de se présenter devant elle; et qu'elle ne le vouloit jamais voir. Jarzé sortit tout confus, et alla trouver le prince de Condé pour lui conter l'affront qu'il venoit de recevoir : celui-ci lui promit sa protection, et qu'il le rétabliroit, à la barbe du cardinal. Et en effet il l'entreprit hautement : mais le cardinal dit qu'il ne pouvoit pas se mêler d'une affaire de cette nature qui regardoit la personne de la Reine, laquelle tint ferme jusqu'au bout. Madame de Beauvais fut enveloppée dans cette disgrâce; car elle eut ordre de se retirer en sa maison de Gentilly, où elle fut un an, et puis elle fut rappelée près de Sa Majesté.

Comme l'esprit de l'homme ne se contente jamais, le duc de Longueville n'eut pas plus tôt le Pont-de-l'Arche, qu'il jeta les yeux sur le Havre-de-Grâce pour s'en rendre maître. C'étoit la plus considérable place de Normandie, laquelle étoit exempte de sa juridiction; et c'est ce qui lui en donnoit le plus d'envie. Le cardinal de Richelieu l'avoit laissée au duc de Richelieu son petit-neveu, sous la tutelle de la duchesse d'Aiguillon, laquelle tenoit son neveu fort de court, quoiqu'il commençât à être d'âge à goûter les plaisirs du monde. Le prince de Condé voulut favoriser le dessein du duc de Longueville pour s'emparer du Havre; et pour ce sujet il fit mille caresses à ce jeune duc pour le gagner. Cela lui réussit aisé-

ment; car il étoit las d'être sous le gouvernement de sa tante, et il ne désiroit autre chose que d'être sous sa foi, et de vivre en liberté dans les divertissemens de son âge; et c'est de quoi les jeunes gens qui étoient près du prince le flattoient le plus. Or, pour le brouiller tout-à-fait avec la duchesse d'Aiguillon et les rendre irréconciliables, on le fit devenir amoureux de madame de Pons, fille de Du Vigean et veuve de Pons, frère de Miossens, de la maison d'Albret; et on ménagea si bien cette affaire, qu'un jour le prince fut à Trie chez le duc de Longueville, où le duc de Richelieu et madame de Pons se trouvèrent; et là sans bruit et en cachette on les fit épouser. Aussitôt on mit dans la tête à ce duc qu'il devoit être maître de son bien, présentement qu'il étoit marié, et principalement du Havre-de-Grâce, étant ridicule qu'une place de cette conséquence fût entre les mains d'une femme. Ces conseils l'obligèrent d'aller au Havre pour s'en rendre maître. Il y fut reçu avec beaucoup d'honneur; mais celui que la duchesse d'Aiguillon y avoit mis lui garda fidélité, et demeura le plus fort dans la citadelle. Dès que la nouvelle de ce mariage fut sue à la cour, la Reine fut extrêmement surprise; car, sachant que le duc étoit dans le Havre, elle ne douta point qu'il n'en fût le maître, et par conséquent le duc de Longueville. Cette entreprise lui paroissoit si hardie, qu'elle en crevoit de dépit, sans oser témoigner son déplaisir, à cause de sa foiblesse et de la puissance du prince. Le cardinal en étoit au désespoir; et la protection du prince lui devenoit onéreuse, parce qu'elle dégénéroit en tyrannie. Il vouloit emporter tout de haute lutte: comme depuis peu le chan-

celier lui refusant de sceller quelques lettres, il lui présenta le poing en le menaçant. Ces façons d'agir mettoient la Reine dans de grands embarras : car, nonobstant les peines que le prince lui donnoit, elle croyoit ne se pouvoir passer de lui, à cause de la haine que les frondeurs et tout le peuple portoient au cardinal, lesquels l'accableroient sans doute s'il étoit abandonné du prince. Dans l'incertitude où elle étoit, ne sachant quel parti prendre, la duchesse d'Aiguillon, outrée du mariage de son neveu, se voyant déchue de l'espérance de l'allier à un des plus grands partis de France, vint trouver Sa Majesté pour lui faire ses plaintes. Elle la trouva dans une aussi grande colère qu'elle, lui disant qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour s'en venger; mais qu'elle étoit dans l'impuissance de le faire. La duchesse lui répondit qu'elle ne connoissoit pas ses forces; qu'elle seroit plus puissante qu'elle n'étoit quand elle voudroit, et qu'il y avoit un coup beau à faire. La Reine la voulant faire expliquer davantage, elle lui fit entendre que, pour rentrer dans son autorité, elle devoit s'assurer de la personne du prince, qui la tenoit comme en tutelle; et que les frondeurs, qui ne l'aimoient pas, en seroient fort aises, et redeviendroient par là serviteurs de Sa Majesté. La Reine d'abord rejeta ce conseil comme trop périlleux, et l'attribuant à la passion de la duchesse; mais, en ayant conféré avec le cardinal, ils ouvrirent tous deux les yeux, et demeurèrent d'accord que le prince s'alloit rendre tellement puissant, que quand le Roi seroit majeur il ne seroit pas en son pouvoir de le détruire; et que les frondeurs, qui n'étoient pas de si grande qualité, n'étoient pas tant à

craindre. Durant ces irrésolutions, la duchesse de Chevreuse, qui voyoit quelquefois la Reine, se souvenant de l'ancienne familiarité qu'elle avoit eue autrefois avec elle, s'avança de lui dire qu'elle trouvoit Sa Majesté fort chagrine. Elle lui répondit qu'elle en avoit sujet, et qu'elle étoit persécutée de tous côtés. Sur quoi la duchesse lui repartit que si elle vouloit parler des frondeurs qui étoient tous de ses amis, elle lui répondoit qu'ils seroient ravis de lui rendre service, et que la raison pourquoi ils ne lui rendoient point leurs respects étoit à cause de la haine qu'elle leur portoit, laquelle ils attribuoient aux mauvais offices que le prince et le cardinal leur rendoient; et qu'ils n'osoient mettre le pied chez elle, de peur de lui déplaire, et de n'y pas trouver leur sûreté tant que le prince auroit crédit près d'elle. La Reine dit qu'on ne pouvoit être son serviteur si on n'étoit ami du cardinal: sur quoi la duchesse répliqua que si le cardinal vouloit être de leurs amis, ils seroient ravis d'être des siens, et qu'elle se chargeoit de leur en parler si Sa Majesté le trouvoit bon. La Reine lui ayant permis, elle en parla au coadjuteur et à la duchesse de Montbazon, qui avoit tout pouvoir sur l'esprit du duc de Beaufort; et Ondedei eut une grande conférence en cachette avec le marquis de La Boulaye, qui promit de servir la Reine. Le cardinal avoit grande peur que le prince ne découvrît cette menée, durant laquelle il témoignoit plus de haine et de défiance que jamais contre les frondeurs.

Or sur ce que les brouilleries de l'Etat et le défaut d'argent empêchoient de payer à l'ordinaire les rentes de l'hôtel-de-ville, les rentiers s'assemblèrent, et

élurent pour leur syndic Joly, conseiller au châtelet, homme entièrement dévoué au coadjuteur. Un soir que ce Joly étoit en carrosse par la ville, on tira un coup de pistolet qui perça ses mantelets sans le blesser, et sans qu'on pût savoir d'où ce coup étoit parti. Aussitôt le bruit s'épandit qu'on avoit voulu tuer le syndic des rentiers, et que c'étoit le cardinal qui en étoit l'auteur. Le lendemain matin, la rumeur s'augmentant, le marquis de La Boulaye se trouvant dans le Palais, mit l'épée à la main; et pensant exciter une sédition par le crédit qu'il s'étoit acquis parmi le peuple depuis le siége de Paris, cria qu'on avoit voulu tuer le syndic des rentiers; qu'il ne le falloit pas endurer; qu'on fermât les boutiques, et qu'on tendît les chaînes. Il eut beau faire du bruit, personne ne lui obéit: mais seulement les marchands du Palais et ceux du quai des Orfèvres, craignant qu'on ne pillât leurs maisons, chargèrent leurs arquebuses, et en firent prendre à leurs valets, pour être en état de défense en cas de désordre. Ces sortes de gens, peu entendus à ce métier, ne faisoient que tirer en l'air: tellement que le soir, les courtauds de boutique de la place Dauphine tiroient incessamment sans savoir pourquoi; et baissant trop bas le bout de leurs armes, donnèrent de deux balles dans le carrosse du prince de Condé, qui retournoit à vide à neuf heures du soir, et passoit sur le Pont-Neuf, au clair de la lune, pour retourner à l'hôtel de Condé. Sur la minuit, le carrosse fut requerir le prince chez le maréchal de Gramont, où il avoit soupé, et ses valets de pied lui contèrent ce qui étoit arrivé. Aussitôt tout le monde accusa les frondeurs d'avoir attenté contre la

vie du prince, parce qu'ils voyoient bien qu'ils n'auroient jamais de part aux affaires tant qu'il subsisteroit; et sur cette conjecture beaucoup de gens l'accompagnèrent chez lui pour empêcher qu'on n'entreprît sur sa personne. Le lendemain, il fut trouver la Reine, à laquelle il se plaignit de la conspiration faite contre sa vie. Là il y eut un grand conseil, où il fut résolu, à cause de la foiblesse de l'autorité royale, de présenter requête au parlement, pour demander justice de ceux qui avoient été si hardis que de conspirer contre la vie du premier prince du sang de France. On prétendoit, sans désigner personne, vérifier par les informations que c'étoient les frondeurs qui en étoient complices, et qu'on leur feroit faire leur procès, par lequel on les châtieroit de toutes leurs rebellions passées. Le lendemain, la requête du prince fut présentée, sur laquelle le parlement ordonna qu'il seroit informé de cette action, et que le marquis de La Boulaye seroit pris au corps, pour avoir voulu faire émouvoir le peuple. Ce marquis, étonné de cet arrêt, fit dire au cardinal qu'il savoit bien que c'étoit par son ordre qu'il avoit fait tout ce bruit, et qu'il le prioit de le tirer de cet embarras. En effet, il lui envoya des chevaux de son écurie, avec ordre secret aux gouverneurs des places frontières de lui donner toute assistance. Ainsi il se sauva hors du royaume, sans que personne connût la fin de cette intrigue: au contraire, tout le monde croyoit que le cardinal fût son plus grand ennemi et principal persécuteur. Jamais on n'a pu bien découvrir les motifs du cardinal dans cette affaire; mais les plus éclairés de la cour ont cru qu'il fit ce qu'il put, de concert avec les fron-

deurs, pour émouvoir une sédition, dans la pensée que le prince, hardi comme il étoit, sortiroit lui-même pour l'apaiser, et qu'il le feroit assommer dans le tumulte, sans qu'on pût connoître ni soupçonner d'où le coup fût venu. Mais plus il cherchoit sous main des moyens de le perdre, plus il faisoit paroître de zèle pour son service, et de reconnoissance des obligations qu'il lui avoit; et plus la Reine souhaitoit de le ruiner, plus elle témoignoit de passion de venger l'injure qu'il avoit reçue, et de désir de pousser les frondeurs. Ainsi finit cette année: nous verrons dans la suivante la fin de toutes ces intrigues.

SEIZIÈME CAMPAGNE.

[1650] Au commencement de cette année, le prince de Condé continua ses poursuites au parlement, pour avoir raison du prétendu assassinat attenté contre sa personne. On travailloit aux informations, et la Reine étoit ravie de cet accident, parce que son autorité étant usurpée, tant par le prince qui se rendoit le maître sous ombre de la servir, que par les frondeurs qui lui résistoient de crainte d'être châtiés pour le passé, elle espéroit, de quelque côté que la chance tournât, se venger de l'un ou de l'autre. Comme il lui étoit important, pour maintenir Paris dans le devoir, qu'il y eût un gouverneur à sa dévotion, et que le duc de Montbazon n'en pouvoit plus faire la charge par son extrême vieillesse, elle en fit pourvoir le maréchal de L'Hôpital, homme fort zélé

au service du Roi, et attaché au bien de l'Etat. Quoiqu'elle eût fort souhaité de secouer le joug de tous ceux qui vouloient brider son pouvoir, elle étoit tellement lasse de la fierté du prince, qu'elle penchoit plus du côté des frondeurs, lesquels la duchesse de Chevreuse avoit disposés à la servir; et elle avoit manié leurs esprits de sorte que le coadjuteur, le plus habile de tout le parti, fut voir le soir le cardinal en habit déguisé, par une porte de derrière. Ces visites cachées recommencèrent souvent; et la duchesse de Montbazon répondit de la conduite du duc de Beaufort, qu'elle gouvernoit absolument. Le président de Bellièvre fut employé dans cette négociation, lequel conseilla au duc de Beaufort d'aller voir le prince de Condé sur son affaire, à cause que n'étant point nommé dans l'accusation, on trouveroit à redire s'il n'y alloit pas, et on prendroit sur cela prétexte de le charger encore davantage. Il fut chez le prince sans le trouver; et sachant qu'il soupoit chez le maréchal de Gramont, il s'y en alla, où il trouva la compagnie prête à se mettre à table, laquelle fut fort surprise de sa venue, parce qu'il étoit d'une cabale opposée à la leur. Il entra néanmoins fort hardiment, et dit au prince qu'ayant su que quelques personnes avoient attenté contre lui, il venoit lui offrir son service. Le prince le reçut fort civilement, et lui répondit qu'il le remercioit de sa bonne volonté; que le parlement faisoit informer de cette action, et que ceux qui se trouveroient coupables seroient punis si on les pouvoit découvrir; et en même temps il le pria à souper avec lui. Il accepta cette offre, et se mit à table, au grand étonnement de toute l'assem-

blée, qui fut contrainte par sa présence; mais il y demeura de peur qu'on n'imputât son refus à timidité, et pour faire voir que sa conscience ne lui reprochoit rien, et qu'il ne craignoit personne de la compagnie. Cette aventure causa beaucoup de frayeur au cardinal; car dès qu'il sut que le duc de Beaufort soupoit avec le prince, il crut qu'ils s'étoient raccommodés à ses dépens, et s'étoient découvert l'un et l'autre tout le mystère : mais le soir le prince le rassura, lui faisant savoir comme tout s'étoit passé. Le lendemain, il fut au parlement sans prendre sa place, et demeura dehors comme suppliant, voulant prouver, par les informations, que le duc de Beaufort et le coadjuteur étoient ceux qui avoient conspiré contre sa vie. Alors ils travaillèrent tous deux à se justifier; et ne pouvant plus prendre leurs places, étant accusés, ils se trouvoient tous les matins dans la grand'salle du Palais avec tous leurs amis, et le prince avec les siens, tous l'épée au côté, et le pistolet et le poignard sous le manteau. M. le duc d'Orléans sachant ce désordre, alla tous les jours au Palais pour contenir par sa présence tout le monde dans le respect; mais la passion et l'animosité vinrent à un tel point, même parmi les juges, que la plupart mirent des baïonnettes sous leurs robes pour s'en servir dans l'occasion. Les frondeurs récusèrent le premier président Molé, comme étant trop attaché au prince, à cause de son fils Champlâtreux; mais ils furent par arrêt déboutés de leur récusation. La Reine faisoit semblant d'être passionnée pour l'intérêt du prince, et dissimuloit admirablement, pour le faire tomber dans le piége qu'elle lui tendoit : mais une

seule chose l'embarrassoit, qui étoit le grand attachement que l'abbé de La Rivière avoit pour lui.

Nous avons vu comme le prince de Conti l'avoit traversé pour son chapeau de cardinal, et qu'enfin il s'étoit relâché en sa faveur. Or cet abbé voyant que ce prince seul pouvoit s'opposer à sa prétention, il s'étoit lié fort étroitement avec lui pour assurer son affaire, et lui avoit promis de l'avertir de tout ce qui se passeroit à la cour à son préjudice ; tellement que la Reine ne pouvant rien faire sans la participation de Monsieur, qui étoit gouverné par La Rivière, elle perdoit l'espérance que son dessein pût réussir ; mais il arriva une affaire qui facilita le projet de Sa Majesté, qui fut que Son Altesse Royale étoit fort amoureux de mademoiselle de Saujon, fille d'honneur de Madame, laquelle il avoit fait sa dame d'atour. Elle se mit dans une grande dévotion, et se retira dans un couvent sans dire mot. Cette retraite fâcha tellement Monsieur, qu'il résolut de l'enlever de ce monastère ; et comme lorsqu'on a quelque chose sur le cœur on est ravi de pouvoir s'ouvrir à ses amis, il découvrit sa douleur à La Rivière, pensant en être consolé ; mais ce favori, ravi que cette dame se fût retirée, ne pouvant souffrir que la faveur de son maître fût partagée, tourna son affliction en raillerie, et conseilla à Monsieur de n'y plus songer, et de la laisser en repos où elle étoit. Ce discours lui fit soupçonner qu'il étoit l'auteur de sa retraite ; et dès l'heure il conçut de l'indignation contre lui. Il le témoigna devant des gens qui le rapportèrent à la Reine, qui le redit aux duchesses de Chevreuse et de Montbazon, lesquelles lui en firent la guerre, voyant qu'il y faisoit bon. En

effet, Monsieur leur avoua le dépit qu'il avoit du procédé de La Rivière; et lors ces dames poussèrent leur pointe, et lui firent honte de s'être laissé si longtemps gouverner par cet homme, qui étoit de si basse naissance, et empêchoit qu'on ne lui pût communiquer aucun secret, de crainte qu'il ne le lui redît. Comme il n'étoit pas content de lui, il prit plaisir à en ouïr dire du mal, et même il leur promit de s'en défaire; et dans cette ouverture qu'il leur fit de ses sentimens, elles lui dirent l'envie que les frondeurs avoient de se réunir au service du Roi, et lui représentèrent avec quelle autorité le prince de Condé disposoit de tout à son préjudice, quoiqu'il fût lieutenant général de l'Etat; qu'on ne s'adressoit à lui pour aucune grâce, et qu'on ne le comptoit pour rien, mais que tout alloit au prince. Elles le tourmentèrent tellement là-dessus, qu'elles le tournèrent de leur côté; et ayant averti la Reine, elle lui en parla, et le fit convenir que le prince s'élevoit trop, et lui confia l'envie qu'elle avoit de l'abaisser, et même lui fit trouver bon, après avoir tiré parole de lui, qu'il n'en parleroit point à La Rivière. Alors les frondeurs conclurent leur traité, par lequel ils promirent d'être dans les intérêts de la Reine et du cardinal, à condition que les princes de Condé, de Conti, et duc de Longueville, avec tous ceux de leur cabale, seroient arrêtés; que le duc de Vendôme auroit la charge d'amiral, vacante par la mort du feu duc de Brezé, et que la survivance en seroit donnée au duc de Beaufort; que les marquis de Vitry et de Noirmoutier auroient des lettres de ducs, et que ce dernier seroit pourvu du gouvernement de Charleville en la place

d'Aiguebère, qui seroit récompensé des deniers du Roi; que les sceaux seroient rendus à Châteauneuf; que le président de Maisons seroit ministre d'Etat, et que Laigues auroit la charge de capitaine des gardes de Monsieur, frère du Roi, quoique Jarzé en eût le brevet.

Ainsi toutes choses étant d'accord, on ne chercha plus que les moyens d'exécuter la résolution de prendre les princes. Les assemblées du parlement continuoient tous les jours; et la grand'salle du Palais étoit tellement pleine de gens armés des deux partis, qu'on étoit à la veille d'y voir une boucherie générale. Le prince de Condé en vouloit à un bourgeois nommé Descoutures, qui avoit été dans la guerre dernière un des plus séditieux de la ville, et continuoit présentement la même vie, parlant de lui avec une insolence extrême. Il eut avis qu'il étoit dans un lieu où il étoit fort facile à enlever; il en avertit la Reine, laquelle lui donna le soin de le faire arrêter. Il accepta cette commission avec joie, et fit aussitôt commander la compagnie de gendarmes du Roi, pour le mettre en lieu de sûreté. Il ne songeoit pas qu'il faisoit lui-même le filet pour se prendre: car la Reine prit ce temps-là pour lui ôter tout soupçon, et lui dit qu'il étoit à propos de tenir le lendemain un grand conseil sur les affaires présentes. Et comme elle vouloit s'assurer du prince de Conti et du duc de Longueville en même temps, elle leur manda qu'il étoit nécessaire qu'ils s'y trouvassent. Le lendemain 18 de janvier, les trois princes ne manquèrent pas de venir au Palais-Royal; et sitôt qu'ils furent entrés, on ferma la porte de la salle des gardes de la Reine, avec ordre

de ne l'ouvrir qu'à ceux qui étoient du conseil; et au lieu d'envoyer les gendarmes du Roi prendre Descoutures, on les fit venir derrière le jardin du Palais-Royal, à une porte qui va à celle de Richelieu. Quand les trois princes furent chez la Reine, ils passèrent dans une galerie qui étoit au bout de l'appartement de Sa Majesté, où Guitaut, capitaine des gardes de la Reine, s'approcha du prince, et lui dit assez bas qu'il avoit ordre de l'arrêter. Le prince fut fort surpris, car il croyoit lors être maître de la cour; et se tournant vers le prince de Conti, il lui dit : « Mon « frère, voilà Guitaut qui m'arrête; » sur quoi Guitaut répondit : « J'ai ordre de me saisir de lui comme de « vous. » Aussitôt il appela le duc de Longueville, lui disant que le prince de Conti et lui étoient arrêtés, et qu'il croyoit qu'on ne l'oublieroit pas aussi : ce que Guitaut lui confirma, l'assurant qu'il avoit commandement de les prendre tous trois. Alors le prince s'avança devers la porte, mais il la trouva gardée; et Comminges, neveu et lieutenant de Guitaut, entra avec deux exempts pour demeurer près de leurs personnes. Le prince voyant qu'il n'y avoit point de ressource, pria le chancelier d'aller trouver la Reine, qui étoit dans sa petite chambre, pour la supplier qu'il pût lui parler; mais la Reine ne le voulut pas voir, et commanda au chancelier de dire à Guitaut qu'il fît sa charge. Alors le prince dit qu'il ne s'étonnoit pas de la prison de deux autres qui avoient porté les armes contre le service du Roi; mais que pour lui, qui l'avoit servi toute sa vie avec tant de succès, il avouoit qu'il ne s'attendoit pas à un tel traitement, et qu'il ne pouvoit se remettre de son étonnement. Il marcha

près de la Reine; et Bar fut commis pour demeurer près d'eux, lequel les traita si rudement et si incivilement, qu'ils demeurèrent très-mal satisfaits de lui. Le maréchal de Rantzaw, qui étoit prisonnier depuis un an dans ce château, fut mis en liberté; et après s'être justifié fut remis dans ses gouvernemens, desquels il ne jouit guère, car il mourut de maladie durant cet été.

Le 22 de janvier, le duc de Beaufort et le coadjuteur, toutes les chambres assemblées, furent par arrêt déclarés innocens de l'accusation faite contre eux pour le prétendu attentat dirigé contre la personne du prince de Condé; et le lendemain ils furent saluer Leurs Majestés, et puis furent voir le cardinal Mazarin.

Tous les amis des princes sortirent de Paris pour se jeter dans les places qui étoient en leur puissance, comme devers la Meuse, Stenay, Clermont, Jametz et Damvilliers; en Bourgogne, le château de Dijon, Saint-Jean-de-Losne et Seurre; en Berri, Mouron; et en Normandie, le Vieux-Palais de Rouen, Dieppe, Caen et le Pont-de-l'Arche. La duchesse de Longueville n'eut pas plus tôt appris la prison de ses frères et de son mari, qu'elle sortit en carrosse, et, accompagnée du prince de Marsillac, devenu duc de La Rochefoucauld par la mort de son père, s'en alla en diligence à Rouen, où elle fit ce qu'elle put pour faire révolter la ville; mais le Roi étant parti de Paris pour la suivre, et voyant les esprits portés à l'obéissance de Sa Majesté, elle eut peur d'être arrêtée, et pour ce sujet elle sortit de Rouen sans dire mot, et s'alla jeter dans le château de Dieppe.

deur qu'après que le coup fut fait. On avoit résolu de prendre les ducs de Bouillon, de La Rochefoucauld, et les maréchaux de Gramont et de Turenne. Celui de Gramont fut sauvé par Laigues, qui répondit de sa fidélité; et la suite fit voir qu'il avoit eu raison. La haine que le peuple avoit conçue contre le prince, tant à cause du siége de Paris que par le crédit que le duc de Beaufort et le coadjuteur avoient dans la ville, émut les bourgeois à témoigner de la joie de sa prison par des feux devant leurs portes, et des coups d'arquebuses tirés en l'air. Ce bruit fut entendu à Vincennes; et le prince en demandant la cause fut fort surpris de la savoir. Les princesses de Condé mère et femme eurent ordre de se retirer à Chantilly. La mère fut fort touchée de son malheur, principalement parce qu'il venoit de la Reine, laquelle l'avoit toujours aimée tendrement; en sorte qu'elle ne se fût jamais défiée qu'un si rude coup fût parti de sa main.

Dès que le bruit courut de ce qui s'étoit passé, le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne se sauvèrent : le premier à Turenne, et le second à Stenay, place tenue par le prince. La duchesse de Bouillon fut arrêtée, et le président Perrault fut mis au château de Vincennes. Le lendemain, le Roi envoya une lettre au parlement contenant le sujet qu'il avoit eu de faire arrêter les princes, dans laquelle il étoit fait mention de toutes les escapades du prince depuis la mort de son père, lesquelles furent tellement exagérées, qu'il fut aisé à connoître qu'il y avoit beaucoup de passion. Comminges demeura les quatre premiers jours dans le donjon pour les garder, après lesquels il revint

près de la Reine; et Bar fut commis pour demeurer près d'eux, lequel les traita si rudement et si incivilement, qu'ils demeurèrent très-mal satisfaits de lui. Le maréchal de Rantzaw, qui étoit prisonnier depuis un an dans ce château, fut mis en liberté; et après s'être justifié fut remis dans ses gouvernemens, desquels il ne jouit guère, car il mourut de maladie durant cet été.

Le 22 de janvier, le duc de Beaufort et le coadjuteur, toutes les chambres assemblées, furent par arrêt déclarés innocens de l'accusation faite contre eux pour le prétendu attentat dirigé contre la personne du prince de Condé; et le lendemain ils furent saluer Leurs Majestés, et puis furent voir le cardinal Mazarin.

Tous les amis des princes sortirent de Paris pour se jeter dans les places qui étoient en leur puissance, comme devers la Meuse, Stenay, Clermont, Jamets et Damvilliers; en Bourgogne, le château de Dijon, Saint-Jean-de-Losne et Seurre; en Berri, Mouron; et en Normandie, le Vieux-Palais de Rouen, Dieppe, Caen et le Pont-de-l'Arche. La duchesse de Longueville n'eut pas plus tôt appris la prison de ses frères et de son mari, qu'elle sortit en carrosse, et, accompagnée du prince de Marsillac, devenu duc de La Rochefoucauld par la mort de son père, s'en alla en diligence à Rouen, où elle fit ce qu'elle put pour faire révolter la ville; mais le Roi étant parti de Paris pour la suivre, et voyant les esprits portés à l'obéissance de Sa Majesté, elle eut peur d'être arrêtée, et pour ce sujet elle sortit de Rouen sans dire mot, et s'alla jeter dans le château de Dieppe.

Le Roi partit de Paris le premier de février; et ayant donné le gouvernement de Normandie au comte d'Harcourt, il l'envoya devant avec des troupes pour investir le Pont-de-l'Arche. D'abord Chamboi, qui commandoit dedans, fit mine de se vouloir défendre; mais la présence du Roi lui fit tomber les armes des mains : de sorte qu'il remit cette place, le 7 de février, entre les mains du comte d'Harcourt. Le marquis de Beuvron vint au devant du Roi, et lui rendit le Vieux-Palais; et Sa Majesté fit son entrée dans Rouen, où elle fut reçue avec toute la joie et les acclamations imaginables.

Aussitôt des troupes furent commandées pour assiéger Caen, où La Croisette commandoit pour le duc de Longueville, lequel se rendit à la première sommation; et le duc de Richelieu n'étant pas maître du Havre-de-Grâce, comme nous avons vu, ayant été contraint d'en sortir pour venir trouver le Roi, il ne restoit plus que Dieppe qui ne fût pas dans l'obéissance. La duchesse de Longueville étoit dans le château; et la ville, de tout temps fidèle aux rois, manda à la Reine que si elle étoit soutenue, elle feroit paroître son ancienne fidélité. En effet, Le Plessis-Bellière y étant allé de la part de Leurs Majestés, fut reçu dedans, où le peuple se barricada contre le château; et la duchesse craignant de tomber entre les mains de la Reine, voulut se sauver par mer dans des chaloupes, qui furent repoussées contre terre par le vent contraire; puis voyant le mineur attaché au château, elle sortit la nuit à cheval, jambe deçà et jambe delà, avec ses femmes; et courant jour et nuit, elle s'embarqua sur la côte, et fut en Hollande, d'où elle vint

en Flandre; et après y avoir fait un traité avec le roi d'Espagne pour avoir du secours, elle gagna Stenay, où étoit le maréchal de Turenne. Pour le duc de La Rochefoucauld, il s'en alla en Poitou dans ses terres. Dès que la duchesse fut partie, Montigny rendit le château de Dieppe au Plessis-Bellière.

Le Roi ayant ôté toutes les créatures du duc de Longueville des charges de la ville de Rouen, établit dans Caen le comte de Quincé; dans le Pont-de-l'Arche le jeune Beaumont, et dans le Vieux-Palais Fourilles; et il partit le 20 de février pour retourner à Paris, où il arriva le 22, et apprit en même temps les réductions en son obéissance des villes de Clermont, Jametz et Damvilliers. Quand cette dernière place fut prise par le maréchal de Châtillon en 1637, le gouvernement en fut donné au baron de Danevoux, et la lieutenance de roi à Bécherelle, lieutenant colonel de son régiment. Ils y demeurèrent jusqu'en 1649, qu'ils en sortirent tous deux, à cause que la place fut donnée au prince de Conti par le traité de Ruel. Il y mit pour y commander le chevalier de La Rochefoucauld, lequel n'ayant pas l'expérience nécessaire pour un tel emploi, garda le même régiment, et se contenta seulement de changer les officiers. Or, dès que les princes furent arrêtés, Bécherelle s'approcha de Damvilliers, et fit savoir de ses nouvelles aux vieux sergens et soldats de la garnison, leur faisant entendre que leurs nouveaux officiers les alloient livrer entre les mains des Espagnols, et les exhortant de ne le pas souffrir. Ces vieux sergens, qui avoient servi toute leur vie sous Bécherelle, et qui n'aimoient point leurs nouveaux officiers, ayant su que le régiment de Tu-

renne marchoit pour entrer à leur place à Damvilliers, voulurent prévenir ce coup, et prirent les armes en diligence, arrêtèrent le chevalier de La Rochefoucauld et tous les officiers, et firent entrer Bécherelle dans la ville, auquel ils se soumirent entièrement. Le régiment de Turenne étant arrivé ensuite, fut reçu à coups de canon, et fut contraint de se retirer. Cette bonne nouvelle étant sue à la cour, Bécherelle y demeura, avec commission pour y commander. Pour Clermont, La Ferté-Senneterre, gouverneur de Lorraine, l'avoit été long-temps de cette place, où il avoit établi un de ses domestiques, nommé La Plante, pour capitaine des portes. Le prince de Condé ayant voulu avoir Stenay, Clermont et Jametz pour places de sûreté, établit La Moussaie dans Clermont pour y commander, lequel fit la même faute qu'on avoit faite à Damvilliers : car il ôta les officiers, et laissa les mêmes soldats, et La Plante, capitaine des portes, lequel voyant l'aversion des soldats de se joindre avec les Espagnols, en donna avis à son ancien maître à Nancy, qui fit partir promptement Dutot avec quinze cents hommes de pied, et le suivit avec quelque cavalerie; puis ayant averti La Plante de son approche, il fut introduit avec ses troupes dans la citadelle, où il fit aussitôt crier *vive le Roi!* ce qui intimida tellement tous ceux qui n'étoient pas du complot, qu'ils se rendirent prisonniers de guerre. Pour Jametz, comme la place n'est pas bonne, elle fut abandonnée par les gens du prince, et La Ferté y mit garnison. Ainsi sur cette frontière il ne resta que Stenay dans le parti du prince, où étoit la duchesse de Longueville et le maréchal de Turenne, qui en firent leurs places d'armes.

La Reine, après son retour de Normandie, voulant donner le même ordre aux provinces qui étoient menacées de révolte, fit pourvoir le maréchal de L'Hôpital du gouvernement de Champagne, le comte de Saint-Agnan de celui de Berri, et le duc de Vendôme de celui de Bourgogne. Le comte de Saint-Agnan étant arrivé à Bourges, prit la grosse tour, et tout l'été fit la guerre au marquis de Persan, qui s'étoit jeté dans Mouron. Le duc de Vendôme après son arrivée à Dijon attaqua le château, et le prit en peu de jours; et Saint-Jean-de-Losne et Verdun-sur-Saône se rendirent à la première sommation. Il ne restoit plus que Seurre, place bien fortifiée, dans laquelle s'étoient jetés le comte de Tavannes, lieutenant des gendarmes du prince, et Le Passage, homme fort attaché au maréchal de Turenne, dans la résolution de se bien défendre. Comme cette ville étoit importante, la Reine ne la voulut pas laisser plus long-temps entre leurs mains; et après avoir donné le commandement dans Paris à M. le duc d'Orléans, près duquel elle laissa Le Tellier, secrétaire d'Etat, elle partit avec le Roi le 5 de mars, et prit le chemin de Bourgogne par Sens et Auxerre. Devant que de sortir de Paris pour tenir parole aux frondeurs, elle envoya demander les sceaux au chancelier le premier jour de mars; et le jour d'après elle envoya querir à Montrouge le garde des sceaux de Châteauneuf par La Vrillière, secrétaire d'Etat; et le soir elle les lui rendit, dix-sept ans après qu'on les lui avoit ôtés, et lui ordonna de demeurer à Paris près de Monsieur, durant le voyage de Bourgogne.

La cour arriva à Dijon le 16 de mars; et aussitôt

la Reine envoya La Tivolière, lieutenant de ses gardes en la place de Comminges, qui avoit eu la survivance de son oncle de sa charge de capitaine des mêmes gardes, pour avertir Saint-Micau, gouverneur de Seurre, de l'arrivée du Roi à Dijon, et lui commander de lui rendre cette place : mais ces exhortations n'eurent aucun effet, car il les trouva résolus de se défendre ; tellement qu'on fit filer des troupes de tous côtés, et le duc de Vendôme l'investit le 21 de mars ; et pour faciliter le siége, le cardinal Mazarin s'avança jusqu'à Saint-Jean-de-Losne, et se fut promener au camp, où le Roi arriva quelques jours après ; et faisant le tour de la place, où le comte de Saint-Matthieu eut le bras emporté d'une volée de canon, les soldats qui étoient dans Seurre, entendant les cris de joie que faisoit l'infanterie de l'armée en voyant le Roi, se mirent aussi à crier *vive le Roi!* en jetant leurs chapeaux en l'air ; en sorte que leurs officiers n'en étoient plus les maîtres, et se trouvèrent en péril d'être arrêtés, et livrés par eux à Sa Majesté. Cette considération, avec celle qu'ils ne pouvoient être secourus, les obligèrent d'entrer en traité le jour que la tranchée devoit être ouverte, qui étoit le 9 d'avril. Le Passage pour ce sujet parla à Navailles, et demanda douze jours de temps pour envoyer à Stenay, et avoir réponse du maréchal de Turenne : après lequel temps expiré, il promettoit de faire rendre la ville au Roi. Cette proposition fut acceptée, et chacun y trouva son compte, parce que les assiégés craignant de ne pouvoir contenir leurs soldats, qui ne vouloient pas se défendre contre le Roi, obtenoient douze jours de temps, qui étoit le plus qu'ils pouvoient tenir ; et le

duc de Vendôme voyant qu'il lui falloit ce temps-là pour les prendre, épargnoit le sang de ses soldats et ses munitions, et assuroit la prise de la place. Ainsi la capitulation fut signée le 9 au soir; et le 21, le comte de Tavannes, Le Passage et Saint-Micau sortirent de Seurre, où le régiment des Gardes entra, et Roncherolles en eut le gouvernement.

La Bourgogne étant de cette façon assurée au service du Roi, Leurs Majestés repartirent de Dijon le 25 d'avril, et arrivèrent à Paris le 3 de mai par le chemin de Troyes.

Après la prise des princes, on avoit appréhendé que le maréchal de Brezé ne brouillât en Anjou, à cause qu'il tenoit Saumur, passage important sur la Loire: mais il mourut quelques jours après dans sa maison de Milly, et Saumur fut donné à Guitaut, avec la survivance pour son neveu Comminges, lequel s'achemina aussitôt pour en prendre possession. Mais Dumont, qui avoit été mis dans cette place par le défunt maréchal, voulant rendre service à la jeune princesse de Condé, fille de son maître, lui en refusa l'entrée. Les habitans de la ville se déclarèrent pour le Roi; et Comminges ayant reçu du renfort des villes voisines, bloqua le château de tous côtés. Le duc de La Rochefoucauld fit ce qu'il put pour y jeter du secours; mais il ne l'osa tenter, à cause de l'arrivée du régiment de Picardie avec quelque cavalerie: si bien que Dumont se voyant hors d'espérance d'être secouru, rendit le château à Comminges, et se retira à Milly.

Durant que le Roi étoit à Dijon, il avoit envoyé ordre aux deux princesses de Condé de sortir de Chan-

tilly, et de s'en aller à Châteauroux en Berri; mais la jeune princesse prit le chemin de Mouron avec le duc d'Enghien son fils, et la mère vint droit à Paris, où elle demeura cachée jusqu'au mercredi 27 d'avril, qu'elle se trouva de bon matin au Palais, où les chambres s'assembloient pour la mercuriale. Là elle parla aux présidens et conseillers pour la liberté de ses enfans, et chargea Deslandes-Payen d'une requête par laquelle elle demandoit que, suivant la déclaration du mois d'octobre 1648, ils fussent mis entre les mains du parlement pour leur faire leur procès, n'étant pas juste que des princes du sang fussent détenus en prison sans crime pour satisfaire l'ambition d'un ministre étranger, déclaré ennemi de l'Etat, et banni par arrêt. La requête fut présentée, mais il fut ordonné qu'elle seroit communiquée à M. le duc d'Orléans, lequel craignant qu'il ne se passât quelque chose contre l'autorité royale, se trouva le 29 au parlement, où il parla fort éloquemment, et fit connoître que le Roi devoit être obéi, et que le parlement ne devoit pas souffrir que cette princesse prît le temps de l'absence de Sa Majesté pour présenter une requête séditieuse, en ce qu'elle étoit venue à Paris contre les défenses de Sa Majesté, durant qu'il y avoit un parti formé contre son service sous le nom de ses enfans; et conclut qu'il n'y avoit autre réponse à lui faire qu'à l'exhorter à l'obéissance. Il n'y eut point d'arrêt; mais Monsieur lui parla lui-même dans la grand'salle du Palais fort civilement, et lui déclara qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour elle que d'obéir. Le premier président la vit aussi de la part de la compagnie, et lui dit la même chose: et ainsi ne

voyant point de ressource à ses maux, elle sortit le même jour de Paris, et alla coucher au Bourg-la-Reine, d'où elle se retira, avec l'agrément de la cour, à Châtillon-sur-Loing, chez la duchesse de Châtillon, qui portoit comme elle le nom de Montmorency, et qu'elle avoit toujours fort aimée. Elle y demeura tout l'été, accablée de chagrin et de mélancolie, qui lui causèrent une fièvre dont elle mourut à la fin de l'année.

Peu de temps après le retour de Bourgogne, d'Emery-Particelle finit ses jours de maladie : c'étoit un homme issu de bas lieu, qui étoit parvenu par son esprit à une grande fortune. Le président de Maisons de Longueil fut fait surintendant en sa place; et d'Avaux, lassé d'être sans fonctions, se démit de la moitié de la surintendance qu'il avoit, pour la laisser tout entière à ce président. Dans ce même temps, on eut avis de la mort du général Erlac : Tilladet eut son gouvernement de Brisach, laissant celui de Bapaume à Navailles. Le duc de Vendôme, après la prise de Seurre, revint à Paris faire son serment de la charge d'amiral; et le duc de Beaufort le fit pour la survivance.

Dès que le printemps fut venu, les Espagnols voulant profiter des désordres de la France, assemblèrent leurs troupes de toutes parts; et le maréchal de Turenne ayant rassemblé ce qu'il put du débris des régimens des princes, qui avoient été cassés, mit un petit corps d'armée ensemble pour joindre l'archiduc, selon le traité de la duchesse de Longueville. Il se saisit en passant d'Aubenton et d'Irson; puis ayant joint l'armée espagnole, ils côtoyèrent ensemble la

frontière pour donner jalousie à toutes les places voisines; et le 10 de juin ils fondirent sur le Catelet, et le même jour commencèrent l'attaque. Ils emportèrent d'abord le faubourg; et ayant fait le logement sur la contrescarpe, ils battirent si vivement cette petite place, que le 14 on attacha le mineur au bastion : ce que voyant les paysans qui y étoient réfugiés avec leurs femmes, enfans et meubles, ils se mutinèrent de peur d'être pillés, et forcèrent Vandy de se rendre le 15. Le Roi, sur le bruit de la marche des Espagnols, s'étoit avancé jusqu'à Compiègne, et avoit nommé le maréchal Du Plessis général de son armée, laquelle le cardinal Mazarin fut voir à La Fère, où il apprit que, le même jour de la prise du Catelet, l'archiduc avoit mis le siége devant Guise, et se retranchoit devant. Il ouvrit la tranchée par trois endroits : deux à la ville, et un à la citadelle. Bridieu, gouverneur de la place, se défendit bravement; mais enfin le mineur étant attaché à la muraille de la ville, les habitans craignant d'être forcés, se retirèrent dans le château avec tout ce qu'ils avoient de biens, et abandonnèrent la ville aux Espagnols, qui unirent toutes leurs forces contre ce château, qu'ils pressèrent vigoureusement. Ils firent jouer une mine avec laquelle ils croyoient faire brèche pour donner l'assaut; mais comme il est fort haut et escarpé, la poudre rendit ce lieu plus inaccessible qu'il n'étoit, et hors d'état d'être attaqué. Le maréchal Du Plessis, de son côté, faisoit ce qu'il pouvoit pour couper les vivres aux Espagnols : il se campa entre leur camp, Landrecies et le Quesnoy, et envoya un corps à La Capelle, lequel prit un grand convoi qui alloit dans

leur camp : ce qui les incommoda en un tel point, que la famine se mit dans leur armée, où on ne pouvoit plus avoir de pain pour quelque argent qu'on en offrît. Cette raison et la grande résistance de Bridieu forcèrent l'archiduc à lever le siége la nuit, pour faire sa retraite plus sûrement; ce fut le premier de juillet au soir : en quoi Bridieu acquit beaucoup de gloire, et le maréchal Du Plessis, mais surtout Roquespine, gouverneur de La Capelle, et Gontheri, qui prirent le convoi, et décidèrent l'affaire. Ce bon succès fit résoudre la Reine à faire le voyage de Guienne, duquel nous parlerons après avoir achevé le reste de cette campagne. En levant le siége de Guise, les Espagnols furent camper à Etreu, et les Français à Ribemont, où ils se rafraîchirent jusqu'au 21 de juillet; auquel temps le maréchal de Turenne, piqué de ce que la garnison de La Capelle étoit cause de la honte qu'il avoit reçue à Guise, persuada l'archiduc de l'attaquer. Il l'investit le 24, et le soir même ouvrit la tranchée, qui fut poussée si vivement, que Roquespine fut contraint de se rendre le 3 août. L'archiduc, après avoir pris La Capelle, se saisit de Vervins, et le marquis Sfondrato de la ville et château de Marle, d'où ils marchèrent vers la Champagne pour soutenir le maréchal de Turenne, qui avoit pris Rethel à composition, et de là se saisit de Château-Portien. Le maréchal Du Plessis se campa près de Reims, pour couvrir cette grande ville. Le maréchal de Turenne faisoit croire à l'archiduc que s'il entroit avant dans la Champagne, les amis et partisans des princes, qui étoient dans Paris, causeroient quelque révolution. Sur cette espérance, toute l'armée

espagnole marcha devers la Marne, et s'avança jusqu'à Fismes, Braine et Bazoches, où Hocquincourt voulant défendre le passage d'une petite rivière, fut enveloppé par la cavalerie de Turenne qui l'avoit passée plus haut, laquelle le chargea par derrière; en sorte que tout ce qu'il put faire fut de se sauver avec perte de huit cents chevaux. Quand l'archiduc fut à Fismes, il voulut joindre l'artifice à la force; et pour autoriser son entrée en France et s'acquérir du crédit parmi le peuple, il envoya un trompette à Paris porter une lettre à M. le duc d'Orléans, par laquelle il lui offroit la paix, et le conjuroit d'envoyer des députés en un lieu dont ils conviendroient tous deux pour en traiter. Son Altesse Royale ayant reçu cette lettre, envoya Verderonne porter la réponse à l'archiduc, par laquelle il le remercioit de la confiance qu'il lui témoignoit, et l'assuroit du désir qu'il avoit d'accepter ses offres, le priant de désigner un lieu et un temps pour s'assembler. L'archiduc répondit à Verderonne qu'il souhaitoit une entrevue avec Son Altesse Royale pour traiter eux-mêmes en personne; et quelques jours après il dépêcha don Gabriel de Tolède, auquel M. le duc d'Orléans donna audience en présence du nonce du Pape, de l'ambassadeur de Venise, des officiers de la couronne, des présidens au mortier et des ministres d'Etat qui se trouvèrent à Paris; et la lettre ayant été lue publiquement, ils virent qu'elle portoit que puisqu'il plaisoit à Son Altesse de lui laisser le choix du lieu et du temps de l'entrevue, il désiroit que ce fût le 18 de septembre, entre Reims et Rethel. Don Gabriel de Tolède eut le lendemain une grande conférence avec le nonce du Pape et l'ambas-

sadeur de Venise, et remporta une lettre par laquelle Monsieur écrivoit qu'il avoit le temps et le lieu fort agréables; mais qu'il le prioit de trouver bon que, pour ajuster toutes choses, le nonce du Pape et l'ambassadeur de Venise, comme médiateurs et amis communs, le pussent voir avec d'Avaux, nommé par la Reine plénipotentiaire pour la paix. Il les fit partir aussitôt, et ils s'avancèrent jusqu'à Nanteuil, où don Gabriel leur promit de leur envoyer des passe-ports. Ils attendirent quelque temps à Nanteuil; et ne recevant point de nouvelles, ils envoyèrent un trompette à don Gabriel, pour le prier de leur faire savoir de ses nouvelles. Il leur écrivit une lettre ambiguë, et en envoya une de l'archiduc à Monsieur, par laquelle il lui mandoit qu'il n'étoit point nécessaire qu'il y eût de médiateurs, et qu'ils ne servoient qu'à faire allonger les affaires; mais qu'il falloit traiter eux deux tête à tête, non pas présentement, parce qu'il falloit que son armée marchât, mais une autre fois quand il lui plairoit. Les médiateurs furent fort surpris de cette réponse, et demeurèrent d'accord que c'étoit une défaite, et que les Espagnols étoient mal sortis de cette affaire. En effet, ils n'avoient fait ces propositions que pour donner dans l'esprit du peuple, et tâcher par là de brouiller Monsieur avec la Reine et avec le cardinal Mazarin, comme ayant voulu traiter de la paix en leur absence. Et ainsi l'entrevue proposée entre Leurs Altesses Impériales et Royales fut entièrement rompue.

Le maréchal Du Plessis, durant ces pourparlers de paix, ne laissoit pas de songer à la défense: il avoit séparé son armée en plusieurs corps, pour jeter dans

Laon, Soissons, Châlons, Château-Thierry et Epernay, et sur tous les passages de la rivière de Marne. Ce que voyant le maréchal de Turenne, il résolut de marcher par les plaines de Valois, entre la Marne, l'Aisne et l'Oise; et traversant l'Ile-de-France, alla droit au château de Vincennes pour délivrer les princes. Mais sur les nouvelles qu'il eut qu'on les avoit ôtés de là, et transférés à Marcoussis, il changea de dessein; et l'archiduc voyant que son entrée en Champagne ne lui profitoit de rien, et qu'il perdoit le temps de faire quelque conquête solide, il décampa de Fismes le 19 de septembre, et fut loger près de Rethel, d'où il envoya, le 27, investir Mouzon, ville assez mal fortifiée, située sur la Meuse entre Sedan et Stenay. Villequier, en venant rejoindre le maréchal Du Plessis avec un corps, rencontra près d'Aubenton deux régimens de cavalerie qu'il défit, et prit prisonniers le comte Arias de Gonzalès et le baron d'Estrein. Le commandeur de Monteçler, gouverneur de Dourlens, fut tué dans ce combat. D'un autre côté, le vicomte de Lameth, avec un corps de cavalerie, fut battu entre Mouzon et Stenay par Aucour, du parti des princes; et le marquis de Noirmoutier, gouverneur de Charleville, prit Château-Renaud et Linchan, tenus par le même parti. Les Espagnols, durant ce temps-là, battoient fort rudement Mouzon, dans lequel Villequier jeta quatre cents hommes de renfort; et Mazon, qui commandoit dedans, se défendit avec tant de vigueur, qu'encore que sa place fût fort mauvaise, il arrêta les Espagnols quarante jours devant. On ne put jamais voir un plus grand zèle d'habitans, jusqu'aux femmes et enfans qui servoient à porter

la hotte à l'endroit des attaques, qui furent parfaitement bien défendues : car après que les mines eurent joué, les assiégés soutinrent deux furieux assauts; et Mazon se voyant dans une extrémité si grande qu'il ne pouvoit éviter sa perte, capitula, et rendit Mouzon le 6 de novembre; et ce fut la fin de cette campagne. Mais en Lorraine le comte de Ligneville prit Bar-le-Duc et Ligny; et en se retirant il rencontra La Ferté-Senneterre près de Saint-Michel, qui le chargea, et après un grand combat le défit, et prit son canon et bagage. Il reprit ensuite Ligny à discrétion, où il reçut un coup de mousquet dans l'épaule; mais Bar demeura pour cette année en la puissance du duc de Lorraine.

La cour de France étoit si agitée de factions, que la Reine, pour y mettre ordre, étoit contrainte d'employer une grande partie de ses troupes à les réprimer; et l'argent lui manquant pour en lever de nouvelles, elle ne pouvoit avoir d'armée considérable en Italie ni en Catalogne. C'est pourquoi les Espagnols voyant qu'ils avoient si beau jeu, résolurent de ne pas perdre une si belle occasion de reprendre Piombino et Porto-Longone. Pour ce sujet, le marquis de Caracène, gouverneur de Milan, ne voulut rien entreprendre de son côté, et se tint seulement sur la défensive; mais le comte d'Ognate, vice-roi de Naples, arma puissamment par mer et par terre, et fut assisté des vice-rois de Sicile et de Sardaigne, qui lui envoyèrent du secours; et ayant équipé beaucoup de vaisseaux et de galères, il se rendit à Gaëte, attendant don Juan d'Autriche, qui étoit à Messine, d'où il devoit amener le reste de l'armée navale. Dès que ce prince

fut arrivé, le comte de Conversano partit pour investir Piombino; et don Dionisio Gusman, mestre de camp général, débarqua dans l'île d'Elbe le 27 de mai, où le duc de Tursi arriva avec les galères et le secours de Milan.

Le jour même il investit Porto-Longone, et le 31 il ouvrit la tranchée. Le premier de juin, don Juan et le comte d'Ognate y arrivèrent, lesquels firent dresser deux batteries pour rompre les défenses; mais, dans la terre ferme, le comte de Conversano ayant commencé l'attaque de Piombino dès le 23 de mai, le battit avec douze pièces de canon, et continua jusqu'au 17 de juin, qu'il se rendit maître de la ville; et les Français s'étant retirés dans le château, se rendirent le 20 à discrétion. Aussitôt le comte de Conversano mena ses troupes dans l'île d'Elbe, au siége de Porto-Longone, où Noaillac se défendoit vigoureusement. Il faisoit de grandes sorties, disputoit son terrain, et retardoit le travail des Espagnols le plus qu'il pouvoit, particulièrement à un ouvrage à couronne, où il les arrêta plus de quinze jours. Et pour mieux expliquer la généreuse résistance de ce gouverneur, il n'y a qu'à dire que la tranchée fut ouverte le dernier jour de mai, et qu'il se défendit jusqu'au dernier jour de juillet; et que ne voyant aucune espérance de secours, et que l'armée espagnole grossissoit tous les jours par les renforts qui lui venoient de Naples, de Sicile et de Sardaigne, et par ceux que le Pape envoyoit sous main, il capitula, et obtint quinze jours pour sortir, en cas qu'il ne fût pas secouru; et ce terme étant passé, il remit sa place le 15 d'août à don Juan, et fut conduit en sûreté à Toulon avec sa garnison et deux

pièces de canon, après avoir tenu, du jour qu'il fut investi, trois mois.

Dès que le prince de Condé fut arrêté, on envoya ordre en Catalogne de se saisir de la personne de Marchin, général des troupes françaises en ce pays-là, et gouverneur de Tortose. Il étoit un des principaux confidens de ce prince, quoique d'ailleurs il eût fort bien servi; mais la grande liaison qu'il avoit avec lui fut suspecte à la cour: tellement qu'il fut mis dans la citadelle de Perpignan. Sa détention laissa la Catalogne sans chef, laquelle n'avoit point eu de vice-roi depuis le maréchal de Schomberg. Cette raison fit nommer le duc de Mercœur pour vice-roi, que le cardinal regardoit comme un homme qui devoit épouser sa nièce. En arrivant à Barcelone, il eut peine à mettre ordre à une grande conspiration qui fut découverte. Il s'étoit conservé dans cette grande ville beaucoup de gens qui avoient gardé dans leur cœur du zèle pour le service de leur roi légitime; et jugeant à propos d'éclater dans le temps qu'ils voyoient la France divisée et ses forces petites, ils mandèrent l'armée navale d'Espagne pour seconder leurs projets; mais cette mine étant éventée, les principaux de l'intelligence furent pris, et exécutés à mort. Cette menace retarda les desseins des Espagnols, lesquels sur cette confiance n'entreprirent rien jusqu'au mois de septembre: mais en ce temps-là le marquis de Mortare mit le siége devant Flix, assis dans une île de l'Ebre, et fort important pour sa situation, et fort envié des Espagnols, qui l'avoient déjà manqué d'autres fois. Ce marquis s'empara d'abord de l'île à coups de canon, força les Français de quitter la ville, et à se

retirer au château, où le gouverneur Sainte-Coulombe étant pressé vivement, et voyant le mineur attaché au corps de sa place, fut contraint de se rendre au commencement d'octobre.

Nous avons vu, à la fin de l'année dernière, comme le Roi avoit envoyé une déclaration à Bordeaux qui avoit fait mettre les armes bas de part et d'autre: mais cette paix ne fut pas de longue durée; car la haine étoit si grande contre le duc d'Epernon, qu'il étoit impossible de mettre le calme dans la Guienne qu'en lui ôtant le gouvernement. Le parlement de Bordeaux avoit un député à la cour nommé Guionnet, homme fort séditieux, lequel s'unissoit avec tous les factieux contre le service du Roi: il ne put s'empêcher de témoigner sa mauvaise volonté un jour que Sa Majesté passoit dans la rue; car sachant la prise du Catelet, il dit que les Espagnols de longtemps ne lui feroient tant perdre par leurs armes que les Gascons feroient dans un moment, entendant parler de la Guienne. Le duc d'Epernon après l'accommodement n'osa rentrer dans Bordeaux; mais usant de son autorité de gouverneur pour exercer sa vengeance, il mit les affaires en plus mauvais chemin qu'elles n'étoient auparavant. Les frondeurs et le parlement de Paris se voulurent mêler de cet accord, et firent connoître au cardinal Mazarin qu'il n'étoit possible d'apaiser ce trouble (les esprits étant si aigris) qu'en retirant de là le duc d'Epernon; mais il étoit si attaché à le maintenir, à cause du mariage qu'il prétendoit faire du duc de Candale avec une de ses nièces, qu'il n'entendoit point de raison là-dessus, mais suivoit les passions de ce duc en toutes choses. Pour trouver

un tempérament à cette affaire, on proposa de donner le gouvernement à son fils; mais le père ne voulut jamais quitter sa charge, et refusa cette proposition. Les esprits des Gascons sont chauds, et suivent leur premier mouvement sans jugement ni conduite; aussi ils écoutèrent les offres des partisans des princes assez légèrement pour se venger du duc d'Epernon, et dans cette vue s'unirent à leurs intérêts. Le duc de La Rochefoucauld fut le premier à lever des troupes dans son gouvernement de Poitou, et le duc de Bouillon en Limosin, où sachant que la compagnie du prince Thomas étoit en garnison à Brive-la-Gaillarde, il la surprit dedans ce lieu, et la démonta et désarma. Sur cette nouvelle, la Reine envoya des troupes pour les pousser : mais ils se retirèrent à Bordeaux; et pour donner plus de poids à leur révolte, ils firent sortir de Mouron la princesse de Condé et le duc d'Enghien son fils, et les firent venir avec eux dans Bordeaux, pour avoir le prétexte de dire qu'ils prenoient les armes pour empêcher la persécution qu'on faisoit aux princes du sang.

Le duc d'Epernon voyant ce parti formé, manda au cardinal qu'il étoit nécessaire que le Roi y vînt en personne; mais les frondeurs s'y opposoient, disant qu'il ne falloit pas abandonner la frontière aux Espagnols, mais plutôt accommoder l'affaire de Guienne, en ôtant le duc d'Epernon. Le cardinal ne pouvoit goûter cette ouverture, soutenant qu'il y alloit de l'autorité du Roi de souffrir que des peuples le forçassent à leur donner des gouverneurs à leur mode: mais on lui répondit que chaque chose avoit son temps, et que ce qu'il disoit étoit bon quand l'autorité étoit

bien établie; mais présentement qu'il falloit passer par dessus les règles ordinaires, et n'avoir pas ces considérations, pour ne pas laisser la Picardie et la Champagne en proie. Toutes ces raisons étoient spécieuses de part et d'autre; mais la vérité étoit que le cardinal suivoit aveuglément les sentimens du duc d'Epernon, qui vouloit que le Roi allât avec une puissante armée en Guienne pour châtier les Bordelais, et le rétablir hautement dans son autorité; et le parlement contrarioit ce dessein aussi bien que les frondeurs, parce qu'ils vouloient tenir le bon bout de leur côté, et ne jamais laisser autoriser le cardinal à un tel point qu'il fût en état de se venger des princes et d'eux en même temps. Or le parlement de Bordeaux s'étoit uni avec celui de Paris, près duquel il avoit des députés; tellement que les frondeurs vouloient être les médiateurs de l'accommodement des Bordelais, afin que leur faisant poser les armes, ils leur pussent faire reprendre quand il leur plairoit, et tinssent par là le cardinal en bride: au lieu que s'ils souffroient que Bordeaux fût pris par force, ils seroient destitués de cet appui, et mettroient le cardinal en état d'avoir moins besoin d'eux : ce qu'ils vouloient empêcher de toutes leurs forces.

Sur ces entrefaites, le siége de Guise fut levé par les Espagnols; et la cour étant revenue à Paris, la Reine déclara la résolution qu'elle avoit prise de faire le voyage de Guienne. Le parlement et les frondeurs firent ce qu'ils purent pour rompre ce dessein, offrant leur entreprise pour pacifier ces troubles : mais le cardinal, qui haïssoit également le parti des frondeurs et celui des princes, vouloit faire partir le Roi

pour punir les Bordelais de son chef, sans leur participation. Néanmoins, dans la foiblesse du gouvernement, il ne voulut pas rompre avec eux, et pour ce sujet il leur dit qu'il trouvoit leur avis fort bon; mais qu'il étoit à propos que le Roi allât à Fontainebleau, et qu'on fît courir le bruit que c'étoit pour faire le voyage afin d'intimider les rebelles. De Fontainebleau, le Roi s'avança jusqu'à Orléans, d'où il manda que le départ de Sa Majesté avoit étonné les Bordelais; et que s'il alloit seulement jusqu'à Tours, ils se soumettroient assurément. Il les amusa ainsi de paroles jusqu'à Poitiers, promettant toujours de ne pas passer outre; mais les frondeurs prirent l'alarme de le voir aller si avant, et envoyèrent à Poitiers pour le conjurer de retourner, et le pressèrent si fort de revenir à Paris et leur laisser cette négociation, que le cardinal leva le masque, et répondit que puisque le Roi étoit si avancé, il falloit qu'il allât jusqu'au bout, et que sa présence feroit plutôt tomber les armes des mains aux Bordelais, que toutes autres considérations. Ce procédé du cardinal choqua fort tous les frondeurs, lesquels connurent par là qu'il ne vouloit point dépendre d'eux, mais agir à sa mode; et cela les fit marcher avec plus de réserve à son égard et de retenue qu'auparavant.

Le Roi avoit laissé M. le duc d'Orléans à Paris pour commander en son absence; et pour lui servir de conseil, le garde des sceaux de Châteauneuf et Le Tellier, secrétaire d'Etat: ce dernier dévoué au cardinal, et mis près de Monsieur pour rendre compte à la cour de tout ce qui se passeroit. Le Roi partit de Poitiers le 22 de juillet, et arriva le 25 à Angoulême, et le premier d'août à Libourne, où il reçut les assu-

rances de la fidélité du duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, duquel on avoit été en quelque doute, à cause qu'il étoit parent de la princesse douairière de Condé, et avoit été fort attaché aux intérêts de son fils devant sa prise; et même on avoit remarqué que le jour qu'il fut arrêté, il pleura devant tout le monde avec le maréchal de Gramont; outre que son frère aîné avoit accompagné cette princesse lorsqu'elle présenta sa requête au parlement. Mais le souvenir de l'honneur qu'il avoit eu d'être favori du feu Roi, qui l'avoit élevé au point qu'il étoit, lui ôta la pensée de tenir un autre parti que celui du Roi son fils. Dès que Sa Majesté fut à Libourne, toutes les villes circonvoisines députèrent pour l'assurer de leur obéissance; et le parlement de Bordeaux ordonna que le président Pichon et quatre conseillers se transporteroient à la cour, pour témoigner la joie de la ville et du parlement de l'arrivée de Leurs Majestés dans la province, avec assurance de leur fidélité. La Reine répondit qu'elle le croiroit lorsqu'elle en verroit les effets, qui ne paroissoient pas jusqu'à présent; qu'ils avoient reçu dans leur ville la princesse de Condé, et les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld, qui étoient armés contre le service du Roi, et présentement avoient à Madrid, de leur part, les marquis de Sauvebœuf et de Sillery pour demander secours au roi d'Espagne; qu'elle désiroit avant toutes choses qu'ils fussent chassés de Bordeaux comme rebelles, et qu'ensuite le Roi feroit son entrée dans leur ville; et elle leur ordonna de répondre positivement là-dessus. Le président dit à la Reine qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût obéie en tout; mais que la compa-

gnie ne leur ayant point donné d'ordre là-dessus, il falloit qu'ils retournassent pour en conférer avec elle. Ainsi ils partirent sans rien conclure, et il y arriva une affaire qui éloigna l'accommodement, et porta les choses à la rigueur. La Reine avoit déclaré le maréchal de La Meilleraye général de l'armée du Roi en Guienne; lequel ayant su que le duc de Bouillon s'étoit saisi du château de Vaires, marcha tout à l'instant pour le reprendre; et l'ayant attaqué, il le prit à discrétion : et parce que Richon, qui commandoit dedans, avoit enduré le canon contre une armée royale, il le fit pendre à la porte. Il y avoit dedans Bordeaux un capitaine des troupes du Roi, prisonnier sur sa parole, nommé le baron de Canole, qui jouoit ce jour-là avec des dames. Dès que le duc de Bouillon sut la mort de Richon, il l'envoya prendre chez elles alors qu'il s'y attendoit le moins, et lui ayant fait donner un confesseur, il le fit pendre sans autre forme de procès. Cette audace offensa fort la Reine, et l'irrita à un tel point qu'elle ne songea plus qu'au siége de Bordeaux. Le maréchal de La Meilleraye attaqua le faubourg Saint-Surin, et l'emporta de force; et Palluau étant entré par le palais Galien, se logea sur le bord du fossé d'une demilune. Alors on poussa la tranchée par les allées qui vont des Chartreux à l'archevêché; et le maréchal fit dresser une batterie de six pièces, qui ruinoit les murailles de la ville.

Le Roi, pour être plus proche du siége, partit le 27 de Libourne, et vint à Bourg, où le président Le Bailleul et plusieurs conseillers du parlement de Paris arrivèrent, avec Le Coudray-Montpensier, de la part

de M. le duc d'Orléans, envoyés pour empêcher qu'on ne prît Bordeaux par force, et pour supplier la Reine de trouver bon qu'ils s'entremissent de l'accommodement, et de pardonner à cette ville rebelle, la faisant rentrer dans son devoir. Toutes ces négociations furent inutiles; car ces députés trouvèrent les esprits des Bordelais si aigris, et si peu disposés à l'obéissance, qu'ils furent contraints de retourner à Paris sans rien faire. Les frondeurs ne se rebutèrent pas néanmoins; car après leur retour ils en firent renvoyer deux autres par le parlement, qui furent Le Mennier et Bitaut, conseillers de la grand'chambre, pour presser la Reine de donner la paix à ses sujets de la Guienne, à quelque prix que ce fût. Ces conseillers, en arrivant à Bourg, trouvèrent que le maréchal de La Meilleraye pressoit fort Bordeaux, et qu'il avoit pris par force l'île de Saint-Georges, où le chevalier de La Valètte avoit été tué. Ils apprirent aussi que l'armée navale, sous le comte du Dognon, étoit à Blaye pour empêcher le secours par mer. Ces nouvelles leur firent connoître qu'ils n'avoient point de temps à perdre: c'est pourquoi, dès qu'ils eurent salué la Reine, ils entrèrent dans Bordeaux, où ils exhortèrent si bien le parlement et le peuple, en leur promettant d'être caution de ce que la Reine leur promettroit, qu'ils demandèrent passeport pour envoyer des députés à la cour. Après l'avoir reçu, ils accompagnèrent les deux conseillers de Paris jusqu'à Bourg, où ils eurent une grande conférence avec ceux du conseil du Roi, dans laquelle une surséance d'armes fut accordée pour six jours. Durant cette trève, les députés de Paris ne firent

qu'aller et venir avec tant de succès, que le 29 de septembre le traité fut conclu, par lequel il fut convenu que le Roi pardonneroit à ses sujets de Bordeaux ; que la princesse de Condé et le duc d'Enghien se retireroient à Milly, et les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld en leurs maisons, qui donneroient parole de ne plus porter les armes contre le service du Roi; que Sa Majesté entreroit dans Bordeaux avec sa garde ordinaire, et feroit retirer le reste de ses troupes. En exécution de ce traité, la princesse de Condé et les ducs d'Enghien, de Bouillon et de La Rochefoucauld sortirent de Bordeaux le 3 d'octobre, et furent à Bourg faire la révérence à Leurs Majestés : ils se mirent à genoux en les abordant, et leur demandèrent pardon. La Reine les reçut fort civilement, et le cardinal Mazarin donna à dîner aux deux ducs, qui eurent de grandes conférences avec lui, et firent ce qu'ils purent pour lui persuader de mettre les princes en liberté, et de se joindre d'intérêts avec eux. Le duc de La Rochefoucauld entra fort avant en matière avec lui sur ce sujet, et le cardinal ne s'éloigna pas de cette proposition, selon sa manière d'agir ordinaire, de mettre tout en négociation, et de faire espérer ce qui étoit le plus éloigné de sa pensée. Ces pourparlers vinrent aux oreilles de Mademoiselle, qui avoit suivi la Reine dans ce voyage. Elle en avertit M. le duc d'Orléans son père, qui en prit ombrage, dans la pensée qu'il eût que le cardinal traitoit de la liberté des princes à son insu, et sans la participation des frondeurs; et cette défiance fut en partie cause des divisions qui s'émurent quelque temps après.

Le 5 d'octobre, Leurs Majestés s'embarquèrent sur une galère que les Bordelais leur avoient envoyée; et le jour même ils firent leur entrée dans Bordeaux, au bruit des canons des vaisseaux, avec la plus grande acclamation qu'il fut possible. Ils y séjournèrent dix jours, durant lesquels ils rétablirent le premier président du parlement, et tous les officiers qui s'étoient retirés pour n'avoir pas voulu adhérer à la rebellion des autres; et le 15 ils en partirent pour Blaye, où le duc de Saint-Simon les traita splendidement. De là ils furent à Saintes, et par Saint-Jean-d'Angely à Poitiers, où la fièvre prit à la Reine : ce qui l'obligea d'y séjourner; puis ayant passé par Amboise, elle fut contrainte, pour son indisposition, de se reposer à Blois, d'où elle fut coucher à Orléans; et à la fin du mois elle se rendit à Fontainebleau. Mais avant que de parler de son arrivée à Paris, voyons ce qui s'y passa durant le voyage.

Un peu après le départ du Roi, mourut Charles, duc d'Angoulême, fils naturel du roi Charles IX, âgé de soixante-dix-huit ans. Il laissa pour héritier son fils le comte d'Alais, qui prit le titre de son père : il eut la satisfaction, devant que de mourir, de marier sa petite-fille et unique héritière avec le duc de Joyeuse, grand chambellan de France, frère du duc de Guise.

Nous avons vu comme le cardinal avoit entrepris le voyage de Guienne contre l'avis des frondeurs, et comme cette manière d'agir commença à leur donner de la défiance, et leur faire connoître qu'en se servant de leur crédit pour abattre le parti des princes, il pensoit en même temps à les affoiblir pour se rendre indépendant d'eux, et les perdre à leur tour en de-

meurant le maître. M. le duc d'Orléans étoit demeuré dans Paris pour y commander, et Le Tellier étoit auprès de lui comme créature du cardinal, pour prendre garde qu'il ne se passât rien à son préjudice, et l'avertir de tout ce qui se feroit à Paris. Il se trouva bien empêché en beaucoup de rencontres pour parer les desseins qui se formoient contre son bienfaiteur. Monsieur étoit un prince bon et facile, qui ne manquoit pas d'esprit; mais il ne s'appliquoit pas aux affaires, et se laissoit toujours gouverner par quelqu'un. L'abbé de La Rivière étant éloigné de lui, le coadjuteur prit bientôt ascendant sur son esprit, d'autant plus facilement que par sa réconciliation avec le cardinal il lui fut permis d'approcher de Son Altesse Royale, laquelle même crut faire plaisir à la Reine de suivre ses conseils : mais comme il étoit fort habile et très-ambitieux, il se servit du crédit qu'il s'étoit acquis auprès de ce prince pour modérer la trop grande autorité du cardinal, et, sans rompre avec lui, se rendre nécessaire pour en être plus considéré, et obtenir de lui pour son élévation ce qu'il ne lui eût jamais accordé de bon gré. Le duc de Beaufort, qui avoit tout pouvoir parmi le peuple, mais qui manquoit de capacité, étoit bien traité de Monsieur; et il le faisoit par le conseil du coadjuteur, afin d'être maître de Paris, dont la populace l'adoroit. La duchesse de Chevreuse, d'un esprit actif et remuant, étoit une des principales du parti, et avoit une liaison étroite avec le garde des sceaux, qu'elle seule avoit fait rétablir. Toute cette cabale s'étoit réunie avec le cardinal par la prison des princes : mais il arriva des affaires qui changèrent la face de la cour, alors qu'on

y pensoit le moins. Les Espagnols étant entrés en Champagne et s'étant avancés jusqu'à Fismes, le parlement s'assembla pour chercher les moyens de les repousser; mais le défaut d'argent avoit tellement affoibli le royaume, qu'il étoit difficile d'y remédier; et comme ceux qui composoient le parlement étoient peu entendus aux affaires d'Etat, ils avoient exigé des déclarations du Roi pour le soulagement du peuple, qui avoient énervé les finances; et présentement qu'ils voyoient les ennemis à leurs portes, qui pilloient leurs terres et saccageoient leurs maisons, ils étoient bien empêchés quel remède y appliquer. Il falloit trouver de l'argent, et c'est ce qu'ils désiroient le plus; mais ils ne vouloient pas permettre qu'on fît aucuns édits nouveaux, ni qu'on dérogeât aux déclarations: ce qui étoit impossible, car l'argent ne tombe pas du ciel comme la pluie; et ainsi en même temps ils vouloient et ne vouloient pas. Cela faisoit voir qu'il étoit bien malaisé de soutenir la guerre tant que l'autorité royale ne seroit pas en son entier, et tant que les gens de justice s'en mêleroient, qui savent mieux juger des procès que gouverner un royaume, lequel ne peut être régi avec ordre par une si grande cohue. Dans cette extrémité, on appréhenda que le maréchal de Turenne ne marchât droit à Vincennes pour le prendre, et mettre les princes en liberté. Sur ce soupçon, on tint conseil chez M. le duc d'Orléans, où il fut résolu tout d'une voix de les ôter d'où ils étoient, et les mettre en lieu plus sûr. Le Tellier, qui avoit le secret du cardinal, opina pour qu'on les menât au Havre-de-Grâce; mais le coadjuteur et le duc de Beaufort s'y opposèrent, et dirent qu'il les falloit

mettre dans la Bastille. Ils tournèrent Monsieur de leur côté, lui disant qu'encore qu'il se dût bien maintenir avec la Reine, il devoit néanmoins empêcher qu'on menât les princes dans une place dont le cardinal seroit le maître, qui les pourroit délivrer quand il lui plairoit sans son consentement; mais qu'étant dans la Bastille, on n'en disposeroit pas sans sa permission, et seroient en grande sûreté du côté des Espagnols. Le Tellier résista fortement à cette proposition, et dit à Monsieur que la Bastille étant entre les mains de Broussel, les princes ne seroient plus au pouvoir de la Reine ni au sien, mais à celui du peuple de Paris; et qu'il ne pouvoit exécuter ce dessein sans offenser Sa Majesté, qui n'y consentiroit jamais. Sur ces disputes, la duchesse de Chevreuse s'entremit pour les accorder, et se servit de Laigues pour cet effet, lequel alla trouver Monsieur, et lui fit connoître que le danger pressoit, et qu'un matin on lui viendroit dire que Vincennes seroit investi par les Espagnols, et qu'alors il ne seroit plus temps d'y remédier; et qu'il considérât quel malheur ce seroit si les princes étoient délivrés par cette voie. Monsieur en demeura d'accord, mais il dit qu'il ne pouvoit consentir qu'on les menât au Havre: et Le Tellier disant de même de la part de la Reine pour la Bastille, Laigues repartit que dans l'union qui étoit entre lui et Sa Majesté, ils ne devoient pas être mis en aucun lieu suspect à l'un ni à l'autre, et qu'il falloit convenir d'une place qui leur fût agréable à tous deux. Monsieur lui-même proposa Marcoussis, château appartenant à d'Entragues, entouré de bons fossés pleins d'eau, à six lieues de Paris, et au delà de la rivière de Seine. Laigues se

chargea de voir le duc de Beaufort et le coadjuteur, pour leur faire trouver bon. Ce dernier voyant que l'affaire pressoit, après beaucoup de difficultés fut enfin persuadé par la duchesse de Chevreuse; et Le Tellier, n'ayant pas le temps d'en écrire à la cour et d'en avoir réponse, vu l'urgente nécessité de la chose, y donna aussi les mains. Pour le duc de Beaufort, la duchesse de Montbazon lui fit agréer. Ainsi, du consentement de tous, les princes furent transférés de Vincennes à Marcoussis le 28 d'août, sous la même garde qu'ils avoient auparavant. Quand le cardinal sut la peine que le coadjuteur avoit donnée à Le Tellier sur le sujet de cette translation, il s'en plaignit, et parla de lui à la Reine comme d'un homme séditieux, qui s'opposoit toujours au bien du service du Roi, et qui avoit l'esprit si brouillon qu'on ne pouvoit prendre de confiance en lui. Le coadjuteur, averti de ces discours, persuada à M. le duc d'Orléans de ne pas souffrir que le cardinal gouvernât les affaires de Guienne à sa mode, et qu'il étoit du devoir de sa charge de s'en mêler; et fit si bien qu'il alla au parlement, où il fut résolu d'envoyer des députés pour servir de médiateurs de l'accommodement de Bordeaux. On a vu comme tout s'y passa au gré de la Fronde, et non à celui du cardinal, qui en fut outré contre le coadjuteur, et ne put s'en taire, quoique imprudemment, car il devoit dissimuler; mais ils avoient tous deux une telle antipathie l'un pour l'autre, qu'ils ne se pouvoient contraindre sur ce sujet. Le Tellier informoit le cardinal exactement de tout, et lui mandoit que l'esprit de Monsieur n'étoit plus si aisé à conduire que du temps de La Rivière, et qu'on

voyoit bien que c'étoit un autre homme qui le gouvernoit. Le coadjuteur, de son côté, étoit instruit des plaintes du cardinal contre lui; et ne pouvant cacher son ressentiment, il le découvrit à la duchesse de Chevreuse, qui fit ce qu'elle put pour l'adoucir, et lui dit qu'elle vouloit en écrire au cardinal. En effet, elle le fit en termes forts et pressans, lui mandant que le coadjuteur étoit surpris de la manière dont il parloit de lui, vu qu'il n'avoit rien fait que pour le bien public; qu'il avoit grand crédit dans Paris, et qu'il devoit se le conserver pour ami: mais qu'il n'y avoit encore rien de gâté, et qu'elle se promettoit de les réconcilier mieux qu'ils n'avoient jamais été; et qu'il falloit pour cela qu'il lui rendît un service considérable, et le faire de bonne grâce. Le cardinal lui fit réponse qu'il désiroit l'amitié du coadjuteur; qu'il ne lui avoit point donné depuis son départ de sujet de s'opposer à tout ce qu'il souhaitoit, comme il faisoit; et que s'il vouloit obtenir quelque grâce, il n'avoit qu'à dire, et qu'il espéroit que la Reine ne lui refuseroit pas. La duchesse ayant reçu cette lettre, la montra au coadjuteur; et de concert avec lui elle récrivit au cardinal qu'elle étoit bien aise de le voir en cette bonne disposition, et qu'elle répondoit que le coadjuteur ne lui manqueroit point: mais comme il étoit homme d'un mérite extraordinaire, aussi il le falloit obliger par un bienfait médiocre; et qu'il le devoit faire nommer cardinal pour la première promotion qui se feroit, en la place de La Rivière, qui avoit été révoqué. Cette proposition étonna le cardinal: car la chose du monde qu'il craignoit le plus étoit de voir, dans une dignité pareille à la sienne, un

homme d'un si grand génie et d'un poids si considérable. Il n'osa néanmoins le refuser ; mais pour éluder l'affaire et gagner temps, il lui manda que la cour retourneroit bientôt à Paris, et qu'ils parleroient ensemble sur cela.

Le lundi 7 de novembre, le Roi arriva à Fontainebleau, où il sembloit, après un si long voyage, que M. le duc d'Orléans se devoit trouver : mais soit qu'il eût honte de n'avoir pas conservé pour elle la même complaisance qu'il avoit accoutumé, soit que le coadjuteur pour se faire craindre lui eût donné de la défiance, et lui eût mis dans la tête qu'on n'étoit pas satisfait de lui à la cour, et que pour sa sûreté il ne devoit pas quitter Paris, il ne voulut point sortir de la ville, et ne se trouva pas à Fontainebleau : dont la Reine fut fort surprise. Elle dissimula néanmoins son étonnement, et envoya de sa part le presser de venir, sur ce qu'il étoit nécessaire pour le bien de l'Etat que l'union parût entre eux. La duchesse de Chevreuse et le garde des sceaux lui parlèrent si fermement, qu'enfin ils le rassurèrent ; et le 10 il arriva à Fontainebleau, où il fut reçu avec grand témoignage de joie et une parfaite dissimulation. La Reine ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches de tout ce qui s'étoit passé durant le voyage, et de ce qu'il sembloit que la bonne intelligence qui avoit toujours été entre eux depuis la mort du feu Roi commençoit à s'altérer : elle lui dit qu'elle n'en savoit pas la cause ; mais qu'il devoit considérer que de leur union dépendoit le repos de l'Etat. Comme Monsieur étoit timide de son naturel, et que la Reine avoit toujours eu beaucoup de pouvoir sur son esprit, il fut fort em-

barrassé, et il lui dit qu'il ne connoissoit aucun sujet de désunion entre eux, et qu'il auroit toujours pour elle le même respect qu'il avoit eu toute sa vie. La Reine lui repartit qu'elle lui en demandoit une marque; et il répondit qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour son service. Alors elle s'ouvrit à lui, et lui fit connoître que la plus importante affaire qu'il y eût maintenant dans le royaume étoit de mettre les princes en lieu de sûreté, et qu'ils n'y étoient point à Marcoussis, et qu'elle lui demandoit, pour marque de l'amitié qu'il avoit pour elle, de consentir qu'ils fussent conduits au Havre. Il fut fort surpris de cette demande, et lui répondit que c'étoit contre la promesse qu'on lui avoit faite en les arrêtant, qu'ils dépendroient également d'elle et de lui; en sorte qu'on n'en pourroit disposer que de leur commun consentement: mais elle répondit que sa prière ne dérogeoit point à ce qui étoit convenu entre eux, parce que Bar, qui avoit été commis à leur garde, seroit auprès d'eux au Havre comme à Vincennes et à Marcoussis; et comme il avoit fait serment de leur en répondre à tous deux, et de ne les délivrer qu'en voyant la signature de l'un et de l'autre, il seroit aussi bien obligé à tenir son serment au Havre que dans un autre lieu. Monsieur y trouva à redire sur ce que le Havre étant entre les mains de la duchesse d'Aiguillon, il n'y auroit aucun pouvoir; mais cet obstacle fut bientôt levé, parce que cette duchesse convenoit de remettre la place entre les mains de Bar, auquel elle se vouloit bien confier, le connoissant pour homme d'honneur et de probité, et qui lui étoit particulièrement attaché, à cause qu'il avoit été capitaine des gardes du cardinal de Riche-

lieu son oncle. Bar lui donna sa parole que dès que les princes en seroient sortis, il lui rendroit fidèlement le Havre. Toutes ces raisons ne pouvoient faire consentir Monsieur à cette translation; mais la Reine le sut si bien cajoler en répandant quelques larmes pour le toucher, qu'enfin il se rendit, et signa sur l'heure l'ordre conjointement avec la Reine. Dès que cette affaire fut expédiée, on envoya en diligence à Bar pour l'exécuter : ce qu'il fit aussitôt; et ayant tiré les princes de Marcoussis, il prit le chemin du Havre. Le comte d'Harcourt, qui commandoit en Normandie, eut ordre de les escorter avec des troupes : il vint pour ce sujet au devant d'eux, et les conduisit en sûreté jusqu'au Havre, où ils arrivèrent le 17 de novembre. Les partisans des princes, enragés de ce changement, crièrent fort contre le comte d'Harcourt de ce qu'après de si belles actions il en faisoit une indigne de lui, et l'appeloient par moquerie *recors du Mazarin;* mais ce comte croyoit qu'un sujet employé par son roi le doit servir à sa mode et selon l'utilité de ses affaires, sans demander pourquoi.

M. le duc d'Orléans retourna à Paris le 14, où le coadjuteur, qui n'avoit pas voulu aller à Fontainebleau, le blâma fort du consentement qu'il avoit donné, et lui fit prendre ombrage de la conversation que le duc de La Rochefoucauld avoit eue avec le cardinal à Bourg, lui voulant persuader que c'étoit pour la délivrance des princes qu'ils avoient traité à son insu, et qu'il avoit voulu les mettre dans le Havre pour exécuter son dessein plus facilement. Comme Monsieur étoit appréhensif, et qu'il avoit entière créance au coadjuteur, il se repentit bientôt de ce

qu'il avoit fait, et promit de rétracter son ordre, et de le faire changer. Ce n'est pas que le coadjuteur n'eût bien voulu avoir cette complaisance pour la Reine; mais il désiroit qu'on lui en eût l'obligation, pour extorquer par là du cardinal la nomination au cardinalat. Le Roi arriva à Paris le 15, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie qu'on pouvoit souhaiter. La première chose que Monsieur dit à la Reine fut que les bons Français et les gens de bien le blâmoient d'avoir consenti à la translation des princes, et qu'il étoit vrai qu'il l'avoit fait contre son gré, par pur respect pour elle; mais qu'ayant considéré les conséquences de cette action, et le mal qu'elle pouvoit produire, il avoit changé de sentiment, et ne pouvoit plus continuer dans cette résolution. La Reine lui répondit qu'elle étoit bien marrie qu'il ne se fût expliqué plus tôt; mais qu'il n'étoit plus temps, parce qu'ils étoient partis de Marcoussis, et présentement étoient fort proches du Havre.

Ce changement de Monsieur fit bien connoître que le coadjuteur en étoit l'auteur, et qu'il se falloit bien garder de l'élever à la dignité où il aspiroit; et c'est le prétexte dont le cardinal se servit pour se dédire de la parole qu'il avoit donnée. Et pour bien comprendre cette affaire, il faut savoir que sur ce que le cardinal avoit remis la duchesse de Chevreuse à son retour pour lui répondre précisément sur les lettres qu'elle lui avoit écrites, elle ne manqua pas de lui en parler à Fontainebleau, et de le presser fort là dessus, lui faisant voir qu'il ne pouvoit être maître de Paris ni de l'esprit de Monsieur qu'en gagnant le coadjuteur et le faisant cardinal; mais connoissant son es-

prit ambitieux, il ne se vouloit pas fier, et résista formellement à cette demande; en sorte que la duchesse se sépara d'avec lui assez mal. Laigues, qui étoit son grand confident, demeura après elle à Fontainebleau, lequel entretint encore le cardinal sur ce sujet, et lui donna de si bonnes raisons pour le faire changer de sentiment, qu'enfin il le persuada, et tira parole de lui qu'il nommeroit le coadjuteur au cardinalat dès qu'il seroit à Paris. Laigues, qui connoissoit son style, qui étoit de tout promettre et de ne rien tenir, lui dit nettement qu'il le supplioit d'y bien penser avant que de donner sa parole, parce que s'il s'engageoit de sa part à la duchesse de Chevreuse, il lui conseilleroit, en cas qu'il y manquât, de la lui faire tenir par quelque moyen que ce fût. Le cardinal lui répondit qu'il avoit raison, et qu'il pouvoit hardiment assurer la duchesse de ce qu'il promettoit, et qu'il n'y manqueroit pas. Dès que le Roi fut à Paris, Laigues fit ressouvenir Son Eminence de la parole qu'il lui avoit donnée, et le somma de l'exécuter: mais il n'en tira que des paroles ambiguës, sans rien conclure; et ne se payant de cette monnoie, le pressa tellement de s'expliquer, qu'il le força de lui dire qu'il ne s'y pouvoit résoudre; et alors Laigues lui déclara qu'il ne falloit donc pas qu'il trouvât mauvais s'ils songeoient à leurs affaires par d'autres voies. Le cardinal se trouva bien empêché dans ce rencontre, car il voyoit d'un côté qu'il ne se pouvoit passer des frondeurs pour tenir le parlement et la ville de Paris en bride; mais, d'un autre sens, il avoit une si grande aversion et jalousie contre le coadjuteur, qu'il ne pouvoit se résoudre à le faire égal à lui, étant per-

suadé qu'il ne seroit jamais dans cette dignité, qu'il ne pensât aussitôt à le détruire pour se mettre en sa place. Il ne pouvoit s'imaginer que les frondeurs osassent jamais se fier aux princes après l'outrage qu'ils leur avoient fait, lequel les devoit rendre irréconciliables avec eux.

Laigues, après ce refus, alla trouver la duchesse de Chevreuse pour lui rendre compte de sa négociation, et lui dit qu'elle devoit bien connoître présentement que le cardinal étoit un fourbe, aux paroles duquel on ne se pouvoit plus fier, et qu'il étoit aisé de voir qu'il ne se servoit d'elle qu'autant qu'il en avoit besoin, dans le dessein de la perdre et tous ses amis dès qu'il en trouveroit l'occasion; et il lui conseilla de prendre ses mesures d'ailleurs. Elle communiqua l'état de l'affaire au coadjuteur, lequel, piqué au vif du procédé du cardinal, résolut avec elle de le laisser là, et d'écouter les propositions des partisans des princes. Il disoit qu'il savoit bien qu'on auroit peine à établir une grande confiance entre eux après ce qui s'étoit passé; mais aussi il objectoit que le cardinal les avoit plus offensés qu'ils n'avoient fait, et que le prince de Condé, qui étoit si généreux et avoit l'ame si haute, savoit fort bien que c'étoit lui-même qui les avoit poussés à faire ce qu'ils avoient fait contre lui, pour leur salut, et pour se défendre au contraire du cardinal Mazarin, qui avoit manqué pour lui de reconnoissance, lui devant sa conservation; et là dessus il concluoit qu'il ne désespéroit pas de pouvoir se réconcilier avec lui, pour se venger conjointement du cardinal leur ennemi, qui étoit devenu l'horreur du genre humain. Le prince avoit

des serviteurs qui, sous ombre de ne vouloir point porter les armes contre le Roi, étoient demeurés dans Paris à dessein de lui rendre plus de service que s'ils eussent pris les armes. Entre ceux-là étoit Arnauld, mestre de camp des carabins, lequel ayant connoissance du mécontentement du coadjuteur, ne perdit point de temps de lui faire parler, et de lui demander audience secrète. Il l'obtint aussitôt, et il le rassura sur la défiance qu'il pouvoit avoir du prince, lequel étoit fort raisonnable, et connoissoit bien qu'il n'avoit pu se dispenser de se défendre, étant poussé à bout au point qu'il avoit été; mais qu'il ne falloit plus penser à tout cela, et que s'il pouvoit procurer sa liberté, il l'assuroit que ce dernier bienfait effaceroit le souvenir de la première injure, et qu'ils s'uniroient tous pour faire tomber leur vengeance sur la tête du cardinal, qui étoit cause de tous leurs maux, et de ceux de tout le royaume. Arnauld fit savoir au duc de La Rochefoucauld cette négociation, lequel la fit un peu surseoir, à cause que depuis la conversation qu'il eut à Bourg avec le cardinal, il avoit conservé correspondance avec lui, par laquelle il espéroit d'obtenir la liberté des princes, qu'il lui promettoit tous les jours; et il trouvoit cette voie plus sûre, parce qu'il avoit la clef de la prison, et qu'ensuite ils reviendroient à la cour dans les bonnes grâces de la Reine : mais le cardinal l'ayant amusé longtemps par des remises et des échappatoires sans aucun fondement, il vit bien qu'il se moquoit de lui, et que ces dilaiemens n'étoient que pures fourbes. Alors il ne s'y attendit plus, et il donna les mains à ce que traitoit Arnauld avec le coadjuteur.

Comme le cardinal vit le grand murmure qui étoit dans Paris de ce que les Espagnols étoient si avant dans la Champagne, et qu'on l'accusoit d'imprudence d'avoir emmené les meilleures troupes du royaume en Guienne pour satisfaire la passion du duc d'Epernon, il crut que pour apaiser cette rumeur il falloit aller lui-même dans cette province pour les en chasser, et remporter le mérite de cette action. Dans ce dessein, il fit assembler toutes les troupes qui étoient en garnison sur les frontières de Picardie et de Champagne; et les ayant jointes à celles qu'il avoit ramenées de Guienne, il en donna le commandement au maréchal Du Plessis, et le premier de décembre il partit de Paris, et arriva le 6 à Reims. Le 9 il fit investir Rethel, et le 10 le maréchal Du Plessis se rendit maître d'un faubourg, et fit dresser une batterie qui ruina les murailles de la ville, et lui donna moyen de se loger sur le bord du fossé. Ensuite Manicamp pressa tellement le siége, que Delli-Ponti, qui commandoit la garnison espagnole, fut contraint de capituler le 13, et de sortir le 14. Les habitans de Rethel eurent une telle joie d'être délivrés de la domination espagnole, qu'ils passèrent un acte par lequel ils s'obligèrent de donner une épée à Manicamp et à tous les aînés de sa maison, en reconnoissance de leur délivrance.

Dès que le maréchal de Turenne sut le siége de Rethel, il fit grande diligence pour mettre ses troupes ensemble; et ayant reçu un renfort que les Espagnols lui envoyèrent sous don Estevan de Gamare, il marcha promptement, dans la croyance qu'il arriveroit assez à temps pour faire lever le siége; mais ayant appris à

trois lieues de Rethel qu'il étoit pris, il tint bride en main, et n'avança pas davantage. De l'autre côté, les coureurs du maréchal Du Plessis l'ayant assuré que les Espagnols marchoient à lui, il fit passer la rivière d'Aisne à son armée, et alla droit à eux; mais il sut bientôt après que, sur la nouvelle de la prise de Rethel, ils s'étoient retirés : il ne laissa pas de les suivre, et il les joignit à un défilé, dans le dessein de les combattre. Le maréchal de Turenne voyant paroître les coureurs de l'armée française, mit la sienne en bataille sur une hauteur où il croyoit combattre à son avantage, et attendit de pied ferme proche d'un village nommé Smide. Les Français étoient plus forts en infanterie, mais les Espagnols avoient beaucoup plus de cavalerie : ce qui leur donnoit grand avantage dans les plaines. Il y avoit un vallon entre les deux armées assez facile à passer, dans lequel une partie de la cavalerie espagnole descendit pour charger en flanc l'aile gauche française, commandée par Hocquincourt, lequel alla au devant, et mit en désordre cinq escadrons, qui prirent la fuite; et il gagna la hauteur de l'autre côté du vallon, soutenu par Villequier, qui commandoit la seconde ligne. En même temps le maréchal Du Plessis avec l'aile droite chargea la gauche des Espagnols, où la cavalerie des deux partis ne tira que tête contre tête : mais après un combat fort opiniâtre, la cavalerie française, plus foible que l'autre, plia, et se retira en confusion. Elle fut poussée par l'espagnole, laquelle fut arrêtée sur le cul par Fleckestein, qui commandoit le corps de réserve. Alors le combat recommença plus fort que devant; et Manicamp ayant rallié ceux qui avoient été rompus, re-

tourna à la charge; et le régiment des Gardes avec le reste de l'infanterie ayant défait celle des Espagnols, tourna contre leur cavalerie, qui ne put soutenir les décharges de la mousqueterie, et fut contrainte de reculer; puis étant poussée par la cavalerie française, et chargée par Villequier et Hocquincourt, qui avoient battu l'aile droite des Espagnols, elle prit entièrement la fuite, et fut poursuivie diligemment. Le maréchal de Turenne se sauva; mais don Estevan de Gamare, général des Espagnols, et Fauge-des-Lorrains, furent pris; Bouteville, Serizi, Aucour, le chevalier de Jarzé et le marquis de Quintin, Français du parti des princes, demeurèrent aussi prisonniers. Toute leur infanterie fut prise ou tuée, leur cavalerie dissipée, et leur canon et bagage tomba entre les mains du victorieux.

Cette bataille gagnée par les Français le 15 de décembre, entre la vallée de Bourg et les villages de Smide et Sommesuipe, a néanmoins été nommée de Rethel, à cause qu'elle fut donnée pour son sujet, quoique le champ en fût éloigné de quatre à cinq lieues. Le maréchal Du Plessis reçut une sensible affliction, qui diminua fort la joie de son triomphe, par la mort du comte Du Plessis son fils aîné, qui fut tué dans la mêlée. Dès que la bataille fut gagnée, Bougi fut investir Château-Portien, qui se rendit d'abord; et la garnison prit parti dans l'armée. Le cardinal Mazarin étoit à Rethel quand la bataille fut donnée; et en ayant appris la nouvelle, il dépêcha pour en avertir Leurs Majestés; et lors il crut être au dessus de la fortune, et qu'un si grand avantage, dont il s'attribuoit la principale gloire, fermeroit la bouche à ses

ennemis, et leur feroit tomber les armes des mains; mais il arriva tout autrement, ainsi qu'on verra par la suite.

Dès que la duchesse de Chevreuse eut donné son consentement au coadjuteur d'écouter les partisans des princes et de se retirer de l'amitié du cardinal, il se fit quantité d'assemblées secrètes sur ce sujet. La princesse palatine, femme d'esprit et fort intrigante, qui étoit en petite considération près du cardinal, s'en mêla des plus avant pour se faire valoir; et les principales conférences se tinrent chez elle. Quoique Bar fût extrêmement rude et sévère aux princes, il ne put néanmoins jamais empêcher qu'ils ne reçussent des nouvelles, et qu'ils n'écrivissent; et même les précautions qu'il prenoit pour l'empêcher leur en donnoient souvent la facilité. Il y avoit long-temps que Deslandes-Payen étoit chargé d'une requête de la princesse de Condé au parlement, qu'il n'osoit présenter, parce qu'il ne voyoit pas les choses disposées à la faire réussir, à cause que la Reine et les frondeurs étoient unis ensemble; mais quand il sut le mécontentement des derniers, il se disposa pour la rapporter, et attendit qu'ils eussent achevé leur traité avec les princes. La palatine, qui leur faisoit savoir par des voies inconnues des nouvelles de tout ce qui se passoit, et qui en recevoit réponse, conclut enfin avec le coadjuteur que toute leur cabale romproit avec le cardinal Mazarin, et se déclareroit en faveur des princes pour les faire sortir de prison; qu'ils oublieroient de part et d'autre les injures reçues, et qu'ils contribueroient tous à l'éloignement du cardinal; et pour la sûreté de cet accord, que le prince de Conti épouseroit la

fille de la duchesse de Chevreuse. Ce traité étant fait fort secrètement, et approuvé des princes à l'insu de Bar, il ne restoit plus qu'à y joindre M. le duc d'Orléans. Le coadjuteur avoit commencé à ébranler son esprit et à lui donner de la défiance du cardinal, en lui représentant que la majorité du Roi approchoit, et qu'il n'attendoit que cela pour se rendre le maître absolu, et le traiter ensuite comme il avoit fait les princes. Il lui persuadoit de mettre ordre à ses affaires devant ce temps-là, et de procurer leur liberté pour les obliger de s'attacher à ses intérêts, lui faisant voir que son union avec eux le mettroit en état de ne rien craindre, et à couvert de l'insulte de tous les favoris. Comme Monsieur avoit déjà donné du soupçon au cardinal, il appréhendoit son abord, et depuis le retour de Guienne il évitoit de le voir le plus qu'il pouvoit. Cette froideur dura jusqu'à son départ pour la Champagne. Durant son absence, Deslandes-Payen présenta au parlement la requête de la princesse; et en même temps de Roches, lieutenant des gardes du prince de Condé, apporta une lettre écrite de sa main et signée des deux autres prisonniers, par laquelle il autorisoit cette requête. Il fut résolu dans l'assemblée des chambres, qui s'étoit faite pour un autre sujet, que l'affaire étoit de si grande importance qu'elle méritoit que M. le duc d'Orléans y assistât, et que deux conseillers iroient le trouver pour le prier de venir prendre sa place, et être présent à la délibération. Les députés furent au palais d'Orléans, où ils s'acquittèrent de leur commission; mais Monsieur ne voulant pas encore se déclarer, s'excusa de s'y trouver.

Dans ces entrefaites arriva la nouvelle du gain de

la bataille de Rethel, qui devoit apparemment détruire toute cette menée, et mettre en fumée tous les projets faits contre l'autorité du cardinal; mais l'affaire prit le contre-pied de ce qu'on pensoit : car les frondeurs craignant que cette victoire n'augmentât sa puissance, et qu'il ne l'employât à leur ruine, s'unirent entre eux plus que devant, et firent une telle peur à Monsieur pour sa personne propre, qu'ils l'obligèrent à se déclarer hautement contre lui.

Quoique la duchesse de Chevreuse eût signé le traité contre le cardinal, elle ne laissoit pas de voir la Reine, laquelle n'étoit pas informée de ce qui se passoit. Un jour elle voulut sonder l'esprit de Sa Majesté, et voir si elle ne pourroit point adroitement la désabuser de l'estime qu'elle avoit pour le cardinal : elle lui dit que c'étoit une étrange chose que la haine que tout le monde avoit contre lui fût si grande, qu'on tournoit ses meilleures actions en mal; qu'au retour de Guienne, on le blâmoit d'avoir laissé prendre pied aux Espagnols dans la Champagne pour son intérêt particulier; et maintenant qu'il les en avoit chassés, au lieu de le louer et de lui en savoir gré, on crioit contre lui, le taxant d'imprudence et de peu de conduite, d'avoir fait hasarder une bataille dans des plaines où les Espagnols avoient beaucoup plus de cavalerie que lui; en sorte que s'il l'eût perdue, il eût mis le royaume dans un péril évident. Elle témoignoit être marrie de ces bruits, étant de ses amis; mais elle vouloit lui faire connoître que l'aversion étoit si générale contre lui, que quelque bien qu'il fît, on ne l'aimeroit jamais; et qu'elle seroit toujours malheureuse tant qu'elle se serviroit de lui, et qu'elle pré-

voyoit qu'elle seroit à la fin contrainte de l'éloigner pour se mettre en repos. La Reine reçut fort froidement cet avis, et le manda au cardinal. La duchesse, qui avoit toujours grand commerce avec lui, lui écrivit en même temps qu'elle trouvoit la Reine plus froide pour lui que de coutume, nonobstant les bons offices qu'elle lui rendoit tous les jours, après le grand service qu'il venoit de rendre à l'Etat. Le cardinal reçut les deux lettres tout à la fois, et fut si surpris de voir deux choses si contraires, qu'il jeta de colère sa calotte contre terre, et connut bien que la duchesse de Chevreuse le trompoit, et dès-lors résolut de se défier d'elle.

Cependant le parlement voyant que Monsieur ne vouloit pas venir prendre sa place, parce qu'il n'avoit pas encore rompu avec la Reine, ordonna l'assemblée des chambres pour délibérer sur la requête des princes; mais le jour qu'elles s'assemblèrent, elles reçurent une lettre de cachet par laquelle la Reine leur mandoit de la venir trouver par députés. Les enquêtes firent grand bruit sur cette lettre, disant qu'elle n'étoit écrite que pour rompre leur délibération et gagner du temps, et la plupart opinoient à n'y point avoir égard; mais ceux de la grand'chambre, plus vieux et plus sages, ne voulurent pas manquer de respect à la Reine, et firent résoudre d'y envoyer le premier président, accompagné d'un autre, et de deux conseillers de chaque chambre. Ils virent la Reine dans son lit, malade d'une fièvre qui la tenoit depuis son retour de Guienne. Elle leur dit, par la bouche du garde des sceaux, qu'elle désiroit que le parlement sursît à toutes sortes de délibéra-

tions et assemblées, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré sa santé; après quoi elle promettoit toutes sortes de satisfactions. Le lendemain, les députés ayant rendu compte au parlement, on différa les assemblées pour huitaine; mais la semaine étant passée, elles recommencèrent, et on travailla à l'affaire des princes. Alors le coadjuteur leva le masque, et fut d'avis qu'on fît à la Reine des remontrances de bouche et par écrit, afin que suivant la déclaration du mois d'octobre 1648, confirmée par le traité de Ruel de 1649, les princes fussent mis entre les mains du parlement, pour être punis s'ils étoient coupables, ou élargis s'ils se trouvoient innocens. Ensuite il parla contre les désordres de l'Etat, dont il accusa le cardinal Mazarin, et opina qu'on suppliât la Reine de l'éloigner. Beaucoup furent de son avis; mais enfin l'arrêt fut pour les remontrances de bouche seulement pour la liberté des princes, sans parler du cardinal. Les gens du Roi demandèrent audience à Sa Majesté pour le parlement, en exécution de son arrêt; mais ils ne la purent obtenir à cause de l'indisposition de la Reine, et elle fut remise au commencement de l'année prochaine. Le cardinal fut bientôt averti de tout ce qui se machinoit contre lui; et se trouvant à la tête d'une armée victorieuse, ses amis lui conseilloient de ne point retourner à Paris, mais d'en faire sortir Leurs Majestés, et ne les y point faire revenir que le coadjuteur et les séditieux n'en fussent dehors, disant que le peuple pour ravoir le Roi, dont l'absence ruineroit tout le commerce, les chasseroit hors de la ville. Il ne put goûter cet avis, parce que n'étant pas d'une humeur hardie ni entreprenante, il ne vouloit rien hasarder,

étant rebuté de l'entreprise du siége de Paris, qui avoit pensé renverser la monarchie. Ainsi, selon son naturel, suivant les conseils les plus doux, il revint à Paris, où il arriva le dernier jour de l'an. Il fut reçu avec beaucoup d'acclamation et de flatterie des courtisans, et autant de froideur de M. le duc d'Orléans et du peuple.

DIX-SEPTIÈME CAMPAGNE.

[1651] Cette année commença par la promotion de cinq maréchaux de France, à savoir : Villequier, qui se fit appeler le maréchal d'Aumont; La Ferté-Imbault, fait par M. le duc d'Orléans, qui prit le nom de maréchal d'Etampes ; Hocquincourt et La Ferté-Senneterre. Le comte de Grancey voyant qu'il en étoit exclus, partit de Paris pour aller en son gouvernement, et dit tout haut, en sortant de chez la Reine, que les Espagnols seroient bien aises de ravoir Gravelines. Le cardinal, alarmé de ses menaces, lui envoya en diligence le bâton : et ainsi il fut le cinquième.

Les gens du Roi continuèrent à poursuivre l'audience demandée par le parlement pour faire les remontrances. Elle fut refusée d'abord à cause de la maladie de la Reine, et le cardinal la retarda le plus qu'il put, selon sa manière d'agir, qui étoit de gagner le temps ; et il croyoit avoir fait une grande affaire quand il pouvoit reculer de vingt-quatre heures : mais enfin, après beaucoup de remises, le garde des sceaux donna jour au 20 de janvier. Le premier président parla avec grande force à Sa Majesté, qui répondit qu'elle en com-

muniqueroit avec son conseil; et quelques jours après le garde des sceaux dit aux députés qu'encore que la Reine ne dût rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul, elle ne laissoit pas de vouloir bien faire voir au public la justice de ses intentions: qu'elle promettoit la liberté des princes dès que ceux qui s'étoient joints aux Espagnols pour leur sujet, se seroient remis dans l'obéissance, avec les places qu'ils tenoient. Cette réponse fit crier les enquêtes, qui étoient composées de jeunes gens sans expérience, qui vouloient que les princes sortissent sans aucune formalité, ne prévoyant pas les conséquences de ce qu'ils demandoient. Après ce bruit apaisé, il fut arrêté que des députés iroient prier M. le duc d'Orléans de venir au parlement, pour assister à la délibération d'une affaire de si grande importance. Monsieur refusa d'y aller, parce que la Reine l'en empêcha par l'ascendant qu'elle s'étoit conservé sur son esprit, lui faisant faire par ses larmes tout ce qu'elle vouloit. Il ne laissa pas dans ce même temps d'avoir un grand démêlé en sa présence contre le cardinal, lequel disoit que les frondeurs étoient de vrais Cromwells, qui vouloient faire en France ce que l'autre avoit fait en Angleterre; car il lui repartit fort sec qu'il y avoit grande différence, et que la comparaison n'étoit pas juste, parce que les frondeurs étoient gens d'honneur, et serviteurs du Roi et de sa couronne; mais véritablement qu'ils étoient ses ennemis particuliers, et qu'il vouloit faire de sa querelle celle de l'Etat, quoiqu'il n'y eût rien de commun avec le service du Roi. Le cardinal voulant répondre, Monsieur le fit taire, et ils se séparèrent fort aigrement. Le lendemain, Son Altesse Royale tomba malade de la

goutte, qui l'obligea de garder le lit quelques jours. Le coadjuteur en fut fort aise, parce que cela l'empêchoit de voir la Reine, qui étoit malade de son côté, et qu'elle détruisoit, par le pouvoir qu'elle avoit sur lui, en une seule vue tout ce qu'il faisoit en huit jours. Le cardinal, qui connoissoit l'altération qui étoit pour lui dans l'estime de Monsieur, n'osoit aller chez lui, craignant de n'y être pas en sûreté; et le coadjuteur prit le temps de cette goutte pour le presser de se déclarer contre le cardinal, et pour la liberté des princes; et comme il ne voyoit plus la Reine, il fut plus facile à persuader: aussi il donna les mains à tout ce qu'il voulut, et il fit savoir ses intentions à la duchesse de Longueville, laquelle les reçut avec beaucoup de respect, ne voulant faire aucun traité avec lui, mais se soumettant à toutes ses volontés. Quand il commença à se bien porter, la Reine, qui savoit que le coadjuteur tournoit son esprit contre ses intérêts, fit ce qu'elle put pour le voir, et lui manda que son indisposition ne lui permettant pas d'aller chez lui, elle le prioit de se faire porter en chaise chez elle, parce qu'elle souhaitoit passionnément de le voir. Il répondit qu'il n'étoit pas en état de cela, et qu'il ne pouvoit encore se soutenir. Le lendemain, la Reine sut qu'il s'étoit promené dans son jardin: alors elle crut qu'il ne se pourroit dédire de la venir trouver; et pour l'y obliger tout-à-fait, elle y envoya, le 2 de février, le garde des sceaux, le maréchal de Villeroy et Le Tellier, qui lui représentèrent qu'il y avoit grande quantité d'affaires qu'on ne pouvoit résoudre sans lui; et que la Reine sachant qu'il se promenoit, le conjuroit de la venir voir pour con-

férer ensemble de plusieurs choses qui ne pouvoient se terminer qu'en sa présence. Alors Monsieur, qui avoit dissimulé jusqu'à cette henre, se déclara, et dit qu'il n'y pouvoit aller, et qu'il ne se trouveroit plus au conseil tant que le cardinal y seroit; qu'il avoit eu toutes les complaisances imaginables pour la Reine sur son sujet; mais voyant que l'Etat périssoit par sa mauvaise administration, qu'il étoit obligé pour le sauver de procurer son éloignement, et de ne pas souffrir que l'intérêt d'un seul homme empêchât la tranquillité du royaume. Quelque instance qu'ils fissent pour l'obliger d'aller chez la Reine, il le refusa constamment, disant que cette entrevue ne serviroit qu'à les aigrir, parce qu'elle s'opiniâtreroit à maintenir le cardinal, et qu'il seroit obligé de la contrarier: ce qui le fâcheroit au dernier point, vu le respect qu'il avoit pour elle; tellement qu'il ne vouloit plus se trouver en un lieu où il fût nécessité de faire rien qui lui déplût, et ainsi qu'il ne la verroit point que le cardinal ne fût éloigné. Le coadjuteur n'avoit garde de le laisser aller chez la Reine, connoissant son foible, de crainte qu'elle ne le fît retourner de son côté; et lui, qui étoit d'un naturel timide, ne pouvoit se résoudre d'y aller, tant il appréhendoit son abord. Mais pour rompre tout commerce d'accommodement, le coadjuteur lui persuada d'aller le lendemain matin au parlement, où il étoit fort désiré. Il y prit sa place, et dit, avec une facilité de parler qui lui étoit naturelle, que le respect qu'il avoit toujours eu pour la Reine l'avoit obligé jusqu'à présent de dissimuler le regret qu'il avoit de voir le royaume dans le misérable état où il étoit; mais voyant que

l'incapacité du cardinal Mazarin, son ambition démesurée et son avarice sordide étoient cause de tous ces maux, il se croyoit obligé en conscience d'y mettre ordre, par le devoir de sa charge et la fidélité qu'il devoit au Roi. Là dessus, il compta tout ce qui s'étoit passé entre la Reine et lui depuis quelque temps; et protestant qu'il ne sortiroit jamais du respect qu'il lui devoit, il conjura le parlement de s'unir avec lui pour remédier aux désordres qui menaçoient l'Etat, et pour chasser le cardinal Mazarin, qui en étoit l'auteur. Il exagéra fort l'insolence qu'il avoit eue de faire la charge de tout le monde, et même la sienne; mais il assura qu'il ne le souffriroit plus dorénavant, et qu'il la vouloit faire entièrement. Ce discours fut reçu avec grand applaudissement des enquêtes, qui par un bruit sourd et un bourdonnement confus témoignèrent approuver cette bonne résolution. En même temps Rhodes, grand-maître des cérémonies, apporta une lettre de cachet portant ordre au parlement de venir trouver la Reine par députés. Aussitôt le bruit augmenta, tous les jeunes gens criant que c'étoit des ruses du cardinal pour retarder leur délibération, et qu'il ne falloit pas laisser de continuer : mais M. le duc d'Orléans prenant la parole, fut d'avis qu'on obéît, et qu'ils demeurassent assemblés jusqu'à ce que le premier président et les autres députés fussent revenus. Cette opinion fut suivie; et ainsi le parlement fut trois heures sans rien faire, jusqu'à midi, que les députés retournèrent. Le premier président rendit compte de sa commission, et dit que la Reine avoit témoigné une grande douleur de l'éloignement de Monsieur d'auprès la personne du Roi et la sienne; qu'elle les avoit

exhortés de lui persuader de revenir au conseil à son ordinaire, où il seroit obéi comme elle-même; que son absence ruinoit les affaires; et que si pour le satisfaire il falloit mettre les princes en liberté, qu'elle y consentoit, et même le souhaitoit plus que personne. Là dessus il adressa sa parole à Monsieur, le conjurant les larmes aux yeux d'accorder la demande de la Reine pour le salut de l'Etat. Son Altesse Royale résista d'abord à la prière du premier président; mais sur ce qu'il renouvela ses instances, il dit qu'il se soumettoit au conseil que lui donneroit le parlement, et qu'il croiroit son avis. A l'heure même on se mit à délibérer; et comme le coadjuteur n'étoit assuré de l'esprit de Monsieur que durant qu'il ne verroit point la Reine, il fit tous ses efforts avec sa cabale pour rompre cette entrevue. En effet, le duc de Beaufort ayant dit qu'il n'y auroit pas de sûreté dans le Palais-Royal pour la personne de Monsieur, le cardinal y étant le maître, qui pourroit faire en traître un coup d'Italien, voyant qu'il ne se pouvoit sauver que par la perte de Son Altesse Royale, conclut qu'il ne s'y devoit pas fier. Toute la Fronde ayant suivi son avis, se trouva la plus forte, et cette opinion l'emporta. Quand la Reine vit qu'elle ne pouvoit gagner Monsieur par prières, elle envoya le maréchal de Gramont au Havre pour traiter avec le prince de Condé de sa liberté, et l'engager dans ses intérêts et dans ceux du cardinal; mais durant ce voyage le parlement donna un arrêt par lequel il fut ordonné que des députés iroient au Palais-Royal pour supplier la Reine de donner présentement une lettre adressante à Bar pour faire sortir de prison les princes, et d'éloigner des conseils le

cardinal Mazarin, et le bannir du royaume comme la cause des malheurs de l'Etat. Le premier président, chargé de cette commission, aimoit le prince de Condé et souhaitoit sa délivrance, poussé à cela par son fils Champlâtreux, qui avoit toujours servi d'intendant de justice dans ses armées, et étoit fort aimé de lui : mais il vouloit que sa liberté vînt de la Reine, afin qu'il fût dans ses intérêts; et il craignoit de le voir sortir par la cabale des frondeurs, croyant que ce seroit la ruine de l'Etat.

Durant toutes ces intrigues, on ne parloit dans Paris que de la liberté des princes. Le peuple, sot et inconstant à son ordinaire, qui un an devant faisoit des feux de joie pour leur prison, fait présentement des vœux pour leur élargissement, sans savoir pourquoi; et chacun y voulant avoir part, vouloit s'en mêler de quelque façon que ce fût, jusqu'aux gentilshommes, qui s'assemblèrent chez le marquis de La Vieuville, et puis chez le duc de Nemours : et sur ce bruit toute la noblesse accourut de toutes les provinces, et la foule se trouva si grande, qu'on fut contraint de prendre pour l'assemblée la grande salle des Cordeliers. Là on dressa un écrit qui fut signé de tous, sans observer aucun ordre ni rang, les princes signant avec les gentilshommes comme ils se rencontroient, et prenant place de même dans la salle. Ce papier portoit une union de toute la noblesse pour obtenir la liberté des princes, l'éloignement du cardinal Mazarin, et la convocation des Etats-généraux du royaume. Cette cohue fit grand bruit durant quelques jours; et ceux qui n'avoient jamais vu ni les princes ni le cardinal étoient ceux qui faisoient plus de fracas, ne parlant que par des mots recherchés,

nommant les premiers *illustres captifs,* et chargeant le dernier de toutes les injures imaginables, sans avoir jamais reçu de bien ni de mal d'eux. Enfin une frénésie possédoit tellement tous les esprits, qu'ils croyoient que le salut de l'Etat ne dépendoit que de la liberté des uns et de l'exil de l'autre, ne prévoyant pas que faisant sortir le prince hors de prison de la manière qu'on y travailloit, c'étoit mettre un lion furieux hors de sa cage, qui alloit dévorer tout le monde, et lequel pour venger son emprisonnement mettroit le feu dans tous les coins du royaume, comme il arriva depuis. Le cardinal voyant que toutes les prières de la Reine ne pouvoient fléchir Monsieur, ni l'obliger de la venir voir tant qu'il y seroit, ne trouvant pas sa personne en sûreté dans Paris, où il étoit en abomination, résolut d'en sortir pour se mettre à couvert d'insulte, et aussi pour ôter le prétexte que prenoit Monsieur de ne plus voir la Reine, espérant qu'elle le regagneroit. Pour ce sujet, il partit du Palais-Royal à minuit du 6 au 7 de février, et par un grand clair de lune il s'en alla à Saint-Germain; et le matin même, le comte de Brienne fut trouver Monsieur pour lui dire que voyant la passion qu'il avoit pour l'éloignement du cardinal Mazarin, elle avoit voulu avoir cette complaisance pour lui; et qu'il étoit parti la nuit pour le satisfaire; et par là que tout sujet étant ôté de leur séparation, elle espéroit qu'il la viendroit voir bientôt, et qu'elle l'en conjuroit pour le bien de l'Etat et le service du Roi, qu'il témoignoit tant aimer. Monsieur dit qu'il alloit au parlement; puis qu'il lui rendroit réponse. Dès qu'il eut pris sa place dans la grand'chambre, il dit que le

comte de Brienne étoit venu de la part de la Reine l'avertir que le cardinal Mazarin s'en étoit allé la nuit dernière, et qu'elle le convioit à la venir voir : mais qu'il ne jugeoit pas cette visite encore nécessaire, parce que le cardinal n'étoit qu'à Saint-Germain, dans le dessein apparemment de revenir ; et qu'il le falloit chasser du royaume sans espérance de retour : et ainsi qu'il n'étoit point d'avis de voir la Reine que cela ne fût, et que les princes ne fussent hors de prison. Là dessus un grand bruit s'émut, chacun parlant ensemble sans se pouvoir entendre, et sans conserver la majesté d'une si auguste assemblée. Mais enfin Monsieur ayant fait cesser le tumulte, on alla aux opinions, où les enquêtes, dans leur emportement ordinaire, furent d'avis qu'on donneroit arrêt contre le cardinal, qu'on lui feroit rendre compte de son administration; puis qu'il seroit banni à perpétuité du royaume, et qu'il seroit ordonné que jamais étranger ne pourroit être employé dans les affaires d'Etat, conformément à l'arrêt de 1617, donné contre le maréchal d'Ancre. Il y en eut qui opinèrent d'en exclure tous les cardinaux comme gens dévoués au Pape, lesquels devoient demeurer à Rome, et non en France. Ainsi toute la jeunesse parloit plus par passion que par raison : mais les plus sages et les plus retenus conclurent à remercier la Reine de l'éloignement du cardinal, avec supplication de le faire sortir de France, sans qu'il pût jamais revenir ; et toutes les voix s'accordèrent à demander une lettre adressante à Bar, pour délivrer les princes. Monsieur parla de fort bon sens et fort sagement : il ne fut pas d'avis de donner arrêt contre les étrangers ni contre les cardinaux, parce

que les personnes particulières ne devoient pas être confondues avec les générales; que si le cardinal Mazarin avoit mal gouverné, il ne s'ensuivoit pas que les autres en fissent de même; qu'il y en avoit de fort bien intentionnés pour la couronne, qui ne méritoient pas d'être traités de la sorte; et que pour les étrangers, les alliés de la France ne s'en offenseroient-ils pas, outre que les armées étoient composées d'Allemands, de Suisses, de Polonais, d'Ecossais et d'Anglais, qui avoient dignement servi et hautement soutenu dans cette guerre la grandeur de l'Etat? Enfin il parla si bien, qu'il fit passer l'arrêt à son opinion, qui fut au remercîment à la Reine du départ du cardinal, en la suppliant de le faire sortir du royaume pour ne plus revenir, et à demander un ordre pour la liberté des princes. Le premier président fut au Palais-Royal, où il représenta ce qui étoit porté par sa commission; et la Reine lui répondit qu'elle n'avoit aucune intention de faire revenir le cardinal, et qu'elle accordoit la liberté des princes: mais que devant il falloit ajuster quelques difficultés, qui seroient aisées à lever par une conférence entre elle et Monsieur, qu'elle souhaitoit avec passion. Le premier président ayant fait rapport au parlement de cette réponse, un clabaudement général fut ouï de toutes les enquêtes, où tout le monde parloit à la fois; et quand on vint aux opinions, on n'y garda aucune mesure, n'y ayant que ceux qui parloient outrageusement du cardinal qui fussent écoutés : car dès que les autres ouvroient la bouche, on les siffloit avec moquerie, et on crioit *au mazarin* par dérision; tellement que ce lieu paroissoit plutôt une foire ou une

halle, qu'un sénat composé de tant de sages magistrats : ils crioient qu'il falloit donner un arrêt d'innocence pour les princes sans connoissance de cause, et ordre à Bar de les mettre en liberté, comme s'il y eût obéi. Enfin Monsieur par son autorité apaisa la rumeur, et fit résoudre qu'on réitéreroit les mêmes remontrances que les premières, et qu'on demanderoit une déclaration par laquelle le cardinal seroit banni à perpétuité du royaume.

L'après-dînée, les ducs de Vendôme, d'Elbœuf et d'Epernon, et les maréchaux de France, furent trouver Monsieur pour lui dire que la Reine vouloit tenir sur le soir un conseil avec tous les grands du royaume sur les affaires présentes, et qu'ils venoient le supplier de s'y trouver, offrant de demeurer entre les mains de ses gardes pour servir d'otages de la sûreté de sa personne. Monsieur s'offensa de cette offre, disant qu'il étoit d'une qualité, et avoit une charge dans l'Etat, qui le mettoit à couvert de toute crainte; et sur ce que le duc d'Elbœuf voulut repartir, il le maltraita de paroles, lui dit qu'il avoit tourné casaque, et l'appela mazarin fieffé; et pour conclusion il refusa d'aller chez la Reine devant que les princes fussent hors de prison. Sa Majesté voyant qu'elle ne pouvoit faire venir Monsieur chez elle, demanda que le garde des sceaux eût une conférence avec lui; ce qu'il accepta : tellement que le 9 de février, le garde des sceaux, le maréchal de Villeroy et Le Tellier se trouvèrent au Luxembourg, où la duchesse de Chevreuse se rencontra comme amie intime du garde des sceaux, et une des principales actrices de la Fronde. Monsieur voulut que le duc de La Rochefoucauld, le

président Viole et Arnault y assistassent comme amis des princes; et le duc de Beaufort et le coadjuteur, comme les chefs de la Fronde. Il fut là convenu, après beaucoup de disputes, que le duc de La Rochefoucauld, La Vrillière, secrétaire d'Etat, le président Viole et Arnault, iroient au Havre avec une lettre adressante à Bar, signée de la Reine et de Monsieur, lui portant ordre de mettre les princes en liberté, lesquels ils ramèneroient en diligence à Paris. Durant ce temps-là, il se faisoit des assemblées secrètes au Palais-Royal entre Palluau, Navailles, Castelnau-Mauvissière et autres créatures du cardinal, qui avoient la nuit des conférences avec la Reine pour l'obliger à sortir de Paris avec le Roi, et se mettre à la tête de l'armée, avec laquelle elle refuseroit hautement la liberté des princes, maintiendroit le cardinal, et forceroit Monsieur, le parlement et les frondeurs de lui obéir. Monsieur eut avis de ces projets; et connoissant par là que la Reine ne vouloit point abandonner le cardinal ni faire sortir les princes de prison, il se résolut d'y mettre ordre à quelque prix que ce fût. Un soir, il reçut un billet par lequel on l'avertissoit que le Roi et la Reine devoient sortir de Paris la nuit pour aller joindre le cardinal: aussitôt il manda ses amis pour se rendre près de lui; en sorte que sur les onze heures du soir on ne voyoit par les rues que des gens de cheval qui alloient à toute bride au Luxembourg. Le comte de Saint-Agnan, premier gentilhomme de la chambre du Roi, et le marquis de Montglat, maître de la garde-robe, se trouvoient ce soir-là dans la rue de Tournon à un bal tout devant Luxembourg, où ils entendirent la rumeur: aussitôt ils descendirent

dans la rue, et allèrent le manteau sur le nez, sans être connus, pour découvrir ce que c'étoit : ils virent quantité de chevaux de main, et entendirent qu'on disoit que Monsieur étoit averti que la Reine emmenoit le Roi cette nuit hors de Paris, et qu'il alloit monter à cheval pour l'empêcher ; et que s'il le trouvoit sorti, il étoit résolu de courir après, et de le ramener par force. Ils virent que le nombre des gens de cheval grossissoit toujours, et qu'il y en arrivoit de tous côtés. Ils remontèrent promptement en carrosse, et retournèrent en diligence au Palais-Royal pour en donner avis. Ils rencontrèrent près la porte de Bussy le duc de Nemours avec trente chevaux, qui s'en alloit au Luxembourg ; et sur le Pont-Neuf le duc de Beaufort, qui prenoit la même route avec quarante. Etant arrivés au Palais-Royal, ils éveillèrent le maréchal d'Aumont, capitaine des gardes, qui leur conseilla d'en avertir la Reine ; ils montèrent en même temps au haut, et heurtèrent à la porte de la chambre de Sa Majesté, où la dame de Beauvais, sa première femme de chambre, vint toute nue en chemise savoir ce que c'étoit ; et en étant informée au travers de la porte, elle fut éveiller la Reine, qui les fit entrer tous deux ; et les ayant questionnés sur ce qu'ils avoient vu, elle envoya querir les maréchaux de Villeroy et d'Aumont, et fit lever tout le monde pour se mettre en défense, faisant mettre sous les armes les gardes-du-corps et les compagnies françaises et suisses, afin de n'être pas surprise. Elle craignoit que, sous ombre d'empêcher qu'elle n'emmenât le Roi hors de Paris, Monsieur n'eût dessein de se saisir de la personne du Roi et de celle de M. le duc d'Anjou

son frère, pour se rendre le maître des affaires et la mettre dans un couvent. Mais durant toutes ces alarmes on lui vint dire que des Ouches, capitaine des Suisses de Monsieur, demandoit à parler à elle : il fut aussitôt introduit dans sa chambre, où il lui dit que Monsieur ayant été averti qu'elle vouloit emmener le Roi hors de Paris, il avoit envoyé savoir ce qui en étoit, et qu'il étoit à cheval avec tous ses amis et serviteurs pour s'y opposer. La Reine lui répondit qu'elle n'en avoit pas la pensée, et que tout le monde dormoit dans le Palais-Royal avec une telle tranquillité, qu'il n'y avoit pas apparence de croire qu'on songeât à faire voyage. Des Ouches dit qu'il avoit ordre de Monsieur de voir la personne du Roi, pour l'assurer qu'il étoit dans Paris. La Reine en fit difficulté, parce qu'il dormoit, et qu'elle appréhendoit que si on l'éveilloit, cela ne préjudiciât à sa santé; mais des Ouches protestant qu'il ne s'en retourneroit point qu'il ne l'eût vu, la Reine haussant les épaules, et témoignant par son geste et ses paroles la douleur qu'elle avoit de se voir ainsi violentée, se tourna vers le maréchal de Villeroy, et lui dit que puisqu'on ne s'en pouvoit dispenser, qu'il allât lui faire voir le Roi. Ce maréchal le mena dans la chambre de Sa Majesté; et ayant levé le rideau de son lit, approcha une bougie de son visage pour lui faire reconnoître. Des Ouches le regarda fixément, et dit qu'il étoit content; et qu'il alloit assurer Monsieur qu'il l'avoit vu, et qu'il n'étoit point sorti de Paris. Le matin 10 de février, Monsieur, pour la plus grande assurance, fit prendre les armes à tout le peuple, et fit garder les portes de la ville, pour empêcher le Roi de sortir. Il fut obéi

fort exactement, et on visitoit les carrosses qui sortoient et les chariots de bagage dont on faisoit ouvrir les coffres, pour voir si le Roi n'étoit point caché dedans; et le peuple étoit si animé, que quelques courtisans voulant rire de toutes ces badineries, coururent fortune de la vie. Le carrosse du duc d'Epernon fut pillé, et rompu en mille morceaux; et tout ce qui se nommoit mazarin n'étoit point en sûreté. Néanmoins, pour paroître ne point manquer de respect au Roi, on laissoit tous les jours entrer dans la ville une compagnie des Gardes françaises et une des suisses pour la garde ordinaire, qui marchoient par les rues tambours battant: ce que les compagnies de la ville ne faisoient pas. Le duc de Beaufort ne laissoit pas de faire toutes les nuits la patrouille à l'entour du Palais-Royal avec de la cavalerie; et ces rondes passant dans la place où étoit le régiment des Gardes, Vannes, qui en étoit lieutenant colonel, demanda à la Reine s'il les laisseroit passer: elle lui dit de fermer les yeux, et de ne pas faire semblant de les voir, parce qu'elle n'étoit pas la plus forte. Ainsi toute la nuit on ne voyoit que cavalerie marcher, qui se croisoit l'une l'autre, passant devant les corps-de-garde du Palais-Royal sans que personne osât murmurer. Monsieur fut un jour averti que la Reine vouloit se sauver par la rivière: mais aussitôt il mit des gardes le long de l'eau, et fit mettre des gens armés dans des bateaux, qui faisoient le guet toute la nuit. La Reine étoit outrée de dépit de se voir assiégée dans sa ville capitale; et ce qui la piquoit le plus étoit que toute la maison du Roi et la sienne n'étoient pas dans ses sentimens, et désapprouvoient le dessein de sortir de Paris comme

préjudiciable à son service. Tellement que dans la défiance où elle étoit de tous ses domestiques, elle se cachoit d'eux, aussi bien que du garde des sceaux et du maréchal de Villeroy, lesquels feignant, par complaisance pour elle, d'être dans les intérêts du cardinal, étoient néanmoins fort aises de son départ, et ne craignoient rien tant que son retour. Le maréchal de Villeroy étoit en perpétuelle inquiétude : car les conférences particulières que la Reine avoit avec Navailles et Castelnau lui faisoient appréhender qu'elle ne voulût se sauver à son insu; et l'ordre que le Roi donna au marquis de Montglat, maître de sa garde-robe, de laisser la nuit un de ses habits dans sa chambre, contre l'ordre ordinaire, lui confirma ses soupçons. On lui donna un soir avis que Sa Majesté devoit sortir la nuit, et qu'on devoit l'enfermer dans sa chambre, et tous les principaux officiers du Roi de même, afin qu'ils n'en pussent avertir personne, ni faire de bruit, et qu'ils ne fussent pas en état de suivre. Il ne se coucha point, et fut au guet tant que la nuit dura, et en avertit ses amis, qui en firent de même.

Une chose qui fâchoit la Reine au dernier point étoit de se voir abandonnée de tout le monde : car toutes les personnes de qualité s'étoient offertes à Monsieur contre elle, et ne la voyoient plus : même le duc de Joyeuse, grand chambellan de France, et le marquis de Roquelaure, maître de la garde-robe, quoique officiers de la maison du Roi, en usèrent ainsi, et ne virent point Leurs Majestés tant que Monsieur ne vint point au Palais-Royal. Les autres officiers demeurèrent près du Roi, selon le devoir de leurs charges; mais ils étoient si éloignés de la pensée de faire

sortir le Roi de Paris, que bien loin d'y consentir, la plupart en eussent averti Monsieur, et se fussent joints à lui pour l'empêcher. Ils ne pouvoient souffrir que la Reine voulût hasarder le royaume pour le soutien d'un seul homme, dont l'importance étoit fort petite; et qu'elle aimât mieux courir fortune de se perdre, que de s'accommoder au temps, en l'abandonnant pour se conserver: mais elle étoit tellement attachée à le maintenir, que rien ne lui faisoit peur, et elle ne cherchoit que l'occasion de vaincre toutes sortes d'obstacles pour l'aller trouver. Mais on fit si bonne garde aux portes et sur la rivière, et les rondes autour du Palais-Royal furent si fréquentes, qu'elle se vit comme prisonnière dans sa maison; et ne voyant point de moyen de sortir d'un si mauvais pas, à cause que Monsieur étoit résolu de la tenir toujours gardée jusqu'à ce que les princes fussent en liberté, et que la déclaration contre le cardinal fût donnée, enfin elle signa leur élargissement, pour sortir elle-même de prison; et le duc de La Rochefoucauld, La Vrillière et le président Viole partirent pour aller au Havre les mettre en liberté.

Durant tous ces troubles, le cardinal étant sorti de Paris la nuit, ne fut pas si abandonné que beaucoup de gens de qualité ne l'accompagnassent, ou par les obligations qu'ils lui avoient, ou parce qu'ils jugeoient, par l'inclination de la Reine, qu'il ne quittoit pas la partie, et qu'il ne se tenoit pas tout-à-fait détruit. Il rôda quelques jours à vingt lieues de Paris, pour voir si la Reine pourroit sortir; mais voyant qu'il étoit impossible, et la nécessité où elle se trouvoit de signer la liberté des princes, il voulut par un coup de

désespoir les délivrer lui-même; et de ce pas il alla au Havre, où il les fut voir. Il dîna avec eux, leur dit qu'il venoit leur ouvrir les portes, et leur demanda leur amitié. Ils lui promirent tout ce qu'il voulut; et sortant avec eux de la citadelle, il leur dit qu'ils étoient libres, et qu'ils pouvoient aller où il leur plairoit. Aussitôt il prit le chemin de la frontière de Champagne pour gagner le pays de Liége, afin de se mettre à couvert, en sortant du royaume, de la vengeance de tous ses ennemis et de la haine de tous les peuples. Les trois prisonniers montèrent en carrosse pour aller à Paris, devant que ceux qui venoient les délivrer fussent arrivés. Ils les rencontrèrent le jour même 13 de février, et arrivèrent le 17 comme en triomphe. Depuis Pontoise, on ne voyoit que carrosses qui alloient au devant d'eux; et à Saint-Denis la foule fut si grande, qu'on ne s'y pouvoit tourner; et même Guitaut, qui les avoit arrêtés, y alla de la part de la Reine leur faire compliment sur leur retour. M. le duc d'Orléans fut au devant jusque par delà La Chapelle; et les ayant fait monter dans son carrosse, il les mena descendre au Palais-Royal, où il les présenta à la Reine, qui les reçut sur son lit. Cette première visite fut froide et courte. Le soir, Monsieur leur donna à souper, où le duc de Beaufort et le coadjuteur se trouvèrent, auxquels le prince de Condé fit mille civilités, avec protestation d'amitié et d'oubli de toutes les choses passées. Le lendemain, ils furent tous au parlement, où, après les premiers complimens rendus, la déclaration que la Reine avoit été contrainte de donner contre le cardinal fut vérifiée avec grand applaudissement. Le peuple témoigna autant de joie

du retour des princes qu'il en avoit eu de la prise ; et la cour étoit si grosse à l'hôtel de Condé, qu'on avoit peine à y aborder. Les gardes furent dès ce jour-là ôtées des portes de Paris, les rondes et les patrouilles cessèrent, et on reprit le même train de vie qu'on faisoit auparavant. Beaucoup de gens ont blâmé Monsieur de ce qu'il ne profita pas de s'emparer de la personne du Roi durant qu'il le pouvoit, et de confiner la Reine dans un monastère, pour demeurer le maître de l'Etat et le gouverner absolument, jusqu'à ce que Sa Majesté fût en âge de commander: mais comme il étoit bien intentionné et peu ambitieux, il ne voulut pas pousser la Reine, et se contenta de chasser le cardinal et de délivrer les princes, pensant par là mettre le calme dans l'Etat; et c'est ce qui le pensa renverser de fond en comble.

Après que les princes furent en liberté, la Reine et M. le duc d'Orléans gardèrent dans l'extérieur toutes les apparences d'une entière réconciliation; mais en effet ils avoient des pensées bien différentes. La Reine appliquoit tous ses soins à trouver les moyens de faire revenir le cardinal, et Monsieur à empêcher son retour et assurer son éloignement. Ils ne laissoient pas de se voir tous les jours pour tenir des conseils, afin de remettre le calme dans l'Etat, qui avoit été troublé par leurs mésintelligences. La première chose qu'ils firent pour cet effet fut de rompre l'assemblée de la noblesse qui se tenoit aux Cordeliers, laquelle s'étoit si fort augmentée, que de toutes les provinces de France il y avoit des députés : mais comme Monsieur l'avoit fomentée et soutenue jusqu'à présent, il fut facile de la faire finir, en lui repré-

sentant qu'elle n'avoit plus de sujet de continuer, puisqu'on lui avoit donné contentement par la liberté des princes et l'exil du cardinal. Elle ne vouloit pas néanmoins se séparer, qu'elle n'eût obtenu la convocation des Etats-généraux: ce qui plut à Monsieur, dans l'espérance qu'il eut qu'ils maintiendroient ce qu'il avoit fait, et ôteroient au cardinal les moyens de pouvoir jamais revenir. La Reine, dans la foiblesse de son autorité, voyant qu'il falloit s'accommoder au temps, accorda les Etats; mais elle tint ferme à ne les tenir qu'après la majorité du Roi, qui devoit arriver le 5 de septembre, pour empêcher Monsieur d'y faire prolonger la régence, et conserver par là son pouvoir: ce qu'elle ne vouloit pas souffrir, à cause qu'elle savoit bien qu'elle gouverneroit plus absolument après la majorité qu'elle ne faisoit alors, parce qu'elle ne seroit plus obligée de rendre compte à personne de ses actions. Ainsi les Etats furent assignés à Tours pour le 15 de septembre, avec ordre aux bailliages de s'assembler pour l'élection des députés, leur laissant la liberté de confirmer ceux qui avoient été élus en 1649, ou de les changer. Aussitôt l'assemblée de la noblesse se sépara, et députa pour remercier Leurs Majestés de leur avoir accordé leur demande.

Dans le même temps, la duchesse de Longueville et le maréchal de Turenne revinrent de Stenay, après avoir renouvelé leur étroite alliance avec les Espagnols, qu'ils couvrirent du prétexte de traiter de la paix générale. Pour ce sujet ils mandèrent que si on vouloit envoyer des députés, l'archiduc en enverroit de son côté. Le parlement s'assembla pour cela, et

du consentement de la Reine il en fit donner la commission à Croissy-Fouquet, grand frondeur, lequel ne put rien conclure, parce que les Espagnols n'avoient garde de faire la paix durant le désordre des affaires de la France, duquel ils vouloient profiter. Ils ne laissèrent pas d'envoyer à Paris don Gabriel de Tolède, qui eut de grandes conférences avec M. le duc d'Orléans et le prince de Condé, sans effet. Devant que de s'en retourner il salua la Reine, qui lui fit de grands reproches, pour le roi d'Espagne son frère, de ce qu'il s'adressoit pour la paix à d'autres qu'à elle. Il s'en voulut justifier par de mauvaises raisons; mais enfin toute cette négociation s'en alla en fumée. Cependant la Reine faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour gagner le prince de Condé, et l'obliger à consentir au retour du cardinal : elle lui en fit parler par la princesse palatine, et lui fit offrir pour lui et pour ses amis tout ce qu'il demanderoit. Il fit le froid au commencement, à cause qu'il ne vouloit pas que Monsieur et les frondeurs, avec lesquels il étoit fort uni, eussent le moindre soupçon; mais enfin il consentit de voir secrètement chez cette princesse Servien et Lyonne, qui s'abouchèrent plusieurs fois avec lui, et entrèrent en négociation. L'affaire se ménagea si bien d'abord, et alla si avant, que sous prétexte que le duc d'Epernon étoit si odieux en Guienne que jamais le repos ne seroit en cette province tant qu'il en seroit gouverneur, du consentement de Monsieur, et sans qu'il parût qu'il eût aucune intelligence avec la Reine, il fut pourvu du gouvernement de Guienne, laissant celui de Bourgogne au duc d'Epernon. Le garde des sceaux de Châteauneuf, en l'absence du cardinal, te-

noit comme la place de premier ministre, et eût bien voulu s'y maintenir en empêchant l'autre de revenir. Néanmoins, comme il voyoit l'esprit de la Reine attaché à son retour, il dissimuloit ses sentimens, et feignoit pour flatter sa passion de désirer son rétablissement, et en cherchoit avec elle les expédiens. Il étoit ami intime de la duchesse de Chevreuse, laquelle promettoit au prince de faire réussir tout ce qu'il désireroit par sa faveur; et elle lui faisoit espérer qu'après le mariage du prince de Conti avec sa fille elle auroit part au gouvernement par le moyen du garde des sceaux, et que son crédit lui donneroit part de l'autorité, pour agrandir sa maison et celle de son gendre. Mais elle jugeoit mal des choses : car le cardinal gouvernoit absent comme présent, et la Reine ne faisoit rien que par ses avis; en sorte que si quelqu'un vouloit avoir quelque grâce, il falloit qu'il envoyât en Allemagne pour l'obtenir. Il avoit grande défiance du garde des sceaux, et de tout temps il l'avoit craint; tellement qu'il eût été bien aise de s'en défaire, et de rompre le mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse, pour désunir les princes d'avec les frondeurs. Selon ses désirs, Servien et Lyonne continuèrent leurs entrevues secrètes avec le prince, lequel il ne fut pas difficile de séparer des frondeurs, qu'il haïssoit naturellement, ni à persuader de rompre le mariage de son frère, pour lequel il avoit une grande aversion. Pour en venir plus facilement à bout, ils jugèrent à propos de chasser le garde des sceaux, tant par la haine que la maison de Condé lui portoit pour avoir présidé à la condamnation du duc de Montmorency, que pour ôter

toute espérance à la duchesse de Chevreuse de pouvoir jamais avoir accès auprès de la Reine. Outre cela, le prince exigea que, pour lui donner des marques de confiance, on mît de ses amis dans le conseil, à savoir le premier président Molé en la place de Châteauneuf, et qu'on fît revenir Chavigny, qui étoit relégué dans une de ses maisons. Ces choses furent résolues sans la participation de Monsieur; de sorte que le 3 d'avril La Vrillière, secrétaire d'Etat, fut demander les sceaux à Châteauneuf de la part de la Reine, qui les donna le même jour à Molé; et le soir Chavigny arriva, et prit place dans le conseil. Dès que Monsieur sut ce changement, il en fut fort offensé, prétendant que la Reine n'avoit pu faire une chose de cette conséquence sans son consentement, étant lieutenant général de l'Etat, et protesta qu'il n'iroit point au conseil tant que ces ministres nouveaux y seroient. Tous les frondeurs furent en foule s'offrir à Monsieur; et le prince de Condé s'y trouva des premiers pour l'assurer de son service, blâmant l'action de la Reine, et disant qu'il n'iroit point chez Sa Majesté, qu'elle n'eût satisfait Son Altesse Royale. Il y eut beaucoup d'allées et venues sur ce sujet; et la Reine ne se trouvant pas assez forte pour soutenir son action, mit l'affaire en négociation. Le prince, qui en étoit le principal auteur, et feignoit d'en être fort en colère, porta les choses à l'accommodement, et fit en sorte que le premier président, huit jours après avoir reçu les sceaux, les rapporta à la Reine, et lui dit qu'il seroit inconsolable s'il étoit cause de la désunion de la maison royale; et que puisque les sceaux faisoient tant de bruit, qu'il les remettoit, pour en

disposer à sa volonté. La Reine les reprit; et ne les voulant pas rendre à Châteauneuf, comme eût désiré Monsieur, à la persuasion des frondeurs, elle fit revenir le chancelier, et les lui rendit, du consentement de Monsieur, lequel, satisfait de cette complaisance de la Reine pour lui, trouva bon que Chavigny demeurât dans le conseil. Le premier président connut bien que le prince l'avoit sacrifié pour maintenir Chavigny : c'est pourquoi il se sépara de ses intérêts, et depuis il lui fut entièrement contraire. La disgrâce de Châteauneuf avança la rupture du mariage du prince de Conti et de mademoiselle de Chevreuse. Il y avoit longtemps que le prince de Condé en cherchoit l'occasion; mais il ne savoit comment faire, à cause des grands engagemens qu'il avoit avec les frondeurs, outre que le prince de Conti s'y étoit embarqué par inclination, et en étoit tellement amoureux qu'il étoit difficile de l'en détacher; mais le changement arrivé dans les sceaux donna les moyens de le retirer de cette passion, parce que la duchesse de Chevreuse promettoit de lui procurer de grands avantages par la faveur du garde des sceaux, dont l'éloignement la mettoit hors d'état d'exécuter sa promesse : et ainsi le prince prit ce prétexte pour désabuser son frère de sa passion, et envoya le président Viole retirer assez incivilement sa parole. La duchesse de Chevreuse en fut offensée au dernier point, et attira dans son ressentiment toute la cabale de la Fronde, qui s'unit avec elle dans le dessein de s'en venger. Le prince fit en cette occasion une grande faute : car il devoit demeurer en bonne intelligence avec les frondeurs, ou se réunir entièrement avec la cour; mais il ne fit ni l'un ni

l'autre, dont il se trouva mal ensuite : car les conférences de Servien et de Lyonne avec lui ne purent rien conclure, parce qu'il s'opiniâtra à demander Blaye, que la Reine ne lui voulut jamais accorder; et dès qu'elle vit qu'il étoit brouillé avec les frondeurs, elle tint plus ferme à lui refuser, et dès l'heure entra en négociation avec la duchesse de Chevreuse, pour ramener à son service le duc de Beaufort et le coadjuteur.

Chavigny, qui étoit rentré dans le conseil par le moyen du prince, crut d'abord gagner l'esprit de la Reine et empêcher le retour du cardinal, auquel il ne pouvoit pardonner l'ingratitude dont il avoit payé les obligations qu'il lui avoit; mais quand il connut l'attachement qu'elle avoit pour lui, et qu'elle ne faisoit rien que par ses conseils, il résolut de s'opposer à son rappel de quelque façon que ce fût, et conseilla au prince de rompre avec la cour, et de se déclarer contre ce retour. Les frondeurs, ravis d'avoir un si beau lieu de se venger du prince, s'accommodèrent secrètement avec la Reine, sans que personne s'en pût douter, parce qu'ils ne venoient point chez Sa Majesté; et quoiqu'ils donnassent parole de n'empêcher point le retour du cardinal, ils feignoient de s'y opposer, pour ne pas perdre le crédit qu'ils avoient parmi le peuple, qui étoit principalement appuyé là-dessus; mais, de quelque manière que ce fût, ils vouloient se venger; et le prince se doutant de leur mauvaise volonté, et de leur intelligence avec la Reine, cessa de venir chez elle, n'y croyant plus sa personne en sûreté, et ne laissa pas de demeurer à Paris contre le respect qu'il devoit au Roi, d'être dans le même lieu où il étoit sans le voir.

Les choses s'aigrissant ainsi de part et d'autre, le coadjuteur eut de secrètes conférences avec Lyonne, où il fut proposé d'arrêter le prince pour la seconde fois: mais les moyens en étoient difficiles, parce qu'il étoit en grande défiance, et prenoit fort garde à lui. Le comte d'Harcourt et le maréchal d'Hocquincourt s'offrirent pour le tuer; mais la Reine eut horreur de cette proposition, et ne voulut pas s'en servir: tellement qu'on chercha d'autres voies pour s'assurer de sa personne. Le coadjuteur pressoit fort pour le reprendre, contre l'avis du maréchal de Villeroy, qui trouvoit l'entreprise trop hasardeuse présentement, et vouloit qu'on attendît la majorité du Roi, devant laquelle il ne croyoit pas que la Reine pût exécuter un tel dessein sans l'agrément de Monsieur, qui s'y opposeroit certainement. La Reine lui permit de communiquer ce projet à Châteauneuf, retiré à Montrouge, qui étoit fort piqué contre le prince, comme auteur de sa disgrâce. Il conseilla au maréchal de s'aboucher avec le coadjuteur: ce qu'il fit plusieurs fois fort en secret chez Harlay, maître des requêtes, homme sûr, et auquel on se pouvoit fier. Ils ne purent s'accorder dans leurs différens avis; si bien que la Reine voulut voir elle-même le coadjuteur, qu'elle envoya querir le soir fort tard par Gabouri, qui le fit entrer, en habit déguisé, par une porte de derrière. Elle fut longtemps enfermée avec lui et le maréchal de Villeroy, qui disputèrent fort en sa présence l'un contre l'autre sur ce sujet. Si on eût su ce qui arriva depuis, on n'eût pas manqué l'occasion, qui arriva deux jours après, de prendre le prince: car le Roi revenant de se baigner de Surêne, en approchant du Cours com-

manda que ses gendarmes, ses chevau-légers et gardes du corps n'entrassent point dans l'allée, de peur de faire de la poussière aux dames, et les fit aller par dessus le pavé sur le bord de la rivière; et Sa Majesté entra dans le Cours, accompagnée seulement des officiers et exempts de ses gardes. Le premier carrosse qu'il rencontra fut celui de Montmège, lequel dit en passant au marquis de Montglat, qui étoit dans celui de Sa Majesté, que le Roi alloit trouver bonne compagnie. Montglat le dit au maréchal de Villeroy, qui répondit qu'il falloit que ce fût le prince de Condé. Le Roi aussitôt repartit qu'il étoit marri d'avoir envoyé ses gardes par dehors, parce que le prince auroit eu grand'peur. Le carrosse du prince approchant, s'arrêta devant celui du Roi, et le prince et le duc de Nemours, qui étoient à la portière, firent une profonde inclination devant Sa Majesté, qui leur ôta son chapeau. Dès que le Roi fut passé, le prince retourna chez lui, où il fut ravi de se voir en sûreté, et dit qu'il avoit échappé le plus grand risque qu'il eût couru de sa vie. Beaucoup blâmèrent le maréchal de Villeroy de ne l'avoir pas fait arrêter; mais il fut surpris: il n'avoit pas les gardes avec lui, et, comme nous avons vu, il n'étoit pas d'avis qu'il le fallût faire: outre qu'il eût été dangereux à lui d'entreprendre une chose de cette importance, sans un ordre particulier qu'on n'avoit pu lui donner. Cette rencontre étant imprévue, le prince prit depuis plus de précautions pour sa sûreté; et pour cet effet il persuada à M. le duc d'Orléans de demander l'éloignement de Servien, Le Tellier et Lyonne, comme gens dévoués au cardinal; lesquels contribuoient à

faire durer l'intelligence qui étoit entre lui et la Reine, laquelle ne se romproit jamais tant qu'ils seroient près de Sa Majesté. Monsieur pressa fort la Reine sur ce sujet, laquelle y résista fort long-temps : mais enfin elle fut contrainte d'y consentir. Tellement que Servien et Le Tellier s'en allèrent; et Lyonne ayant vu le coadjuteur chez Montrésor, sur le dessein de prendre le prince, soit par imprudence, soit à dessein de se sauver de l'exil, en dit quelque chose au maréchal de Gramont, qui le communiqua à Chavigny son bon ami; lequel le redit au prince, qui en fut fort surpris, et de ce pas sortit de Paris, et se retira à Saint-Maur. Cet avis ne sauva pas Lyonne; car il fallut qu'il sortît de la cour, et s'en allât chez lui comme les deux autres.

Dès que le prince fut à Saint-Maur, il écrivit à Monsieur et au parlement le sujet de sa retraite, et le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui dans Paris. Chavigny le suivit; et quelques offres que la Reine lui fît pour l'attacher à elle, il ne voulut plus entrer au conseil, dans la croyance qu'il eut que le prince alloit être le maître, et que la Reine étoit perdue. Tous les amis du prince allèrent le trouver à Saint-Maur, où la foule étoit fort grande. Le maréchal de Gramont y fut de la part de la Reine, pour savoir de lui la cause de son départ si subit, et l'exhorter à retourner à Paris, où il seroit en toute sûreté. Le prince le reçut en public, lui parla devant tout le monde, et ne voulut jamais conférer avec lui en particulier; de sorte qu'il revint à Paris sans rien conclure. La duchesse de Chevreuse, le duc de Beaufort et le coadjuteur voyant que le prince étoit échappé, s'unirent plus que jamais avec la Reine, et deman-

dèrent le rétablissement de Châteauneuf; à quoi la Reine résista quelque temps, à cause qu'elle vouloit rendre les sceaux au premier président, pour faire dépit au prince, qui l'avoit offensé en l'abandonnant pour sauver Chavigny. Le premier président refusa sur l'heure l'offre de la Reine, à cause de Monsieur, qui s'y opposeroit; et il la supplia de ne plus l'exposer à l'affront qu'il avoit reçu, et de conserver sa bonne volonté après la majorité du Roi, dont le temps approchoit. On trouva un tempérament pour accommoder toutes choses, qui fut que la Reine ne feroit aucun changement devant la majorité, parce qu'elle ne le pourroit soutenir; mais dès qu'elle seroit la maîtresse, sous le nom du Roi majeur, qu'elle rappelleroit Châteauneuf comme chef du conseil, et donneroit les sceaux au premier président, qui céderoit le rang à l'autre, comme ayant été garde des sceaux devant lui.

La princesse palatine, qui avoit fort contribué à la liberté des princes, et avoit négocié le traité de mariage du prince de Conti et de mademoiselle de Chevreuse, duquel elle s'étoit rendue caution, fut très-offensée du manque de parole des princes; et n'ayant pu les ramener au service du Roi, elle quitta leurs intérêts, et s'attacha entièrement à la Reine : elle se mêla si avant dans toutes les intrigues du temps, qu'elle ménagea les finances pour La Vieuville, qui les avoit eues vingt-sept ans devant. Elle portoit ses intérêts à cause du chevalier de La Vieuville son fils, qui possédoit alors ses bonnes grâces, et avoit tout pouvoir sur elle.

Durant toutes ces cabales, M. le duc d'Orléans faisoit ce qu'il pouvoit pour rassurer l'esprit du prince,

et le raccommoder avec la Reine. Le parlement voulut se mêler aussi de cette réconciliation, pour laquelle les chambres s'assemblèrent; et le prince s'y trouva, et les frondeurs aussi, qui eurent des paroles aigres avec lui, et s'échauffèrent tellement les uns contre les autres, qu'ils ne venoient plus au Palais que bien accompagnés; et même un jour toutes les épées furent tirées dans la salle du Palais, et le coadjuteur y courut fortune de la vie. La Reine, qui haïssoit les deux partis également, eût bien voulu qu'ils se fussent entretués, en sorte qu'il n'en fût réchappé pas un, et qu'il ne fût resté personne d'un côté ni d'autre: mais la conjoncture des affaires l'obligeant à soutenir le coadjuteur, elle fit commander aux gendarmes et chevau-légers du Roi de l'accompagner comme personnes particulières, sans être connus.

Toutes ces assemblées ne produisirent aucun bon effet; et petit à petit le temps s'écoulant, on arriva insensiblement au 5 de septembre, auquel le Roi entra dans la quatorzième année de son âge, dans laquelle, selon les lois du royaume, il devoit être majeur. La Reine, qui avoit un notable intérêt de finir sa régence, qui lui diminuoit son autorité au lieu de l'augmenter, ne perdit point de temps, et manda au parlement que le Roi iroit tenir son lit de justice le 7 du mois, pour déclarer sa majorité. En effet, ce matin-là, Sa Majesté superbement vêtue, et montée sur un très-beau cheval, fut au Palais, suivie de quantité de noblesse; et en plein parlement il se fit déclarer majeur. Aussitôt la Reine se leva de sa place, et monta au lit de justice pour faire la révérence au Roi, et se démettre entre ses mains du gouvernement de l'Etat.

Le Roi l'embrassa, et la pria de continuer à son ordinaire, l'assurant qu'elle auroit toujours toute sorte d'autorité. Ensuite Monsieur, son frère, alla lui rendre ses respects, lequel fut fort bien reçu; et M. le duc d'Orléans l'ayant suivi, fut traité beaucoup plus froidement. Le prince de Conti y fut après, et tous les officiers de la couronne, chacun en leur rang. Puis pour faire voir qu'il commençoit à gouverner avec justice, il fit publier deux déclarations: l'une contre les blasphémateurs et les duels, et l'autre contre le cardinal Mazarin, le déclarant banni à perpétuité du royaume, sans pouvoir jamais y être rappelé. Cette dernière se fit du conseil des frondeurs, pour faire détruire le bruit que faisoit courir le prince de Condé, que dès que le Roi seroit majeur il le feroit revenir, contre les paroles que la Reine avoit données, et aussi pour contenter le peuple, qui appréhendoit fort son retour; outre qu'ils étoient bien aises sous ces prétextes d'empêcher effectivement son retour. Le prince de Condé ne se trouva pas à cette cérémonie, et il ne bougea de St.-Maur: mais il y envoya le prince de Conti, qui donna de sa part une lettre au Roi, par laquelle il lui faisoit ses excuses de ce qu'il ne l'accompagnoit pas dans une action si célèbre, comme il eût bien souhaité; mais qu'il étoit si malheureux, que ses ennemis l'avoient rendu odieux à Sa Majesté sans sujet, et qu'il espéroit, en répandant son sang pour son service, de lui ôter les mauvaises impressions qu'on lui avoit données de lui; et qu'il se rendroit près de sa personne dès qu'il y trouveroit sa sûreté. Mais avant que de parler de ce qui suivit la majorité, traitons un peu des affaires de la guerre avec les Espagnols.

Aussitôt que les princes furent hors de prison, la duchesse de Longueville et le maréchal de Turenne partirent de Stenay pour revenir à Paris; et toutes leurs troupes, qui avoient servi l'année passée avec les Espagnols, eurent ordre de marcher pour prendre leurs quartiers d'hiver en France. Quand ils furent arrivés, ils tinrent de grands conseils avec les princes sur ce qu'ils avoient à faire. Ils écoutèrent les offres de la cour; mais ne s'y voulant pas fier après le traitement qu'ils venoient de recevoir, ils ne laissèrent pas de conserver de grandes liaisons avec les Espagnols; et même, sous prétexte de dégager la duchesse de Longueville d'avec l'Espagne, le marquis de Sillery fut à Bruxelles, où il renouvela les traités avec le comte de Fuensaldagne, et exigea de lui la promesse d'une puissante protection en cas qu'il fît la guerre civile. Les négociations entre le prince et la cour étant cessées, et tout accommodement rompu, il ne laissoit pas en plein parlement de faire de grandes protestations de zèle au service du Roi, en se plaignant du peu de sûreté qu'il y avoit chez Sa Majesté pour sa personne. La Reine ayant appris ce discours, dit à M. le duc d'Orléans qu'elle ne pouvoit être persuadée de la fidélité du prince, tant qu'elle verroit les Espagnols de la ville de Stenay en si bonne intelligence avec les Français de la citadelle, lesquels se visitoient et buvoient tous les jours ensemble, au lieu de se canonner comme ennemis. Or il faut savoir que par le traité de la duchesse de Longueville avec les Espagnols, elle avoit mis la ville de Stenay entre leurs mains, et avoit conservé la citadelle; et depuis son retour les Français gardoient avec les Espagnols

la même correspondance qu'auparavant. Le reproche de la Reine sur ce sujet embarrassa Monsieur, qui eut peine à trouver une bonne raison pour excuser cela; et la saison s'avançant pour mettre en campagne, les sujets de défiance augmentèrent de part et d'autre: ce qui fit que le prince ne voulut point mêler ses troupes avec celles du Roi, et fit nommer le comte de Tavannes pour les commander comme lieutenant général, avec ordre de joindre le maréchal d'Aumont, déclaré général de toute l'armée. Ce maréchal se trouva bien empêché, parce que le comte de Tavannes ayant marché de son côté, ne voulut pas camper avec lui, et fit un corps à part, se logeant à une demi-lieue de son armée, sans vouloir souffrir, pour quelque occasion que ce fût, qu'on séparât ses troupes; tellement que la seule déférence qu'il rendoit au maréchal étoit qu'il prenoit le mot de lui. Ce procédé fut fort suspect à la Reine, qui en fit ses plaintes à Monsieur, lequel s'entremit pour accommoder l'affaire: mais le prince répondit qu'il voyoit bien qu'on vouloit ruiner ses troupes en les séparant, et qu'il étoit vrai qu'il avoit donné ordre au comte de Tavannes de ne le pas endurer, le maréchal d'Aumont étant dans les intérêts du cardinal, qui ne songeoit qu'à le perdre; mais que si la Reine vouloit agréer que quelqu'un des domestiques de Son Altesse Royale ou de ses serviteurs commandassent un corps, il lui confieroit ses troupes pour servir le Roi en tout ce qui leur seroit ordonné. Monsieur en parla à la Reine, et lui proposa de mettre avec les troupes des princes les régimens qui étoient sous son nom et celui du duc de Valois son fils, qui seroient toutes commandées

par Valon, qui étoit son domestique : mais la Reine ne goûta pas cette proposition, considérant que les compagnies de gendarmes et chevau-légers d'Orléans, de Valois, de Condé, d'Enghien et de Conti, leurs régimens de cavalerie et infanterie, et ceux de Languedoc et Bourgogne, feroient un corps aussi grand que celui du Roi, et que ces princes s'entendant ensemble contre elle lui pourroient donner la loi ; c'est pourquoi elle refusa cet expédient. Durant ces négociations, le maréchal d'Aumont vint se poster à Arleux, n'osant s'avancer davantage à cause du comte de Tavannes, dont la conduite lui donnoit du soupçon. De l'autre côté, l'archiduc étoit campé proche de Valenciennes, attendant ce qui arriveroit à Paris entre la Reine et les princes : mais voyant que l'affaire tiroit en longueur, et qu'il perdoit le temps de profiter des brouilleries de la France, il détacha le marquis Sfondrato, lequel ayant marché du côté de la mer, investit Furnes, et l'ayant battu fort rudement, le contraignit de se rendre à composition au commencement de septembre. Le maréchal d'Aumont, sur la nouvelle de ce siége, voulut s'avancer pour le secourir : mais en même temps le comte de Tavannes se sépara de lui, et marcha du côté de Stenay pour joindre don Estevan de Gamarre, espagnol, sur la nouvelle qu'il eut que le prince de Condé s'étoit retiré en Guienne pour commencer la guerre civile. L'archiduc demeura pour tenir tête au maréchal d'Aumont, avec lequel il eut deux chaudes escarmouches, où il y eut force gens tués et blessés de part et d'autre. Après la prise de Furnes, le marquis Sfondrato alla mettre le siége devant Bergues-Saint-Vinox,

qu'il attaqua par deux endroits. Beloy, gouverneur de cette ville, se défendit vaillamment; mais l'artillerie espagnole ayant fait une brèche considérable, il fut obligé de se rendre le 4 d'octobre. Dès que les ruines des murailles furent réparées, ce marquis attaqua le fort de Linck, dont il emporta les dehors à la faveur de deux batteries qu'il avoit fait dresser; et s'étant attaché au corps du fort, il s'en rendit maître à la fin d'octobre. Il eût bien voulu tenter l'attaque de Mardick; mais le comte de Quincé s'étant campé sur la contrescarpe, lui ôta la pensée de l'entreprendre. En Lorraine, le maréchal de La Ferté-Senneterre prit la petite ville de Mirecourt; et ayant assiégé Chaté sur la Moselle, il y trouva une très-grande résistance: tellement qu'il fut obligé de l'attaquer par les formes, et demeurer six semaines devant, après lesquelles il le prit par composition. Don Estevan de Gamarre avec un petit corps faisoit la guerre dans le pays d'Argonne, où le comte de Grandpré l'empêcha de prendre Beaumont; et sur la fin de la campagne le comte de Tavannes s'approcha de lui, et fit déclarer Stenay, Clermont et Damvilliers pour les princes, et par conséquent pour les Espagnols. Le parlement les avoit fait rendre aux princes après leur délivrance, sous ombre d'établir la paix en France; et c'est ce qui y émut davantage la guerre. La saison avancée empêcha les Espagnols de faire de plus grands progrès en Flandre. Il faut voir ce qui se passa cette campagne en Italie et en Catalogne.

En Italie, la Reine eut grand sujet de se plaindre du Pape, en la personne de son ambassadeur le bailli de Valencé, dans le logis duquel des sergens entrè-

rent par force, et y prirent des prisonniers, contre le respect qui a été porté de tout temps aux ambassadeurs. Ce bailli en fit de grandes plaintes, et n'en ayant pu avoir raison, sortit de Rome, et se retira à Tivoli, où il demeura long-temps. Le mauvais état où le Pape voyoit les affaires de France le fit tenir ferme en cette occasion; et comme il étoit fort espagnol, il ne se soucia pas de réparer cette injure: et l'ambassadeur connoissant que la Reine n'étoit pas en état d'en tirer raison, fut contraint de s'accommoder sans avoir de satisfaction, et de retourner à Rome pour faire sa fonction. A Turin, il y eut de grandes réjouissances pour le mariage de la princesse Eléonore, sœur du duc, avec l'Empereur, qui l'épousa en troisièmes noces. Le marquis de Caracène, gouverneur de Milan, armoit puissamment pour attaquer le Piémont; mais le roi d'Espagne ne se sentant pas assez fort pour avoir de grandes armées de tant de côtés, et voulant faire quelque entreprise considérable durant les divisions qui étoient en France, résolut de ne rien attaquer en Italie, et de jeter toutes ses forces en Catalogne, pour tâcher à remettre cette province dans son obéissance. Pour cet effet, il manda au comte d'Ognate, vice-roi de Naples, de faire de grandes levées, et de les envoyer en Espagne; et au marquis de Caracène de faire embarquer à Final tous les Allemands qui étoient dans le Milanais, et de les faire passer à Carthagène. Ainsi ce marquis se voyant fort affoibli, demeura campé sur la frontière du Montferrat, et les Français dans l'Astesan jusqu'à la mi-août, que le marquis de Caracène marcha jusqu'à la vue de Turin. Le prince Thomas crut qu'il avoit dessein de surprendre la citadelle,

et dans cette crainte il jeta des troupes dedans, et en envoya aussi à Pignerol : mais il n'entreprit rien, et ne fit que se poster à Montcallier, où il demeura quinze jours à tout ravager ; puis il se retira dans l'Alexandrin, où il fut jusqu'au quartier d'hiver.

Le roi d'Espagne voyant qu'il pouvoit tout entreprendre sans trouver aucun obstacle, par les grands désordres qui étoient en France, donna le commandement de son armée de Catalogne au marquis de Mortare, lequel mit le siége devant Tortose, et l'ayant battu vigoureusement, fit une si grande brèche, que les Français qui étoient dedans, ne voyant aucune espérance de secours, furent contraints de se rendre. Après cette prise, le duc de Mercœur, vice-roi de Catalogne, retourna en France ; et le marquis de Saint-Maigrin y étant demeuré pour commander comme lieutenant général, visita toutes les places pour les mettre en état de défense. Or, après la liberté des princes, Marchin, qui étoit prisonnier dans la citadelle de Perpignan à cause d'eux, fut remis en liberté, et renvoyé en Catalogne pour y servir, et y commander en attendant qu'on y envoyât un vice-roi. La peste avoit été tout l'hiver dans Barcelone, dont le tiers des habitans étoient morts ; et les troupes de Naples, de Sicile, de Sardaigne et de Milan s'étant embarquées dans les vaisseaux de don Juan d'Autriche, descendirent en Espagne ; et ayant grossi et fortifié de beaucoup l'armée du marquis de Mortare, lui firent prendre la résolution d'assiéger Barcelone par mer et par terre. Il fut confirmé dans ce dessein par les ordres du conseil d'Espagne, fondés sur le mauvais état où étoit la ville par la contagion, et sur la foi-

blesse des Français, dont les forces apparemment ne pouvoient augmenter. Le marquis ayant donc joint toutes les troupes qui étoient venues d'Italie avec les siennes, attaqua et prit la ville de Cervères; et ayant assiégé Balaguer, il s'en rendit maître en peu de jours. De là il passa la plaine d'Urgel, et marcha droit à Barcelone, qu'il investit par terre, durant que don Juan, avec l'armée navale d'Espagne, le bloquoit par mer. Il fit travailler en même temps à la circonvallation, qu'il fit faire forte, à cause qu'il ne vouloit pas attaquer cette ville par force, parce qu'il y avoit grand nombre d'habitans, et que Marchin étoit campé sur la contrescarpe avec trois mille cinq cents Français: tellement qu'il prévoyoit qu'il lui faudroit passer l'hiver devant. Ce fut au commencement d'août que le blocus fut formé; et les Espagnols s'occupèrent à fortifier leurs lignes, en faisant des forts et redoutes de distance en distance, et tenant leur fossé d'une si grande largeur et profondeur, qu'il étoit difficile de les pouvoir forcer. La circonvallation néanmoins ne pouvoit pas être si bien fermée qu'il n'y entrât de petits secours sur le bord de la mer, dans des chaloupes qui passoient la nuit au travers de leur armée navale; et ces petits rafraîchissemens ne laissoient pas de donner courage aux habitans, qui étoient si zélés au parti de France, qu'ils étoient résolus de souffrir toutes sortes d'extrémités plutôt que de parler de se rendre; mais il arriva un malheur qui fut en partie cause de leur perte. Nous avons vu comme Marchin étoit fort attaché aux intérêts du prince de Condé, et qu'il donna du soupçon à la cour lorsque ce prince fut arrêté: ce qui obligea la Reine de le

faire mettre dans la citadelle de Perpignan, où il fut gardé jusqu'à la liberté du prince, lequel obtint aussitôt son élargissement, et même le fit renvoyer en Catalogne pour y commander : mais les traités qui se ménageoient entre la Reine et le prince étant rompus, et les choses s'étant portées à l'extrémité après la majorité du Roi, le prince fit savoir de ses nouvelles à Marchin, lui manda comme il avoit rompu avec la cour, sa liaison avec les Espagnols, et son dessein de faire la guerre civile. Aussitôt Marchin prit sa résolution, tant par le zèle qu'il avoit pour le prince, que par l'appréhension qu'il eut d'être arrêté comme la première fois; si bien que dès qu'il eut nouvelles que le prince s'étoit retiré en Guienne, et qu'il prenoit les armes, il débaucha le colonel Balthazar, suisse, et sortit de ses retranchemens la nuit avec son régiment de cavalerie et celui de ce colonel, sous prétexte d'exécuter une entreprise, et passa au travers de l'armée des Espagnols, d'intelligence avec eux; puis traversant toute la Catalogne, il passa par la vallée d'Andore, et se rendit en Guienne près du prince de Condé. Ce départ causa une grande consternation dans Barcelone, où tout le peuple crioit contre la trahison de Marchin, et croyoit être perdu sans ressource. Néanmoins quand cette première émotion fut passée, et qu'il eut repris ses esprits, il se fit une grande assemblée, dans laquelle il fut résolu que des députés iroient à Paris donner avis à la Reine de cet accident, et la presser d'envoyer du secours. La Reine fut fort surprise de cette nouvelle; et voyant qu'il n'y avoit personne d'autorité dans Barcelone pour commander, elle résolut d'y envoyer le maréchal de La

Mothe, qui avoit acquis grand crédit en ce pays-là, durant trois ans qu'il y avoit servi. Le mécontentement de sa prison l'avoit poussé à se mettre dans le parti de la Fronde, à laquelle il avoit été fort attaché: mais n'ayant pas tant de crédit dans ce parti que le duc de Beaufort et le coadjuteur, il s'ennuya de n'être que subalterne, et se raccommoda avec la Reine, se remettant entièrement dans son devoir. De sorte que Sa Majesté croyant y pouvoir prendre confiance, le rétablit vice-roi de Catalogne, et le fit partir promptement, dans la nécessité que cette province avoit de sa présence. Dès qu'il fut arrivé à Perpignan, il assembla les troupes qu'on lui donna pour se jeter dans Barcelone, et il se prépara à marcher pour exécuter ce dessein, qui étoit difficile. Nous verrons au commencement de l'année prochaine comme il entra dedans, et la suite de ce siége: retournons présentement aux affaires de la cour.

On a vu ci-devant comme les frondeurs s'étoient raccommodés avec la Reine pour se venger du prince de Condé. Le jour même de la majorité, l'éclat de cette réconciliation parut; car le Roi rappela Châteauneuf comme chef de son conseil, et ôta les sceaux au chancelier pour les donner au premier président Molé, et confia les finances au marquis de La Vieuville, en la place du président de Maisons. M. le duc d'Orléans se trouva fort offensé de ce changement fait sans lui en avoir parlé, et protesta qu'il ne viendroit point au conseil tant que ces ministres nouveaux y seroient; mais les affaires avoient bien changé de face, la Reine agissant sous le nom d'un roi majeur, qui ne devoit plus rendre compte de ses actions qu'à Dieu

seul. Il ne laissa pas de convier Monsieur, son oncle, de continuer à l'assister de ses conseils; mais sur son refus, il ne l'en pressa pas davantage. Monsieur se trouvoit souvent au lever de Sa Majesté pour lui donner sa chemise, et faire voir l'attachement qu'il avoit à sa personne; mais pour le conseil il s'en retira, dont la Reine se consola fort aisément.

Cependant le prince de Condé étoit à Saint-Maur, fort irrésolu sur ce qu'il devoit faire : il n'osoit revenir à Paris, le Roi étant majeur, de peur d'être arrêté; et aussi il avoit peine à se résoudre de faire la guerre, prévoyant les embarras où il se plongeroit, desquels difficilement il pourroit sortir. La plupart de ses amis se détachoient de ses intérêts. Le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne n'étoient pas contens de lui, sur ce qu'après les services qu'ils lui avoient rendus, il ne leur avoit fait aucune part de ses secrets, et s'étoit confié à des gens qui n'étoient pas en état de soutenir son parti comme eux. Le maréchal de Turenne, en son particulier, disoit que son engagement avec le prince cessoit par sa liberté, et qu'il lui étoit libre de le continuer ou non, selon les traitemens qu'il recevroit de lui. La Reine eût bien voulu empêcher la guerre civile; mais son principal désir étoit de faire revenir le cardinal, et elle souhaitoit tout ce qui pouvoit y contribuer. Elle fit sonder le prince sur ce sujet, et il écouta les propositions qu'on lui en fit; mais il ne savoit quelle confiance prendre ni avec la Reine ni avec le cardinal. La duchesse de Longueville sa sœur, qui appréhendoit de retourner avec son mari, avec lequel elle étoit fort brouillée, le poussa plus que personne à la guerre.

La duchesse de Châtillon attira le duc de Nemours à son parti, par l'amour qu'il avoit pour elle; et la résolution de prendre les armes étant prise, le prince partit de Saint-Maur, et alla chez le président Perrault, à Angerville-la-Rivière en Gâtinais, où il séjourna quelques jours. M. le duc d'Orléans s'entremit de son accommodement, et l'envoya trouver en ce lieu pour l'obliger de revenir à Paris; mais on ne put jamais rassurer son esprit, ni lui ôter la défiance qu'il avoit de la Reine et du cardinal : si bien qu'il partit d'Angerville, et s'en alla droit à Bordeaux, capitale de son gouvernement. La princesse sa femme, le duc d'Enghien son fils, le prince de Conti et la duchesse de Longueville prirent la route de Bourges, pour assurer le Berri dans leur parti. Dès que la Reine sut le départ des princes, elle assembla son conseil, où elle résolut de ne leur pas donner le temps d'assembler des troupes, ni d'en lever de nouvelles; et pour ce sujet elle jugea qu'il étoit nécessaire de les suivre pour rompre tous leurs desseins. Ainsi le voyage du Roi fut conclu; et pour mettre le calme dans Paris, on résolut de contenter le coadjuteur avant que de partir, tant pour le grand crédit qu'il y avoit, que pour celui qu'il avoit conservé sur l'esprit de M. le duc d'Orléans, qu'il étoit besoin de ménager. Dans cette vue, on lui donna la nomination au cardinalat; et quoique ce fût la chose que le cardinal Mazarin appréhendoit le plus, il fut contraint d'y consentir par la nécessité de ses affaires, dans la pensée d'en empêcher l'exécution à Rome.

Châteauneuf et le maréchal de Villeroy paroissoient avoir alors la principale direction de l'Etat. Ils étoient

tous deux fort unis et d'accord avec M. le duc d'Orléans et le coadjuteur pour empêcher le retour du cardinal; mais pour conserver créance dans l'esprit de la Reine, ils faisoient semblant de le désirer. Ils firent ce qu'ils purent pour persuader à Monsieur de faire le voyage avec le Roi, et de ne le point quitter, l'assurant qu'en sa présence on n'oseroit faire aucune négociation pour le faire revenir; et quoiqu'il ne fût plus lieutenant général de l'Etat, que la qualité qu'il avoit de fils de France et oncle du Roi dissiperoit toutes les cabales qui se pourroient former contre ses intentions. Encore que le coadjuteur agît de concert avec eux, ses intérêts néanmoins étoient différens : il ne vouloit point quitter Monsieur, de crainte de perdre par son absence l'ascendant qu'il avoit sur lui; et il ne pouvoit se résoudre à sortir de Paris, où il trouvoit sa sûreté, parce qu'il savoit que la Reine ne se servoit de lui que par nécessité, et qu'elle ne l'aimoit pas dans son cœur : tellement qu'il appréhendoit de se mettre dans son pouvoir. C'est par cette raison qu'il persuada à Monsieur de demeurer à Paris; et comme il le connoissoit d'un esprit timide, il lui fit craindre les ressentimens du cardinal, qui gouvernoit absolument la Reine quoique absent, et l'empêcha de suivre le Roi comme les autres lui conseilloient.

Le Roi partit de Paris le 27 de septembre pour aller à Fontainebleau, et il se sépara de Monsieur son oncle avec témoignage d'amitié; et même il commanda au maréchal de L'Hôpital, gouverneur de Paris, d'aller lui rendre compte de tout ce qui se passeroit, et lui promit de lui écrire souvent pour l'informer de l'état

de toutes ses affaires. Le Roi partant de Fontainebleau, fut coucher à Montargis le 2 d'octobre, et le lendemain à Gien, où il séjourna un jour. Il apprit en ce lieu que le prince de Conti et la duchesse de Longueville arrivant à Bourges, avoient trouvé la ville divisée, et que le lieutenant général du présidial avoit fait une cabale contre eux pour le service du Roi; mais que ce prince l'ayant rencontré dans la rue, l'avoit pris au collet, et l'avoit traîné dans la tour, en criant que c'étoit un mazarin qui vouloit faire revenir le cardinal; et aussitôt que le peuple, qui se tourne à tout vent sans savoir pourquoi, l'avoit suivi en l'appelant mazarin et lui jetant de la boue, et l'avoit conduit en foule jusqu'à la tour, lui disant mille injures; que le jour même on avoit fait une assemblée de ville, où il avoit été résolu de prendre les armes pour s'opposer au retour du cardinal Mazarin. La Reine fut fort surprise de cette nouvelle; et comme elle avoit peu de forces pour se faire obéir, elle balança si elle passeroit outre : mais Châteauneuf, homme ferme et hardi, opiniâtra qu'il falloit marcher, et que si on reculoit les affaires du Roi elles étoient perdues. Son conseil fut suivi, et la cour partit de Gien le 5 d'octobre, et alla coucher à Aubigny, où on apprit que Bougi, maréchal de camp, avoit enlevé Guepean, qui levoit des troupes pour le service des princes dans le Berri. Le 6, le Roi fut à La Chapelle d'Angillon, où il fut averti que le peuple de Bourges, sachant l'approche de Sa Majesté, avoit pris les armes criant *vive le Roi!* et après avoir chassé les princes de leur ville, qui s'étoient retirés à Mouron, s'étoit saisi des portes, et l'attendoit avec impatience. Pour ne pas laisser refroidir ce zèle, la

cour partit le 7 de La Chapelle d'Angillon, et alla droit à Bourges, où un exempt des gardes fut dépêché dès le matin pour sommer le gouverneur de la tour de sortir, et la remettre entre ses mains, à peine d'être pendu à la porte. Ce gouverneur ne voyant point d'espérance de secours, la rendit à l'heure même; et le Roi fit son entrée dans Bourges, où il fit raser la tour à la requête des habitans, lesquels se mirent après, et la démolirent en peu de jours avec un acharnement inconcevable. Le Roi séjourna dans Bourges jusqu'à la fin d'octobre; et après avoir réglé toutes les affaires du Berri, il sépara ses troupes en deux, dont il donna le plus grand corps à commander au comte d'Harcourt, pour s'opposer au prince de Condé en Guienne, et l'autre à Palluau pour bloquer Mouron : mais devant qu'il fût investi les princes en sortirent, et furent trouver le prince de Condé à Bordeaux, laissant à Mouron le marquis de Persan pour y commander. Le Roi sortant de Bourges, fut coucher à Issoudun le 25 d'octobre, le 26 à Châteauroux, et par Buzançois-le-Blanc en Berri et Chavigny. Il arriva la veille de la Toussaint à Poitiers, où il demeura le reste de l'année.

Cependant le comte d'Harcourt assembloit ses troupes pour faire la guerre au prince de Condé, qui étoit à Bordeaux, où il n'eut pas grande peine à faire déclarer la ville et le parlement de son parti. Leur rebellion passée, qui avoit été plutôt assoupie qu'éteinte, et la crainte du châtiment, les portèrent dans les intérêts de leur nouveau gouverneur, dont la haute réputation leur faisoit croire qu'ils seroient à couvert de tous dangers étant sous sa protection.

Comme il avoit médité sa révolte de longue main, il avoit traité en Flandre avec le comte de Fuensaldagne, qui avoit écrit en Espagne, et disposé le conseil à lui envoyer en Guienne un prompt secours. En effet, peu de temps après une flotte espagnole entra dans la bouche de la Garonne, et vint jusqu'à la vue de Blaye. Le comte du Dognon, soit par reconnoissance de ce que sa fortune venoit du feu duc de Brezé, frère de la princesse de Condé, ou par espérance de faire ses affaires dans le trouble, se déclara pour le prince, quoiqu'il eût été contre lui durant sa prison; et il entraîna dans sa rebellion La Rochelle, Brouage, et les îles de Ré et d'Oleron. Le prince voyant de si beaux commencemens, ne voulut point perdre de temps; et devant que la cour eût loisir de se reconnoître, il mit le siége devant Saintes, où il n'y avoit que les habitans; lesquels se trouvant surpris, ne firent pas grande résistance, et se rendirent à lui. Il fut ensuite investir Cognac; et comme il y a ville et château, situés sur le bord de la Charente, il fit loger son armée de l'autre côté de la rivière, et mit seulement un quartier deçà pour empêcher d'y entrer aucun secours. Sur cette nouvelle, le comte d'Harcourt se hâta de mettre son armée ensemble; et ayant joint toutes ses forces, il partit de Saint-Jean-d'Angely et s'approcha de Cognac, où il apprit que Bellefond, maréchal de camp, s'étoit jeté dedans, et que le prince de Tarente et le duc de La Rochefoucauld, lieutenans généraux du prince, battoient furieusement la place. La crainte qu'il eut que les habitans, peu aguerris, ne prissent l'épouvante, l'obligea de faire diligence, et de mettre son armée en bataille à la vue du quartier

qui étoit deçà l'eau, barricadé dans un faubourg. Il le fit aussitôt attaquer le 14 de novembre, par deux endroits: l'un par Le Plessis-Bellière, lieutenant général, et l'autre par Folleville, maréchal de camp, durant que Bellefond faisoit une grande sortie de la place. Les barricades furent forcées, le quartier entièrement enlevé, et tout ce qui étoit dedans pris ou tué. La nuit de devant, le pont qui faisoit la communication de ce quartier avec le reste de l'armée fut emporté par les grandes eaux; tellement que le prince de Condé ne put passer pour secourir les siens, qu'il vit battre devant ses yeux sans y pouvoir donner ordre: ainsi voyant Cognac secouru, il retira son canon des batteries, et fit promptement sa retraite. Le comte d'Harcourt aussitôt marcha vers Tonnay-Charente, où il eut nouvelle que les habitans de l'île de Ré et de La Rochelle s'étoient soulevés contre le comte du Dognon, et avoient envoyé assurer le Roi de leur obéissance, pourvu qu'ils fussent promptement secourus; et que Sa Majesté leur avoit envoyé le marquis d'Estissac avec quatre compagnies du régiment des Gardes. Il tourna tête en même temps de ce côté-là, et il trouva la ville de La Rochelle déclarée pour le Roi, et barricadée contre les tours qui sont à l'entrée du port, où il y avoit des gens du comte du Dognon: il les fit attaquer par ses troupes; et les deux premières s'étant rendues d'abord, la troisième nommée de Saint-Nicolas, mieux fortifiée que les autres, s'opiniâtra davantage, et fut assiégée le 25. Le soir même, la tranchée fut ouverte, et poussée jusqu'au 27; mais la marée qui haussoit et baissoit empêcha d'avancer, et on s'avisa de faire passer un bateau couvert à l'épreuve

du feu, dans lequel il y avoit un mineur qui s'attacha au pied de la muraille, malgré les grenades et feux d'artifice jetés d'en haut. Alors les soldats parlèrent de se rendre; mais le comte d'Harcourt leur fit crier qu'on ne faisoit point de quartier à des rebelles; et que s'ils vouloient avoir pardon de leur faute, il falloit qu'ils jetassent leur gouverneur du haut en bas de la tour. Ces soldats épouvantés se saisirent de lui, et le précipitèrent en bas, où étant tombé il se jeta aux pieds de Genlis, capitaine aux Gardes, lui demandant la vie, et lui embrassant les genoux: ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût tué à coups d'épée, et les soldats prirent parti dans l'armée du Roi. D'Estissac fut laissé dans La Rochelle pour y commander, lequel fit passer de l'infanterie dans l'île de Ré pour la maintenir dans l'obéissance du Roi.

Le comte d'Harcourt, après cet avantage, alla au devant du marquis de Castelnau, lequel, après la campagne de Flandre achevée, étoit parti de Picardie avec six mille hommes de pied et quatre mille chevaux pour le venir joindre. Le prince de Condé, toujours invincible jusqu'ici, se trouvoit bien empêché: il n'osoit tenir ferme devant le comte d'Harcourt, qui le battoit en toutes rencontres; et par là il connut la différence qu'il y avoit entre combattre contre les ennemis de l'Etat à la tête de vieilles troupes aguerries, ou de tirer l'épée contre son roi, avec de nouvelles levées qui s'enfuyoient d'abord. Il n'osoit se fier à personne du pays, de peur d'être trahi; et dedans Bordeaux même il voyoit les principaux du peuple qui murmuroient de ce que les Espagnols étoient venus pour les secourir, et qui ne pouvoient souffrir qu'on

prît les armes contre le Roi. Il eût alors bien voulu n'avoir jamais commencé cette entreprise; mais comme il y étoit embarqué, et qu'il ne s'en pouvoit plus dédire, il voulut prendre ses sûretés; et il chassa de Bordeaux le premier président et une grande partie du parlement, qu'il croyoit affectionnés au Roi. Il perdoit espérance de voir aucuns mouvemens du côté de Paris, où M. le duc d'Orléans blâmoit sa révolte, et s'étoit trouvé au parlement à la délibération qui fut faite sur la déclaration que le Roi lui avoit envoyée, par laquelle Sa Majesté le déclaroit criminel de lèse-majesté, laquelle fut vérifiée sans contredit. Mais le dernier échec qui lui arriva par le combat de Tonnay-Charente acheva de le mettre au désespoir : car, après la jonction de Castelnau et du chevalier de Créqui, le comte d'Harcourt marcha droit à Tonnay-Boutonne, près duquel le prince étoit campé; et s'étant emparé de cette petite ville, il alla droit à lui. Le prince, qui vit ce comte renforcé d'un grand secours, n'osa l'attendre, et voulut repasser la Charente; mais le comte d'Harcourt chargea la cavalerie de son arrière-garde, et la mit en déroute; puis se rendit maître de Tonnay-Charente, où il fit faire un pont à l'endroit où la Boutonne tombe dans la Charente, sur lequel il passa pour suivre le prince, et le pousser jusqu'à Bordeaux. Dans cette extrémité, il se retira à Bourg pour défendre le pays d'entre les deux mers, et le comte laissa un corps sur la Charente pour prendre Saintes et Taillebourg; et avec le gros de l'armée il s'avança devers la Garonne. Ce fut alors que le prince fut fort embarrassé, car il se voyoit poussé par les meilleures troupes du royaume. Il entendoit

dire que le Roi venoit à Cognac, et que le maréchal de Gramont devoit entrer dans la Guienne du côté de Béarn, pour bloquer Bordeaux de toutes parts. Il se voyoit foiblement assisté des Espagnols, et il craignoit que la présence du Roi ne causât quelque révolution dans cette ville, où Sa Majesté avoit beaucoup de serviteurs; et que ce changement ne le fît tomber dans les mains de la Reine qu'il avoit offensée, ou ne le réduisît à se sauver par mer. Dans ce misérable état, il résolut de tenter une négociation, par laquelle il espéroit de relever ses espérances : il savoit le désir extrême qu'avoit la Reine de faire revenir le cardinal; et pour la flatter dans son dessein, il lui fit dire sous main qu'il ne s'opposeroit pas à son retour, pourvu qu'elle lui fît un parti raisonnable, faisant son compte qu'il feroit par là un traité avantageux, ou qu'il donneroit par son consentement plus de hardiesse à la Reine d'entreprendre de le faire rentrer en France : ce qu'il souhaitoit au dernier point, prévoyant que M. le duc d'Orléans prendroit les armes pour s'y opposer, que le parlement et la ville de Paris se joindroient à lui, et que toutes les villes du royaume suivroient cet exemple, dans l'horreur que les peuples avoient pour le nom de Mazarin : et ainsi, au lieu qu'il étoit maintenant sans ressource, il prétendoit que tout le royaume se joindroit à lui, et par là qu'il se trouveroit en état de donner la loi à ceux desquels il étoit prêt de la recevoir. Force courriers alloient et venoient de Brulh près de Cologne, où étoit le cardinal; à la cour, et de la cour à Brulh. Pour ce sujet le duc de Mercœur, qui avoit épousé secrètement l'aînée de ses nièces Mancini, et le maréchal Du Ples-

sis, avoient la nuit de grandes conférences avec la Reine; et le vieux Senneterre ne manquoit jamais de se trouver chez elle, quand elle sortoit de table pour l'entretenir: c'est pourquoi on l'appeloit *l'anis* ou *la coriandre de la Reine*. Tous ensemble contribuoient au retour du cardinal, dans l'espérance qu'après son rétablissement il seroit obligé de procurer leur avancement, et de leur faire du bien. Châteauneuf et le maréchal de Villeroy feignoient de lui complaire dans sa passion: mais pour éloigner l'exécution de ce projet, ils lui disoient qu'il n'étoit pas encore temps, et qu'il ne falloit rien précipiter; ils lui représentoient l'état où le prince étoit réduit, et le bouleversement général que ce retour causeroit, lequel feroit révolter toute la France: au lieu que si elle vouloit attendre qu'elle eût rétabli son autorité par la perte du prince, elle seroit en état de faire ce qu'elle voudroit sans courir aucun risque. Elle faisoit semblant de goûter leurs raisons, mais elle se cachoit d'eux dans cette négociation; et les assurances que le prince lui donnoit de ne s'y pas opposer la flattoient tellement, qu'elle n'en prévoyoit pas les suites. Il étoit impossible que cette menée se pût conduire si secrètement qu'elle ne fût découverte. M. le duc d'Orléans en eut avis, et sut que l'abbé Fouquet étoit allé à Brulh pour cela; que Bertet, Brachet et Milet, ne faisoient qu'aller et venir pour le même dessein; et c'est ce qui fit dire à Son Altesse Royale une nouvelle règle du Despautère: *Omnia nomina terminata in* et *sunt Mazarini generis*. Châteauneuf et le maréchal de Villeroy le conjurèrent et le pressèrent de venir à la cour, l'assurant que sa présence dissiperoit toute

cette cabale et anéantiroit tous ces desseins : mais le coadjuteur, qui ne vouloit point quitter Paris, l'empêcha de croire leur conseil, et lui persuada de se contenter d'envoyer le maréchal d'Etampes à Poitiers, pour remontrer à la Reine de sa part le tort qu'elle se feroit en faisant revenir le cardinal, lui faire voir qu'elle violeroit la parole qu'elle lui avoit si solennellement donnée de ne le pas faire, et qu'elle iroit contre des déclarations authentiques vérifiées en parlement : ce qui passeroit pour une infraction de foi si grande, qu'il ne pourroit s'empêcher de s'y opposer de toute sa puissance; que le reste du royaume, qui étoit maintenant dans le devoir, le suivroit assurément, et par conséquent que les affaires du Roi, qui étoient à présent en bon état, prendroient le contrepied; la supplier d'avoir pitié de l'Etat, dont elle alloit hasarder la perte; et pour autoriser ce qu'il faisoit, il fit assembler le parlement pour délibérer sur cette affaire, où il fut résolu que le président de Bellièvre avec deux conseillers iroient trouver le Roi, pour lui faire des remontrances. Ils furent à Poitiers exécuter leur commission, et en revinrent sans y avoir beaucoup profité.

Cependant le cardinal s'avança jusqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne; et le maréchal d'Hocquincourt, Manicamp et Vaubecourt le joignirent avec celles qu'ils avoient tirées des quartiers d'hiver de Picardie et de Champagne. Dès que ces nouvelles arrivèrent à Paris, les chambres du parlement s'assemblèrent, M. le duc d'Orléans présent, qui donnèrent un arrêt par lequel il fut ordonné à tous les gouverneurs des places frontières d'em-

pêcher de passer le cardinal, suivant les déclarations du Roi; et à tous les peuples de lui courre sus. Même sur ce qu'on sut qu'il étoit parti de Sedan et qu'il marchoit devers Reims, le parlement défendit à tous les sujets du Roi de le suivre ni lui aider, sur peine d'en répondre en leurs propres corps et en leurs biens. Il ordonna aussi que les revenus de ses bénéfices seroient saisis, et sa maison de Paris, ses meubles et bibliothèque vendus; et que de l'argent qui en proviendroit il seroit fait une somme de cinquante mille écus, pour être donnée à celui qui apporteroit sa tête, ou qui le représenteroit vif ou mort. Deux conseillers, Bitaut et Genié, furent nommés pour aller faire prendre les armes au peuple, afin de lui empêcher les passages des rivières, et faire signifier partout l'arrêt; mais le cardinal se moquant de toutes ces menaces, et appuyé de la faveur de la Reine et de ses forces, continua son voyage, comme nous verrons au commencement de l'année prochaine.

Le duc d'Epernon ayant pris possession de son gouvernement de Bourgogne, trouva le château de Dijon entre les mains du prince de Condé, dont le canon incommodoit la ville. Pour remédier à ce désordre, il assembla les troupes qui étoient en garnison sur cette frontière; et l'ayant assiégé, il le battit trois jours durant, et le força de se rendre à composition.

DIX-HUITIÈME CAMPAGNE.

[1652] Le cardinal Mazarin ne s'étonna pas des arrêts du parlement donnés contre lui; et nonobstant ses rigoureuses défenses, il entra en France avec ses troupes, et arriva le 3 de janvier à Epernay, où il passa la Marne; et ayant traversé les grandes plaines de Champagne, il alla passer la Seine à Méry, et de là tourna tête droit à la rivière d'Yonne. Les conseillers Bitaut et Genié se doutant qu'il vouloit passer à Pont-sur-Yonne, firent assembler les communes pour s'y opposer; mais les premières troupes du cardinal arrivant, écartèrent cette populace, et s'étant saisies du Pont, prirent prisonnier le conseiller Bitaut, et Genié fut contraint de se sauver à pied avec beaucoup de peine. M. le duc d'Orléans, qui avoit demeuré jusqu'à cette heure dans l'obéissance, prenant à outrage et à injure contre sa personne le retour du cardinal, se déclara hautement, et envoya ordre aux régimens de l'Altesse, de Languedoc et de Valois, d'infanterie, et à son régiment de cavalerie et celui de son fils, ses compagnies de gendarmes et chevau-légers, et celles de Valois, de sortir de leurs garnisons, et de s'assembler pour lui disputer le passage. Quelques colonels de l'armée du Roi prirent aussi son parti, et marchèrent avec leurs régimens pour joindre le corps, dont Monsieur déclara le duc de Beaufort général. Mais durant que ces troupes s'assembloient, le cardinal avançoit toujours; et prévoyant qu'on lui feroit obstacle au passage de la Loire, où les apanages de Monsieur étoient situés, il marcha droit à Gien;

où le marquis de Sourdis, gouverneur de la province, s'étoit jeté pour le service de Son Altesse Royale : mais comme il étoit seul et sans garnison, il ne put empêcher le peuple de prendre l'épouvante à la vue de l'armée; de sorte qu'il fut contraint de se retirer par eau à Orléans. Ainsi le cardinal ayant passé la Loire, traversa la Sologne, et voulut tenter à Selles le passage du Cher; mais le comte de Béthune, qui en étoit seigneur, et avoit toute sa vie été ennemi de tous les favoris, avoit fait prendre les armes à tout le peuple, et avoit fait pointer du canon au bout du pont : tellement que le cardinal, pressé d'aller à la cour, ne voulut pas s'amuser à l'attaquer; et passant outre, il alla passer cette rivière à Saint-Agnan, dont le seigneur, qui étoit premier gentilhomme de la chambre du Roi, lui donna passage. Dès qu'il fut au delà du Cher, il ne trouva plus de difficulté, parce que les rivières d'Indre, de Creuse et de Vienne étoient au pouvoir du Roi; si bien qu'il arriva le 30 de janvier à Poitiers. Le Roi et toute la cour allèrent au devant de lui; et ceux qui étoient au désespoir de son retour y furent comme les autres, et suivirent le torrent. Il y eut néanmoins une cabale de gens qui n'y allèrent point, et ne le visitèrent pas chez lui après son arrivée, comme le commandeur de Souvré et les marquis de Créqui et de Roquelaure : ce qui servit à leur fortune, comme nous verrons ensuite.

Le prince de Condé, qui étoit en partie cause du retour du cardinal, fut ravi de l'issue de son projet; et dans la pensée qu'il eut que toute la France s'alloit révolter, il ne voulut plus ouïr parler d'accom-

modement, croyant que ses affaires alloient se rétablir par la ruine de la Reine. Le comte d'Harcourt ne laissoit pas de le pousser : il prit Barbezieux, et réduisit le prince à mettre Bourg entre les mains des Espagnols, et du baron de Vatteville qui les commandoit, pour place de sûreté. Le comte d'Harcourt fit enlever un de ses quartiers par Bougi et le chevalier d'Aubeterre, maréchaux de camp; et le prince fut contraint de mettre une partie de ses troupes dans le pays d'entre les deux mers, et l'autre entre les rivières d'Ille et de Dordogne : mais sur la nouvelle qu'il eut que Saint-Luc, lieutenant du Roi en Guienne, marchoit avec un petit corps pour le service du Roi, il alla droit à lui, et l'attaqua si vertement qu'il tailla en pièces toutes ses troupes, à la réserve des régimens de Champagne et de Lorraine. Ce fut en cette occasion que La Mothe-Vedel, lieutenant colonel de Champagne, fit une si belle retraite : car, voyant tout désespéré, il gagna des haies avec ses deux bataillons; et marchant par des lieux serrés, faisant grand feu, et tenant les piques basses pour arrêter sur le cul la cavalerie qui le poussoit, il se retira à Miradoux sans perdre un homme. Aussitôt le prince mit le siége devant cette petite ville, que Marins défendit; et le comte d'Harcourt entendant cette nouvelle, marcha pour le secourir, força un des quartiers, fit lever le siége, et contraignit le prince de se retirer en grand désordre. Cet échec pensa lui faire perdre Agen; et s'il n'y fût allé en diligence, cette ville se révoltoit contre lui : mais sa présence la maintint dans son parti. Si le Roi se fût lors avancé jusqu'à Angoulême, le prince étoit perdu; mais le retour du car-

dinal changea la face des affaires : car dès que le bruit en fut épandu dans les provinces, tout le monde quasi se déclara pour les princes, et l'exemple de Monsieur en attira beaucoup d'autres. Le premier qui leva le masque fut le duc de Rohan, gouverneur d'Anjou : il avoit de grandes obligations au prince de Condé, qui l'avoit protégé avec une chaleur extrême dans les procès qu'il avoit eus pour son mariage, devant lequel n'étant que Chabot, il étoit domestique de M. le duc d'Orléans; et ainsi il se trouva engagé dans leurs intérêts : mais il n'osoit le témoigner, voyant le mauvais état des affaires du prince et le voisinage de la cour, où il l'envoya plusieurs fois assurer de sa fidélité. Mais ayant appris que le régiment de Picardie avoit ordre d'entrer dans le Pont-de-Cé, il lui en fit refuser l'entrée, et en même temps dépêcha un gentilhomme à la cour, pour s'excuser sur ce que si les autres villes de la province eussent vu entrer des garnisons dans le Pont-de-Cé, elles se seroient toutes révoltées sans qu'il eût pu l'empêcher, dans la crainte qu'elles eussent eu d'avoir aussi des troupes. Ces raisons furent mal reçues; néanmoins la Reine n'osa lui témoigner son ressentiment, de peur qu'il ne fît pis : mais dès qu'il sut l'entrée du cardinal en France, la déclaration de Monsieur, et l'arrêt du parlement qui mettoit à prix la tête du cardinal, il prit sa résolution, et se mit de leur parti. Sa révolte étonna la Reine, et aussitôt elle assembla son conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire. Le cardinal fut d'avis d'aller à lui; mais Châteauneuf conseilla de pousser le prince de Condé et de s'avancer sur la Charente, disant que

quand on auroit chassé le prince de la Guienne, on auroit aisément raison du duc de Rohan. Il appuya son conseil de si fortes raisons, qu'il fut résolu que le Roi iroit à Angoulême; mais comme cette résolution fut prise en plein conseil contre le sentiment du cardinal, il la fit changer le soir par la Reine, sans en parler à personne, et fit partir les maréchaux des logis pour aller marquer les logemens à Saumur.

La princesse palatine étoit alors à Poitiers, laquelle s'étoit fort attachée à la Reine, et étoit fort amie de Châteauneuf; mais comme elle vit le cardinal revenu avec toute la confiance de la Reine, elle tourna de son côté, selon la maxime des courtisans, qui suivent toujours la faveur; et connoissant que la présence de Châteauneuf lui étoit à charge, et qu'il ne l'osoit chasser par sa foiblesse naturelle, elle lui voulut rendre ce service sans qu'il parût qu'il s'en mêlât. Pour venir à bout de ce dessein, le jour que les maréchaux des logis partirent pour aller à Saumur, elle fut voir Châteauneuf, auquel elle apprit que le Roi partiroit le lendemain pour y aller. Il ne le voulut pas croire d'abord, à cause qu'on avoit résolu le contraire dans le conseil; mais s'en étant davantage éclairci et en sachant la vérité, il s'emporta de colère, et témoigna en être fort offensé, disant que la Reine n'avoit que faire de tenir des conseils, puisqu'elle ne suivoit pas ce qui y étoit résolu; et que c'étoit se moquer de ses ministres. Il avouoit que la Reine étoit la maîtresse, et qu'elle n'étoit pas obligée de suivre leurs avis; mais au moins qu'elle leur devoit dire sa volonté, et non pas résoudre d'une façon avec eux, pour faire après le contraire à leur insu. La palatine

enflamma sa colère au lieu de l'apaiser, sous ombre de prendre part à ses intérêts; et le confirma dans le dessein de témoigner son ressentiment à la Reine, et de demander son congé. Comme il étoit glorieux et plein d'honneur, il ne fut pas difficile à persuader; et de ce pas il fut trouver la Reine pour la supplier de lui permettre de se retirer, n'ayant plus de besoin de lui dans le conseil, puisqu'on lui cachoit les résolutions qui s'y prenoient. Il obtint aisément sa demande, et il partit le jour même pour aller demeurer à Tours.

Le cardinal étant défait de Châteauneuf, eût bien voulu l'être aussi du maréchal de Villeroy: mais il n'étoit pas si aisé à persuader que l'autre, et il avoit pour maxime que quand on s'absentoit une fois de la cour, on avoit peine d'y revenir; tellement qu'il étoit résolu d'essuyer toutes les rebuffades, et d'avaler tous les dégoûts imaginables, plutôt que de quitter la partie, et de ne s'en aller que par force. Il connoissoit l'esprit du cardinal, qui ne pouvoit se résoudre à faire aucune violence; et il espéroit que le temps changeroit, et qu'il se trouveroit en place sans avoir la peine de solliciter un retour qu'il n'obtiendroit peut-être pas; et ainsi il demeura près du Roi.

Le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne arrivèrent à Poitiers la veille que la cour en partit; ils n'étoient pas satisfaits du prince de Condé, sur ce qu'après les services qu'ils lui avoient rendus durant sa prison, il ne leur avoit point fait part de ses secrets: et ayant connu par expérience les peines qu'il y a à soutenir un parti contre le Roi, ils furent bien aises d'avoir un prétexte de se séparer de ses

intérêts, et de se remettre au service du Roi, duquel ils furent fort bien reçus. Le cardinal Mazarin leur demanda leur amitié avec empressement, et s'obligea de leur faire donner des emplois dans le conseil et dans les armées.

Le Roi partit de Poitiers le 3 de février; et dès qu'il fut arrivé à Saumur, le maréchal d'Hocquincourt investit Angers, et se logea dans les faubourgs. L'évêque et beaucoup de magistrats, qui n'approuvoient pas la révolte du duc de Rohan, sortirent de la ville, et vinrent trouver Leurs Majestés. Le reste de la ville eût bien voulu demeurer dans l'obéissance; mais le duc les tenoit en bride par le château, et les empêchoit de suivre l'inclination qu'ils avoient au service du Roi. Comme le cardinal étoit venu à grandes journées, il n'avoit point amené de canon; si bien que le maréchal d'Hocquincourt n'avoit pas de quoi battre la ville, et il la tenoit bloquée sans l'attaquer: tellement qu'il fallut avoir recours au maréchal de La Meilleraye, qui étoit à Nantes, auquel la Reine écrivit pour avoir du canon. Ce maréchal obéit aux ordres de Sa Majesté, et fit embarquer des canons de batterie sur la rivière de Loire, pour les faire remonter jusqu'à la pointe où la rivière de Maine tombe dans la Loire. Durant ce temps-là les assiégeans et les assiégés demeuroient en repos sans se battre; et M. le duc d'Orléans voulant profiter de ce retardement, fit avancer le duc de Beaufort avec son armée, pour tâcher à secourir Angers.

Les Espagnols, suivant le traité qu'ils avoient fait avec le prince de Condé, avoient détaché de leurs troupes sous le commandement de Clinchan, et les

avoient fait avancer devers Cambray, avec ordre de se joindre, et d'obéir à celui que le prince feroit général de son armée. Le duc de Nemours, qui eut cette commission, assembla toutes les troupes que le comte de Tavannes commandoit l'année dernière, et ayant marché du côté de Cambray, il joignit le baron de Clinchan avec le secours espagnol; et ayant traversé toute la Picardie, il se trouva bien empêché pour passer la rivière de Seine: mais le passage de Mantes lui fut ouvert par le moyen du chancelier de France, lequel, offensé de ce qu'on lui avoit ôté les sceaux le jour de la majorité du Roi, obligea, pour se venger, le duc de Sully son gendre de faire passer cette armée sur le pont de Mantes, dont il étoit gouverneur. Quand le duc de Nemours fut delà la Seine, il marcha pour joindre le duc de Beaufort, qui étoit dans le Dunois; mais avant cette jonction le canon du maréchal de La Meilleraye arriva proche du Pont-de-Cé, lequel fut débarqué, et mis en batterie devant le château, qui se rendit à sa vue. Aussitôt il fut conduit devant Angers, dont les habitans voyant la ruine de leurs murailles, firent rumeur; et le duc de Rohan se voyant enfermé dans le château, qui ne vaut rien, et craignant de tomber dans la puissance du cardinal, demanda à traiter. Il fit ensuite sa capitulation, par laquelle il rendit la ville et le château d'Angers, à condition qu'il pourroit se retirer à Paris en toute sûreté, lui et son train. Le maréchal de La Meilleraye eut la commission de commander dans l'Anjou; et Fourilles, premier capitaine au régiment des Gardes, fut laissé avec sa compagnie dans le château d'Angers.

Le 7 de mars, le Roi partit de Saumur pour aller

coucher à Richelieu; le 9 à Azay, et le 10 à Tours, où Châteauneuf s'étoit retiré. Le cardinal le fut voir dans sa maison, comme s'il eût été le meilleur de ses amis; et il fut reçu de Leurs Majestés avec toute sorte de témoignages de bienveillance. Le cardinal fit revenir en ce lieu-là Servien, qui avoit été chassé pour son sujet: Le Tellier avoit été rappelé dès Poitiers, avant le retour du cardinal, par le moyen du maréchal de Villeroy, dont il ne fut pas depuis fort reconnoissant; et Lyonne revint quelque temps après. Le 12 de mars, le Roi partit de Tours pour aller à Amboise; et le 15 il arriva à Blois, où Palluau ayant laissé Montrond bien bloqué, renforça l'armée du Roi de quelques troupes. Durant ce séjour, le cardinal partagea le commandement entre les maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt. Le voisinage de l'armée des princes, qui étoit devers Châteaudun, plus forte que celle du Roi, obligea le cardinal à ce changement à cause de la prudence du premier, à laquelle il se fioit plus qu'à l'impétuosité de l'autre: outre que le maréchal de Turenne, avant que de venir à la cour, étoit assuré d'avoir de l'emploi.

Durant le séjour du Roi à Blois, il y eut beaucoup de négociations pour faire déclarer la ville d'Orléans. Monsieur fit ce qu'il put pour l'attirer en son parti; et craignant que l'approche du Roi n'intimidât le peuple, il y envoya Mademoiselle, sa fille, laquelle sortit de Paris le 25 de mars, et se rendit deux jours après dans les faubourgs d'Orléans, où elle apprit que les portes étoient fermées, et que les magistrats assemblés avoient résolu de ne recevoir ni le Roi ni Monsieur, et de se garder eux-mêmes, pour empêcher

la ruine de leur ville, et que leur territoire ne fût le théâtre de la guerre. Nonobstant leur résolution, le bruit s'épandit dans les rues de l'arrivée de Mademoiselle; et comme le menu peuple sut qu'elle étoit venue pour s'opposer au Mazarin, la haine de ce nom le fit attrouper, et se joindre à beaucoup de serviteurs de Monsieur, qui étoient en grand nombre dans cette ville capitale de ses apanages, lesquels la firent entrer avec une échelle par un trou qui donne sur le rempart; et puis la faisant voir au peuple, il n'y eut personne assez hardi pour parler de la faire sortir. Le marquis de Sourdis, gouverneur de la province, qui étoit dans les intérêts de Monsieur, la vint saluer, et la conduisit dans son logis. Il lui fut facile d'empêcher qu'on ne reçût le Roi; mais elle n'eut pas assez de crédit pour faire entrer garnison dans la ville, où elle n'étoit pas entièrement maîtresse. Les magistrats firent une assemblée sur ce qu'ils apprirent que le Roi se disposoit d'y venir; et voulant garder quelques mesures pour ne pas refuser l'entrée à la propre personne de Sa Majesté, ils lui envoyèrent des députés à Blois pour l'assurer de la fidélité de la ville d'Orléans, et le supplier en même temps de n'y pas venir, parce qu'ils n'étoient pas les maîtres de la populace, qui étoit fort nombreuse; et qu'ils appréhendoient que la vue du cardinal ne causât une sédition qu'il seroit impossible d'apaiser: et d'autant que le peuple étoit composé de bateliers et de gens fort mutins, ils craignoient que sa personne ne fût pas en sûreté. On connut bien par ces paroles que le Roi ne seroit pas reçu dans Orléans: c'est pourquoi on ne voulut pas hasarder de s'y présenter; et Leurs Majestés demeurèrent à Blois jusqu'au

27, où on fit une garde fort exacte, à cause que tous les habitans étoient pour Monsieur, lequel y étoit fort aimé, comme dans le lieu de sa demeure ordinaire : même il y avoit de ses domestiques qui y étoient cachés, pour épier s'ils trouveroient moyen d'introduire le duc de Beaufort avec son armée dans la ville, par des brèches qui s'étoient faites aux murailles depuis peu. Mais le maréchal de Turenne y avoit pourvu : car comme depuis la jonction du duc de Nemours et des Espagnols ils étoient plus forts que lui, il avoit résolu, voyant que Blois ne se pouvoit défendre, de faire passer le Roi dans le faubourg de Vienne, qui est de l'autre côté de la Loire; et de rompre le pont en abandonnant la ville, sur le moindre avis qu'il eût eu de l'approche des princes. Mais les ducs de Beaufort et de Nemours n'ayant point marché de ce côté-là, le Roi ne partit de Blois que le 27, et fut coucher à Cléry. Le garde des sceaux alla devant pour coucher à Orléans, afin de sonder si le peuple feroit difficulté de le recevoir. Il fut jusqu'au portereau qui est au bout du pont, où il fut arrêté par la garde des bourgeois, qui le firent savoir dans la ville. Aussitôt les échevins le vinrent trouver, et lui firent de grandes excuses de ce qu'ils ne pouvoient le laisser entrer, en rejetant la faute sur le menu peuple, qui étoit le plus fort, et n'entendoit point de raison. Le garde des sceaux fut contraint de se retirer et d'aller coucher ailleurs, et fit savoir au Roi ce qui s'étoit passé, pour lui faire connoître qu'il n'y avoit point d'apparence que Sa Majesté se présentât devant Orléans. Sur cette nouvelle il partit de Cléry, et fut le 28 coucher à Sully, laissant Orléans à la gauche : il y passa la fête de Pâques, et puis il prit

le poste de Gien avec son armée. Celle des princes, qui étoit dans le Dunois, avoit toujours marché en côtoyant le Roi, la rivière de Loire entre deux, et s'étoit campée à Lorris, petite ville sur l'entrée de la forêt d'Orléans, assez proche de Gien. Les ducs de Beaufort et de Nemours, qui la commandoient, ne s'accordoient point ensemble, quoiqu'ils fussent beaux-frères, soit par émulation, soit par différens intérêts : ils se contrarioient en toutes choses, et en venoient quelquefois à des paroles si aigres, qu'on avoit sujet de craindre que les suites en devinssent funestes. Le duc de Beaufort commandoit l'armée de Monsieur, lequel la vouloit conserver près de Paris pour la sûreté de sa personne, et pour empêcher le Roi d'en approcher. Le duc de Nemours étoit général des troupes du prince de Condé et du corps espagnol qui l'avoit joint, lequel avoit des pensées bien différentes : car il avoit ordre du prince, qui se vouloit cantonner dans son gouvernement de Guienne, de passer la Loire; et se séparant de l'armée de Monsieur, de l'aller joindre en Guienne pour en chasser le comte d'Harcourt, et de secourir Montrond en passant, où Palluau avoit laissé peu de troupes pour le bloquer. Le duc de Beaufort se doutoit de son dessein; et il l'observoit de fort près pour l'en empêcher, parce qu'après cette séparation l'armée de Monsieur eût été plus foible que celle du Roi, qui se seroit approché de Paris, et y auroit peut-être causé quelque révolution.

Dans ce même temps le Pape créa des cardinaux, du nombre desquels fut le coadjuteur de Paris, nommé par la France. Ce fut un rude coup pour le cardinal Mazarin, qui l'avoit fait nommer dans l'es-

pérance qu'il ne le seroit jamais, croyant traverser sa promotion en la reculant, pour la révoquer quand il n'auroit plus affaire de lui; mais le Pape pour faire dépit au Mazarin, qu'il haïssoit, fit les cardinaux alors qu'on y pensoit le moins, afin qu'on n'y pût mettre d'obstacle : et trouvant le coadjuteur nommé par la France, il lui envoya le bonnet sous ombre d'obliger le Roi, mais en effet pour mettre le cardinal Mazarin au désespoir; lequel n'osa témoigner son déplaisir, parce qu'il avoit besoin de lui contre le prince de Condé, qui étoit leur ennemi commun. Le coadjuteur, nommé depuis le cardinal de Retz, se voyant haussé en dignité, augmenta aussi en audace; et ayant l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de Monsieur, il lui fit trouver fort mauvais le dessein du prince, de faire séparer son armée de la sienne pour se cantonner en Guienne, et l'abandonner à la merci de tous ses ennemis. Il donna de si grandes défiances du prince à Son Altesse Royale, que Chavigny, qui étoit demeuré à Paris de la part du prince pour ses intérêts, lui en donna avis; et aussi de la difficulté qui se trouvoit pour l'exécution de son dessein, parce que l'armée du Roi s'opposoit au passage de Loire du duc de Nemours, lequel dans cette occasion seroit abandonné certainement par le duc de Beaufort. Il lui représenta que quand même le duc de Nemours le pourroit joindre, ce ne seroit pas son avantage, parce que le Roi approcheroit de Paris, et que le cardinal de Retz voyant Monsieur étonné de se voir abandonné, se serviroit de sa timidité pour l'obliger à faire son traité avec le Roi et avec le cardinal; que Paris suivroit son exemple, et qu'ensuite toutes les forces du

Roi tourneroient devers la Guienne, et tomberoient sur lui. Il lui conseilla de conserver Paris dans son parti, à quelque prix que ce fût; et pour cet effet de venir lui-même commander l'armée, d'autant que sa présence empêcheroit le désordre qui arrivoit souvent par la division des chefs, qui lui céderoient le commandement; et que le cardinal de Retz seroit plus retenu de donner des conseils à Monsieur qui fussent à son préjudice. Le prince reçut à Agen le paquet de Chavigny; et ayant assemblé ses plus confidens amis, il leur communiqua sa dépêche. L'affaire fut fort balancée. Il se déplaisoit en Guienne, à cause que ses troupes reculoient toujours devant le comte d'Harcourt, qui avoit repris Saintes et rasé Taillebourg; et il crut mieux réussir à la tête de l'autre armée, composée de vieux soldats, qui ne lâcheroient pas le pied comme ceux qu'il avoit près de lui. Enfin, après avoir bien délibéré, son inclination pencha du côté du conseil de Chavigny, et il résolut de partir d'Agen avec un peu de gens, et de traverser inconnu tout le pays qui est entre la Guienne et le Gâtinais, où étoit l'armée. Il tint son dessein fort secret; et laissant le prince de Conti son frère pour commander en Guienne, il lui donna pour lieutenant général Marchin, et pour conseil le président Viole et Lenet. Comme il ne vouloit pas qu'on eût le moindre soupçon de sa pensée, il feignit d'aller à Bordeaux pour trois jours; et sans permettre à aucun officier de l'accompagner, il partit d'Agen avec le duc de La Rochefoucauld, le prince de Marsillac, Guitaut, Chavagnac, Gourville, et un valet de chambre. Le marquis de Lévi l'attendoit à une journée de là, lequel avoit un passe-

port du comte d'Harcourt pour se retirer en sa maison de Bourbonnais, à condition de ne plus porter les armes contre le Roi. Le prince l'ayant joint, feignit d'être de sa suite avec ceux qui l'accompagnoient, et passoit sous ce passe-port au travers des villes; puis quand il approcha de l'Auvergne, il logea chez les amis de ce marquis, comme étant son domestique. Il ne fut reconnu en aucun lieu; et comme on ne soupçonnoit pas qui il étoit, il entendit, étant à table, parler un peu librement de la duchesse de Longueville sa sœur. Après avoir traversé l'Auvergne et le Bourbonnais, il passa la Loire au bec d'Allier, et laissant à côté La Charité, où commandoit Bussy-Rabutin, qui avoit quitté son parti, il passa dans Cosne en qualité d'officier du Roi qui alloit avec ses camarades servir son quartier. Quand il fut près de Briare, il rencontra un courrier qui le reconnut, et le témoigna à sa mine. Cet accident l'obligea de quitter le grand chemin, et de prendre la traverse; et de crainte que ce courrier ne retournât sur ses pas pour en donner avis à la cour, il laissa dans des masures, sur le bord du grand chemin, un gentilhomme pour le tuer. Ce courrier ne manqua pas de rebrousser chemin pour retourner à Gien; mais, par bonne fortune pour lui, il prit une autre route qui le mit à couvert de l'embuscade, et il arriva sans péril à Gien, où il compta ce qu'il avoit vu. En même temps le cardinal, ravi d'avoir une occasion de se défaire de son ennemi, dépêcha Sainte-Maure avec vingt cavaliers, et lui donna ordre de prendre le prince mort ou vif; mais le bon génie de ce prince le conduisit si heureusement, qu'ayant évité cette embûche près des murailles du parc de

Châtillon, il y entra par une porte de derrière durant que Sainte-Maure l'attendoit sur le grand chemin. Il passa ensuite près des troupes royales sans être connu, et arriva en toute sûreté à Lorris, d'où il gagna son camp, qui n'en étoit qu'à deux lieues. La garde l'arrêta, lui demandant *Qui vive?* Il se fit connoître, et aussitôt le bruit s'épandit de sa venue dans toute l'armée, dans laquelle il fut reçu avec une joie extrême. Il arriva bien à propos; car les deux généraux étoient en plus mauvaise intelligence que jamais; et dès qu'ils virent le prince ils lui rendirent obéissance, et sa présence raffermit les esprits, et leur donna courage de tout entreprendre. En effet, dès le lendemain de son arrivée il marcha devers Montargis, qu'il envoya sommer; et la nouvelle de sa venue dans l'armée désarma les habitans, qui se rendirent à lui. Il trouva dans cette ville beaucoup de grains et de fourrages pour faire subsister les troupes: ce qui l'obligea d'y demeurer quelque temps. Dès que les maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt surent la prise de Montargis et le retour du prince, ils passèrent la Loire sur le pont de Gien; et s'étant séparés, le dernier prit son quartier à Bleneau, et mit ses troupes à l'entour dans des villages pour se rafraîchir; et le premier se posta entre lui et Gien. Le prince de Condé passa le Loing à Montargis, et s'avança jusqu'à Château-Renard, où il apprit que le maréchal d'Hocquincourt avoit étendu ses quartiers autour de Bleneau. Comme il avoit l'esprit fort présent, et qu'il ne perdoit jamais d'occasions de prendre ses avantages, il marcha droit à Bleneau, dans le dessein d'enlever ces quartiers séparés; et les ayant surpris la nuit du 7 avril à l'im-

pourvu, il en enleva cinq l'un après l'autre, où il fit main basse, et tua ou prit tout ce qu'il rencontra. Les bagages furent pillés, et les fuyards qui se purent sauver donnèrent l'alarme dans Bleneau, où étoit le quartier-général. Aussitôt le maréchal d'Hocquincourt rassembla ce qu'il put de troupes, et les mit en bataille hors du bourg.

Le bruit, et ceux qui se sauvèrent dans le camp de Turenne, apprirent ce qui s'étoit passé, et obligèrent ce général de mettre son armée en ordre, et marcher au secours du maréchal d'Hocquincourt, lequel étant poussé par le prince, se mit derrière un ruisseau, sur lequel il avoit un pont où il falloit défiler pour aller à lui. Le prince, suivi des ducs de Beaufort, de Nemours et de La Rochefoucauld, du prince de Marsillac et de Clinchan, passa le pont fort hardiment; et ceux qui pilloient mirent le feu à des maisons couvertes de chaume, dont la flamme fut si grande et si claire, que le maréchal d'Hocquincourt vit le petit nombre de ceux qui avoient passé le pont. En même temps il s'avança pour les charger; mais le prince, soutenu de ceux qui avoient passé le défilé pour le secourir, alla au devant pour donner aux siens le temps de passer. Il y eut une chaude escarmouche, dans laquelle le duc de Nemours fut blessé d'un coup de pistolet; et l'épouvante se mit tellement dans les troupes du Roi, qu'elles prirent la fuite, et se sauvèrent à plus de trois lieues de là. Le prince les suivit l'épée dans les reins, tuant et prenant ceux qu'il pouvoit joindre; mais il s'arrêta, sur la nouvelle qu'il eut que le maréchal de Turenne marchoit à lui. Craignant d'être surpris en désordre, il retourna tout

court sur ses pas, pour rejoindre son infanterie qui pilloit les bagages, et la remettre en ordre. Dès qu'il eut rallié toutes ses troupes, il marcha en bataille au devant du maréchal de Turenne, lequel le voyant venir, l'attendit dans une plaine, ayant devant lui un bois par lequel il falloit défiler pour aller à lui. Or le grand jour étoit venu; tellement qu'on discernoit de loin les objets: et le prince ne voulant pas sortir devant lui du bois en défilant, mit son infanterie à droite et à gauche sur le bord du bois, d'où elle faisoit grand feu sur les royaux. Le maréchal de Turenne se voyant incommodé de la mousqueterie de cette infanterie, se retira plus loin, laissant un grand terrain entre le bois et lui, et fit mine de faire retraite. Alors le prince voyant ce grand espace entre lui et ce maréchal, fit passer six escadrons dans la plaine, et alloit faire passer le reste de son armée pour donner bataille, ou charger le maréchal dans sa retraite: mais étant beaucoup plus foible que le prince, il connut le désavantage qu'il y auroit; et par l'expérience qu'il avoit dans le métier, dès qu'il s'aperçut de son dessein, au lieu de se retirer comme il avoit commencé, il retourna tout court droit à ces six escadrons, qu'il eût défaits assurément s'ils ne se fussent jetés dans le bois à l'abri du grand feu de leur infanterie, qui étoit sur le bord; et lors le maréchal de Turenne demeura en bataille dans la plaine, à la portée du canon du bois, sans approcher ni reculer, pour arrêter le prince, qui n'osa défiler en sa présence. Tout le jour se passa à se canonner, où Maré, maréchal de camp en l'armée de Monsieur, fut tué d'un coup de canon. Quand la nuit fut venue, le

maréchal de Turenne fit marcher à petit bruit son infanterie; et quand elle eut pris le devant, il se retira avec sa cavalerie à la faveur de l'obscurité, qui empêchoit qu'on ne le pût voir, ni connoître sa marche. Ainsi ce maréchal sauva la cour, et rendit un très-grand service digne d'effacer sa rebellion précédente. L'effroi fut grand dans Gien, où étoit le Roi; car des fenêtres du château on voyoit toute la côte couverte de gens qui fuyoient, lesquels se sauvoient dans Gien; et dans l'épouvante où ils étoient, ils disoient que tout étoit perdu, et que l'armée étoit défaite. En cet état, la Reine se trouvoit sans ressource, et le cardinal encore pis : car sans le maréchal de Turenne, ils tomboient tous deux entre les mains de leurs ennemis, qui eussent mis la Reine dans un cloître, et fait un mauvais parti au cardinal; et tenant la personne du Roi, eussent gouverné à leur mode sous son nom. Le cardinal aussi fut fort étonné; mais la Reine ne témoigna point de peur. Elle se coiffoit lorsqu'elle apprit ces nouvelles, et elle demeura attachée à son miroir, n'oubliant pas à tortiller une seule boucle de ses cheveux; et de là elle fut dîner, où elle mangea d'aussi bon appétit, et aussi tranquillement que si elle n'eût couru aucun risque. Cette grande consternation fut changée en joie, lorsqu'on sut que tout étoit sauvé par le maréchal de Turenne, dont la prudence et la capacité furent en si grande admiration, qu'on résolut dès l'heure même de confier à lui seul le commandement de l'armée. Le cardinal, qui avoit été conduit jusqu'à Poitiers par le maréchal d'Hocquincourt, avoit peine à rien faire qui le pût fâcher; mais sous prétexte que sa présence étoit né-

cessaire en son gouvernement de Peronne, dont les Espagnols s'approchoient, on l'obligea d'y aller quelque temps après, non sans murmure de sa part, qui fut le commencement des mécontentemens qu'il fit éclater quelques années après. Dès la prise de Montargis, la noblesse de Brie et partie de celle de Champagne, craignant que le prince ne voulût s'emparer de Montereau-faut-Yonne et entrer dans leur pays, se jeta dans cette ville avec les communes, qu'elle assembla chacun dans son détroit; si bien qu'en moins de quatre jours il s'y trouva trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux, qui y demeurèrent plus de quinze jours. Le jeune marquis de Nangis s'échauffa tellement en ce lieu à force d'agir, qu'une pleurésie le surprit, dont il mourut. Son frère aîné avoit été tué au siége de Gravelines; et il y en resta un troisième, qui devint seul héritier de la maison.

Après le combat de Bleneau, Chavigny pressa le prince d'aller à Paris, pour renverser par sa présence tout ce que le cardinal de Retz faisoit près de Monsieur contre ses intérêts. Le prince fut aisé à persuader là-dessus, flatté par le désir de recevoir les applaudissemens du peuple et de tout le monde, pour la victoire qu'il venoit de remporter. Il partit pour cet effet du camp; et emmenant avec lui le duc de Beaufort, il laissa le commandement de l'armée au comte de Tavannes et au baron de Clinchan, le duc de Nemours étant blessé. Il arriva à Paris le onzième d'avril; Monsieur alla au devant de lui, et il fut reçu dans la ville avec grande acclamation. Le lendemain il fut au parlement, où il prit sa place, nonobstant qu'il y eût été déclaré criminel de lèse-majesté; il y

protesta qu'il étoit serviteur du Roi, et qu'il étoit prêt de mettre les armes bas dès que le cardinal Mazarin seroit chassé du royaume. Le parlement le remercia; et le matin même le président de Nesmond, qui avoit été député pour faire des remontrances au Roi sur le retour du cardinal, revint de Gien, et fit rapport à la compagnie de ce qu'il avoit fait dans son voyage, et du peu d'espérance qu'il y avoit d'obtenir son éloignement. Dans ce même temps l'armée des princes manquant de fourrage, décampa d'auprès de Montargis, et traversant tout le Gâtinais vint se camper à Etampes; et le Roi voulant s'approcher de Paris, partit de Gien le 18 d'avril pour aller à Auxerre, et de là à Sens; puis par Montereau il arriva le 21 à Melun, où il séjourna un jour; il coucha le 23 à Corbeil, où le roi d'Angleterre le vint voir de Paris, et y retourna le même jour. Le maréchal de Turenne marcha toujours entre le Roi et l'armée des princes, pour la sûreté de la personne de Sa Majesté, et prit son poste à Chartres et Linas: et sur ce que le Roi partit le 27 de Corbeil pour aller à Chilly et le 28 à Saint-Germain, il fut se camper à Palaiseau, où il fut fortifié de quantité de troupes, tant de nouvelles levées que de celles qu'on fit venir de la frontière, qu'on laissa en proie aux Espagnols. Dès que le Roi fut à Saint-Germain, les négociations de paix recommencèrent plus que jamais. Le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le corps de ville députèrent au Roi pour le supplier d'éloigner le cardinal, et par là de donner la paix à son royaume, l'assurant qu'il seroit aussitôt obéi par tous ses sujets avec une entière soumission; mais ces harangues ne profitèrent point: car

le Roi n'agissoit que par la Reine, qui étoit tellement préoccupée de cet homme, qu'elle n'entendoit aucune raison là-dessus, et vouloit hasarder son autorité et le salut de l'Etat pour le maintenir. Chavigny, qui contre-carroit le cardinal de Retz en tout, conseilloit la paix, mais il en vouloit être l'entremetteur : il s'étoit associé avec le duc de Rohan, qui étoit dans les mêmes sentimens que lui, et avoit crédit près de Monsieur et du prince de Condé. Chavigny, du temps du cardinal de Richelieu, avoit contribué à l'élévation de Fabert, et à lui faire donner le gouvernement de Sedan. Comme il étoit en ce temps-là conjoint d'intérêts avec le cardinal Mazarin, Fabert s'étoit attaché à tous les deux; mais depuis leurs intérêts s'étant séparés, il se rangea du côté du plus fort, qui fut le cardinal Mazarin, lequel se confia tellement en lui, que durant son absence il lui laissa ses nièces entre les mains à Sedan. Il ne laissoit pas d'avoir reconnoissance des obligations qu'il avoit à Chavigny, avec lequel il avoit conservé grande correspondance; et voyant qu'il étoit bien dans l'esprit du prince de Condé, il crut être en état de le pouvoir porter à persuader le prince de s'accommoder : il lui en écrivit comme de lui-même, et Chavigny ne rebuta point sa proposition, et lia avec lui une intelligence et un commerce pour ce sujet. Le cardinal de Retz vouloit la paix, mais à sa mode, et au détriment du prince, lequel voyoit tous les jours Monsieur, et l'empêchoit de rien faire à son préjudice. Mais dans ces différentes intrigues ils convenoient tous dans un point, qui étoit de faire croire au peuple qu'ils souhaitoient la paix : c'est pourquoi, pour ne montrer pas moins de zèle que tous les corps qui avoient

député à Saint-Germain, ils résolurent d'envoyer au Roi le duc de Rohan, Chavigny et Goulas, secrétaire de Monsieur, avec ordre d'assurer le Roi qu'ils mettroient les armes bas dès que le cardinal seroit hors de France, sans espérance de retour. Ils eurent défense de le voir, ni de conférer avec lui en nulle sorte; et Chavigny en eut un secret du prince pour ménager ses intérêts et ceux de ses amis, en consentant à la conservation du cardinal à l'insu des deux autres. Ils partirent tous trois de Paris le 28 avril, et se rendirent à Saint-Germain; mais ils ne furent pas plus tôt dans la chambre de la Reine, que le cardinal y entra; et quelques protestations qu'ils fissent de ne vouloir parler d'aucune affaire tant qu'il y seroit, jamais ils ne purent l'obliger à sortir; et la présence du Roi, qui dit qu'il vouloit qu'il demeurât, jointe à la crainte qu'ils eurent de s'en retourner sans rien faire, les obligea de parler devant lui fort inutilement : car on ne demeura d'accord de rien. Chavigny fit ce qu'il lui fut possible pour parler en particulier des intérêts du prince; mais il ne put jamais se séparer des deux autres : si bien qu'ils retournèrent tous trois à Paris sans rien conclure, où ils furent mal reçus, pour avoir traité avec le cardinal contre les ordres qu'ils avoient; et le prince sut très-mauvais gré à Chavigny de n'avoir pas trouvé d'expédient pour parler de ses affaires; et dès-lors il ne se fia plus en lui tant qu'il avoit fait par le passé, et donna à d'autres la charge de négocier de sa part.

Dès que le Roi eut quitté les bords de la rivière de Loire, Mademoiselle se voyant inutile à Orléans voulut retourner à Paris, et obtint un passe-port de la

cour. Pour ce sujet, en passant par Etampes, l'armée de Monsieur, son père, et celle du prince de Condé se mirent en bataille pour lui faire honneur : et devant ensuite passer à Longjumeau, jusqu'où le camp du maréchal de Turenne s'étendoit, ce général donna ordre que ses troupes se missent aussi sous les armes pour honorer le passage de cette princesse; et en même temps forma un dessein de surprendre l'armée des princes un peu après que Mademoiselle seroit passée, dans la pensée que la vue de la fille de leur maître feroit faire aux officiers beaucoup de réjouissances, et que dans le milieu de leur débauche il pourroit enlever quelqu'un de leurs quartiers. Pour l'exécution de ce projet, il ordonna aux lieutenans généraux de faire mettre en bataille une partie de ses troupes sur le chemin par où Mademoiselle devoit passer, à laquelle il voulut qu'on rendît tous les honneurs possibles; et si elle s'étonnoit de ce qu'il ne lui rendoit pas ses devoirs en personne, il commanda qu'on lui répondît qu'il étoit allé à Saint-Germain voir le Roi, pour revenir le soir. Mais sans dire son dessein à personne, il prit le reste de l'armée, et partit le soir du 3 au 4 de mai; et ayant marché sans bruit toute la nuit par des chemins détournés, il arriva le matin à une lieue d'Etampes, qu'il envoya reconnoître. Il laissa passer Mademoiselle, à laquelle il ne voulut pas causer une si grande frayeur, ayant passe-port du Roi; mais quand elle fut éloignée d'une lieue du camp, et que les troupes filèrent pour rentrer chacune dans leurs quartiers, ne se défiant de rien, et croyant que le maréchal de Turenne étoit occupé avec la même application qu'eux à recevoir cette princesse,

il fondit sur le quartier des Allemands du secours espagnol, et les surprit tellement qu'il enleva le faubourg où ils étoient logés, tailla en pièces tout ce qui s'y trouva, tua ou prit ce qu'il rencontra sous sa main; et après avoir défait six régimens qui y étoient, il se retira, chargé de butin, victorieux dans son camp.

Cette déroute étonna les Parisiens : mais pour leur redonner courage, le prince de Condé sortit le 11 de mai avec un grand nombre de bourgeois, et marcha droit à Saint-Denis pour l'attaquer. Les régimens de Condé et de Bourgogne, soutenus des bourgeois, firent l'attaque, qui dura deux heures; et ayant emporté la ville d'assaut par de grandes brèches qui y étoient, prirent prisonniers les Suisses qui la défendoient : mais ils ne gardèrent pas long-temps leurs conquêtes; car dès le lendemain le marquis de Saint-Maigrin, lieutenant des chevau-légers de la garde du Roi, les attaqua, et ayant repris la ville, força ceux qui étoient dedans de se retirer dans l'abbaye, où ils se barricadèrent, et s'y défendirent durant trois jours, après lesquels ils se rendirent à composition. Le 22, le Roi partit de Saint-Germain, et fut coucher à Chilly, et de là à Corbeil, d'où il se rendit le 24 à Melun.

Il y eut dans ce lieu-là beaucoup d'intrigues : le cardinal voyant quasi toute la maison du Roi liguée contre lui, fit ce qu'il put pour ramener à lui les principaux. Les marquis de Créqui et de Roquelaure étoient ceux qui le morguoient le plus hautement; et ne se contentant pas de ne le point voir chez lui, ils ne le saluoient point quand ils le rencontroient. Le dernier, avec son ton gascon, se moquoit de

ceux qui lui faisoient la cour, et leur disoit que c'étoit le moyen de ne rien faire, et que le seul biais de parvenir à ce que l'on vouloit étoit de lui arracher les moustaches poil à poil. Ces façons d'agir mettoient le cardinal fort en peine : car bien loin d'en user comme le cardinal de Richelieu, qui perdoit ses ennemis sans quartier, il faisoit tout au contraire, car il ne songeoit qu'à chercher des moyens pour les gagner; et dans cette maxime, il leur fit offrir tout ce qu'ils désiroient pour avoir leur amitié. Cette négociation réussit; car ils s'accordèrent secrètement avec lui, à condition qu'il leur feroit donner des lettres de duc, pourvu qu'ils n'en parlassent à personne, et qu'ils les gardassent dans leur cabinet sans s'en vanter. Le commandeur de Souvré s'étoit raccommodé, avec promesse de bonnes abbayes; mais le comte de Miossens lui donnoit plus de chagrin qu'aucun, parce qu'il commandoit la compagnie des gendarmes du Roi, et qu'il avoit la force en main pour se faire craindre. Il le rechercha pour ce sujet par toutes sortes de voies; mais ce comte voulut le bâton de maréchal de France pour prix de son amitié, et le cardinal lui promit. Quelques jours se passèrent depuis cette promesse; et le cardinal tirant cette affaire en longueur, et la remettant de jour à autre, le comte s'en ennuya; et craignant que le cardinal n'en voulût user à son ordinaire, qui étoit de promettre à dessein de n'en rien tenir, il résolut de le faire expliquer, et l'intimida tellement, qu'il tira parole de lui qu'il auroit ce qu'il demandoit bientôt. En effet, il eut ses lettres de maréchal de France à condition qu'il les tiendroit secrètes pour quelque temps, de peur que cet exem-

ple ne donnât envie à d'autres de le menacer pour parvenir à des dignités. Le cardinal depuis son retour avoit conservé un ressentiment contre le maréchal de Villeroy, sur ce qu'il avoit fait son possible pour l'empêcher de revenir; mais sa timidité naturelle lui ôtoit la pensée de s'en venger.

Cette manière d'agir lui étoit souvent reprochée par le duc de Bouillon et par Servien, lesquels n'aimoient pas ce maréchal; et ils le pressèrent tant là-dessus, qu'enfin il leur promit de le chasser avec rudesse; et pour leur en donner le plaisir, il l'envoya querir, et les fit passer dans un cabinet tout proche, d'où ils pourroient entendre tout ce qui se passeroit. Dès que le maréchal fut entré dans la chambre du cardinal, il fut reçu avec des paroles aigres, et des reproches sur tout ce qui s'étoit passé; mais il ne s'en troubla point, et ayant répondu de bon sens, il lui fit comprendre les raisons qu'il avoit eues pour en user comme il avoit fait, qui étoient pour le bien de l'Etat, et celui du cardinal en particulier. Il lui parla si fortement, et appuya son discours de raisons si convaincantes, qu'il le persuada, et le tourna de son côté. Ceux qui étoient dans le cabinet furent bien étonnés de ce changement, et depuis le maréchal de Villeroy parut bien avec lui, quoiqu'il s'en défiât fort: et au milieu de la haine qu'il lui portoit, il ne laissoit pas de lui communiquer les plus importantes affaires de l'Etat; au contraire du maréchal Du Plessis, qui étoit en partie cause de son retour, auquel il ne disoit rien, selon son humeur ordinaire de faire du bien à ses ennemis, et d'abandonner et faire peu de cas de ses amis, principalement de ceux auxquels il avoit obligation.

L'avantage que le maréchal de Turenne eut sur les princes par l'enlèvement du quartier des Allemands lui haussa tellement le courage, que se voyant fortifié de troupes et plus puissant que ses ennemis, il proposa d'assiéger Etampes et l'armée qui étoit dedans. C'étoit une entreprise fort hardie, et difficile à exécuter : car quoiqu'il fût plus fort que les princes, des troupes enfermées dans une ville sont malaisées à forcer, à moins d'une grande disproportion. Il se fondoit sur la foiblesse d'Etampes, qui est commandé de tous côtés, et dont les murailles étoient la plupart tombées. Enfin l'ayant fait trouver bon à la cour, il mit le siége devant; et ayant fait une batterie de dix pièces, il ruina leurs murs à coups de canon. Les assiégés, qui étoient pour le moins dix mille hommes, faisoient de grandes sorties, et défendoient vaillamment leur terrain; et il n'y avoit jour où il n'y eût quelque occasion signalée. Le Roi en voulut être témoin; car, le 28 de mai, il fut coucher au Ménil-Cornuel, et le lendemain il alla dans son camp. Voulant passer d'un quartier à l'autre, où le canon de la ville donnoit rudement, il envoya Sainte-Marie, lieutenant de ses Suisses, pour parler, avec un trompette, au comte de Tavannes, et lui dire que le Roi alloit passer fort près de la ville, et qu'on le prioit de ne point faire tirer de canon durant le passage de Sa Majesté. Le comte de Tavannes se douta bien pourquoi on le demandoit; et se souvenant qu'une affaire pareille l'avoit pensé faire périr dans Seurre, où les soldats avoient voulu se soulever contre lui à la vue du Roi, il fit le malade, et envoya un Allemand qui n'entendoit point le français parler à Sainte-Marie.

Ils ne s'entendirent pas l'un l'autre, et se séparèrent ainsi; et le Roi, passant, fut salué de plusieurs volées de canon, dont il y en eut une qui approcha assez près de sa personne. Toute la cour fut fort scandalisée de cela, vu que les Espagnols ne tirèrent jamais sur le feu Roi à Hesdin ni à Perpignan, et qu'il sembloit que des Français devoient encore plus de respect à leur roi naturel et légitime : mais les affaires étoient si aigries, que toutes considérations cessoient. Cependant le siége continuoit toujours, et n'avançoit guère, à cause du grand nombre des assiégés. Il y avoit une petite motte de terre qui avoit quelque figure de demi-lune, laquelle fut prise et reprise plusieurs fois; mais entre autres, le 2 de juin, elle fut attaquée fort vigoureusement, et défendue de même; on y perdit beaucoup de monde de part et d'autre. Du côté du Roi, le marquis de Vardes y fut blessé, et le chevalier de La Vieuville tué. Le succès de ce siége étoit douteux: c'est pourquoi M. le duc d'Orléans, voyant que toutes ses troupes et celles de son parti y étoient enfermées, et que les perdant, tout étoit perdu pour lui, chercha toutes les voies imaginables pour les dégager. Il dépêcha pour ce sujet au duc de Lorraine son beau-frère, pour lui demander secours; lequel s'étant avancé jusqu'à Coucy, dont il s'empara, et ayant passé près de Soissons, il marcha par les plaines de Valois jusqu'à Dammartin, d'où il alla avec peu de suite au Bourget, où M. le duc d'Orléans l'alla recevoir, et l'ayant amené à Paris, le logea dans son palais. Son armée passa la Marne près de Lagny, à dessein de faire un pont de bateaux sur la Seine, et marcher au secours d'Etampes. Elle

fut quelques jours campée entre la Marne et la Seine, proche de Paris, où les dames et tout le peuple s'alloient promener pour satisfaire leur curiosité : et le nom de Mazarin étoit si odieux, que le pillage que les Lorrains faisoient paroissoit supportable, parce qu'on disoit qu'ils étoient venus pour le chasser. Dès que le maréchal de Turenne sut l'approche du duc de Lorraine, il leva le siége d'Etampes, de peur de se trouver engagé entre les deux armées ; et il marcha droit à la Seine, qu'il passa sur le pont de Corbeil, pour combattre les Lorrains avant que les troupes des princes les pussent joindre. Le duc de Lorraine fut fort surpris de cette diligence, et se trouva bien étonné de se trouver contraint de donner bataille contre une armée plus forte que la sienne, et pour le moins aussi aguerrie. Il n'avoit, depuis la perte de ses Etats, d'espérance qu'en ses troupes, qui lui donnoient de la considération ; et s'il étoit si malheureux que de les perdre, il prévoyoit qu'il seroit sans ressource, et ruiné entièrement.

Dans ce même temps le roi d'Angleterre sortit de Paris et alla voir le maréchal de Turenne, avec lequel le duc d'Yorck son frère étoit volontaire ; et de là il fut au camp du duc de Lorraine, et conféra avec lui long-temps, et entra en négociation d'accommodement. Il fit plusieurs voyages sur ce sujet d'un camp à l'autre ; et enfin le duc de Lorraine ne voulant pas hasarder un combat inégal, et se croyant dégagé de la parole qu'il avoit donnée à M. le duc d'Orléans de faire lever le siége d'Etampes et de délivrer ses troupes, conclut un traité avec le Roi, par lequel il s'obligea de sortir du royaume sans faire aucun acte d'hos-

tilité, à condition qu'on lui feroit fournir les étapes jusque sur la frontière. Il exigea aussi que le maréchal de Turenne ne se pourroit servir du pont de bateaux qu'il avoit fait faire sur la Seine pour retourner à Etampes, et qu'il donneroit le loisir à l'armée des princes de sortir de cette ville pour se mettre en sûreté. Après avoir signé ce traité, il s'aboucha avec le maréchal de Turenne, et partit le 17 de juin pour sortir de France, sans rien mander à Monsieur, qui fut dans une grande consternation quand il apprit cette nouvelle, parce qu'il avoit espéré de relever ses affaires par l'arrivée de ce secours, dont le départ le mettoit en pire état qu'il n'étoit auparavant: car en même temps le maréchal de La Ferté sortit de Lorraine par ordre de la cour, et vint joindre avec son armée le maréchal de Turenne, lequel pour l'aller recevoir traversa la Brie, et fut passer la Marne à Lagny, d'où les deux armées jointes furent camper à Claye. Dès que celle des princes se vit délivrée du siége, elle sortit d'Etampes et fut coucher à Etrichi-le-Larron, et marcha incessamment jusqu'au Bourg-la-Reine pour se mettre à couvert derrière Paris; et ayant campé deux jours entre Berni et le Pont-Antonin, elle alla se poster à Saint-Cloud, étendant son camp du long de la rivière jusqu'à Surêne. Le 27 de juin, le Roi voulant s'approcher de son armée, partit de Melun; et ayant vu par delà Lagny l'armée du maréchal de La Ferté en bataille, il fut coucher à Saint-Denis. Les généraux s'y trouvèrent pour y tenir un grand conseil, dans lequel il fut résolu, sur ce que les princes croyoient être en sûreté derrière la rivière de Seine à cause du pont de Saint-Cloud, sur

lequel ils pouvoient passer et mettre toujours la rivière devant eux, qu'on feroit un pont de bateaux vis-à-vis de Saint-Denis, sur lequel l'armée de La Ferté passeroit; laquelle étant seule plus forte que celle des princes, l'iroit attaquer dans son camp; et que le maréchal de Turenne demeureroit deçà l'eau pour l'empêcher de se retirer par dessus le pont, et la charger à son avantage en cas qu'elle le voulût tenter. Dès que le prince de Condé vit travailler au pont de bateaux, il jugea bien le dessein qu'on avoit; et ne voulant pas se trouver enfermé entre deux armées chacune plus puissante que la sienne, pour prévenir ce danger et mettre ses troupes à couvert d'un si grand péril, il les fit promptement passer sur le pont, et marcher par le bois de Boulogne droit au Cours, à dessein de les faire tourner autour de Paris par dehors, et gagner Charenton pour se loger dans la pointe où la Marne tombe dans la Seine. Il envoya demander à la ville passage pour les bagages: ce qui lui fut accordé; et Paris eut la honte de voir dedans ses rues passer le bagage des Espagnols escorté par des écharpes rouges, durant que son Roi est à Saint-Denis, qui n'y peut être reçu.

Dès que le maréchal de Turenne eut nouvelle de cette marche, il s'avança près de Paris pour couper chemin à cette armée; et le Roi ayant monté à cheval, passa au bout des faubourgs de Saint-Denis et de Saint-Martin, où il essuya quelques mousquetades, qui ne l'empêchèrent pas de faire bonne mine; et s'avançant en diligence, il gagna la plaine qui est entre le château de Vincennes et le faubourg Saint-Antoine: tellement que le prince se voyant coupé, et qu'il ne

pouvoit plus aller à Charenton, fut contraint de se barricader dans ce faubourg, dont il fit retrancher toutes les avenues. Le maréchal de Turenne résolut de l'y attaquer, et envoya promptement en avertir le maréchal de La Ferté pour le faire avancer: il supplia le Roi de s'éloigner, pour mettre sa personne en sûreté; et Sa Majesté monta au haut de Charonne, où la Reine et le cardinal Mazarin se trouvèrent pour être spectateurs du combat. Ce fut le 2 de juillet qu'arriva cette sanglante journée, dans laquelle le cardinal croyoit terminer la guerre par la perte de ses ennemis, dans la croyance que la ville de Paris tiendroit ses portes fermées, et demeureroit neutre en cette occasion, suivant l'espérance que beaucoup de gens de la ville lui avoient donnée; et ce qui le confirmoit encore plus en cette opinion étoit que, parmi le grand nombre de serviteurs que le Roi avoit dans Paris, ceux qui étoient ce jour-là en garde étoient des plus zélés à son service; et par conséquent il espéroit qu'ils n'ouvriroient point la porte Saint-Antoine au prince de Condé, lequel seroit forcé dans ce faubourg, et périroit avec toutes ses troupes, ou tomberoit entre ses mains. Dans cette pensée, le maréchal de Turenne mit son armée en bataille; et ayant pointé son canon contre les barricades du faubourg, il détacha de l'infanterie pour l'attaquer. Le prince avoit fait percer les maisons pour faire grand feu de sa mousqueterie; mais les troupes royales essuyèrent toutes ces décharges, et allèrent tête baissée pour forcer ces barricades. La mêlée fut extrêmement chaude, et les postes que gardoient les gens des princes furent emportés plusieurs fois, et regagnés de même. S'il fut bien attaqué, il fut aussi bien dé-

fendu; et le prince de Condé témoigna en cette occasion tant de courage et de présence d'esprit dans le plus grand péril, et tant d'activité pour donner ses ordres, qu'il attira l'admiration des étrangers, et rehaussa le cœur de ceux de son parti. Comme le choc fut extrêmement rude, aussi beaucoup de gens y demeurèrent de part et d'autre. Le marquis de Saint-Maigrin, lieutenant général et capitaine lieutenant des chevau-légers de la garde du Roi, fut tué dans la rue, voulant soutenir l'infanterie; Le Fouilloux, enseigne des gardes de la Reine, courut la même fortune; et Mancini, neveu du cardinal Mazarin, fut périlleusement blessé. Il eut la charge de Saint-Maigrin, mais il ne la garda guère : car quelques jours après il mourut de ses blessures, fort regretté dans la cour, parce qu'il donnoit pour son jeune âge de grandes espérances pour l'avenir. Le marquis de Nantouillet y perdit aussi la vie. Et du parti des princes Flamarin et La Roche-Giffard y furent tués, le duc de Nemours et le prince de Tarente légèrement blessés; le duc de La Rochefoucauld reçut un coup de mousquet au dessous des yeux, qui lui fit d'abord perdre la vue, dont il eut de la peine à guérir, et qui lui en a laissé la marque au visage le reste de ses jours. Enfin, après ce sanglant combat, les troupes de part et d'autre n'en pouvant plus, s'éloignèrent un peu les unes des autres pour prendre haleine, et se préparer à combattre tout de nouveau. Le maréchal de La Ferté avoit marché durant le combat, et étoit arrivé avec son armée proche de celle du maréchal de Turenne, avec lequel il tint conseil tout à cheval, où il fut résolu que le maréchal de Turenne recommenceroit l'at-

taque plus vivement que jamais; et que celui de La Ferté, avec ses troupes fraîches, iroit passer derrière Piquepuce, et par le côté de la rivière gagneroit le bord du fossé de la ville pour attaquer le faubourg par derrière, à l'endroit où il tient à la porte Saint-Antoine, proche de la Bastille. Ils prétendoient par là enfermer le prince au milieu d'eux, et le chargeant par devant et par derrière, lui ôter toutes sortes de moyens de se pouvoir sauver. Pour l'exécution de ce dessein, le maréchal de La Ferté marcha devers la rivière pour passer devant la maison de Rambouillet; mais le prince de Condé qui vit bien qu'il alloit être coupé, et l'extrême danger dans lequel il alloit tomber, le fit savoir à ses amis dans la ville, afin de tâcher à émouvoir le peuple pour le secourir. M. le duc d'Orléans n'avoit bougé de chez lui, où le cardinal de Retz étoit près de sa personne, qui le persuadoit de ne point sortir, et de ne point s'exposer: ce qui lui fut facile à obtenir, car il y étoit assez porté de lui-même. Ce cardinal étoit ravi de faire périr le prince, et par là de se défaire d'un ennemi si redoutable; et apparemment il en fût venu à bout, si Mademoiselle, qui étoit d'une humeur plus martiale que son père, et plus zélée pour le parti, n'eût été de rue en rue exhorter le peuple à tirer le prince du péril où il étoit. Elle ne se contenta pas de cela; car elle fut à la Bastille, qui avoit demeuré neutre durant le combat, et fit de son autorité pointer le canon contre les troupes du Roi, suivie de Portail, conseiller au parlement, qui prit soin de le faire tirer, et y mit le premier le feu. Mais tous ces soins n'eussent pas sauvé le prince, si, voyant que le maréchal de La Ferté ap-

prochoit, et découvrant de dessus les terrasses de la Bastille qu'il s'alloit poster entre la porte Saint-Antoine et le faubourg, cette princesse ne fût descendue en diligence, et n'eût elle-même été à la porte exhorter ceux qui la gardoient de l'ouvrir. Sur leur refus elle fit du bruit, et il s'attroupa un si grand nombre de peuple à l'entour d'elle pour seconder ses desseins, que, moitié par prière, moitié par menace de cette foule qui l'entouroit, elle fit ouvrir la porte; et avant que le maréchal de La Ferté fût arrivé, le prince entra dans la ville avec toutes ses troupes, qui furent par ce moyen mises en sûreté, et le prince délivré d'un grand risque. Le Roi, la Reine et le cardinal, qui étoient sur le haut de Charonne, furent bien étonnés quand ils virent tirer le canon de la Bastille sur les troupes du Roi, parce qu'ils ne s'y attendoient pas; et encore plus quand ils surent qu'on avoit reçu le prince dans la ville, contre l'espérance qu'on leur avoit donnée du contraire. Ils en furent fort piqués; et Leurs Majestés ont conservé long-temps une grande animosité contre Mademoiselle, qui en a bien pâti depuis. Le maréchal de La Ferté abordant le faubourg, se trouva abandonné; et voyant le prince dans la ville, il fit retraite, et le maréchal de Turenne aussi. Le Roi retourna à Saint-Denis; et le prince ayant fait passer son armée au travers de Paris, la fit camper hors du faubourg Saint-Victor, du long de la rivière des Gobelins, pour mettre Paris et la rivière de Seine entre lui et l'armée royale.

Depuis que le Roi se fut approché de Paris, le président de Nesmond avec d'autres députés du parlement ne firent qu'aller et venir de Paris à la cour,

pour trouver un tempérament qui pût accommoder les affaires, en remontrant à la Reine que la seule présence du cardinal Mazarin étoit cause de ces désordres, et que son éloignement pacifieroit toutes choses. Ils furent à Gien, à Saint-Germain, à Melun et à Saint-Denis pour ce sujet, réitérant plusieurs fois leurs remontrances, et tâchant par toutes sortes de voies de fléchir le cœur de la Reine: mais voyant qu'elle vouloit maintenir le cardinal à quelque prix que ce fût, même au hasard de perdre son autorité, il fut résolu à Paris de prendre d'autres mesures, et de penser à se fortifier pour résister à cette opiniâtreté, et la contraindre à force ouverte de l'abandonner. On fit pour cette raison une assemblée générale à l'hôtel-de-ville, pour déposer de leurs charges tous ceux qui étoient dans les intérêts de la Reine, et en mettre d'autres en leurs places qui fussent à la dévotion de M. le duc d'Orléans et du prince de Condé, afin qu'ils fussent entièrement maîtres de la ville. Les députés de tous les corps s'y trouvèrent le 4 de juillet, et Monsieur et le prince y furent d'abord, puis ils en sortirent pour laisser délibérer en toute liberté sur les choses qu'ils avoient eux-mêmes proposées; mais quelque temps après leur départ, comme tout le monde ne demeuroit pas d'accord des changemens dont il s'agissoit, il s'éleva tout d'un coup une rumeur dans la Grève, laquelle augmenta petit à petit; et la foule et le bruit croissant, la place se trouva remplie de gens armés qui crioient qu'il falloit tuer tous ceux qui favorisoient le Mazarin. En même temps cette troupe séditieuse vint heurter à grands coups à la porte de l'hôtel-de-ville; et sur le refus qu'on fit

d'ouvrir, ces mutins se mirent à tirer des coups de fusil dans les fenêtres : ce que voyant ceux de dedans, ils prirent des armes, et tirèrent sur cette canaille pour la faire retirer ; mais cela l'anima davantage : car ces enragés coururent en tumulte prendre des fagots, dont ils firent un grand amas contre la porte de l'hôtel-de-ville dans le dessein de la brûler, et de faire main basse sur ceux qu'ils soupçonnoient d'être mazarins. Le feu ayant pris à ce bois, augmenta en peu de temps ; et les flammes et la fumée montant en haut, offusquèrent tellement la salle où l'assemblée se tenoit, que chacun se crut être perdu. L'étouffement de la fumée ôtant la raison, faisoit précipiter le monde sur les degrés, et se jeter par les fenêtres basses pour se sauver. Le peuple tiroit dessus sans reconnoître ; tellement qu'il tuoit aussitôt ses amis que ses ennemis. Janvri, fils de Ferrand, doyen de la grand'chambre du parlement, y fut tué ; et le maréchal de L'Hôpital, gouverneur de la ville ; grand et fidèle serviteur du Roi, auquel on en vouloit particulièrement, ôta son ordre de peur d'être reconnu, et se mêla parmi le peuple, au travers duquel il s'échappa, et à la faveur de la nuit entra dans une maison, où il demeura caché jusqu'au lendemain : il sauva ainsi sa vie, qu'il eût certainement perdue s'il eût été reconnu ; et pour la mettre tout-à-fait à couvert, il sortit de Paris travesti, et fut trouver le Roi. Le désordre dura jusqu'après minuit, que le duc de Beaufort y vint ; et comme il étoit l'idole du peuple, il fit cesser le tumulte, et retirer tout le monde chacun chez soi. On n'a jamais bien su l'origine de cette sédition ; mais ce qui donna du soupçon contre le

prince de Condé fut qu'on vit dans la foule des officiers et des soldats de son armée. On ne sait quelle raison il put avoir pour faire une si grande violence, si ce n'étoit pour se défaire des partisans de la cour et intimider les autres, afin qu'il ne se trouvât personne dans Paris qui osât le contrarier; mais en pensant établir par là ses affaires, il les ruina entièrement : car tous les bons bourgeois et les plus apparens de la ville détestèrent cette action, et commencèrent à ouvrir les yeux pour connoître qu'ils ne seroient jamais heureux ni en pleine liberté, jusqu'à ce qu'ils fussent dans leur devoir, et dans l'obéissance de leur véritable maître (1). Les jours suivans, on se rassembla de nouveau; et M. le duc d'Orléans, le prince de Condé et le duc de Beaufort s'y trouvèrent, pour empêcher qu'il ne s'y fît plus de désordre. Il fut résolu dans cette assemblée que le maréchal de L'Hôpital seroit déposé du gouvernement de Paris, Le Fèvre de la prevôté des marchands, et les échevins aussi de leurs charges; que le duc de Beaufort seroit gouverneur, Broussel prevôt des marchands, et que d'autres échevins seroient mis en la place des anciens. Dès le jour même ils en firent les fonctions; et ceux qui furent destitués sortirent de la ville pour se rendre auprès du Roi. Après ce changement, les chambres du parlement s'assemblèrent le 20 de juillet, où elles donnèrent un arrêt par lequel il fut arrêté qu'attendu que le Roi n'étoit pas en liberté, mais détenu par le cardinal Mazarin, M. le duc d'Orléans seroit

(1) *Leur véritable maître :* On trouve de grands détails sur cette déplorable scène dans les Mémoires de Conrart, qui font partie du tome 48 de cette série.

supplié d'employer son autorité et ses moyens pour tirer Sa Majesté de la captivité où elle étoit, et la mettre en pleine liberté; et, en attendant, que Son Altesse Royale seroit déclaré lieutenant général de l'Etat, avec pareille autorité que celle du Roi; et le prince de Condé son lieutenant-général, pour commander sous lui toutes les armées. Beaucoup de gens donnèrent avis à Monsieur de faire sa charge comme le duc de Mayenne l'avoit faite du temps de la Ligue. On lui conseilla de faire faire un grand sceau avec l'effigie et les armes du Roi, et de le donner au chancelier de France, qui étoit à Paris. On disoit que la dignité qu'il avoit donneroit grand poids aux affaires de son parti; et que, présidant au conseil selon le devoir de sa charge, son caractère imprimeroit un grand respect à tous les peuples, et autoriseroit tout ce qui y seroit résolu. On lui voulut aussi persuader de faire des maréchaux de France, lesquels seroient confirmés par un traité, comme furent ceux de la Ligue. Pour un surintendant des finances, on jeta les yeux sur le président de Thou, un des plus zélés pour le parti. On supposoit que toutes ces charges imiteroient les façons d'agir de la cour, et contrebalanceroient son autorité. Ces propositions furent goûtées; et Monsieur envoya prier le chancelier de présider au conseil: ce qu'il accepta sans difficulté, piqué contre le cardinal de ce qu'il lui avoit ôté les sceaux. Il mit dans ce conseil des gens du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des aides et de la ville; mais ce nouvel établissement causa de grands désordres pour la préséance entre les ducs de Nemours, de Beaufort, et comte de Rieux, fils du duc d'Elbœuf, lequel étoit

du parti des princes contre son père et ses frères. Ce dernier manqua de respect au prince de Condé sur cette dispute, et s'étant un peu trop échauffé, le prince le frappa; et Monsieur envoya le comte de Rieux à la Bastille, pour n'avoir pas gardé le respect qu'il devoit à un prince du sang. Les ducs de Nemours et de Beaufort, qui étoient beaux-frères et avoient une émulation et une jalousie grande l'un contre l'autre, se querellèrent pour le rang de ce conseil, et furent se battre à la campagne, où le duc de Nemours fut tué d'un coup de pistolet, au grand regret de tout le monde, parce qu'il étoit fort aimé, à cause de son esprit agréable, et de ses belles et grandes qualités. Le prince de Condé en eût été inconsolable, si la jalousie qu'il avoit de ce qu'il étoit mieux que lui avec la duchesse de Châtillon n'eût diminué son déplaisir. Monsieur fit offrir au président Tubœuf place dans ce conseil; mais il le refusa, ne voulant point servir contre le Roi. Lambert, ancien maréchal de camp, en usa de même, et dit qu'après avoir servi les rois si long-temps avec honneur, il ne déshonoreroit point sa vieillesse en tirant l'épée contre son maître. Le baron de Sirot, qui avoit servi long-temps avec réputation, voyant ses services mal reconnus, et retiré chez lui sans emploi, ne fut pas si scrupuleux, car il accepta les offres de Monsieur; et voulant surprendre Jargeau pour son service, il fut tué sur le pont.

Quand la Reine sut ce qui se passoit dans Paris, elle s'étudia à contrecarrer les desseins des princes; et comme ils tiroient grand avantage d'avoir le chancelier de France dans leur conseil, elle crut qu'il

seroit aisé de l'en retirer en l'appelant à la cour : elle lui envoya pour cet effet une lettre de cachet du Roi, qui lui ordonnoit de le venir trouver pour faire sa charge, et présider dans son conseil. Dès qu'il eut reçu cette lettre, il fut si réjoui de son rappel, qu'il ne songea plus qu'à sortir de Paris. Il ne parla de son dessein à personne ; et un jour, étant sorti des portes de la ville sous prétexte de prendre l'air, il ne rentra plus, et fut trouver le Roi, qui le reçut fort bien, et le rétablit dans son conseil pour y présider, sans lui rendre les sceaux, qu'il laissa à Molé.

Le 17 de juillet, le Roi partit de Saint-Denis pour aller à Pontoise, où il fit une déclaration par laquelle il transféroit le parlement de Paris dans cette ville, ordonnoit à tous les officiers de s'y rendre promptement, et leur défendoit de plus exercer aucun acte de juridiction dans Paris, à peine de privation de leurs charges, et de nullité de tout ce qu'ils feroient. Cette déclaration ébranla quelques uns du parlement qui étoient serviteurs du Roi, lesquels sortirent de Paris et se rendirent à Pontoise, pour y tenir le parlement. Tous les présidens à mortier obéirent, excepté ceux de Nesmond et de Maisons, qui demeurèrent à Paris : celui de Bellièvre fit le malade durant cet embarras, et ne fut au Palais d'un côté ni d'autre. Il n'y eut que quatorze ou quinze conseillers qui furent à Pontoise ; et quoique le nombre fût petit, le garde des sceaux Molé, premier président du parlement, en fit l'ouverture, où la translation de Paris à Pontoise fut vérifiée, avec l'interdiction de ceux qui étoient demeurés à Paris ; et dès-lors le parlement de Pontoise s'assembla tous les jours, et fit la même

fonction qu'il faisoit à Paris. Ceux qui y étoient demeurés se moquoient du petit nombre des autres; et en effet un courtisan par raillerie dit qu'il venoit de rencontrer à la promenade tout le parlement dans un carrosse coupé. Il ne laissoit pas de se croire le vrai parlement, puisqu'il étoit appuyé de l'autorité royale, et que l'autre étoit interdit; mais nonobstant son interdiction, il ne laissoit pas d'agir à l'ordinaire, sur ce qu'il prétendoit que le Roi n'étoit pas en liberté, mais détenu par le cardinal Mazarin; et sur ce prétexte il donna un arrêt contre le parlement de Pontoise, par lequel il déclara la translation nulle, défendant aux officiers qui étoient sortis de Paris d'usurper le nom de parlement, à peine de confiscation de leurs biens et perte de leurs charges. Ceux de Pontoise cassoient les arrêts de Paris, comme venant de gens sans pouvoir et interdits : et ainsi ils se faisoient la guerre en papier.

Devant la séparation du parlement, M. le duc d'Orléans et le prince de Condé avoient fait recevoir le duc de Rohan pair de France, et prendre sa place dans la grand'chambre. Il prit bien son temps; car le cardinal Mazarin avoit fait donner quantité de lettres de duc, à dessein de ne les jamais faire passer; et la faveur des princes fit recevoir celui-ci dans une favorable conjoncture pour lui. La Reine croyant qu'elle ne finiroit jamais la guerre civile qu'en éloignant le cardinal, fit donner un arrêt par le parlement de Pontoise, par lequel il ordonna que très-humbles remontrances seroient faites au Roi pour le supplier de donner la paix à ses peuples par l'éloignement du cardinal Mazarin. Le Roi répondit qu'encore que le car-

dinal l'eût fort bien servi, et qu'on le prît pour un faux prétexte pour brouiller l'Etat, il vouloit bien néanmoins se priver d'un bon ministre pour pacifier son royaume, et faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Sur cette parole, Sa Majesté fut très-humblement remerciée; et le cardinal, qui étoit lui-même auteur de ce conseil, prit congé de Leurs Majestés, et fut coucher à Meaux; et de là il marcha toujours jusqu'à ce qu'il fût à Bouillon, ville du pays de Liége. Dans ce même temps mourut le duc de Bouillon d'une fièvre chaude, lorsqu'il alloit être surintendant des finances. Il étoit très-habile, et avoit tellement gagné l'esprit du cardinal après avoir été son ennemi, que quand il mourut il avoit plus de part qu'aucun dans le gouvernement de l'Etat.

Le 29 de juillet, l'armée des princes décampa du faubourg Saint-Victor, et fut loger à Juvisi; et sur l'avis qu'elle eut de l'éloignement des troupes du Roi, elle fut prendre le poste de Saint-Cloud et de Surêne, à cause que les maréchaux de Turenne et de La Ferté, sachant que les Espagnols s'avançoient du côté de Noyon, marchèrent devers Compiègne, où le Roi arriva le 20 d'août, ne voulant pas s'éloigner de son armée.

M. le duc d'Orléans reçut dans ce temps-là un sensible déplaisir par la mort du duc de Valois son fils unique, qui arriva le 10 d'août, âgé de deux ans et demi. Toutes les cours souveraines lui députèrent pour le consoler, et lui rendirent tous les devoirs possibles dans un si fâcheux accident. Le Roi lui envoya le duc de Damville pour lui en témoigner son déplaisir; mais la douleur qu'il sentit de cette perte ne l'empêcha pas de songer à ses affaires. Le départ du car-

dinal ne le contenta pas, non plus que le prince de Condé; et ils voyoient bien qu'il ne s'en étoit allé que pour revenir bientôt. C'est pourquoi on continua la vente de ses meubles; et le parlement ordonna que les deniers qui en proviendroient seroient consignés pour distribuer à celui qui apporteroit sa tête, suivant l'arrêt donné lorsqu'il revint.

Comme, dans l'état où étoient les affaires, la force devoit principalement décider de l'événement, on ne songea qu'à fortifier l'armée. Pour cet effet on leva de l'argent sur les portes cochères : toutes les cours souveraines et le corps de ville se cotisèrent, et les communautés furent taxées. M. le duc d'Orléans écrivit au duc de Lorraine pour le conjurer de le secourir; et dès qu'il eut reçu sa lettre, il se mit en marche pour le faire. Les Espagnols étoient entrés en France, et avoient pris Chauny; et le cardinal Mazarin les voyant si avant, appréhenda que le duc de Lorraine joignant l'armée des princes, celle du Roi ne se trouvât engagée entre lui et les Espagnols, d'où elle auroit peine à se retirer. Dans cette crainte, il envoya au duc de Lorraine lui faire des propositions pour l'empêcher de passer outre, lui offrant de lui restituer une partie de son pays; mais voyant qu'il ne vouloit rien écouter, et qu'il avançoit toujours, il usa d'artifice pour tromper les Espagnols : car il écrivit une lettre au duc de Lorraine, à dessein qu'elle ne lui fût jamais rendue, par laquelle il lui mandoit que puisqu'il vouloit absolument secourir Monsieur, qui étoit un bon prince, et qui n'avoit point de mauvais desseins, la Reine prévoyant que le prince de Condé en profiteroit, qui avoit de plus grandes visées, étoit résolue de se jeter

entre les bras de ce prince, et de traiter avec lui en le faisant maître du gouvernement; qu'elle étoit contrainte de prendre cette résolution, par l'extrémité où elle se trouvoit de se voir enfermée entre l'armée espagnole et celle des princes, jointe à la sienne; et qu'elle aimoit mieux sortir de ce mauvais pas en se dévouant entièrement au prince de Condé, que de se voir exposée à une perte infaillible; que la guerre civile finiroit par là aux dépens de Monsieur, et qu'après ils auroient affaire à un prince qui porteroit les armes hors du royaume, et soutiendroit bien l'honneur de la France. Il donna ordre au courrier qui portoit cette lettre au duc de Lorraine, de se laisser prendre par les chemins aux Espagnols. En effet, il exécuta si bien sa commission, qu'il donna dans un de leurs partis, qui le fouilla, lui prit son paquet, et le mena au comte de Fuensaldagne, lequel examina fort cette lettre: et comme l'intérêt du roi d'Espagne étoit de faire durer la guerre civile, qui finiroit par un traité du prince avec la cour, lequel se feroit par la nécessité où la Reine étoit de le conclure, il résolut de ne le pas presser davantage, et de se retirer pour attaquer quelques places en Flandre, afin de lui donner loisir de respirer, et de tenir toutes choses en balance. Il jugea à propos de laisser avancer le duc de Lorraine, pour empêcher que la Reine ne fût trop puissante, et que les deux partis demeurassent dans l'égalité; il se tira donc dans son pays, et par cette ruse le cardinal se tira d'un grand embarras, et mit ses affaires en état de retourner à la cour plus puissant que jamais, selon son intention. Cependant le duc de Lorraine marcha; et ayant joint les troupes que les

Espagnols lui envoyoient, commandées par le duc de Wittemberg, il passa la Marne au Tou; et traversant les plaines de Champagne, il vint camper à Barbonne, et de là à Villenoxe. Le lendemain, il passa du long des murailles de Provins, pour loger à Rampillon proche Nangis, où ayant quitté son armée, il alla trouver M. le duc d'Orléans à Paris le 6 de septembre. Quand les maréchaux de France surent la marche du duc de Lorraine, se voyant libres par la retraite des Espagnols en leur pays, ils passèrent la Marne à Trilleport, pour le couper et combattre avant qu'il eût joint l'armée des princes; mais ils arrivèrent trop tard : car le prince de Condé décampa de Saint-Cloud et vint prendre le poste d'Ivry, où ayant fait un pont de bateaux sur la rivière de Seine, il la passa, et joignit les ducs de Lorraine et de Wittemberg, avec lesquels étant beaucoup plus forts que l'armée du Roi, ils marchèrent droit à elle : mais les maréchaux prévoyant leur dessein, et ne voulant pas en venir aux mains avec eux, se postèrent derrière le bois de Villeneuve-Saint-Georges, sur le bord des rivières de Seine et d'Yère, en sorte que ces bois et ces rivières leur servoient de retranchement, et les mettoient en sûreté contre toutes les entreprises de leurs ennemis. Les trois princes les voyant campés si avantageusement, se mirent proche de Boissy dans la plaine qui est entre ce village, le bois de Villeneuve-Saint-Georges et la rivière de Seine, ce bois séparant les deux camps, qui étoient si proche l'un de l'autre qu'on se tiroit des coups de canon par dessus le bois; mais on ne se pouvoit faire d'autre mal, parce que pour aller de l'un à l'autre il falloit défiler dans le bois, qui est

haut et bas; et celui qui l'eût entrepris eût été assurément battu. Les deux armées demeurèrent ainsi campées trois semaines durant, sans se pouvoir nuire; et dans Paris les partisans des princes faisoient courir le bruit que quand les royaux auroient consumé les fourrages qui étoient autour de leur camp, ils seroient contraints de décamper : ce qu'ils ne pourroient faire sans être défaits. Mais le maréchal de Turenne manda à la Reine qu'elle ne se mît pas en peine; et qu'ayant toute la Brie libre par derrière, il se retireroit quand il voudroit, sans que personne l'en pût empêcher.

Durant ce campement, toutes les dames de Paris s'alloient promener dans l'armée des princes; et tout le chemin de Boissy étoit plein de carrosses et de bourgeois à cheval, qui alloient voir le camp. Dans les tentes on ne voyoit que collations et galanteries aux dames, et jamais guerre ne se fit plus joyeusement. Sur la fin du mois d'août, le marquis de Persan, qui commandoit dans Montrond, capitula : il fut bloqué par le comte de Palluau dès l'année précédente, durant que le Roi étoit à Bourges. Il se logea à Saint-Amand, petite ville au pied de la montagne; et ayant investi cette place de toutes parts, il fit faire une bonne circonvallation, dans laquelle il passa l'hiver, empêchant que rien ne pût entrer dedans. L'été étant venu, sachant que la garnison étoit fort diminuée par la nécessité qu'elle avoit soufferte, il ouvrit la tranchée, et pressa tellement les assiégés, qu'après avoir pris tous leurs dehors, il les réduisit à parlementer le 15 d'août, et de promettre de se rendre le premier de septembre, en cas qu'ils ne fus-

sent pas secourus. Le prince de Condé envoya Briorde avec quelques troupes pour tâcher à le secourir; mais ayant trouvé les lignes en bon état et bien gardées, il fut contraint de se retirer : si bien que le premier de septembre Persan et Bas en sortirent, et Palluau y entra, qui fit raser la place par ordre du Roi, et envoya trois mille hommes de renfort au maréchal de Turenne. Palluau eut pour la prise de Montrond les lettres de maréchal de France, à condition de les tenir secrètes dans son cabinet, et de n'en point parler jusqu'à ce que le cardinal lui eût permis, selon la mode du temps, dans lequel on ne faisoit des grâces qu'en secret.

On commençoit dans Paris à se fort lasser de la guerre : le trafic cessoit parmi les marchands; les terres de la campagne étoient pillées, et le bourgeois n'osoit sortir les fêtes pour aller voir sa petite maison des champs, sans courir fortune d'être dépouillé. On entendoit murmurer tout haut dans les rues, et demander si la guerre dureroit encore long-temps, et pourquoi le Roi ne revenoit point, puisque le cardinal n'étoit plus près de lui. L'incendie de l'hôtel-de-ville avoit fort aliéné l'esprit du peuple de l'amitié du prince de Condé, et le cardinal de Retz l'envenimoit de plus en plus contre lui; et comme le corps le plus dépendant de lui étoit le clergé, il en fit une assemblée générale, dans laquelle il fit résoudre qu'on enverroit des députés au Roi de la part de leur compagnie pour l'exhorter à la paix, et le supplier de revenir à Paris. Il fut lui-même le chef de la députation, avec l'agrément de Monsieur; et il fut fort aise d'y aller lui-même, parce qu'il ne pouvoit pas porter

l'habit rouge ni les marques du cardinalat, jusqu'à ce qu'il eût reçu le bonnet de la main du Roi, auquel le Pape l'envoie. Il partit pour ce sujet de Paris avec les députés du clergé le 9 de septembre; et étant arrivé à Compiègne, il fit au Roi l'exhortation dont il étoit chargé. Il en reçut une favorable réponse, et le lendemain à la messe Sa Majesté lui mit sur la tête le bonnet rouge; et après les remercîmens qu'il fit d'un si grand honneur, il prit l'habit de cardinal, et partit pour retourner à Paris, où il arriva le 14.

Dans ce même temps arriva la nouvelle de la mort du maréchal duc de La Force, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Le Roi donna son bâton de maréchal de France au marquis de La Force, son fils aîné. Il y avoit long-temps qu'il le méritoit par ses services; mais le feu Roi ne voulut pas que le père et le fils le fussent en même temps, et après la mort du père le fils vint à Compiègne, où il reçut le bâton, et succéda au duché de La Force.

Quand le Roi sut la bonne volonté que le peuple de Paris avoit pour lui, il partit de Compiègne pour s'en approcher; et ayant couché le 23 de septembre à Creil, et le lendemain à Marines, il arriva le 25 à Mantes.

Le 24, Le Prevôt, conseiller de la grand'chambre, ayant parlé à quantité de bons bourgeois bien intentionnés, les fit assembler au Palais-Royal, où, se trouvant en grand nombre, ils conclurent tous qu'il falloit finir leurs misères par la paix, laquelle ne pouvoit venir que par la présence du Roi et son retour dans sa ville de Paris, laquelle étoit comme un corps sans ame par l'absence de Sa Majesté; que puisque les princes vouloient continuer la guerre par leur ambi-

tion particulière, ils devoient s'y opposer, et ne se pas laisser ruiner pour l'amour d'eux. Ils dirent que le peuple étoit aussi las de la guerre qu'eux, et que pour l'encourager à prendre les armes, afin de se délivrer des étrangers qui étoient autour de leur ville, et se jeter entre les bras de leur légitime Roi, il falloit faire quelque coup hardi; qu'ils devoient quitter les écharpes bleues et la paille, marques de rebellion, pour reprendre le blanc, ancienne couleur des bons Français. Or pour savoir ce que c'est que la paille, elle prît son commencement au tumulte de l'hôtel-de-ville, où les séditieux prirent tous de la paille pour se distinguer des autres, et tiroient sur ceux qui n'en avoient point; tellement que tout le monde couroit à la paille pour sauver sa vie, et chacun en portoit, même les femmes: autrement on étoit appelé mazarin, et on couroit fortune de la vie. Mais comme les dames de qualité étoient importunées de porter toujours un bouchon de paille sur elles, les marchands firent faire des bijoux de paille de toutes sortes de figures, dont elles se paroient. Cette coutume avoit duré jusqu'alors, et on n'étoit point en sûreté si on n'avoit de la paille; c'est pourquoi la proposition qu'on faisoit dans cette assemblée étoit dangereuse : mais surmontant toutes sortes de difficultés, ils sortirent en troupe du Palais-Royal sans paille, portant sur eux des marques blanches, et la plupart du papier sur leur chapeau (1). Le peuple ne s'émut point pour ce changement de livrée, et ne leur

(1) *Du papier sur leur chapeau :* On appela les partisans de Le Prevôt *la faction du papier.* Le cardinal de Retz essaya vainement de se mettre à la tête de ce mouvement. (*Voyez* ses *Mémoires*, tome 46,

fit point de mal; au contraire, les entendant crier *vive le Roi!* il crioit avec eux, et à leur exemple plusieurs jetoient leur paille et prenoient du papier. Cela fit une telle impression dans les esprits, qu'un chariot du duc de Wittemberg passant par la rue fut pillé par la populace. Dans cette bonne disposition des bourgeois de Paris, les six corps des marchands s'assemblèrent, lesquels résolurent de faire une grande députation au Roi pour le supplier de revenir à Paris, où il seroit obéi sans aucune contradiction ni réserve. M. le duc d'Orléans et le prince de Condé furent alarmés de cette résolution, et envoyèrent leur dire de leur part que cette assemblée rompoit toutes leurs mesures, et qu'au lieu d'avancer la paix elle la retardoit. Ils donnèrent charge de les assurer qu'ils la désiroient autant qu'eux, et qu'on y travailloit puissamment; mais que leur procédé rendoit la cour plus difficile, et qu'ils les prioient de se séparer et de les laisser faire, leur promettant de leur donner bientôt la paix. Ils députèrent là-dessus à Son Altesse Royale, pour lui dire que, par le respect qu'ils lui portoient, ils surseoiroient leur députation pour huitaine, après laquelle s'ils ne voyoient rien d'avancé, ils le supplioient de ne pas trouver mauvais s'ils tâchoient à se procurer leur repos. En attendant que ce temps fût expiré, Monsieur trouva bon que Piètre, procureur de la ville, et Le Vieux, conseiller de Paris, allassent trouver le Roi pour le conjurer de donner la paix à ses peuples, en faisant un bon accommodement. Ils saluèrent Sa Majesté à Mantes, laquelle leur dit qu'elle ne les

page 184 de cette série.) On trouve les plus grands détails sur ce point dans les Mémoires du père Berthod, qui précèdent ceux-ci.

reconnoissoit point pour vrais députés de l'hôtel-de-ville, puisque les véritables officiers n'y étoient plus, qui avoient été changés sans sa permission par une assemblée rebelle et séditieuse; qu'elle ne les recevroit point pour tels, jusqu'à ce que Guillois et Philippes, échevins, fussent rétablis; et qu'il entendoit que le maréchal de L'Hôpital fût reconnu seul gouverneur de Paris, et Le Fèvre prevôt des marchands, et non ceux qui l'avoient usurpé sans leur consentement ni son approbation. Ces deux députés retournèrent à Paris, où ayant fait le récit de la réponse de Sa Majesté, Broussel, qui faisoit la charge de prevôt des marchands, déclara qu'il consentoit de s'en démettre, et qu'il eût été bien marri d'être cause du retardement de la paix. Les deux nouveaux échevins firent la même protestation; et la huitaine que les six corps des marchands avoient demandée étant expirée, ils se rassemblèrent tout de nouveau. Monsieur leur en envoya faire défense, en les assurant qu'il feroit la paix pourvu qu'ils ne s'en mêlassent point, et leur manda qu'ils gâtoient sa négociation : mais ils ne laissèrent pas de passer outre, et ils nommèrent soixante-six députés, qui partirent le lendemain pour aller trouver le Roi. Monsieur fit ce qu'il put pour rompre cette députation : ce n'est pas qu'il ne voulût la paix, pourvu qu'elle vînt de lui; mais la cour, qui voyoit son crédit diminué dans Paris, se tenoit plus ferme, et n'écoutoit plus ses propositions : même voyant la bonne volonté du peuple, le Roi partit de Mantes pour s'approcher de Paris, et vint à Pontoise, où il donna audience aux députés des marchands, qu'il reçut avec caresses, leur parla fort obligeamment, et leur dit

que puisqu'il connoissoit le zèle que le peuple de Paris avoit pour lui, il leur promettoit d'y retourner au premier jour. De là ils furent conduits dans la grande salle des Cordeliers, où on les traita aux dépens de Sa Majesté; et après avoir bien bu à sa santé, ils retournèrent à Paris tellement satisfaits, qu'ils ne publioient dans les rues que la bonté de Leurs Majestés, et l'amour qu'ils portoient à leurs peuples.

Le duc de Guise arriva le premier d'octobre à Paris. Il avoit été quatre ans prisonnier en Espagne, où il eût demeuré bien plus long-temps sans le prince de Condé, qui le voulant gagner à lui, obtint sa liberté par le crédit qu'il avoit avec les Espagnols. Il passa par Bordeaux, où il demeura quelque temps avec le prince de Conti; puis étant arrivé à Paris, il connut que le parti alloit en décadence : c'est pourquoi il s'en retira doucement; et oubliant l'obligation qu'il avoit au prince de sa liberté, il s'attacha entièrement au service du Roi.

La nuit du 4 au 5 d'octobre, les maréchaux de Turenne et de La Ferté décampèrent sans faire bruit de leur camp de Villeneuve-Saint-Georges, et furent loger à Chaume; d'où ayant traversé la Brie, ils passèrent la Marne, et se campèrent proche de Trilleport. Le matin, l'armée des princes fut bien étonnée de cette retraite si prompte, laquelle fit un mauvais effet pour eux dans Paris, parce qu'on avoit tant publié qu'il étoit impossible qu'ils pussent se retirer sans être battus, que le peuple voyant qu'ils l'avoient fait sans perdre une charrette, se moqua des Espagnols et des Lorrains, et les eut depuis dans un grand mépris. Le maréchal de Turenne fit en cette occasion une action

de grand capitaine, tant par le grand secret qu'il garda que par la façon dont il décampa, qui ôta à ses ennemis le moyen de lui nuire.

Le prince de Condé étoit en ce temps-là fort malade à Paris d'une fièvre, de laquelle commençant à se remettre, et voyant ses affaires en méchant état, il déchargea toute sa colère sur Chavigny, lequel avoit toujours conservé une correspondance avec Fabert, par le moyen de laquelle il espéroit de faire l'accommodement du prince avec le Roi. Or, les affaires n'ayant pas tourné comme il pensoit, il entra dans la chambre du prince, qui étoit chagrin de sa maladie et du mauvais chemin que prenoient ses affaires; et ayant un peu parlé à lui, le prince s'emporta tellement qu'il lui dit des paroles pleines de reproches, et si offensantes qu'il en fut tout saisi: de sorte que la fièvre le prit, et s'étant allé mettre au lit en sortant de là, il n'en releva plus, car il mourut le onzième d'octobre.

Quand le prince fut guéri de sa maladie, voyant les peuples tellement portés au service du Roi que rien ne les en pouvoit plus détourner, et que la cour en étoit si fière qu'elle n'écoutoit plus les propositions de paix qui venoient de sa part, il ne voulut plus demeurer dans Paris, n'y trouvant pas de sûreté pour sa personne; parce que dans le désir qu'avoient les Parisiens du retour du Roi, il appréhendoit qu'ils ne se saisissent de lui pour le livrer à Sa Majesté, et qu'ils ne le sacrifiassent à l'extrême passion qu'ils avoient de faire la paix, et de revoir le Roi dans leur ville. Il résolut pour ce sujet de sortir de Paris, et de ne plus quitter son camp; et ayant pris congé de M. le duc

d'Orléans, auquel il prédit ce qui arriva depuis, il partit le 13 d'octobre, avec les ducs de Lorraine et de Wittemberg; et ils furent joindre leur armée, qui étoit proche de Dammartin, d'où ils marchèrent devers la rivière d'Aisne. Le 11, le Roi retourna de Pontoise à Mantes, où ayant su que les colonels des quartiers et toutes les compagnies de la ville de Paris députoient vers lui, à l'imitation des marchands, il leur manda qu'il se rendroit le 17 à Saint-Germain, où il seroit bien aise de les voir. En effet, Sa Majesté y étant arrivée, ils eurent audience le 18, dans laquelle ils furent fort bien reçus du Roi, qui leur répondit qu'il étoit tellement touché du grand désir que les peuples témoignoient avoir de rentrer en leur devoir et de son retour à Paris, qu'il leur vouloit donner cette satisfaction, et qu'il leur promettoit d'y aller trois jours après, et d'y faire son entrée le lundi suivant, qui étoit le 21 d'octobre. Ces députés, au nombre de trois cents, se mirent à crier *vive le Roi!* de la joie qu'ils reçurent de cette réponse; et de là on les mena dîner, où ils furent traités aux dépens et par les officiers de Sa Majesté, qui entra dans la salle où ils étoient dans le milieu du repas. Ce fut lors que les cris de *vive le Roi!* redoublèrent, et que sa santé fut réitérée avec une satisfaction entière de ces députés, qui retournèrent si contens dans la ville, qu'ayant publié partout que le Roi reviendroit le lundi ensuivant, ils causèrent de si grandes réjouissances qu'on ne voyoit par les rues que tables dressées, où on faisoit boire les passans à la santé de Sa Majesté: et toutes ces démonstrations de joie continuèrent jusqu'à ce jour tant désiré. On ne vit plus ni écharpes bleues

ni paille; tout le monde portoit le blanc, et on n'y voyoit plus aucune marque de la rebellion passée.

Ce fut donc le lundi 21 d'octobre que le Roi partit de Saint-Germain, et vint dîner à Saint-Cloud. Il envoya devant le jeune Sanguin, son maître d'hôtel ordinaire, porter ordre de sa part à M. le duc d'Orléans, son oncle, de sortir à l'heure même de Paris, et à Mademoiselle aussi. Elle obéit aussitôt, et s'en alla coucher dans une maison particulière, où elle fut inconnue deux jours durant; puis elle sortit dans un méchant carrosse, et s'en alla au Pont-sur-Seine chez madame Bouthillier, d'où elle se retira en sa maison de Saint-Fargeau. Pour Monsieur, il ne fut pas si aisé à résoudre; car beaucoup de gens lui vouloient persuader de tenir bon, disant qu'il étoit fort aimé à Paris, et que le peuple ne souffriroit jamais qu'on lui fît de violence; qu'il seroit maître du faubourg Saint-Germain, et qu'il feroit au moins un accommodement avantageux devant que de sortir de Paris. Comme il avoit un esprit fort irrésolu, il dit dans cette incertitude, à Sanguin, qu'il ne pouvoit quitter Madame en l'état où elle étoit, prête d'accoucher; mais qu'il ne troubleroit point l'entrée du Roi, et qu'il ne se mêleroit de rien. Sanguin retourna faire cette réponse, et il rencontra le Roi dans le bois de Boulogne, qui alloit à Paris. D'abord la Reine fut surprise quand elle apprit le refus que Monsieur faisoit d'obéir, et elle fit arrêter son carrosse pour consulter ce qu'il y avoit à faire; mais le maréchal de Turenne la fit avancer, et lui dit qu'il falloit tenir conseil en marchant, afin que le peuple de Paris, qui étoit venu au devant du Roi, ne connût point son étonnement. Il dit que dans les

grandes affaires il falloit payer de hardiesse; et que si le peuple remarquoit la moindre crainte, il seroit capable, dans son inconstance ordinaire, de retourner du côté de Monsieur. On continua donc de marcher, et on dépêcha le duc de Damville pour lui dire que si le Roi apprenoit en arrivant à Paris qu'il n'eût pas obéi, il iroit descendre chez lui avec son armée, pour lui apprendre le respect qu'il devoit avoir pour ses commandemens. Ce duc lui fit connoître la joie qu'avoient tous les bourgeois pour le retour du Roi, et lui dit qu'il ne falloit point qu'il se flattât, parce que toute la ville seroit pour Sa Majesté, et qu'il se mettoit au hasard de recevoir un déplaisir dont le Roi seroit fort fâché; mais qu'il y seroit contraint à son grand regret, et qu'il vouloit dorénavant être le maître. Monsieur consulta quelque temps, et dit au duc de Damville qu'il étoit bien tard, et qu'il ne savoit où aller coucher; qu'il supplioit le Roi de lui permettre qu'il couchât cette nuit dans sa maison, dont il feroit fermer les portes, et ne verroit personne; et que le lendemain au matin il se retireroit à Limours. Le duc de Damville lui fit signer cela dans un papier, et le porta au Roi, qu'il trouva au Cours. Sa Majesté en fut satisfaite; et en effet Monsieur en usa comme il l'avoit promis.

Depuis Saint-Cloud jusqu'à Paris tout le chemin étoit bordé de peuple; mais à l'entrée du Cours la foule augmenta tellement qu'on ne pouvoit passer; et le maréchal de L'Hôpital, l'ancien prevôt des marchands, et les échevins rétablis dans leurs charges, eurent grande peine d'aborder le Roi pour lui témoigner la joie universelle que causoit son retour, et

l'assurer de la fidélité de tous les Parisiens. Quand il fut dans la rue Saint-Honoré, les acclamations augmentèrent : toute la rue étoit pleine, et les fenêtres si remplies de gens de toutes sortes de qualités, que ceux qui n'y pouvoient tenir montoient sur les toits des maisons et sur les gouttières, pour participer à la joie publique. Les gardes ne pouvoient empêcher la populace d'approcher; et même une harengère les força, et alla embrasser la botte de Sa Majesté. Dans cet applaudissement général, il arriva au Louvre à cheval, où toutes les chambres étoient pleines de gens de qualité. Il envoya aussitôt un exempt de ses gardes porter un ordre par écrit au fils de Broussel, nommé La Louvière, qui commandoit dans la Bastille, par lequel il lui ordonnoit de remettre la place entre les mains de cet exempt sur l'heure même, à peine d'être pendu et étranglé à la porte. La Louvière fit difficulté d'obéir, et dit qu'il étoit là de la part de Monsieur, auquel il falloit s'adresser, et qu'il ne pouvoit en sortir sans son commandement : mais l'exempt lui ayant dit qu'il en alloit rendre compte au Roi, et qu'il verroit bientôt rouler du canon pour faire exécuter l'ordre de Sa Majesté, il fit réflexion au péril qu'il couroit, et changeant de résolution il lui rendit la Bastille. Ainsi le Roi parloit en maître; et pour établir davantage son autorité et remettre toutes choses dans l'ordre, il manda le parlement au Louvre, où il tint son lit de justice dans la galerie du Roi, n'ayant pas voulu aller au Palais parce que le parlement étoit interdit. Après que chacun eut pris sa place, il fit lire une déclaration, par laquelle il donnoit une amnistie de tout ce qui s'étoit passé, pourvu qu'on se

remît dans quinze jours dans son obéissance, lesquels étant expirés, il déclaroit ceux qui continueroient dans la rebellion criminels de lèse-majesté. Ensuite il en fit lire une autre par laquelle il rétablissoit le parlement dans Paris comme il étoit auparavant, à l'exception de douze qui étoient plus marqués que les autres, lesquels demeurèrent interdits, et eurent ordre de se retirer hors de Paris.

M. le duc d'Orléans fut le premier qui prit l'amnistie; et Le Tellier, secrétaire d'Etat, l'étant allé trouver à Limours de la part du Roi, lui fit signer sa soumission à toutes les volontés de Sa Majesté, qui lui permit de se retirer à Blois. Ensuite il envoya Gedouin, lieutenant de ses gardes, trouver le Roi, par les ordres duquel il fut dans l'armée des princes, de laquelle il retira les troupes qui étoient à lui, et qui portoient son nom ou celui du duc de Valois son fils, lesquelles furent mises en garnison pour servir dorénavant le Roi.

Pour le prince de Condé, il ne voulut jamais prendre l'amnistie, aima mieux se jeter entre les bras des Espagnols en perdant tous les établissemens qu'il avoit en France, que de se soumettre. Il avoit le cœur si grand, qu'il ne put jamais se résoudre à dépendre du cardinal Mazarin; et les Espagnols le reçurent à bras ouverts, ravis d'avoir à leur service un si grand capitaine. Dès qu'il sut l'entrée du Roi dans Paris, il marcha devers la frontière de Champagne avec les troupes de Lorraine et de Wittemberg afin de s'approcher des Espagnols. Le duc de Beaufort prit aussi l'amnistie, à condition qu'il sortiroit de Paris : ce qu'il fit; et en passant par les rues pour aller trouver Monsieur à Limours,

il ne reçut aucune acclamation du peuple comme il avoit accoutumé : ce qui lui fit voir que la joie de revoir le Roi effaçoit tout autre attachement, et que Paris se remettoit véritablement dans son devoir, et dans l'obéissance de son légitime souverain.

Il étoit impossible que la Reine ayant les affaires qu'elle avoit sur les bras au dedans du royaume, pût mettre ordre à celles du dehors. La première chose qu'elle fit fut de tâcher d'assurer les places qui étoient entre les mains des princes : elle avoit perdu par leur révolte Stenay, Clermont et Damvilliers, qu'elle leur avoit rendus quand ils sortirent de prison ; et elle craignit la même chose pour Béthune, que tenoit le vicomte d'Hôtels, premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans : mais ce vicomte passant par Arras pour se jeter dans sa place, fut arrêté par l'ordre du maréchal d'Aumont, qui alla aussitôt à Béthune, et l'assura du service du Roi.

Comme les principales forces du royaume étoient occupées dans le cœur de l'Etat pour défendre la personne du Roi, il restoit peu de troupes sur la frontière pour s'opposer aux Espagnols ; et ainsi l'archiduc ayant beau jeu, ne voulut pas laisser perdre une si belle occasion de reprendre une partie des places conquises par les Français dans le Pays-Bas. Pour cet effet, il se mit de bonne heure en campagne ; et dès le onzième d'avril il investit Gravelines, où la garnison étoit fort foible. Le maréchal de Grancey en étoit gouverneur ; mais comme il étoit fort attaché au cardinal Mazarin, il aima mieux aller en Normandie lever des troupes pour faciliter son retour en France, que de se tenir dans son gouvernement ; et le cardinal, qui

préféroit son intérêt particulier au bien de l'Etat, lui sut très-bon gré de son procédé; et après la perte de Gravelines, il le récompensa d'une somme de cent mille livres et du gouvernement de Thionville. L'archiduc voyant la foiblesse des Français, ne s'amusa pas à faire une forte circonvallation; et ayant seulement retranché son camp, il ouvrit la tranchée, et fut en peu de jours au pied du glacis de la contrescarpe. Il y avoit peu d'officiers dans la ville, et la garnison faisoit peu de résistance, tant elle étoit petite. Il étoit difficile d'y jeter du secours par le côté de France, et on n'avoit aucune communication avec Dunkerque pour faire savoir à L'Estrade des nouvelles du siége et l'état des assiégés. Dans cet embarras, le maréchal d'Aumont pria Boisselot, capitaine au régiment des Gardes, de tâcher d'entrer dans Dunkerque pour voir avec L'Estrade s'il ne pourroit point jeter du secours dans Gravelines. Boisselot passa au travers de l'armée des Espagnols sans être connu; et en étant sorti pour continuer son chemin, il rencontra des troupes qui l'obligèrent pour se sauver à se jeter dans l'eau jusqu'au col, où il demeura caché jusqu'à ce que tout fût passé. Enfin, n'entendant plus de bruit, il sortit de ce marais, et tout mouillé il entra dans Dunkerque, et apprit à L'Estrade l'extrémité où étoient les assiégés, et qu'il n'y avoit que lui qui les pût secourir. Il fit en même temps démolir le fort de Mardick, pour faire rentrer dans Dunkerque la garnison qui étoit dedans, n'ayant pas assez de soldats pour garder tant de postes; et aussi dans le dessein d'amuser les Espagnols, lesquels ne manquèrent pas de se saisir de ce fort dès qu'il fut abandonné. Durant qu'ils étoient occupés à

s'y reloger et fortifier, Villers-Courtin, capitaine au régiment des Gardes, avec trois cents hommes choisis, s'embarqua dans de petites barques; et n'osant mettre pied à terre à l'entrée du canal, à cause que les Français ayant retiré ce qui étoit dans Bourbourg et le fort Philippe pour le faire entrer dans Gravelines, les Espagnols s'y étoient logés, il descendit sur une rade, où il n'entendit point de bruit; et dans l'obscurité de la nuit il passa entre deux quartiers de l'armée, et arriva heureusement à Gravelines. Villers-Courtin trouva la place fort pressée; mais son arrivée redonna cœur aux assiégés, qui firent plus de résistance qu'ils ne faisoient auparavant, tant par leurs sorties que par le feu continuel de leur mousqueterie. Ayant perdu la contrescarpe, ils défendirent vigoureusement la demi-lune, de laquelle ils furent chassés faute de monde : et les Espagnols ayant fait écouler l'eau du fossé, firent un pont pour le passer; et lors ceux de dedans ne se sentant pas assez forts pour soutenir un assaut, ne voulurent pas laisser ouvrir leurs bastions; et dès qu'ils les virent maîtres du fossé ils capitulèrent, et sortirent le 18 de mai, tambours battant, enseignes déployées, et deux pièces de canon. L'archiduc perdit durant ce siége le marquis Sfondrato, qui fut tué d'un coup de mousquet; et après une si belle conquête il bloqua Dunkerque par mer et par terre, ne le voulant pas attaquer présentement par force, parce qu'il vouloit entrer en France. Il laissa seulement des vaisseaux à l'entrée du port, et fit faire des forts et des redoutes autour pour empêcher les vivres d'y entrer. Pour ses troupes, il les mit rafraîchir jusqu'au commencement de juillet; et lors

étant pressé par les princes de France d'aller à leur secours après leur combat de Saint-Antoine, il y envoya le comte de Fuensaldagne avec une armée. Ce comte entra en France par le côté de Guise, et vint camper à Crécy-sur-Serre, d'où il marcha le long de la rivière d'Oise; et menaçant Noyon, Compiègne et Chauny de siége, il tourna tout court devers ce dernier, et l'attaqua de tous côtés. Le duc d'Elbœuf, gouverneur de Picardie, avoit assemblé la noblesse de la province pour entrer dans les lieux qui seroient assiégés; et voyant la tête de l'armée tournée contre Chauny, il se jeta dedans : mais comme cette ville n'est point fortifiée, et que le comte de Fuensaldagne la battoit rudement, le duc d'Elbœuf fut bientôt contraint de capituler à telles conditions qu'il plut aux Espagnols; à savoir qu'il sortiroit lui et Manicamp, gouverneur de la place; mais que tous les gentilshommes, officiers et soldats demeureroient prisonniers de guerre. Ce fut là que le cardinal Mazarin fit prendre exprès le courrier qui portoit une lettre de sa part au duc de Lorraine, par laquelle il lui mandoit que dans l'extrémité où la Reine étoit réduite, elle seroit contrainte de traiter avec le prince de Condé, et se jeter entre ses bras pour finir la guerre civile : ce que le comte de Fuensaldagne voulant empêcher, il ne voulut pas avancer plus avant pour rompre ce traité, et donner loisir à la Reine de respirer et de reprendre ses esprits; et pour ne pas demeurer sans rien faire, il traversa les plaines du Laonnais, et fut passer l'Aisne au Bac-à-Berri, où ayant joint le duc de Lorraine ils campèrent ensemble à Fismes; puis s'étant séparés, le duc remonta du long de la Marne,

et fit le voyage de France comme nous avons vu; et le comte retourna en Flandre pour faire le siége de Dunkerque. L'archiduc l'avoit tenu bloqué depuis la prise de Gravelines; mais voyant que ce blocus tiroit trop en longueur, dès que l'armée qu'il avoit envoyée en France fut revenue, il forma le siége devant, et l'attaqua de force sur la fin d'août. Il se logea à Bergues-Saint-Vinox, d'où il venoit tous les jours au camp. Le 8 de septembre, il fit élever une batterie de dix pièces, qui rompit les défenses et fit ébouler les bastions, qui n'étoient que de gazon; et le jour même les Espagnols se fondant sur la foiblesse de la garnison, poussèrent leur travail jusque sur le bord du fossé. La Reine pressoit fort le duc de Vendôme, amiral de France, de secourir cette place avec ses vaisseaux; et en effet il avoit doublé la pointe de Bretagne, et avoit fort avancé dans la Manche d'Angleterre, lorsque Cromwell, protecteur de ce royaume-là, fut sollicité par l'ambassadeur d'Espagne, qui étoit près de lui, de s'opposer à ce secours, en le piquant d'honneur, sur ce que la France n'avoit point d'ambassadeur à sa cour, et ne vouloit point reconnoître la république qu'il avoit fondée; outre que le roi d'Angleterre, son ennemi capital, quoique son maître, et le duc d'Yorck son frère, étoient réfugiés à Paris, et protégés par le roi de France. Ces raisons obligèrent Cromwell de faire sortir sa flotte en mer, laquelle sans aucune guerre déclarée s'opposa au passage de l'armée navale de France, et même prit beaucoup de vaisseaux. Cet obstacle imprévu contraignit le duc de Vendôme de se retirer à Brest, et L'Estrade de rendre Dunkerque aux Espagnols, n'espérant plus

de secours : il en sortit le 16 de septembre, pour aller à Calais avec quatre pièces de canon.

Le comte de Fuensaldagne, après la prise de cette place, fut envoyé en Champagne avec l'armée. Il prit en passant Vervins, puis marcha vers Château-Portien pour joindre le prince de Condé, lequel ayant refusé l'amnistie, se mettoit entièrement au service du roi d'Espagne. Ce prince voyant le Roi entré dans Paris, prit sa marche vers la Champagne, et mit le siége devant Rethel, qu'il prit sans grande résistance. Le maréchal de Turenne le suivit, et celui de La Ferté alla reprendre Chauny et Coucy; mais le prince de Condé ayant joint le comte de Fuensaldagne, investit Sainte-Menehould au commencement de novembre. Il prit la ville en peu de jours, mais le château se défendit plus long-temps, et obligea de l'attaquer par les formes ; mais comme la garnison n'étoit pas forte, dès qu'il y eut brèche elle capitula, et rendit au prince le château de Sainte-Menehould. Le maréchal de Turenne durant ce siége recevoit du renfort de tous côtés. Le duc de Longueville, qui étoit demeuré en son gouvernement de Normandie sans se mêler de rien durant ces derniers troubles, fit des levées sur la fin de l'année pour le service du Roi, qu'il envoya dans son armée. Mondejeu, devenu gouverneur d'Arras par la mort de La Tour, rassembla les troupes que commandoit en Flandre le maréchal d'Aumont, et les conduisit sur la frontière, d'où elles marchèrent en Champagne. Le cardinal Mazarin, qui ne s'étoit retiré à Dinan que pour faciliter l'entrée du Roi dans Paris, n'en sut pas plus tôt la nouvelle qu'il vint à Bouillon ; et avec des troupes qu'il avoit fait lever

en Liége, il passa la Meuse à Sedan, et joignit l'armée du Roi, avec laquelle il assiégea Bar-le-Duc. La ville se rendit d'abord; mais le château voulut tenir, d'autant plus que la saison étoit fort incommode pour les assiégeans: mais les mineurs étant attachés au corps du château, il fut rendu au cardinal Mazarin à la mi-décembre. Il voulut, devant que de se retirer, nettoyer la frontière de petits châteaux pris cet été par les Lorrains : puis ne voyant pas d'apparence, vu la rigueur de la saison, de songer à reprendre Rethel et Sainte-Menehould, il mit toutes les troupes en quartier d'hiver; et lui se prépara de retourner à Paris, où tous les obstacles de son rétablissement étoient ôtés, comme nous verrons au commencement de l'année prochaine. Pour le prince de Condé, il mit son armée en garnison dans le Pays-Bas; et se donnant entièrement au roi d'Espagne, il alla passer son hiver à Bruxelles.

Les Espagnols ne se contentèrent pas de se prévaloir en Flandre des divisions de la France : ils voulurent en profiter aussi en Italie. Le marquis de Caracène, gouverneur de Milan, voyant le peu de forces qui étoient en Piémont, et que les places étoient fort dégarnies, mit le siége devant Trino le 4 de mai. Il eut grande peine à faire rouler le canon et à remuer la terre, à cause qu'il y eut de grandes pluies tout le printemps : cela n'empêcha pas néanmoins que la tranchée ne fût ouverte par trois endroits, l'un commandé par les Espagnols, le second par les Italiens, et le troisième par les Allemands. Le 20, trois batteries saluèrent la place avec grand bruit, qui firent si grand effet que le gouverneur, ne voyant aucune

espérance de secours, se rendit le 28, et sortit le 29. Le marquis de Caracène, après la prise de Trino, se rendit maître du château de Mazin, et fit élargir ses troupes dans le Piémont pour se rafraîchir, depuis Saint-Ya jusqu'à Yvrée; et sur la fin de juin il investit Crescentin et ouvrit aussitôt la tranchée, et pressa cette place à un tel point qu'il en fut maître le 3 de juillet à discrétion. Il n'eut pas plus tôt pris cette ville, qu'il forma de plus grands desseins, et ne voulut pas perdre l'occasion de la foiblesse des Français pour exécuter une entreprise à laquelle il n'eût jamais osé songer dans un autre temps. Ce fut sur Casal qu'il tourna sa pensée, qui étoit l'objet des désirs des Espagnols depuis si long-temps, et qu'ils avoient manqué par trois diverses fois. Le duc de Mantoue favorisoit leur dessein; car il étoit parvenu si jeune au duché, qu'il n'avoit pas été nourri dans la reconnoissance que son grand-père devoit à la France pour son établissement dans cette souveraineté; et se trouvant marié avec la sœur de l'archiduc d'Inspruck, de la maison d'Autriche, dont l'Empereur avoit épousé l'aînée, morte en couches depuis peu d'années, il fut aisément porté par sa femme à soutenir les intérêts de sa maison; outre que l'Empereur étant veuf de la sœur de la duchesse de Mantoue, avoit pris pour troisième femme la sœur de ce duc, qui étoit par là doublement son beau-frère. Les Espagnols lui promettoient de lui rendre Casal, dont il n'étoit pas le maître, les Français le gardant sous ombre de protection. Ainsi le marquis de Caracène, assuré du duc de Mantoue, mit son armée rafraîchir autour de Moncalvo, d'où il empêchoit que rien n'entrât dans Casal; et y ayant

demeuré le reste du mois de juillet et celui d'août, jusqu'au 25 septembre, pour faire provision de tout ce qui étoit nécessaire à un grand siége, il en partit pour investir cette place. Montpezat, qui en étoit gouverneur, voyant le mauvais état où elle étoit, s'en alla en France quelque temps devant, pour dire qu'il n'en pouvoit répondre si on ne lui donnoit de quoi la pouvoir défendre; et n'ayant pu rien obtenir, il refusa d'y retourner, de peur d'y recevoir un affront. Durant qu'il pressoit ce secours, les Espagnols l'assiégèrent; et Saint-Ange, qui en étoit lieutenant de roi, n'ayant en tout que huit cents hommes pour défendre la ville, le château et la citadelle, fut contraint d'abandonner la ville, dont les habitans prenoient déjà les armes en faveur de leur duc; et ayant mis cent hommes dans le château, il s'enferma avec le reste dans la citadelle. Le duc de Mantoue fit entrer dans la ville deux mille hommes de ses sujets; et le marquis de Caracène ayant battu le château, le força de se rendre le 10 d'octobre : tellement que n'ayant plus que la citadelle à prendre, il tourna toutes ses forces contre elle. Il l'attaqua par trois endroits, et fut bientôt maître des dehors, qui ne furent guère défendus, à cause du peu de monde qui étoit dedans. Durant cette attaque, le marquis de Ville n'ayant pas assez de forces avec les troupes de Savoie pour secourir Casal, et ne les voulant pas laisser inutiles, attaqua Crescentin le 10 d'octobre, et le battit si vivement qu'il réduisit les Espagnols à se rendre le 16, et à se retirer à Trino. Le marquis de Caracène pressoit fort cependant la citadelle de Casal; et ayant attaché des mineurs aux bastions, les mines jouèrent

le 21 d'octobre, et les assiégeans se logèrent sur les brèches. Alors Saint-Ange ne voyant point de ressource, demanda composition, et remit la citadelle entre les mains de don Camillo Gonzague, au nom du duc de Mantoue, et fut conduit à Turin avec deux pièces de canon. Ce duc arriva aussitôt au camp des Espagnols, et fit son entrée dans Casal; puis il fit un traité avec le marquis de Caracène, par lequel le roi d'Espagne devoit payer la garnison de cette ville, dont le duc de Mantoue seroit le maître. Ainsi les Français, par le malheur de leurs désordres, perdirent cette importante place, qu'ils avoient gardée depuis 1628, et défendue durant trois siéges : le premier, contre don Gonzalès de Cordoua, l'an 1629; le second, contre le marquis de Spinola, l'an 1630; le troisième, contre le marquis de Léganès, l'an 1640; et enfin en 1652 ils succombèrent au quatrième, fait par le marquis de Caracène. La joie de cette conquête fut grande dans tous les Etats des Espagnols, comme aussi la douleur dans la cour de France, laquelle perdoit, cette année, de tous côtés.

Nous avons vu, sur la fin de l'année dernière, comme le maréchal de La Mothe avoit été nommé vice-roi de Catalogne après la révolte de Marchin, et comme il s'étoit avancé jusqu'à Perpignan, où il attendoit les troupes qu'il devoit mener avec lui. Sitôt qu'il les eut assemblées, il entra dans le pays, et chassa en passant les Espagnols de la ville de Terrace, dont ils s'étoient emparés; puis il s'approcha de leur circonvallation qu'il fut reconnoître, et la trouva si bien fortifiée qu'il ne se jugea pas assez fort pour l'attaquer : c'est pourquoi il passa du côté de Tarragone,

et s'alla poster à Saint-Boi, proche de la mer, à une lieue des lignes, où il attendit une occasion favorable pour se jeter dans Barcelone. Cependant il incommodoit les assiégeans, en leur coupant les vivres et les chargeant au fourrage, où il leur défit une fois quatre escadrons : mais comme son dessein étoit d'entrer dans la ville, il attaqua leurs retranchemens la nuit du 22 au 23 d'avril, sur le bord de la mer; et s'étant fait passage devant que leurs quartiers fussent rassemblés, il arriva dans Barcelone avec six cents hommes de pied et quelque cavalerie, ayant laissé Saint-André-Montbrun à la campagne avec un camp volant. Aussitôt tous les canons de la ville et ceux du mont Joui tirèrent en signe de réjouissance, qui firent connoître aux Espagnols qu'il y étoit entré du secours; et la présence de ce maréchal encouragea tellement le peuple à la défense, qu'on vit une autre face dans la ville, et les habitans résolurent d'endurer toutes sortes d'extrémités plutôt que de se rendre; mais quelque bonne résolution qu'ils eussent, ils ne pouvoient subsister sans vivres, et ils n'en pouvoient avoir que de Provence. Le maréchal de La Mothe avoit écrit plusieurs fois pour ce sujet, et pressoit fort pour hâter le secours. Le chevalier de La Ferrière reçut des ordres de la cour pour cela; et ayant fait équiper des vaisseaux, il se mit en mer à la mi-juillet, et arriva à Saint-Féliou, à treize lieues de Barcelone. Jamais on ne vit une telle joie dans la ville : quand cette nouvelle fut apportée, le peuple croyoit déjà être délivré du siége, ne doutant pas que les grands vaisseaux français ne battissent les galères d'Espagne par le grand vent qu'il faisoit, et ne secourussent les assiégés; mais

le chevalier de La Ferrière s'étant présenté à la vue du port, se contenta de faire passer des barques chargées de vivres; et les ayant fait entrer, il ne tenta rien davantage, et s'en retourna en Provence. Si la joie fut grande à son arrivée, la consternation fut pareille à son départ : car les vivres qu'il jeta dans la ville pouvoient bien alonger le siége, mais ne le faisoient pas lever; et on n'a jamais su pourquoi ce chevalier fit si peu d'effort pour secourir une si importante ville. Il en fut fort blâmé; mais il s'excusoit sur ce que tout lui manquoit, et qu'il n'avoit pas les choses nécessaires pour le faire.

Le secours de la mer n'ayant pas réussi, Saint-André-Montbrun en voulut tenter un par terre. Il joignit dans ce dessein quelques troupes qui étoient venues de France, et assembla les milices du pays, avec lesquelles il attaqua les lignes, durant que ceux de dedans faisoient une grande sortie pour le favoriser : mais n'étant pas assez fort pour venir à bout d'une si grande entreprise, il fut repoussé, et contraint de se retirer à Gironne.

Au commencement d'octobre, don Joseph d'Espinos, catalan, hasarda encore une attaque, dans laquelle il fut défait; et le maréchal de La Mothe, qui étoit sorti pour le soutenir, fut maltraité par les Espagnols, qui lui tuèrent quantité de gens. Ce dernier échec le mit hors d'espoir de sauver Barcelone; et don Juan d'Autriche voyant que tout lui prospéroit, se rendit maître de toute la côte jusqu'à Palamos. Il étoit impossible que dans une grande ville et peuplée comme est Barcelone, il n'y eût de différens esprits, et que beaucoup n'eussent conservé du zèle pour le

roi d'Espagne, leur légitime maître. Ceux-là n'avoient osé le témoigner par le passé, de peur d'être chassés de la ville, et même de perdre les biens et la vie; mais dès qu'ils virent le désordre où étoient les affaires des Français et leur peu de ressource, ils commencèrent à s'assembler, et à dire tout haut qu'il ne falloit pas s'opiniâtrer davantage, et qu'il étoit nécessaire de traiter. Ceux qui étoient portés pour la France n'osoient y contrarier, de peur d'être maltraités après la reddition de la ville; et le maréchal de La Mothe ne voyant plus aucun moyen de la pouvoir sauver, fit une assemblée de ville, dans laquelle le défaut des vivres fit résoudre à parlementer. Sur cette résolution, ce maréchal le fit savoir à don Juan, lequel ravi, d'apprendre une si bonne nouvelle, lui accorda telle capitulation qu'il demanda, et principalement une amnistie, et un pardon général pour le peuple de Barcelone sur tout ce qui s'étoit passé depuis douze ans. Le maréchal se prépara ensuite pour sortir avec tous les Français: ce qu'il ne put faire que le 12 d'octobre, auquel jour il remit cette ville au pouvoir de don Juan; et il fut conduit en toute sûreté avec six pièces de canon à Perpignan. Par ce traité, le comte de Mérinville, qui avoit été pris durant le siége par les Espagnols, fut remis en liberté. De cette sorte la Catalogne retourna dans l'obéissance du roi d'Espagne, après avoir été douze ans en celle des Français; et la perte de Barcelone, après quinze mois de siége, entraîna celle du reste de la province : car Gironne, Palamos, Cap-de-Quiers, Balaguer, Urgel, Vic, Solsona et Castillon suivirent l'exemple de la capitale, et se soumirent au victorieux. Le maréchal de La

Mothe étant arrivé à Perpignan, trouva Leucate révolté avec Saint-Aunais son gouverneur. Nous avons vu qu'il avoit un esprit fort inquiet et emporté, et désireux de nouveautés. Quand il vit un parti formé en France contre le Roi, il se déclara pour M. le duc d'Orléans, et traita avec les Espagnols qu'il avoit déjà servis, lesquels lui donnèrent quarante mille écus pour armer dans le Languedoc, qu'ils croyoient se devoir révolter en faveur de Monsieur, qui en étoit gouverneur; mais les affaires ayant autrement tourné qu'il ne pensoit, et ayant appris l'entrée du Roi dans Paris et la retraite de Monsieur à Blois, il fit savoir au maréchal de La Mothe qu'il désiroit prendre l'amnistie: ce qui lui fut accordé; et il se remit au service du Roi. Cette affaire étant achevée, ce maréchal ne pensa qu'à conserver ce qui étoit aux Français dans la Catalogne, à savoir le Lampourdan avec le Port-Roses, le Roussillon, la Sardaigne et le Conflans, tout le reste étant au pouvoir des Espagnols. La perte de Barcelone affligea fort la Reine et le cardinal Mazarin; car depuis les troubles de France ils n'avoient point tant perdu que cette campagne, durant laquelle ils virent prendre par les Espagnols quatre des plus importantes conquêtes de la France : en Flandre, Gravelines et Dunkerque; en Italie, Casal; et en Espagne, Barcelone. Mais comme l'intérêt de l'Etat ne touche pas tant que le particulier, l'entrée du Roi dans Paris les consola fort de toutes leurs pertes, à cause qu'elle assuroit le retour du cardinal, qui étoit ce qui touchoit la Reine au cœur; et la retraite du prince de Condé en Flandre, qui leur quittoit le champ de bataille et les rendoit sans contredit maîtres des affaires, les consoloit

fort des malheurs arrivés dans les pays étrangers.

La prison du prince de Condé, et depuis sa division d'avec la cour, changea fort la face des affaires de Provence; car le duc d'Angoulême, ci-devant comte d'Alais, étoit soutenu de la Reine durant le siége de Paris, et le comte de Carces et le président d'Oppède étoient en disgrâce, et dans les intérêts des frondeurs: mais depuis ce duc devint suspect à la cour, à cause qu'il étoit cousin germain du prince de Condé; et la Reine le soupçonnant de favoriser son parti, envoya le duc de Mercœur en Provence pour commander en sa place. Il fut choisi pour cet emploi à cause qu'il avoit épousé l'aînée des Mancines, nièces du cardinal Mazarin, durant qu'il étoit à Brulh près de Cologne, lorsqu'on croyoit qu'il ne reviendroit jamais; et c'est ce qui faisoit qu'il lui en avoit plus d'obligation. Le duc d'Angoulême ne lui voulut pas quitter sa place, et fit ce qu'il put pour se maintenir de force dans son gouvernement, attirant à son parti toutes les villes qui lui avoient été affectionnées jusqu'alors; mais la ville d'Aix, le comte de Carces et le président d'Oppède, ennemis jurés du duc, et qui avoient été frondeurs jusqu'à cette heure, prirent le parti du duc de Mercœur, qui étoit présentement celui du Roi; et ainsi les rebelles devinrent royalistes, et les royalistes rebelles. La guerre se fit rudement pour ce sujet: le duc de Mercœur prit par siége Tarascon et Saint-Tropès; et ayant bloqué Toulon, les villes d'Arles et de Marseille lui députèrent pour proposer quelque accommodement. Il étoit à Aubagne; et la conférence se fit à Roquevaire, où la composition de Toulon fut conclue, et le duc y fit son entrée. Le duc d'Angoulême n'ayant

plus que Sisteron et la tour de Bouc, s'accommoda lui-même; et ayant su que le prince de Condé s'étoit retiré en Flandre, il ne voulut pas courir sa fortune; mais il prit l'amnistie, et vint trouver le Roi sur la fin de l'année, laissant son gouvernement au duc de Mercœur. Quand M. le duc d'Orléans leva les armes, le Languedoc, dont il étoit gouverneur, fut mi-parti: la ville de Toulouse et le parlement demeurèrent dans l'obéissance du Roi, et à son exemple la plupart de celles de la province; mais Montpellier, Agde, Aigues-Mortes et le Pont-Saint-Esprit, tenus par des officiers de Monsieur, se déclarèrent pour lui. Or, dans le Pont-Saint-Esprit, les habitans étoient fort enclins au service du Roi; mais ils ne l'osoient témoigner, de peur d'être maltraités par la garnison: ce qui étant reconnu par l'abbé des Marais, prieur du Pont-Saint-Esprit, il en conféra avec Chanron, gentilhomme du voisinage, et disposa si bien les choses de concert avec lui, qu'un matin ils se saisirent des portes, et chassant les gens de Monsieur, ils assurèrent cette ville au service du Roi, qui en donna le gouvernement à Chanron, lequel ne le garda guère: car dès que Monsieur eut pris l'amnistie, cette place lui fut rendue, et Chanron n'eut aucune récompense, non plus que l'abbé des Marais, qui se retira en son abbaye de Longuet.

En Guienne, nous avons vu comme le prince de Condé étoit parti d'Agen pour venir joindre l'armée, qui étoit sur les bords de Loire, laissant le prince de Conti son frère pour commander dans cette province, lequel s'en retourna bientôt après à Bordeaux. Il ne fut pas plus tôt sorti d'Agen, que le comte d'Har-

court s'en approcha, et fut reçu sans difficulté dans la ville. Il avoit laissé un corps en Angoumois sous les marquis de Montausier et du Plessis-Bellière, qui s'étant avancés vers la rivière d'Ille, y rencontrèrent le colonel Balthazar, qu'ils chargèrent; mais il les reçut si vigoureusement qu'il les mit en déroute, et leur prit ou tua beaucoup de gens. Après que le comte d'Harcourt se fut saisi d'Agen, il marcha devers la rivière du Lot, où il mit le siége devant Villeneuve d'Agenois, défendu par Théaubon. Il avoit déjà poussé son travail jusqu'à la contrescarpe, lorsqu'une grande crue d'eau arriva, qui inonda tellement tout le camp, que le comte fut contraint de se retirer: mais les eaux s'étant écoulées, il reprit ses quartiers, et recommença l'attaque plus fortement que jamais, jusqu'à ce que Marchin eût jeté dedans un secours considérable; car alors le comte d'Harcourt leva tout-à-fait le siége, et s'éloigna de cette ville. Il n'étoit point content de la cour; et quoiqu'il eût toute sa vie servi le Roi fort glorieusement et avec beaucoup de fidélité, il se trouvoit fort pauvre; en sorte qu'il fut contraint, durant qu'il commandoit l'armée du Roi, de mettre ses meubles et sa vaisselle d'argent en gage, pour la subsistance de sa femme et de ses enfans. Ce traitement le fâchoit au dernier point; et dans la mauvaise humeur où il étoit, il écouta une proposition qui lui fit faire un pas duquel il eut de la peine à se tirer. Mais pour bien entendre cette affaire, il la faut prendre de plus loin. Quand le général Erlac mourut, il y avoit dans Brisach un lieutenant de roi, nommé Charlevoix, qui avoit été au maréchal de Guébriant, lequel l'avoit établi dans cette charge durant

la vie d'Erlac; il y avoit acquis beaucoup d'autorité, et après sa mort le gouvernement en fut donné à Tilladet, beau-frère du Tellier, qui fut reçu avec beaucoup d'honneur par Charlevoix : mais comme la garnison étoit à sa dévotion, ayant eu quelque soupçon qu'on le vouloit ôter de là sans récompense, il se brouilla avec Tilladet, et le chassa de la ville. Ce procédé déplut à la cour, mais elle n'étoit pas en état d'y remédier ; et la maréchale de Guébriant, qui l'avoit fort connu durant qu'il étoit domestique de son mari, le fit sonder pour voir si elle pourroit y établir un de ses neveux de Vardes. Charlevoix, par reconnoissance à la mémoire de son maître, lui fit savoir qu'elle seroit toujours la maîtresse partout où il auroit du pouvoir; et là-dessus elle partit de Paris, et s'en alla en diligence à Brisach. Elle y fut reçue avec grand respect; mais Charlevoix conservoit toujours l'autorité : ce qui déplaisoit à la maréchale, laquelle croyant faire une chose agréable à la cour en la défaisant de cet homme-là, fit une entreprise contre lui. Elle trama si bien son dessein, qu'un jour étant sortie de la ville avec Charlevoix, qui étoit seul et sans défiance, elle le fit enlever par des gens apostés pour cela, et l'envoya prisonnier à Philisbourg, dont le comte d'Harcourt étoit gouverneur. Mais elle se trompa dans son compte : car au lieu d'être maîtresse dans Brisach, elle trouva tout le contraire, parce que toute la garnison se souleva, et l'eût arrêtée pour servir d'otage de la liberté de Charlevoix, si elle ne se fût sauvée par le moyen de quelques officiers qu'elle avoit gagnés. Brisach cependant demeura quelque temps en grand désordre et sans chef; et Charlevoix se voyant entre les

mains de gens qui étoient au comte d'Harcourt, leur disoit toujours quelque mot pour les sonder, en leur faisant connoître qu'il ne tiendroit qu'à leur maître d'avoir Brisach en son pouvoir, en le mettant en liberté. Ces officiers, qui l'avoient en garde, en donnèrent avis au comte d'Harcourt, lequel, dans le mécontentement qu'il avoit de la cour, se laissa tenter à cette proposition; et ayant fait fort secrètement son traité avec lui, il manda qu'on le mît en liberté, croyant que dès qu'il seroit maître de Brisach, il auroit de la cour tous les avantages qu'il désireroit. Il partit du camp sans faire bruit, avec six personnes; et ayant passé inconnu par la France, il gagna la Franche-Comté, d'où il entra dans l'Alsace, et arriva sans fortune à Brisach, où il fut reçu avec grande joie par Charlevoix, lequel, en signe de la liberté qu'il lui avoit donnée, se soumit à lui, et le fit maître de la place. Ce départ si inopiné surprit fort la Reine, la mit en grande colère contre le comte d'Harcourt, d'autant plus que l'armée de Guienne demeura sans général. Elle dépêcha aussitôt le duc de Candale pour commander en sa place : et en attendant son arrivée, Sauveboeuf prit Sainte-Baseille; et Estissac, gouverneur de La Rochelle, chassa les gens du comte du Dognon de Marènes.

Dans Bordeaux les affaires étoient fort brouillées; car d'abord qu'une ville sort de son devoir, et de la puissance légitime qu'elle doit reconnoître, chacun veut être maître, et le désordre s'y glisse en même temps. Le parlement étoit séparé en deux : une partie étoit sortie de la ville, ne voulant pas approuver la rebellion; et l'autre étoit demeurée dedans pour l'au-

toriser : mais ceux qui favorisoient la révolte furent bientôt sans considération, parce que n'étant pas soutenus de l'autorité royale, le peuple les méprisa, et s'attribua tout le pouvoir. Comme la populace étoit en grand nombre, elle s'assembloit dans une place plantée d'ormes, près le château du Ha, où elle ordonnoit tout ce qui lui plaisoit, et le faisoit exécuter par force. Tous ceux de cette assemblée firent une union entre eux, où ils signoient dans un livre (qu'un nommé Duretête, un des plus séditieux de tous, gardoit) une association pour soutenir la liberté publique, qui vouloit proprement dire la rebellion. On appeloit cette cohue *l'ormée*, et ceux qui la composoient *les ormistes*, à cause du lieu de leur assemblée. Leur puissance crut tellement, que d'abord que quelqu'un s'opposoit à leur volonté, sa maison étoit pillée, et il couroit fortune de la vie. On n'entendoit parler dans Bordeaux que d'assassinats, et de saccagemens de maisons, faits par cette engeance mutine et insolente, qui se moquoit des arrêts du parlement, et ne suivoit que son caprice. Le prince de Conti, pour abaisser le parlement, soutint au commencement *l'ormée*, et même autorisoit leur assemblée par sa présence : mais voyant que leur insolence alloit trop avant, et croissoit de jour en jour, il eût bien voulu la réprimer, et modérer leur violence, mais il s'en avisa trop tard ; et nous verrons l'année prochaine comme le grand désordre qui en provint fut cause de la réduction de Bordeaux au service du Roi.

La Reine étant rentrée dans Paris, ne pensa qu'à rétablir l'autorité du Roi et à faire revenir le cardinal Mazarin, qui avoit toujours gouverné, absent, avec la

même puissance que s'il eût été présent. Il ne se faisoit rien que par ses ordres, et les courriers alloient et venoient pour porter à la Reine des nouvelles de ses volontés, qui étoient suivies à l'heure même. Il étoit ravi d'avoir forcé le prince de Condé à se retirer en Flandre, et il eût été bien marri qu'il eût accepté l'amnistie, l'aimant mieux loin que près; mais il ne pouvoit avoir une joie complète, tant que le cardinal de Retz seroit à la cour. Il avoit une jalousie extrême contre lui; et le connoissant ambitieux et d'un esprit élevé, il ne pouvoit souffrir de le voir près de la Reine et dans Paris avec une dignité pareille à la sienne. Il s'étoit servi de lui pour faciliter le retour du Roi dans Paris et pour perdre le prince, qui étoit leur ennemi commun; mais dès que cet ouvrage fut achevé, il tourna toutes ses pensées à le ruiner lui-même, pour demeurer sans concurrent. Il vouloit faire ce coup durant qu'il étoit absent, afin de s'en excuser et de rejeter l'affaire sur la Reine, quoique tout le monde vît bien d'où cela venoit. Pour bien couvrir son jeu, la Reine lui fit fort bonne chère après son entrée dans Paris, et même elle fut à un de ses sermons à Saint-Germain-de-l'Auxerrois : mais le 19 de décembre, ce cardinal étant allé à onze heures du matin dans la chambre de la Reine, il fut arrêté en sortant par Villequier, capitaine des gardes du corps du Roi, qui le conduisit à pied par la grande galerie du Louvre jusqu'aux Tuileries, où l'ayant fait monter en carrosse, il le fit sortir de Paris par la porte de la Conférence, d'où il fut conduit par la campagne au château de Vincennes, dans lequel il fut gardé fort étroitement.

défunt cardinal de Richelieu, mourut à Lyon, laissant beaucoup de bénéfices vacans; et la charge de grand aumônier de France fut donnée au cardinal Antoine, et l'archevêché de Lyon à l'abbé d'Enay, frère du maréchal de Villeroy. On remarqua que sur ce qui fut dit à la Reine que les antichambres du cardinal Mazarin étoient pleines d'ecclésiastiques, elle répondit qu'il ne falloit pas s'en étonner, puisqu'il y avoit des bénéfices à donner, et que Dieu merci elle s'en étoit reposée sur lui, et qu'elle s'estimoit bienheureuse de n'en avoir pas la tête rompue. Ce discours surprit tout le monde, voyant que la Reine mettoit son bonheur à ne pouvoir rien, et appeloit malheur d'être en puissance de faire du bien à ses serviteurs. Le cardinal Mazarin étoit ravi de la voir de cette humeur, et la soulageoit de ce soin avec beaucoup de plaisir : car pour le Roi, il le laissoit faire à sa fantaisie, et ne se mêloit de rien.

Au mois d'avril, le cardinal voyant que le garde des sceaux Molé ne pouvoit faire cette charge avec celle de premier président du parlement de Paris, résolut de le faire décharger de la dernière : à quoi il donna son consentement, à condition que son fils Champlâtreux seroit président au mortier. D'abord le cardinal jeta les yeux sur le président de Novion, en considération de ce qu'il avoit été le premier à se trouver à Pontoise lorsque le parlement y fut transféré. Il y eut grande négociation pour ce sujet; mais enfin ce président le refusa, sur ce qu'il falloit qu'il donnât sa charge à Champlâtreux : ce qu'il ne pouvoit faire sans ruiner sa famille. Cette affaire étant manquée, le cardinal choisit le président de Bellièvre,

qui avoit été employé dans de grandes ambassades, homme de grand mérite et de fermeté, lequel fut reçu premier président le 22 d'avril. Après le retour du cardinal, il fut pressé par Créqui, Roquelaure, Miossens et Palluau, de leur permettre de déclarer l'honneur qu'il leur avoit fait en faisant voir leurs lettres. Il s'en défendit le plus qu'il lui fut possible, et eût bien voulu tenir la chose secrète éternellement s'il eût pu, de crainte d'être importuné de plusieurs autres qui, se fondant sur cet exemple, lui demanderoient les mêmes honneurs : mais ils lui représentèrent que ces dignités leur seroient inutiles si elles demeuroient toujours cachées; et que la raison du secret cessoit, puisqu'il étoit présentement le maître. Toutes ces instances et ces poursuites n'eussent de rien servi, si Miossens ne l'eût arraché de lui plutôt qu'il ne l'obtint; car étant à cheval à la tête des gendarmes du Roi, il le rencontra en chaise, qui alloit du Louvre au palais Mazarin, et lors il fit signe de sa canne aux porteurs de le mettre à bas; et le cardinal, sur le bruit, ayant regardé par la fenêtre de sa chaise, vit que Miossens l'arrêtoit d'autorité, disant qu'il vouloit parler à lui. Le cardinal le voyant à la tête des gendarmes, fut étonné, et sortit de sa chaise; et Miossens descendit de cheval, et le pressa fort fièrement de lui tenir parole, et de le déclarer maréchal de France. Le cardinal le voyant le plus fort, n'osa le refuser, et ainsi Miossens extorqua de lui par crainte ce qu'il ne pouvoit avoir par douceur; et il fut déclaré deux jours après maréchal, et en fit le serment, et prit le titre de maréchal d'Albret. Cet exemple servit aux autres : car Palluau fut reconnu tel en

défunt cardinal de Richelieu, mourut à Lyon, laissant beaucoup de bénéfices vacans; et la charge de grand aumônier de France fut donnée au cardinal Antoine, et l'archevêché de Lyon à l'abbé d'Enay, frère du maréchal de Villeroy. On remarqua que sur ce qui fut dit à la Reine que les antichambres du cardinal Mazarin étoient pleines d'ecclésiastiques, elle répondit qu'il ne falloit pas s'en étonner, puisqu'il y avoit des bénéfices à donner, et que Dieu merci elle s'en étoit reposée sur lui, et qu'elle s'estimoit bienheureuse de n'en avoir pas la tête rompue. Ce discours surprit tout le monde, voyant que la Reine mettoit son bonheur à ne pouvoir rien, et appeloit malheur d'être en puissance de faire du bien à ses serviteurs. Le cardinal Mazarin étoit ravi de la voir de cette humeur, et la soulageoit de ce soin avec beaucoup de plaisir : car pour le Roi, il le laissoit faire à sa fantaisie, et ne se mêloit de rien.

Au mois d'avril, le cardinal voyant que le garde des sceaux Molé ne pouvoit faire cette charge avec celle de premier président du parlement de Paris, résolut de le faire décharger de la dernière : à quoi il donna son consentement, à condition que son fils Champlâtreux seroit président au mortier. D'abord le cardinal jeta les yeux sur le président de Novion, en considération de ce qu'il avoit été le premier à se trouver à Pontoise lorsque le parlement y fut transféré. Il y eut grande négociation pour ce sujet; mais enfin ce président le refusa, sur ce qu'il falloit qu'il donnât sa charge à Champlâtreux : ce qu'il ne pouvoit faire sans ruiner sa famille. Cette affaire étant manquée, le cardinal choisit le président de Bellièvre,

qui avoit été employé dans de grandes ambassades, homme de grand mérite et de fermeté, lequel fut reçu premier président le 22 d'avril. Après le retour du cardinal, il fut pressé par Créqui, Roquelaure, Miossens et Palluau, de leur permettre de déclarer l'honneur qu'il leur avoit fait en faisant voir leurs lettres. Il s'en défendit le plus qu'il lui fut possible, et eût bien voulu tenir la chose secrète éternellement s'il eût pu, de crainte d'être importuné de plusieurs autres qui, se fondant sur cet exemple, lui demanderoient les mêmes honneurs : mais ils lui représentèrent que ces dignités leur seroient inutiles si elles demeuroient toujours cachées; et que la raison du secret cessoit, puisqu'il étoit présentement le maître. Toutes ces instances et ces poursuites n'eussent de rien servi, si Miossens ne l'eût arraché de lui plutôt qu'il ne l'obtînt; car étant à cheval à la tête des gendarmes du Roi, il le rencontra en chaise, qui alloit du Louvre au palais Mazarin, et lors il fit signe de sa canne aux porteurs de le mettre à bas; et le cardinal, sur le bruit, ayant regardé par la fenêtre de sa chaise, vit que Miossens l'arrêtoit d'autorité, disant qu'il vouloit parler à lui. Le cardinal le voyant à la tête des gendarmes, fut étonné, et sortit de sa chaise; et Miossens descendit de cheval, et le pressa fort fièrement de lui tenir parole, et de le déclarer maréchal de France. Le cardinal le voyant le plus fort, n'osa le refuser, et ainsi Miossens extorqua de lui par crainte ce qu'il ne pouvoit avoir par douceur; et il fut déclaré deux jours après maréchal, et en fit le serment, et prit le titre de maréchal d'Albret. Cet exemple servit aux autres : car Palluau fut reconnu tel en

même temps, sous le nom de maréchal de Clérembault; et les ducs de Créqui et de Roquelaure prirent possession de leur nouvelle dignité.

Cette année, mourut à Leuville, à sept lieues de Paris, Châteauneuf, ci-devant garde des sceaux de France, homme d'une grande probité et capacité dans les affaires d'Etat. Le cardinal fut fort aise de cette mort, car il avoit toujours eu une extrême jalousie contre lui, qui causoit son éloignement de la cour. Cet été, le duc de Glocester, troisième fils du feu roi d'Angleterre, arriva à Paris. Cromwell l'avoit détenu depuis la mort de son père; puis il le mit en liberté, à condition de ne retourner jamais en Angleterre, l'aimant mieux en exil avec ses frères que dans le pays, où il pourroit émouvoir quelque trouble.

La guerre civile étoit éteinte près de Paris, mais elle continuoit toujours en Bourgogne et en Guienne. Dans la première, le comte de Boutteville tenoit Seurre pour le prince de Condé, d'où il faisoit contribuer une partie du duché de Bourgogne. Pour remédier à ce désordre, le cardinal envoya des troupes au duc d'Epernon, gouverneur de cette province, lequel investit Seurre le 9 de mai. Le 12, les assiégés firent une sortie de cavalerie, dans laquelle ils furent repoussés jusque dans leurs contrescarpes. On ne fit point de circonvallation, parce que le secours n'étoit à craindre que du côté de la Franche-Comté, qui étoit en neutralité avec la France. La nuit du 13 au 14, la tranchée fut ouverte par le régiment de la Marine: on ne fit qu'une attaque, à cause qu'il y avoit peu d'infanterie dans le camp. Le 16, on battit la ville de dix pièces de canon, et on poussa le travail si avant,

qu'on éleva, le 20, une batterie de trois pièces proche la contrescarpe. Le 22, on mit deux canons de l'autre côté de la Saône pour battre à revers, et faciliter le logement sur la contrescarpe, et on se logea au pied du glacis après un combat fort opiniâtré: mais à la pointe du jour, avant que le logement fût bien assuré, les assiégés firent une sortie par eau dans des bateaux; et ayant mis pied à terre, ils chassèrent les assiégeans de ce poste, et les recognèrent jusqu'à une redoute qu'ils avoient plus éloignée. Le 26, le logement fut refait en plein jour, malgré les grenades et feux d'artifice des assiégés; et une batterie de deux pièces y fut dressée. On travailla ensuite à la sape du chemin couvert jusqu'à la nuit du 29 au 30, qu'on se logea sur la contrescarpe; on perça le fossé, et on écoula l'eau dont il étoit rempli le jour même. On fit deux batteries sur le bord du fossé à droite et à gauche, pour rompre les flancs de deux bastions. La nuit du 2 au 3 de juin, le mineur fut attaché au corps de la place. Le 4, le fossé étant vide d'eau, demeura si bourbeux, qu'il le fallut combler de fascines pour le pouvoir passer; et la mine étant prête à jouer, Boutteville demanda à parlementer; et des otages ayant été donnés de part et d'autre, la capitulation fut signée le 6 de juin, et la place fut rendue le 8, la garnison en étant sortie pour être conduite à Stenay. Seurre fut rasé par ordre de la cour; et par cette prise la Bourgogne demeura paisible, et la guerre civile ne continua qu'en Guienne, de laquelle il faut parler.

Nous avons vu le départ du comte d'Harcourt de l'armée de Guienne pour aller à Brisach, et comme

le duc de Candale fut envoyé pour commander en sa place. Son arrivée rassura l'armée, qui étoit étonnée de l'absence de ce comte : il la fit marcher vers Villeneuve-d'Agen pour l'assiéger ; mais l'entrée du Roi dans Paris fit une telle impression dans l'esprit des peuples, que les plus mutins ne respiroient que l'obéissance. Les habitans de cette ville en donnèrent un grand témoignage : car, sans se souvenir du siége qu'ils avoient soutenu si opiniâtrément l'année dernière contre le comte d'Harcourt, dès qu'ils virent le duc de Candale à leurs portes, ils le reçurent en criant *vive le Roi!* Dans ce même temps, Marchin prit Sarlat après huit jours de siége, et le baron de Vatteville retourna en Espagne avec ses vaisseaux, laissant dans Bourg six cents Espagnols en garnison. Le duc de Candale après s'être saisi du Mont-de-Marsan, y fit demeurer le chevalier d'Aubeterre, qui fit la guerre au colonel Balthazar, et le battit près de La Bastide. Quelque temps après il le chassa de Grenade, et le comte de Pompadour fit sortir les troupes de Marchin du Limosin. Le parlement de Bordeaux diminuoit tous les jours, et l'insolence de l'armée faisoit tous les jours sortir quelques officiers de ce corps. Cela obligea le Roi de le transférer à Agen, où tous ceux qui étoient sortis de Bordeaux se rendirent, et en firent l'ouverture suivant la déclaration de Sa Majesté. L'armée navale du Roi entra dans ce temps-là dans la bouche de la Garonne, et prit le château de Saint-Surin ; et la ville de Monségur rentra dans l'obéissance. Le comte du Dognon voyant le parti aller en décadence, et craignant de le voir entièrement abattu, voulut prévenir ce malheur, et traiter de bonne heure

rendre maître de la négociation, mais il ne pouvoit plus; et n'osant témoigner à la princesse de Condé qu'il désirât la paix, ni à Marchin et Lenet qui étoient attachés au prince de Condé, il tenoit des conseils avec eux pour chercher les moyens de l'empêcher, quoique sous main il la favorisât. Cependant les députés de la ville partirent pour faire leur commission. Bacalan fut bien reçu à Lormont par le duc de Vendôme, lequel lui dit qu'il avoit tout pouvoir du Roi de traiter, et qu'il étoit prêt de recevoir Bordeaux dans la grâce de Sa Majesté, pourvu qu'il se remît dans son devoir. Dès que cette réponse fut sue, tout le monde se mit à crier *vive le Roi!* et à se jeter sur les *ormistes*, qui se cachoient et ne s'osoient plus montrer. Une seconde assemblée s'étant faite à la Bourse, on y révoqua la députation qu'on avoit faite en Espagne et en Angleterre pour avoir du secours, et on renvoya de nouveau aux ducs de Vendôme et de Candale pour achever le traité. Marchin et Lenet faisoient ce qu'ils pouvoient pour détruire ce dessein, et la princesse de Condé n'y oublioit rien de son côté; mais l'inclination du peuple à la paix étoit si forte, que leurs efforts étoient vains : et quand le prince de Conti l'eût voulu, il n'étoit plus en état d'empêcher cette résolution; car toute la populace avoit quitté le vert, marque de rebellion, pour prendre le blanc; et une écharpe bleue n'osoit plus paroître en sûreté dans la ville. Le secrétaire du duc de Vendôme, qui étoit venu de sa part à Bordeaux, fut arrêté par Marchin, sur ce qu'il n'avoit point de passe-port; mais il fut tiré de ses mains par le peuple, et conduit à l'assemblée générale, d'où, après avoir eu audience, il fut re-

leurs sermons exhorter le peuple à rentrer dans son devoir; mais aussitôt les *ormistes* pilloient leurs maisons, et les traitoient indignement. L'archevêque même eût couru grande fortune s'il eût été dans la ville; mais il en étoit sorti dès qu'elle fut révoltée, et envoyoit ses mandemens de loin. Le père Itier, cordelier, ayant voulu dire en chaire ses sentimens sur la rebellion, qu'il désapprouvoit, fut pris et battu en le menant en prison, où il fut très-maltraité, et condamné à faire amende honorable : ce qu'il souffrit avec beaucoup de constance. Un de ses parens, âgé de plus de soixante ans, fut mis à la question, qu'il endura avec grande fermeté; et le président d'Afis, sur un soupçon, fut fait prisonnier, et gardé fort étroitement. Ces tumultes si fréquens choquoient tous les bons bourgeois et honnêtes gens de la ville, qui cherchoient les moyens de se tirer d'oppression en rentrant dans leur devoir. Le même effet se fit dans les autres villes du pays, où Cadillac, La Réole, Langon, Bazas et Bergerac ouvrirent les portes au duc de Candale. Le duc de Vendôme, amiral de France, fit mettre pied à terre à l'infanterie pour nettoyer la Garonne, et attaqua le bourg de Lormont, où il y avoit cinq cents Irlandais, qui se rendirent et prirent parti avec lui. Puis ayant fait savoir au duc de Candale qu'il désiroit de conférer avec lui, ce duc avança avec son armée, et entra dans le pays d'entre les deux mers, où s'étant abouchés, ils résolurent le siége de Bourg, et d'en chasser les Espagnols, parce que c'est un poste avantageux, où la Dordogne se joint à la Garonne. Dans ce dessein, le duc de Vendôme entra dans la bouche de Dordogne, et le duc de Candale investit Bourg, et le

29 de juin fit devant ouvrir la tranchée, qu'il poussa si vivement que le 2 de juillet il étoit logé sur le bord du fossé, où ayant fait dresser deux batteries, elles firent brèche, et obligèrent les Espagnols de se rendre le 5 du mois. Le baron de Montesson fut tué à ce siége, fort regretté du duc de Vendôme. Après la prise de Bourg, les deux ducs mirent le siége devant Libourne, situé sur la Dordogne, plus haut que Bourg; et l'ayant attaqué le 13 de juillet, ils le battirent si furieusement, qu'il leur fut rendu le 18 par composition. Ces bons succès firent connoître au peuple de Bordeaux qu'il étoit temps qu'il ouvrît les yeux; et que s'il attendoit plus long-temps à rentrer dans son devoir, il se verroit contraint de se rendre à la discrétion du Roi, qui le châtieroit de sa rebellion passée. Ce murmure augmentoit tous les jours, et les bons bourgeois ne pouvoient plus souffrir l'insolence de *l'ormée*; et désiroient avec passion de se mettre à couvert des insultes de cette canaille séditieuse. Durant cette bonne disposition, il arriva des lettres du Roi, qui exhortoient les corps de la ville à prendre courage et à secouer le joug de la rebellion, leur promettant pardon du passé. Alors tous les principaux habitans prirent les armes, et s'assemblèrent à la Bourse, où ils représentèrent le mauvais état de leurs affaires, la prise de toutes les villes de leur voisinage, qui les bloquoient de tous côtés; le peu d'espérance du secours des Espagnols, qui n'avoient pu se maintenir dans Bourg, qu'on leur avoit donné pour sûreté. Ils remontrèrent qu'il n'y avoit plus qu'eux qui tinssent contre le Roi, lequel fortifieroit encore son armée pour les presser de plus près, et les réduire à telle extrémité qu'ils seroient

contraints de se rendre la corde au col, en danger de ne point obtenir de grâce: au lieu que le Roi leur tendoit présentement les bras, et leur promettoit de leur faire sentir les effets de sa clémence. Ils conclurent tout d'une voix qu'il falloit traiter avant que de tomber dans ces inconvéniens, et assurer par là leurs biens et leurs repos; et en même temps députèrent Bacalan au duc de Vendôme, et Virelade à celui de Candale, pour leur faire ouverture d'accommodement. Le prince de Conti souhaitoit la paix, à cause qu'il craignoit d'être réduit à s'embarquer pour aller en Flandre trouver le prince de Condé son frère, en abandonnant ses biens et tous les établissemens qu'il avoit en France. L'insolence des *ormistes*, dont il n'étoit plus le maître, l'y portoit encore. Il étoit brouillé avec la duchesse de Longueville sa sœur, avec laquelle il étoit auparavant fort uni; et cette division causoit des cabales dans Bordeaux si contraires, qu'elles donnoient lieu à l'affoiblissement du parti et à l'élévation de celui du Roi. La duchesse s'ennuyoit de la guerre, mais elle craignoit la paix, de peur d'aller trouver son mari en Normandie, duquel elle appréhendoit d'être maltraitée. Ils prévoyoient tous deux qu'ils offenseroient au dernier point le prince de Condé en s'accommodant, lequel ils avoient embarqué dans la guerre contre son sentiment, et par pure complaisance pour eux : mais la crainte de tomber dans le même précipice où il étoit les fit passer par dessus toutes sortes de considérations, et résoudre de se mettre à couvert d'une perte inévitable en faisant un bon accommodement. Le prince de Conti eût bien voulu rompre l'assemblée des bourgeois pour se

rendre maître de la négociation, mais il ne pouvoit plus; et n'osant témoigner à la princesse de Condé qu'il désirât la paix, ni à Marchin et Lenet qui étoient attachés au prince de Condé, il tenoit des conseils avec eux pour chercher les moyens de l'empêcher, quoique sous main il la favorisât. Cependant les députés de la ville partirent pour faire leur commission. Bacalan fut bien reçu à Lormont par le duc de Vendôme, lequel lui dit qu'il avoit tout pouvoir du Roi de traiter, et qu'il étoit prêt de recevoir Bordeaux dans la grâce de Sa Majesté, pourvu qu'il se remît dans son devoir. Dès que cette réponse fut sue, tout le monde se mit à crier *vive le Roi!* et à se jeter sur les *ormistes*, qui se cachoient et ne s'osoient plus montrer. Une seconde assemblée s'étant faite à la Bourse, on y révoqua la députation qu'on avoit faite en Espagne et en Angleterre pour avoir du secours, et on renvoya de nouveau aux ducs de Vendôme et de Candale pour achever le traité. Marchin et Lenet faisoient ce qu'ils pouvoient pour détruire ce dessein, et la princesse de Condé n'y oublioit rien de son côté; mais l'inclination du peuple à la paix étoit si forte, que leurs efforts étoient vains : et quand le prince de Conti l'eût voulu, il n'étoit plus en état d'empêcher cette résolution; car toute la populace avoit quitté le vert, marque de rebellion, pour prendre le blanc; et une écharpe bleue n'osoit plus paroître en sûreté dans la ville. Le secrétaire du duc de Vendôme, qui étoit venu de sa part à Bordeaux, fut arrêté par Marchin, sur ce qu'il n'avoit point de passe-port; mais il fut tiré de ses mains par le peuple, et conduit à l'assemblée générale, d'où, après avoir eu audience, il fut re-

mené dans son vaisseau avec escorte. Les députés étant allés trouver les ducs, y conclurent et signèrent le traité à la fin de juillet, par lequel il fut arrêté que les princes, princesses et autres de leur faction sortiroient de Bordeaux, et que les ducs y entreroient au nom du Roi, qui pardonnoit aux Bordelais leur rebellion passée, et les rétablissoit dans leurs priviléges, excepté le nommé Duretête et cinq autres, que le Roi réservoit à la sévérité de sa justice, comme principaux chefs de la cabale de *l'ormée*. Il fut aussi convenu que les magistrats qui étoient alors seroient destitués, comme établis par les factieux; et que d'autres seroient élus en leur place, des serviteurs du Roi. Ce traité fut envoyé à la cour pour être ratifié, et le Roi ajouta dans la ratification que le parlement ne seroit pas sitôt remis à Bordeaux; mais que ceux qui y étoient se transporteroient à La Réole, où ceux qui tenoient le parlement à Agen les iroient joindre pour y exercer la justice, jusqu'à ce qu'il en eût autrement ordonné; et que le château Trompette seroit rétabli. Ces articles furent reçus avec grand applaudissement, et confirmés le 31 de juillet dans l'assemblée de la Bourse, d'où on envoya signifier aux princes cet accommodement, et les prier de sortir de la ville. Comme ils n'étoient pas en état de résister à ce torrent, ils partirent le 2 d'août. La princesse de Condé, le duc d'Enghien et Marchin allèrent coucher à Blancafort, pour se rendre à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour aller trouver le prince de Condé dans les Pays-Bas. Le prince de Conti s'étoit abouché huit jours devant avec le duc de Candale à Hautbrion, et depuis à Bacalan avec celui de Vendôme, avec le-

quel il étoit demeuré d'accord de tout; et suivant leur convention il se retira à Cadillac, et la duchesse de Longueville à Montreuil-Bellay, maison de son mari, après avoir tous deux pris l'amnistie. Le 3 du mois, les ducs de Vendôme et de Candale firent leur entrée dans Bordeaux, et furent descendre dans l'église métropolitaine de Saint-André, où le *Te Deum* fut chanté, et le père Ithier, gardien des Cordeliers, y fit le sermon (c'est celui qui avoit été si maltraité par les *ormistes*, et n'avoit été mis en liberté que par la paix). Quelque temps après, le Roi, pour récompense de sa fidélité, lui donna l'évêché de Glandèves (1). Le lendemain, on procéda à l'élection de nouveaux jurats, les anciens ayant été déposés; et dès-lors cette ville commença à jouir des douceurs de la paix, et on n'y parla plus que de bien servir le Roi. Le prince de Conti fut visité par les ducs à Cadillac; puis il en partit le 9 d'août pour aller à Pézenas, selon l'ordre qu'il en reçut du Roi. Le colonel Balthazar prit aussi l'amnistie, et revint avec son régiment au service du Roi.

Après la réduction de Bordeaux, il ne restoit plus que Périgueux dans la rebellion; et les ducs de Vendôme et de Candale se préparoient à l'assiéger, lorsque les habitans traitèrent d'eux-mêmes; et ayant pris les armes, défirent leur garnison, tuèrent Chanlos leur gouverneur, et ouvrirent leurs portes au duc de Can-

(1) *Lui donna l'évêché de Glandèves :* Jean-Dominique Ithier fut nommé évêque de Glandèves en 1653. (*Voyez* le *Gallia christiana*, tome 3, page 1247.) Les Mémoires du père Berthod, insérés dans le tome 48 de cette série, contiennent les plus grands détails sur la réduction de Bordeaux.

dale. Environ ce temps-là, l'armée navale d'Espagne entra dans la bouche de la Garonne trop tard : car la Guienne étoit entièrement soumise. Le duc de Vendôme fit voile devers Blaye pour la combattre; mais elle ne l'attendit pas, et se retira pour ne plus revenir. L'obéissance de la Guienne mit fin à la guerre civile; et la France n'étant plus divisée commença à reprendre ses forces, et à les unir toutes ensemble pour faire la guerre aux Espagnols, et réparer ses pertes faites dans les Pays-Bas durant les troubles.

Au commencement de l'année les Français reprirent Vervins au milieu de l'hiver; et Beaujeu fit deux combats, l'un contre Briord, du parti du prince de Condé, au bourg de Termes; et l'autre contre Coligni à Couvin, ville de Liége, dans lesquels il eut avantage. Les armées furent long-temps cette année dans leurs quartiers d'hiver, à cause que la France étoit si affoiblie par cinq années de guerre civile, qu'elle ne commençoit qu'à prendre haleine, et laissoit rafraîchir ses troupes fatiguées, pour demeurer sur la défensive, et empêcher les Espagnols de rien entreprendre. La saison néanmoins s'avançant, le maréchal de Turenne mit son armée en corps; et le 5 de juillet il forma le siége de Rethel, où il emporta d'emblée tous les dehors; puis ayant dressé deux batteries, il fit brèche le 8, et le marquis de Persan en sortit le 9 pour être conduit à Stenay. Le 16, le Roi partit de Paris pour Compiègne avec le cardinal Mazarin, à dessein de voir son armée, et de tirer Manicamp de La Fère. Mais pour en apprendre le sujet il faut savoir que quand le marquis de Nesle, gouverneur de cette place, mourut, Manicamp en demanda le gouverne-

ment avec instance, à cause que ses terres sont situées aux environs; et le cardinal ayant affaire de lui en ce temps-là, le fit commettre pour y commander, à condition qu'il en sortiroit quand il plairoit au Roi, en lui donnant cinquante mille écus. Il étoit fort attaché aux intérêts du cardinal, et il l'avoit accompagné lorsqu'il rentra en France avec le maréchal d'Hocquincourt, dont il étoit lieutenant général. Le cardinal n'ayant plus besoin de lui, et se trouvant au dessus de tout, oublia facilement les services que Manicamp lui avoit rendus, et voulut avoir La Fère pour lui: ce que Manicamp ayant appris, il fit tout ce qu'il put pour s'y maintenir, et lui offrit de garder la place comme son lieutenant, l'assurant qu'il ne la pouvoit confier à personne qui fût plus à lui qu'il étoit; mais ne l'ayant pu obtenir, parce que le cardinal y vouloit mettre un de ses domestiques, il résolut d'y demeurer de quelque façon que ce fût, et il envoya trouver le prince de Condé pour prendre des mesures avec lui. Cette nouvelle obligea le Roi de s'avancer jusqu'à Noyon, d'où les maréchaux des logis furent envoyés à La Fère pour y marquer les logemens; mais ils n'y purent entrer, et trouvèrent les portes fermées. Le cardinal, étonné de ce refus, mit l'affaire en négociation, laquelle fut terminée à condition que Manicamp toucheroit les cinquante mille écus qu'on lui avoit promis avant de sortir de La Fère. Cette somme lui fut payée le lendemain 19 de juillet; et comme elle fut longue à compter, il tint les ponts levés et les portes fermées, jusqu'à ce qu'il eût tout reçu; tellement que les bagages de la cour arrivant, et ne pouvant entrer, se renversoient les uns sur les

autres, et s'étendoient en large dans la prairie à droite et à gauche: ce qui causoit un grand embarras dans le chemin et dans la campagne. Cela dura jusqu'à la nuit, que le Roi arrivant, on lui ouvrit une porte par laquelle il entra, durant que Manicamp sortoit par l'autre avec son argent. Sa Majesté ne trouva ni souper prêt, ni chambre tendue, à cause de ce désordre; et tout d'un coup les portes ayant été ouvertes, ce fut la plus grande confusion du monde : car ceux qui conduisoient les charrettes, lesquelles étoient dehors pêle-mêle sans ordre, se battoient à qui passeroit les premiers; et arrivant à la porte toutes à la fois, elles s'embarrassèrent l'une l'autre, de sorte qu'elles furent toute la nuit à filer. Le cardinal établit Siron dans La Fère, où le Roi séjourna jusqu'au 24, qu'il en partit pour coucher à Marle; et le 25 il vit en bataille les armées des maréchaux de Turenne et de La Ferté au camp de Saint-Algis, près d'Estrées-au-Pont. Le lendemain le Roi marcha avec l'armée, et fut camper à Ribemont, où il demeura jusqu'au 29, qu'il en partit pour coucher à Soissons; et le 30 il fut à Paris, en carrosse de relais.

Après que le Roi eut quitté son armée, le prince de Condé, joint avec le comte de Fuensaldagne et les Lorrains, commandés par le chevalier de Guise, entra en France, et vint camper à Fonsommes. Il s'avança le dernier de juillet à Olesi, à une lieue de Ham, et de là à Magny, dans le dessein d'assiéger Noyon; mais un grand corps d'infanterie y étant entré, il changea de pensée, et investit Roye le 3 d'août; il le battit aussitôt de huit pièces de canon, et fit si grande brèche que le 5 il en fut maître à discrétion. Il trouva

beaucoup de blé et de sel dans cette ville, dont son armée avoit besoin. Il fut de là sommer Montdidier, qui se racheta par du pain et du vin qui fut fourni pour l'armée. Le maréchal de Turenne voyant les Espagnols entrés en France beaucoup plus forts que lui, au lieu de se poster derrière la rivière d'Oise pour couvrir Paris, comme on fit en 1636, prit un dessein tout contraire; car il leur abandonna toute la Picardie et même tout le royaume, et passa la rivière de Somme en delà, pour se mettre entre cette rivière et les Pays-Bas, afin de leur couper les vivres, assurant qu'ils n'iroient pas loin, et qu'ils retourneroient bientôt sur leurs pas. Ce dessein fut très-judicieux, et de grand capitaine; car peu de jours après les Espagnols manquèrent de tout, quoique les campagnes fussent couvertes de blés : mais les convois ne venant plus de leur pays, ils tombèrent en grande nécessité, et furent contraints de repasser la Somme le onzième d'août à Cerisy et Sailly, sur des ponts de bateaux, après avoir abandonné Roye. Ils reçurent là un convoi de Cambray, qui rafraîchit fort leur armée; et le 12 ils furent reconnoître Corbie, faisant mine de l'investir : mais Houdancourt, gouverneur de la place, ayant montré de la résolution par une sortie qu'il fit, ils passèrent outre, et marchèrent droit au maréchal de Turenne, du côté de Peronne. Ce maréchal ne se sentant pas assez fort pour les attendre, pour se retirer passa une petite rivière; mais le prince de Condé s'étant avancé fort promptement, le vit défiler : et comme il avoit l'esprit fort présent, et qu'il ne perdoit jamais un moment de prendre ses avantages, il manda au comte de Fuensaldagne qu'il marchât en diligence,

et que les Français étoient à lui s'il vouloit. Le comte, selon la lenteur ordinaire des Espagnols, délibéra s'il étoit à propos de hasarder; et devant que cette délibération fût achevée, l'armée française étoit passée. Ce beau coup manqué fit éclater le prince de Condé par des reproches contre le comte de Fuensaldagne; sur quoi ils en vinrent à des paroles aigres, qui fut l'origine de la mésintelligence qui continua depuis entre eux. Les Espagnols, après avoir pris et pillé en passant la petite ville d'Ancre, furent camper au mont Saint-Quentin près de Peronne. Le 16, ils en partirent pour s'approcher de Guise à dessein de l'assiéger; mais le maréchal de Turenne jeta dedans du secours, et le chevalier de Guise refusa de servir à ce siége avec les Lorrains, à cause du duc de Guise son frère : tellement qu'ils quittèrent cette entreprise, et furent loger à Fonsommes, et de là à Vermand, où l'archiduc Léopold arriva, qui n'étoit point venu auparavant dans son armée, parce que le prince de Condé ne vouloit pas prendre le mot de lui; et il fallut que le roi d'Espagne envoyât de Madrid une table en papier, où tous les jours des mois étoient marqués, avec le mot pour chaque jour. Cette table étoit entre les mains du comte de Fuensaldagne, qui portoit l'ordre aux deux princes de la part du Roi, qui régla que pour éviter toutes contestations ils se traiteroient d'égal, et se donneroient la main les uns chez les autres. Réglement fort glorieux pour le prince de Condé, qui étoit réfugié chez les Espagnols, et dans leur protection : et cela témoignoit qu'ils avoient autant besoin de lui qu'il avoit besoin d'eux.

Le premier de septembre, le Roi retourna de Paris à



Compiègne, où le prince François de Lorraine, évêque de Verdun et frère du marquis de Mouy, arriva pour saluer Leurs Majestés, qui l'avoient rétabli dans ses biens et bénéfices, après avoir quitté le parti de la maison d'Autriche, auquel il avoit été fort attaché jusqu'alors. Le 8, le Roi fut coucher à Montdidier, et le 9 à Amiens, pour donner ordre aux places de cette frontière menacées de siége; car le prince de Condé avoit détaché de la cavalerie, qui alla jusque dans le Boulonnais pour donner jalousie à Montreuil, Hesdin, Dourlens et Bapaume. Durant cette course, le chevalier de Guise tomba malade à Cambray d'une fièvre continue, dont il mourut le 6 de septembre, fort regretté du duc de Lorraine, qui l'avoit l'année passée attiré dans son parti étant à Paris, et lui avoit donné le commandement de son armée.

Les Espagnols voyant les places de Picardie et d'Artois trop bien garnies, tournèrent tout court du côté de Champagne, et envoyèrent devant deux mille chevaux, qui investirent Rocroy le 5 de septembre, où toute l'armée arriva deux jours après. Sur ces nouvelles, le Roi partit d'Amiens, et retourna à Compiègne; et les maréchaux de Turenne et de La Ferté ne se trouvant pas assez forts pour secourir cette place, résolurent de faire diversion, et marchèrent aussitôt du côté de la Meuse, et mirent, le 9 du mois, le siége devant Mouzon. Les deux armées ennemies travailloient à l'envi l'une de l'autre à qui viendroit plus tôt à bout de son entreprise. Mouzon, quoique attaqué le dernier, fut pris le premier; car, dès le 11, le maréchal de Turenne emporta de force un grand ouvrage qui couvroit le pont sur le bord de la Meuse, avec le ré-

giment du Plessis-Praslin; et ayant rudement battu la ville avec douze pièces de canon, il se logea, à la faveur de l'artillerie, sur le bord du fossé de la demi-lune, où il fit attacher le mineur par le régiment d'Yorck le 17, et il s'en rendit maître le 19; puis étant descendu dans le fossé, et ayant fait dedans un pont de fascines, il fit travailler aux mines, qui ne jouèrent point; car le colonel Wolf, qui commandoit dedans, ne voulut pas attendre l'extrémité, et se rendit le 26, à condition qu'il seroit conduit le 28 à Montmédy. Il eut telle composition qu'il voulut, à cause que Rocroy tenoit encore, et que les maréchaux vouloient tenter de le secourir. Montaigu le défendoit, qui étoit homme de cœur et d'intelligence, et fort expérimenté dans le métier. Les grandes pluies qu'il fit durant ce siége incommodèrent fort les assiégeans, parce que c'est un terrain fort fangeux, et qu'ils étoient dans l'eau jusqu'à mi-jambe dans les tranchées. Le travail fut poussé fort vivement par les Espagnols, qui, nonobstant les fréquentes sorties et la vigoureuse résistance de ceux de dedans, se rendirent maîtres de tous les dehors, et attachèrent les mineurs aux bastions le 27 de septembre. Les mines ayant joué le lendemain avec grand effet, ils firent deux logemens sur les brèches, qui obligèrent Montaigu de traiter, et de rendre la place le 30. Les maréchaux, après la prise de Mouzon, marchèrent devers Charleville et Mézières pour joindre des troupes que le duc d'Elbœuf leur envoyoit de Picardie, pour aller de là secourir Rocroy; mais durant cette jonction ils eurent nouvelle de sa prise. Le Roi, pour s'approcher plus près de son armée, étoit venu à Soissons,

et même s'avança jusqu'à Laon, où le maréchal de Turenne se trouva pour tenir conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Il fut résolu qu'il s'opposeroit aux Espagnols pour les empêcher de troubler les desseins du Roi, lequel, avec les troupes qui revenoient de Guienne après la réduction de Bordeaux, assiégeroit Sainte-Menehould, et que le maréchal de La Ferté se camperoit entre celui de Turenne et le siége, pour secourir celui qui en auroit besoin.

Selon ce projet, le Roi retourna à Soissons, d'où il partit le 18 d'octobre pour coucher à La Fère-en-Tardenois. Le 19, il fut à Epernay, et le 20 il arriva à Châlons, distant de huit lieues de Sainte-Menehould, qui fut investie le 22 par les marquis d'Huxelles, de Castelnau et de Navailles, lieutenans généraux; lesquels ayant séparé leurs quartiers, se préparèrent à l'ouverture de la tranchée. Le Roi, accompagné du cardinal Mazarin, fut visiter le camp le 26, et retourna le 28 retrouver la Reine à Châlons. Le marquis d'Huxelles ouvrit la tranchée la nuit du dernier d'octobre au premier de novembre, du côté de la porte des Bois; et le lendemain Castelnau la poussa jusque sur le bord de la rivière, où il fit un logement, et y dressa une batterie de quatre pièces, à la faveur de laquelle il prétendoit la passer: mais les assiégés s'étant logés de l'autre côté, firent si grand feu, qu'il fut impossible de faire un pont, d'autant que les assiégeans ayant peu d'infanterie, ne pouvoient être supérieurs en feu; et ainsi on fut dix jours sur le bord de cette rivière sans avancer. Les lieutenans généraux jetoient la faute de ce retardement les uns sur les autres: ce que voyant le cardinal Mazarin, il envoya pour les mettre d'accord

le maréchal Du Plessis, pour commander l'armée au dessus d'eux. Dès qu'il fut arrivé au camp, il jugea le passage de cette eau trop difficile; et par cette raison il quitta cette attaque, et en recommença une autre de l'autre côté de la ville, où il n'y avoit point de rivière à passer. Ce changement d'attaque retarda fort le siége; car les assiégés faisoient des sorties et se défendoient bien, et la rigueur de la saison étoit fort contraire aux assiégeans, qui étoient fort avant dans la fange et dans la boue en faisant leurs gardes; si bien que le succès de ce siége étoit fort douteux, s'il ne fût arrivé un accident qui en décida l'événement: car un canonnier tirant un coup de canon contre le château, le boulet entra par une fenêtre, donna contre une caque de poudre, et y mit le feu. Alors tout le magasin s'enflamma, et fit sauter avec grand bruit le coin d'une tour; et pour cela les assiégés manquèrent de poudre. Ce défaut parut bientôt, tant par le fracas que fit cette fougade, que par la foible résistance que ceux de dedans firent depuis: car les assiégeans passèrent le fossé sans peine, attachèrent le mineur au corps de la place, et firent jouer la mine. Aussitôt les Suisses montèrent sur la brèche l'épée à la main, et y firent un logement. Montal, qui commandoit dans la ville, se voyant si pressé, demanda à capituler: ce qui lui fut accordé, à condition que les Allemands et étrangers sortiroient le 27 de novembre, tambour battant et enseignes déployées; mais que les Français auroient seulement liberté de sortir armes et bagage. Le Roi étoit arrivé au camp dès la veille, qui voulut voir passer devant lui les étrangers, lesquels saluèrent Sa Majesté avec l'épée; mais il ne

voulut pas voir les Français, comme étant rebelles; tellement qu'ils sortirent par une autre porte sans bruit. On ne perdit durant ce siége personne de remarquable que Charmon, capitaine aux gardes, dont la compagnie fut donnée à d'Orties. Cette prise acheva la campagne, et toutes les armées, de part et d'autre, se mirent en garnison. Le Roi partit de Châlons le 4 de décembre, et fut coucher à Vertus, le 5 à Montmirel, le 6 à La Ferté-sous-Jouarre, le 7 à Meaux, où il séjourna le 8; et le 9 il arriva à Paris, où, pour récompense des services du maréchal de Turenne, le Roi lui donna le gouvernement de Limosin. Il fit en même temps expédier une commission au parlement pour faire le procès au prince de Condé, laquelle il donna au chancelier pour lui porter. Nous en verrons la suite l'année prochaine; mais présentement voyons ce qui se passa celle-ci en Italie et en Catalogne.

Après que le pape Innocent x eut persécuté la maison Barberine durant huit ans, il se voulut raccommoder avec elle, pour ne point laisser à ses neveux de si puissans ennemis après sa mort; et pour les unir d'intérêts avec sa famille, il fit le mariage du prince de Palestrine, Maphée Barberin, préfet de Rome, avec la jeune Olimpia Giustiniani sa petite-nièce, et créa cardinal Carlo Barberin son frère aîné, tous deux fils de don Thadée, qui étoit mort à Paris quelque temps devant, durant leur persécution. Par cet accommodement, le cardinal Antoine, oncle du nouveau marié, eut liberté de retourner à Rome; et pour ce sujet il partit de Paris après avoir pris le cordon bleu, comme grand aumônier de France; et il le porta tou-

jours à Rome, quoique le Pape en murmurât. Le cardinal François Barberin, son frère aîné, n'en usa pas de même : car, sur ce que le Pape lui témoigna qu'il n'avoit pas agréable qu'il demeurât dans le parti de France, il renvoya les provisions de grand aumônier de la Reine, qu'il avoit prises retournant à Rome en 1647, pour empêcher que le Pape ne le maltraitât, comme étant domestique de Sa Majesté; et oubliant la protection qu'il avoit reçue de cette couronne durant sa disgrâce, il en abandonna les intérêts, et voulut passer pour neutre dans Rome. Le comte de Quincey commandoit l'armée française en Piémont, laquelle étoit fort foible; car la France étoit si abattue de ses divisions passées, qu'elle n'avoit pas eu le loisir de se remettre. Et comme elle ne fut entièrement paisible au dedans qu'au mois d'août, par la réduction de la Guienne, il fut impossible d'envoyer du secours en Italie plus tôt qu'en ce temps-là. Les Français par cette raison se tinrent sur la défensive, et furent long-temps campés à Anone; et les Espagnols, qui n'étoient guère plus forts qu'eux, proche d'Alexandrie. Tout l'été se passa à changer de campement de temps en temps, quand les fourrages manquoient, jusqu'au mois de septembre, que le maréchal de Grancey passa en Piémont avec des troupes venues de Bordeaux; et dès qu'il fut arrivé, il eut nouvelle que les Espagnols passoient le Tanaro à Serre pour venir à lui : aussitôt il marcha droit à eux pour combattre leur avant-garde, avant que leur arrière-garde fût passée; mais il attendit quelque temps deux pièces de canon, qui donnèrent loisir à l'armée de passer. Le maréchal de Grancey voyant qu'ils étoient fort pressés dans un terrain où

ils avoient peine de se mettre en bataille, résolut de prendre cet avantage pour les attaquer. Tellement qu'ayant donné les deux ailes de son armée à commander aux marquis de Montpezat et de Vardes, ses lieutenans généraux, il leur ordonna de charger. Le combat se donna le 23 de septembre, où l'infanterie espagnole fut maltraitée; et la mêlée dura jusqu'à la nuit, qui les sépara. Les Français se retirèrent à cent pas de là, et le marquis de Caracène repassa la rivière en delà, proche le château de La Roquette, qui donna le nom à ce combat. Le marquis de Monti, général de la cavalerie de Savoie, fut tué dans cette rencontre: et l'armée française entra ensuite dans l'Alexandrin, où elle pilla le plat pays jusqu'à Serravalle. Le reste de la campagne se passa ainsi; et le 9 d'octobre, les deux camps étant proches les uns des autres, le maréchal de Grancey et le marquis de Caracène s'abouchèrent dans une plaine proche de Felizzano, où ils se firent beaucoup de civilités. De là les Français passèrent la Sesia du côté de Verceil; et ayant pris le château de Carpignano, ils firent des courses dans le Navarrois jusqu'au Tesin. Les Espagnols étoient campés à Gattinara, où le marquis de Caracène eut avis que sa femme étoit fort malade à Milan. Le maréchal de Grancey en étant averti, lui envoya offrir une trève, pour lui donner le loisir de l'aller voir. Il accepta son offre, et les officiers des deux armées se festinèrent durant ce temps-là les uns chez les autres; et cette campagne finit en courtoisies et complimens de part et d'autre.

Le Plessis-Bellière, après avoir servi en Guienne reçut ordre de la cour d'aller en Roussillon pour y

commander en la place du maréchal de La Mothe, qui étoit retourné à Paris. Il y trouva les affaires en grand désordre; car toute la Catalogne étoit perdue, à la réserve de Roses, que les Espagnols tenoient bloqué par des forts qu'ils avoient faits à l'entour; et ils attendoient un grand renfort de Naples et de Sicile pour en former le siége. Le Plessis-Bellière, connoissant l'importance de cette place, assembla toutes ses forces pour tâcher à la secourir avant que ce secours leur fût arrivé, et marcha vers le col de Pertuis pour le passer. Il n'y trouva pas tant de résistance qu'il pensoit; car les Espagnols se retirèrent dans leur camp, et laissèrent seulement garnison dans la tour de Jonquières, qu'il attaqua le 16 de juin, et la prit le lendemain à coups de canon. Dès qu'il eut passé les Pyrénées, il apprit que les Espagnols avoient abandonné leur fort devant Roses, et que La Fare le faisoit raser. Sur cette nouvelle, il approcha de cette ville; et ayant conféré avec lui, ils trouvèrent à propos, pour s'assurer du Lampourdan, de prendre Castillon-d'Ampouilles. Il l'envoya reconnoître par Bellefond, et le 21 de juin il l'investit, et le soir même ouvrit la tranchée, qu'il poussa en peu de temps jusque sur le bord du fossé: et devant que le corps de la place fût entamé, les Espagnols se rendirent le 5 de juillet, et furent conduits par le Languedoc et la Guienne à Fontarabie. Le Plessis-Bellière fit raser Castillon, après avoir perdu dans ce siége Mazancourt, mestre de camp d'infanterie. Les Espagnols s'étoient retirés à Gironne avec quatre mille hommes: ce qui donna envie aux Français de les bloquer dedans, dans la pensée que ce grand

nombre consumeroit bientôt les vivres qui y étoient. Ils marchèrent pour ce sujet de ce côté-là; et s'étant saisis des passages par lesquels on y pouvoit entrer, ils bouclèrent Gironne de toutes parts. Le maréchal d'Hocquincourt étoit arrivé à Perpignan avec des troupes pour fortifier l'armée, laquelle il joignit le 27 de juillet, et en prit le commandement. Il fit attaquer un moulin et une église qu'il emporta, et y perdit le baron d'Alès, maréchal de camp. Tout le mois d'août se passa dans le camp à faire bonne garde pour empêcher les vivres d'entrer dans Gironne, durant que les Espagnols faisoient venir des troupes de tous côtés pour le secourir. Il leur en arriva de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et de toutes les provinces d'Espagne; de sorte que, se sentant assez forts pour tenter un secours, ils s'approchèrent sous la conduite de don Juan, et vinrent loger le 21 de septembre à Caxa-della-Selva, à deux lieues de Gironne. Le 22, ils parurent à la vue des Français, avec lesquels ils escarmouchèrent; et ayant traversé les plaines qui étoient autour de leur camp, ils entrèrent dans les montagnes qui environnent d'un côté cette ville. Le 25, ils firent une fausse attaque sur le quartier de Tilly, d'où s'étant retirés, ils vinrent un peu devant le jour fondre sur les Suisses, qui lâchèrent le pied; puis ils chargèrent les régimens de la Reine et d'Anjou, qu'ils taillèrent en pièces, durant que les assiégés faisoient une sortie et joignoient leurs secours, lesquels étant ensemble défirent le régiment de Noirmoutier. Alors le maréchal d'Hocquincourt voyant ce quartier emporté, ne songea qu'à faire retraite; et ayant rassemblé les autres quartiers, il fit filer son ba-

gage et son canon, avec lesquels il se retira en ordre. Il perdit tout ce qui étoit dans le quartier de Tilly, qui fut forcé; mais il sauva le reste, et repassa le col de Pertuis pour se rafraîchir dans le Roussillon. Don Juan ne se contenta pas d'avoir secouru Gironne: il voulut pousser sa victoire plus loin, et se rendre maître du Lampourdan; il se saisit de Castillon qui étoit rasé, et sépara ses troupes dans des quartiers autour de Roses, pour empêcher aucun secours d'y entrer. Le maréchal d'Hocquincourt ayant travaillé tous les mois d'octobre et de novembre à remettre son armée en état et à réparer sa perte, reçut un grand secours de France d'une partie de l'armée de Guienne; et lors il repassa le col de Pertuis le premier de décembre, et marcha droit à Roses pour le ravitailler. Il n'y trouva aucune opposition par la retraite des Espagnols, et il jeta dans cette place tout ce qui lui étoit nécessaire; mais à son retour il rencontra un grand corps de cavalerie espagnole au passage d'une rivière, qui s'étoit avancé durant que l'infanterie venoit derrière. Ce qu'étant aperçu par le maréchal d'Hocquincourt, il fit passer l'eau à gué à sa cavalerie, qui chargea l'espagnole, la rompit et mit en déroute. Leur infanterie, qui suivoit, eût bien voulu se retirer; mais elle ne put, et fut attaquée par Mérinville et don Joseph Marguerit dans une plaine où elle ne put soutenir l'effort de la cavalerie française, qui la défit. Valavoir, qui commandoit la cavalerie, poursuivit les fuyards avec tant d'ardeur, qu'il tomba dans une embuscade au village de Saleras, où il fut pris, et mené au camp des Espagnols. La rigueur de la saison fut cause qu'on ne profita point de cet avantage, et on

ne songea de tous côtés qu'à se mettre en quartier d'hiver.

En Allemagne, l'empereur Ferdinand III, voulant assurer la succession de l'Empire à son fils aîné Ferdinand IV, roi de Hongrie et de Bohême, convoqua une diète à Ausbourg, où les électeurs palatin, de Mayence, Cologne et Trèves se trouvèrent en personne; et ceux de Bavière, Saxe et Brandebourg, par leurs ambassadeurs. Dans ce lieu, après toutes les cérémonies observées, le roi de Hongrie, qui étoit aussi électeur comme roi de Bohême, fut élu roi des Romains, et désigné successeur de l'Empire; dont furent faites de grandes réjouissances dans tous les Etats de la maison d'Autriche.

Nous avons vu, durant le règne du feu Roi, comme la Reine avoit été persécutée par le cardinal de Richelieu, et la grande affaire qu'elle eut à démêler en 1637; et comme un nommé La Porte, qui savoit son secret, fut mis à la Bastille, et ne voulut jamais rien révéler de ce qu'il savoit, quelques menaces qu'on lui fît, et quoiqu'on lui présentât la question. Cette fidélité si éprouvée toucha le cœur de la Reine, laquelle le voulut récompenser quand elle fut régente; et non-seulement elle le rappela près d'elle, mais elle paya de ses deniers la charge de premier valet de chambre du Roi qu'avoit Beringhen, et la donna à La Porte. Il fut dans sa confidence quelque temps; mais le cardinal Mazarin ayant ruiné dans son esprit tous ses anciens serviteurs, tout d'un coup elle ne lui parla plus, et le laissa seulement faire sa charge sans trouble: mais après la guerre civile éteinte, quand il voulut servir son quartier cette année, la Reine lui fit

dire qu'elle ne vouloit pas qu'il servît, et deux jours après lui fit défendre de se présenter devant elle ni d'approcher du Roi, et lui fit commander de se défaire de sa charge : à quoi il obéit, et en tira récompense de Niert. On n'a jamais su le secret de cette disgrâce ; mais on a cru qu'il avoit blâmé trop librement la Reine de son grand attachement pour le cardinal, et d'avoir trop hasardé pour le maintenir ; et que le cardinal voyant le Roi majeur, ne voulut pas le laisser près de sa personne dans une charge si familière, dans laquelle il le pouvoit entretenir à toute heure (1).

VINGTIÈME CAMPAGNE.

[1654] Au commencement de cette année, le comte de Noailles fit le serment pour la charge de capitaine des gardes du corps, en la place du marquis de Chandenier, lequel, étant ami intime du cardinal de Retz, se rendit suspect à la cour ; de sorte que le premier jour de l'an 1651 arrivant, auquel il devoit entrer en quartier, on ne lui voulut pas commettre la garde de la personne du Roi, dans un temps si plein de soupçons et de défiances ; et la Reine lui fit dire de ne point venir chez le Roi, et qu'elle désiroit que Villequier gardât le bâton. Il reçut cet ordre avec grand déplaisir, et il répondit qu'il lui falloit faire son procès s'il étoit criminel ; mais aussi qu'on lui devoit laisser faire sa charge s'il étoit innocent. Toutes ces rai-

(1) *Il le pouvoit entretenir à toute heure :* Voyez les Mémoires de La Porte, qui font partie de cette série.

sons ne furent pas reçues; et comme le cardinal se défioit de lui, il résolut absolument de lui ôter sa charge, et lui fit commander, de la part du Roi, de s'en défaire, et d'en prendre récompense. Il n'y voulut jamais consentir, et dit qu'il vouloit mourir capitaine des Gardes; et qu'il ne donneroit jamais sa démission, puisqu'il n'avoit pas mérité un tel traitement. Sur ce refus, le Roi donna sa charge au comte de Noailles, homme attaché au dernier point au cardinal; et Sa Majesté ordonna qu'on rendroit à Chandenier soixante mille écus qu'il avoit donnés sous le feu Roi aux enfans de Gordes, pour récompense de cette charge qu'avoit leur père; et que s'il ne les vouloit pas recevoir, qu'on les consigneroit. Chandenier refusa cette somme; et le cardinal voyant qu'il étoit constant dans sa résolution, fit pourvoir Noailles, auquel Villequier donna le bâton le premier de janvier de cette année, après avoir servi trois quartiers pour Chandenier, lequel se retira dans sa maison, où il n'a jamais voulu ouïr parler d'accommodement, quelque avantage que Noailles lui ait offert; et cette opiniâtreté a été cause de sa ruine (1).

Le Roi ayant abattu la rebellion dans son royaume, et réduit le prince de Condé à se réfugier chez les Espagnols, résolut de lui faire faire son procès par les formes de la justice. Dès la fin de l'année passée, il avoit envoyé une commission au parlement par le chancelier pour ce sujet. La qualité de prince du sang lui donnoit privilége de ne pouvoir être jugé que par le Roi présent, tous les pairs de France et toutes

(1) *Cause de sa ruine:* Il fut renfermé comme un criminel au château de Loches, et ensuite exilé.

les chambres assemblées. Pour satisfaire à cette formalité, le Roi fut au parlement le 19 de janvier, où, quand chacun eut pris sa place, les ducs de Guise, de Joyeuse, d'Epernon et le maréchal de Gramont descendirent de leurs bancs, disant qu'ils ne pouvoient opiner, à cause de leur parenté; mais le Roi commanda qu'ils demeurassent, et voulut, nonobstant leurs excuses, qu'ils assistassent à ce jugement. Aussitôt ils remontèrent en leurs places; et après que Doujat, conseiller de la grand'chambre, eut lu les informations, il fut ordonné que le prince de Condé seroit ajourné sur la frontière pour comparoître en personne devant le Roi dans son parlement, et qu'il se mettroit dans quinzaine prisonnier dans la Conciergerie du Palais; que tous ses adhérens seroient pris au corps, et leur procès fait, s'ils ne se représentoient dans le temps. Toutes les formalités ayant été observées, le Roi retourna au parlement le 28 de mars, où l'arrêt fut prononcé contre le prince, par lequel il fut condamné à souffrir la mort, telle qu'il plairoit au Roi de lui ordonner, comme étant criminel de lèse-majesté; et qu'en attendant il seroit déchu de toutes charges, dignités et honneurs; et que tous ses biens seroient confisqués, et réunis à la couronne. Pareil arrêt fut donné contre tous ceux qui tenoient son parti, qui furent condamnés à perdre la tête et les biens. On suivit dans cette affaire l'exemple de trois autres procès faits à des princes du sang: le premier à Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger, sous Philippe VI, dit de Valois; le deuxième à Jean II du nom, duc d'Alençon, sous Charles VII; et le troisième à Charles, duc de Bourbon, connétable

de France, sous François premier. Il y a un quatrième exemple de Louis de Bourbon, prince de Condé, bisaïeul de celui-ci sous François II; mais il ne fut pas suivi, parce qu'il ne fut pas fait dans les formes, et qu'il fut jugé par des commissaires, contre les priviléges des princes du sang, que le Roi voulut conserver en cette occasion. Ces princes furent condamnés à mort, sans en spécifier le genre, qui fut laissé à la disposition des rois, à cause du grand respect qu'on doit au sang royal; mais pas un d'eux ne mourut, et les rois ne le voulurent pas répandre. En vertu de cet arrêt, le Roi donna la charge de grand-maître de France, qu'avoit le prince de Condé, au prince Thomas de Savoie, qui en fit serment entre les mains de Sa Majesté.

Le prince de Conti étoit retiré à Pésenas depuis l'accommodement de Bordeaux, où il s'ennuya bientôt: et se voyant brouillé avec le prince de Condé son frère aîné, pour l'avoir abandonné et fait son traité sans lui, et, d'un autre côté, étant mal à la cour à cause des choses passées, il résolut de faire ses efforts pour s'y raccommoder: mais comme le cardinal Mazarin y étoit le maître, et que rien ne se pouvoit faire sans lui, il le fit sonder sous main, et témoigna de désirer son amitié et même son alliance, lui offrant d'épouser mademoiselle Martinozzi sa nièce, et de lui remettre tous ses bénéfices. Le cardinal reçut cette proposition avec joie, et l'affaire fut bientôt conclue. Tellement que le prince de Conti partit de Pésenas, et arriva le 16 de février à Paris, où il épousa cette demoiselle le 22, en présence de Leurs Majestés; et par ce moyen entrant dans la famille du cardinal, il devint partici-

pant de sa faveur, et fut nommé général de l'armée de Catalogne. Le cardinal se voyant si bien rétabli que rien ne pouvoit choquer sa puissance, fit venir de Rome ses deux sœurs, mesdames Martinozzi et Mancini : la première avec une fille, et la dernière avec deux garçons et trois filles, outre celles qui étoient déjà venues en France, qui furent destinées pour les plus grands partis de l'Europe.

Quand le cardinal de Retz fut arrêté, le Pape en témoigna beaucoup de mécontentement, et en fit faire de grandes plaintes au Roi, prétendant que les cardinaux n'ont point d'autres juges que le Saint-Siége; mais il n'en reçut pas grande satisfaction, car les rois de France soutiennent que tous leurs sujets sont leurs justiciables, en quelque dignité qu'ils soient élevés. Cette affaire commençant à s'assoupir, l'archevêque de Paris, son oncle, mourut : ce qui fit une nouvelle difficulté, parce que cette grande ville n'ayant plus de pasteur, tout le clergé se mit à murmurer de ce qu'on retenoit le leur en prison; et le cardinal Mazarin craignit que cette rumeur n'excitât du tumulte parmi le peuple. Dans ces entrefaites, le maréchal de La Meilleraye vint à la cour, lequel proposa qu'on lui remît le cardinal de Retz entre les mains, et qu'il le mettroit dans le château de Nantes, où il le garderoit en grande liberté, et en répondroit au Roi. Le cardinal Mazarin, qui n'étoit point vindicatif ni violent, et ne poussoit jamais les affaires à bout, fut bien aise de cet expédient, et y donna facilement son consentement. Tellement que le premier d'avril ce cardinal sortit du château de Vincennes, et fut conduit dans celui de Nantes, où le maréchal de La

Meilleraye lui fit bonne chère, le laissa dans sa liberté et sur sa foi, tirant seulement parole de lui qu'il ne sortiroit point du château. Et là-dessus le cardinal Mazarin prit sujet de dire au Pape et au clergé qu'il n'étoit pas prisonnier, mais qu'il étoit dans le château de Nantes de son bon gré, sans aucune contrainte.

La Reine voyant la France pacifiée, et le Roi son fils maître absolu de son royaume, jugea qu'il étoit à propos, pour confirmer les peuples dans le respect qu'ils lui devoient, de le faire sacrer et couronner à Reims, selon l'ancienne coutume des rois de France. Il étoit en si bas âge quand il succéda à la couronne, qu'il ne put accomplir cette cérémonie, où il faut qu'il communie sous les deux espèces; et lorsqu'il communia pour la première fois, les troubles qui étoient en France furent cause qu'il ne put satisfaire à ce devoir: mais ces divisions étant assoupies, la Reine voulut, pour attirer la bénédiction du Ciel sur ce royaume, le faire oindre de l'huile céleste de la sainte ampoule, comme ses prédécesseurs. L'archevêque de Reims, duc de Nemours, n'étoit pas prêtre : c'est pourquoi elle fit avertir l'évêque de Soissons de se tenir prêt, comme premier suffragant de Reims, auquel cet honneur appartient au défaut de l'archevêque. Elle fit aussi porter à Reims les ornemens royaux, et la couronne de Charlemagne, gardée à Saint-Denis pour ce sujet. Quand tout fut préparé, le Roi partit de Paris le 30 de mai, et fut coucher à Meaux; le premier de juin à La Ferté-Milon, le 2 à Fismes, et le 3 à Reims. Le 7, il fut sacré et couronné par l'évêque de Soissons, avec la sainte ampoule gardée à Saint-

Remy, laquelle fut transportée dans l'église de Notre Dame; et les quatre seigneurs qui servirent d'otages furent les marquis de Mancini, de Richelieu, de Coislin et de Biron. Les évêques de Beauvais, de Châlons et de Noyon s'y trouvèrent en personne, et les archevêques de Rouen et de Bourges servirent en la place des évêques de Laon et de Langres, absens; mais ils ne marchèrent qu'après les évêques, qui étoient eux-mêmes pairs. Monsieur, frère du Roi, représenta le duc de Bourgogne; le duc de Vendôme celui de Normandie, et le duc d'Elbœuf celui de Guienne; le duc de Candale le comte de Flandre, le duc de Roannès le comte de Champagne, et le duc de Bournonville celui de Toulouse. Le cardinal Grimaldi fit la charge de grand aumônier, le maréchal d'Estrées celle de connétable, le maréchal de Villeroy celle de grand-maître, le duc de Joyeuse la sienne de grand chambellan, et le comte de Vivonne la sienne de premier gentilhomme de la chambre. Les marquis de Sourdis, comte d'Orval, et le marquis de Saint-Simon, chevaliers de l'ordre, portèrent les honneurs. Le sacre étant achevé, le Roi, revêtu de son manteau royal, la couronne sur la tête, tenant le sceptre et la main de justice, fut dans la salle où se devoit faire le festin royal, auquel le marquis de Montglat, grand-maître de la garde-robe, servit de grand pannetier de France. Le comte de Marans fit sa charge d'échanson, et Beaumont celle de premier tranchant. Le lendemain 8, le Roi fut en cavalcade ouïr la messe à Saint-Remy; et l'après-dînée il retourna dans l'église de Notre-Dame, où tous les chevaliers du Saint-Esprit, revêtus de leurs grands

manteaux et colliers, se trouvèrent; et en leur présence, étant habillé en novice, il fit le serment de grand-maître de l'ordre, et reçut le grand manteau et le collier par les mains de l'évêque de Soissons; puis s'étant remis dans son trône, Monsieur, frère de Sa Majesté, approcha de lui avec l'habit de novice, et reçut l'ordre de sa main. Le 9, le Roi toucha pour la première fois les malades des écrouelles; et le 18, il partit de Reims pour s'approcher de son armée.

Le comte d'Harcourt étoit demeuré à Brisach depuis qu'il eut quitté l'armée du Roi en Guienne, où il croyoit bien faire ses affaires. D'abord il protesta qu'il vouloit être serviteur de Sa Majesté, et qu'il garderoit cette place pour son service; mais comme il s'y étoit établi malgré la cour, aussi n'en reçut-il point d'assistance : tellement que, faute d'argent, sa garnison ne fut plus payée, et lui-même eut grande peine à subsister, tous ses biens étant saisis en France. Il avoit fait son compte que dès qu'il seroit dans Brisach, il auroit de la cour tout ce qu'il voudroit; mais ses demandes furent si grandes, qu'elles lui furent absolument refusées. Il envoya le baron de Mélay à Paris pour ses affaires, lequel les avança fort peu. Si bien que ce comte, réduit au désespoir, se résolut à traiter avec l'Empereur, en lui livrant Brisach et Philisbourg; et quittant absolument la France, fit faire son parti si avantageux en Allemagne, qu'il se trouva récompensé des pertes qu'il feroit en France. On fut averti à Paris de cette négociation, et même que ce traité étoit prêt à signer. Cet avis donna de grands chagrins au cardinal, lequel donna ordre à un commissaire des guerres, qui étoit en Alsace,

de tâcher à entrer dans Philisbourg, et voir s'il ne trouveroit point d'occasion de rendre service au Roi. Il prit son temps que le lieutenant colonel du régiment d'Harcourt étoit sorti; et ayant parlé à quelques officiers, il leur fit connoître qu'ils alloient être livrés à l'Empereur, et qu'ils étoient à la veille de sortir de la domination de la France. Ces officiers témoignèrent y avoir grande répugnance, d'autant qu'ils avoient leurs femmes, leurs enfans et leurs biens dans le royaume; et voyant que le mal pressoit, ils gagnèrent le reste de la garnison, qui avoit autant d'aversion qu'eux à changer de maître. Cette négociation fut si bien conduite, que tout d'un coup tout le monde se mit à crier *vive le Roi!* et on s'assura des portes de la ville. Le lieutenant colonel revint dans ce même temps, auquel on refusa l'entrée; et ayant voulu haranguer ses soldats, on tira sur lui des coups de mousquet qui l'obligèrent de se retirer, et d'aller à Brisach porter cette mauvaise nouvelle au comte d'Harcourt. Cette révolution apporta grand changement au traité qu'il faisoit avec l'Empereur: car de deux places qu'il lui promettoit, il ne lui en pouvoit plus donner qu'une. Dans cette conjoncture, le cardinal le voulut étourdir en le serrant de près; et pour cet effet il fit avancer le maréchal de La Ferté devers l'Alsace, lequel voulant chasser de Béfort le comte de La Suze, qui s'étoit déclaré pour le prince de Condé, envoya Marolles l'investir; et en attendant son arrivée, il commença l'attaque de Béfort. Le maréchal y fut à la fin de janvier, par un froid extrême, et les travaux n'étoient faits que de neige; mais la gelée n'empêchoit

pas d'avancer, et les nuits étoient si longues qu'on faisoit plus en une qu'on ne feroit l'été en deux : tellement que le mineur fut bientôt attaché au château, qui est dans un roc difficile à miner; mais comme avec patience on vient à bout de tout, le comte de La Suze prévoyant le temps qu'il pourroit encore tenir, en demanda davantage pour se rendre. Le maréchal de La Ferté lui accorda, sur ce qu'il ne voyoit aucune apparence de secours, et qu'il vouloit conserver ses hommes. Ainsi la capitulation fut signée le 7 de février, à condition qu'il y auroit trève dès l'heure, et que dans quinze jours Béfort seroit remis au pouvoir du maréchal, s'il n'étoit secouru. Personne n'ayant paru dans ce temps-là pour le secours, le comte de La Suze en sortit le 23 de février, et fut conduit à Luxembourg. Aussitôt ce maréchal entra dans l'Alsace, et manda au comte d'Harcourt qu'il avoit ordre de lui faire la guerre, et qu'il l'exhortoit de se remettre dans son devoir auparavant qu'on l'y forçât. Le comte retint Brinon, que le maréchal lui avoit envoyé, pour servir d'otage à ceux qu'il avoit dépêchés à la cour, afin de trouver des moyens d'accommodement. Le jour même, Castelnau investit Enchisheim, gardé par des gens du comte, lesquels se rendirent après quelques volées de canon. De là il mit le siége devant Thann, qui se défendit bien; mais Autichamp, que le comte d'Harcourt avoit envoyé à la cour, étant de retour, fut trouver Castelnau devant Thann, avec Brinon qu'il ramena; et fit rendre la ville par ordre du comte, assurant qu'il vouloit rendre obéissance au Roi, et demandant une trève pour traiter, laquelle lui fut accordée. La commission de traiter fut donnée à

Castelnau, qui demeura en Alsace depuis le départ du maréchal de La Ferté. Après beaucoup d'allées et venues, et l'intervention du canton de Bâle, enfin le traité fut conclu et signé, par lequel Brisach fut remis au pouvoir du Roi le premier jour de juin. Le comte d'Harcourt eut abolition de sa rebellion, avec tous ceux qui l'avoient suivi. On lui rendit le gouvernement d'Alsace et celui de Philisbourg, comme il l'avoit devant, à condition qu'il s'en démettroit quand le Roi lui donneroit un autre gouvernement. Charlevoix eut par cet accord une bonne somme d'argent; et Saint-Geniez, frère de Navailles, fut établi dans Brisach pour y commander. Cet accommodement fut exécuté, et toute l'Alsace demeura paisible dans l'obéissance du Roi.

Durant l'hiver, les Espagnols tentèrent à mettre garnison dans Thuin, ville des Liégeois, laquelle s'y opposa fort hardiment : et le marquis de Duras voyant sa résolution, voulut la contraindre par force, et fit venir du canon pour battre les murailles de la ville. Les magistrats de Liége armèrent pour défendre leur pays; et Fabert, gouverneur de Sedan, eut ordre d'avancer dans le pays de Liége pour le secourir. Mais l'affaire étant mise en négociation, fut terminée par douceur, et les Liégeois furent laissés en repos; et l'électeur de Cologne, leur évêque et leur souverain, s'aboucha avec l'archiduc, qui pacifièrent tous deux toutes choses. Le 25 de février, le duc de Lorraine fut arrêté dans Bruxelles par le comte de Garcies, avec ordre du roi d'Espagne, et conduit avec sûre garde dans la citadelle d'Anvers. Il y avoit long-temps que les Espagnols étoient las de ses façons de faire, qui

étoient tout-à-fait extraordinaires : car, quoiqu'il fût à leur service, il vouloit agir à sa mode, sans avoir égard aux ordres qui venoient d'Espagne; tellement que son armée leur étoit plus à charge qu'utile. Dès qu'il n'étoit pas content d'eux, il feignoit de faire son accommodement avec la France, et leur donnoit toujours de la jalousie de ce côté-là. Mais ce qui acheva de le perdre fut le prince de Condé, avec lequel il ne pouvoit s'accorder, tant pour le commandement que pour le rang, qu'ils ne se vouloient pas céder l'un à l'autre; et les Espagnols, espérant le rétablissement de leurs affaires par la valeur et conduite du prince, lui sacrifièrent aisément le duc de Lorraine, qu'ils gardèrent quelque temps à Anvers, d'où ils le firent mener à Dunkerque, et l'embarquèrent dans des vaisseaux qui le portèrent en Espagne. On crut d'abord que cette détention d'un prince souverain, indépendant du roi d'Espagne, causeroit une révolte générale de ses troupes, qui pilleroient toute la Flandre, et se saisiroient de gens considérables dans le pays pour se faire rendre leur maître; mais il arriva tout autrement : car le comte de Ligneville fut gagné par les Espagnols, et par ce moyen l'armée lorraine ne branla point, sous prétexte que le duc François venoit d'Allemagne pour la commander. Il étoit mal avec le duc de Lorraine son frère : tellement qu'il ne fut pas fâché de son malheur; et après son arrivée il empêcha les Lorrains de faire rumeur, et les retint au service du roi d'Espagne. Après l'accommodement des Liégeois avec l'archiduc, Fabert retourna en France avec les troupes qu'il avoit fait assembler pour leur secours. Et le comte de Grandpré ayant appris que

les gendarmes de Condé et d'Enghien étoient dans Virton, petite ville de Luxembourg, fit dessein de les surprendre : ce qui réussit si heureusement qu'il emporta Virton par escalade, et enleva ces deux compagnies. Il fut de là rejoindre Fabert, qui ayant grossi ses troupes de toutes celles qui étoient en garnison sur cette frontière, et d'une partie de l'armée du maréchal de La Ferté, fit un corps considérable, avec lequel il investit Stenay le 19 de juin, et aussitôt fit travailler à la circonvallation. Le Roi étoit alors à Reims, qui en partit pour s'approcher du siége; et ayant laissé la Reine à Sedan, il alla coucher le 27 à Mouzon, d'où il fut visiter son camp, et retourna le lendemain à Sedan. La nuit du 3 au 4 de juillet, la tranchée fut ouverte par deux endroits. Le 8, onze pièces de canon commencèrent à battre la ville; et dans la batterie, Chamfort, lieutenant de l'artillerie, fut tué d'un coup de fauconneau. Saint-Martin fut mis en sa place, et le même jour Chamilly fit une grande sortie, qui fut repoussée par les Suisses. Et le lendemain Vitermont avec un bataillon des Gardes, et Praroman avec un des Suisses, firent le logement au pied du glacis de la contrescarpe de la citadelle, et on travailla à deux fourneaux, qui jouèrent en la présence du Roi le 22; et Sa Majesté vit le régiment de la Marine se loger sur la contrescarpe; et Gadagne, qui en étoit mestre de camp, ne voulut point sortir de garde qu'il ne se fût rendu maître du chemin couvert, et n'eût attaché le mineur à la demi-lune. L'archiduc et le prince de Condé voyant Stenay assiégé, ne jugèrent pas à propos de penser à le secourir, parce que les Français étoient bien retranchés devant,

et que le maréchal de Turenne s'étoit posté entre eux et le siége pour les empêcher d'y aller : mais ne voulant pas demeurer inutiles, et croyant que Stenay dureroit long-temps, ils résolurent de faire quelque entreprise considérable, qui leur donnât à gagner beaucoup plus qu'ils ne perdoient. Et pour cet effet ayant joint toutes leurs forces ensemble, qui faisoient une armée de plus de trente mille hommes, ils investirent Arras le 3 de juillet, et en même temps ils firent venir des paysans de toutes leurs provinces pour travailler aux lignes. Sur cette nouvelle, le maréchal de Turenne fit ses efforts pour jeter dedans du secours : Equencourt y entra avec quatre cents chevaux le 5 du mois; et le 13, le chevalier de Créqui ayant forcé une garde de cavalerie, passa par un endroit où la ligne n'étoit pas encore fermée, et se jeta dedans avec cinq cents chevaux. Ces petits secours donnèrent grand courage à Mondejeu, gouverneur de la ville, et augmentèrent la résolution qu'il avoit de se bien défendre. Les maréchaux de Turenne et de La Ferté s'étant joints près de Peronne, furent se poster à Monchy-le-Preux, sur une hauteur à une lieue du camp des Espagnols, d'où on découvroit tout leur campement, à dessein de les incommoder : car ils n'étoient pas assez forts pour les attaquer tant que le siége de Stenay dureroit. Le cardinal Mazarin le pressoit le plus qu'il pouvoit, et il menoit le Roi dans les lignes fort souvent, pour animer les soldats et les chefs par sa présence. Fabert, général de l'armée, considérant de quelle conséquence seroit la perte d'Arras, diligentoit son travail le plus qu'il lui étoit possible. Il fit aller à la sape durant qu'on achevoit

la mine de la demi-lune, qui joua le 27; et Vitermont, avec une partie des Gardes, fit un logement dessus, dont il fut rechassé par une grande sortie des assiégés : mais il s'y relogea la nuit même, après un combat fort échauffé, où Dutil, capitaine aux Gardes, fut tué. Il n'y restoit plus qu'une traverse, qui fut emportée le 28 par le marquis d'Hocquincourt. Et ainsi tous les dehors étant pris, on descendit dans le fossé, et le colonel Molondin fit passer le mineur, et l'attacha au bastion la nuit du premier au 2 d'août : mais Chamilly, fort entendu dans son métier, éventa la mine; si bien qu'il en fallut refaire une autre, qui fut prête à jouer la nuit du 4 au 5, et laquelle fit grande brèche. On fit un petit logement au pied, et on poussa une mine jusque sous le retranchement fait dans la gorge du bastion, durant que douze pièces de canon battoient incessamment la brèche pour empêcher qu'on ne la pût réparer. Ce fut lors que Chamilly, craignant d'être forcé quand son retranchement auroit sauté, demanda composition, qui lui fut accordée à condition que le colonel Cobrand, qui commandoit dans la ville pour les Espagnols, sortiroit tambour battant et enseignes déployées, et seroit conduit à Montmédy; et que les Français qui étoient dans la citadelle se retireroient sans bruit, l'épée au côté seulement.

Le 6, la capitulation fut exécutée; et le même jour le Roi partit de Sedan pour aller à Rethel, dans l'impatience de voir ce qui se pourroit faire pour sauver Arras, dont la conservation lui étoit si importante. L'archiduc étoit logé à La Cour-aux-Bois, où le prince de Ligne étoit campé; le prince de Condé à Acicour, du côté de Bapaume; les comtes de Fuensaldagne et

de Garcies avoient leur quartier à Saint-Laurent; et les Lorrains, du côté du mont Saint-Eloy et du Camp de César. Ils ouvrirent la tranchée la nuit du 14 au 15 de juillet; et le 22, Navailles, gouverneur de Bapaume, prit un convoi escorté de cinq cents chevaux, qui alloit de Douay au camp des Espagnols. Quelques jours après, Beaujeu en défit un qui venoit d'Aire dans les lignes; mais il fut tué dans le combat. Les généraux français avoient mis de grands corps de cavalerie à Béthune et à La Bassée, pour leur couper les vivres qui venoient d'Aire, de Saint-Omer et de Lille, durant que leur armée s'opposoit à ceux qui venoient de Douay, de Valenciennes et de Cambray. Cela causoit grande disette dans le camp des assiégeans, qui poussoient leurs attaques le plus vigoureusement qu'ils pouvoient, sans beaucoup avancer : car Mondejeu et le chevalier de Créqui faisoient de grandes et fréquentes sorties qui renversoient tous leurs travaux; et ils avoient mis une si grande quantité d'artillerie sur leurs remparts du côté des attaques, qu'ils démontoient leurs batteries et empêchoient qu'ils ne pussent approcher. Mondejeu avoit quatre mille hommes de pied et mille chevaux dans la ville, et on l'attaquoit par trois endroits, un devers la cité, et deux du côté de la ville. Durant le siége de Stenay, il avoit mandé au maréchal de Turenne qu'il n'étoit point pressé, pour empêcher qu'on ne levât le siége, et pour donner le temps au Roi de s'en rendre maître; mais quand il en sut la prise, il redoubla sa défense, dans l'espérance d'être bientôt secouru. En effet, l'armée qui avoit pris cette place marcha pour s'approcher du maréchal de Turenne; et le Roi n'ayant couché qu'une

nuit à Rethel, fut le 8 d'août à Sissone; et le 9, ayant ouï la messe à Notre-Dame-de-Liesse, il fut coucher à La Fère, d'où il partit le 12 pour Ham; et le 13 il arriva à Peronne, où il donna le commandement de l'armée qui avoit pris Stenay au maréchal d'Hocquincourt. Cependant les maréchaux de Turenne et de La Ferté fatiguoient les Espagnols, par des alarmes continuelles qu'ils leur donnoient. Ils prirent deux de leurs convois, un que le marquis de Cœuvres défit, qui venoit de Douay, et l'autre que le marquis d'Huxelles prit, chargé de poudre; mais les coups de pistolets ayant mis le feu dans les sacs, firent brûler toutes les poudres, dont beaucoup de gens des deux partis furent grillés et moururent sur-le-champ, ou retournèrent tout rôtis mourir dans le camp. Tous ces petits avantages ne sauvoient pas Arras, et il étoit nécessaire de faire un plus grand effort pour faire lever le siége : on ne s'étoit pas hâté jusqu'alors, à cause que les assiégés se défendoient si bien qu'ils n'avoient pas encore perdu leurs dehors, et même ils avoient repoussé les Espagnols à un assaut qu'ils avoient donné à la corne de Guiche; mais quand toutes les forces des Français furent prêtes, le Roi envoya toute sa garde et sa maison joindre ses armées, et il demeura dans Peronne avec peu de monde. Le maréchal d'Hocquincourt marcha du côté de Saint-Paul, et en chassa les Espagnols qui s'en étoient saisis; et les maréchaux de Turenne et de La Ferté se séparèrent. Celui de Turenne sortit du camp de Monchy-le-Preux avec sa cavalerie, et passa la Scarpe pour aller entre Arras et Lens; et l'autre demeura dans son camp, donnant aux assiégeans de perpétuelles alarmes, durant que

le maréchal d'Hocquincourt se retranchoit au Camp de César. Le 20, Castelnau prit le mont Saint-Eloy; et le maréchal de Turenne reconnoissant les lignes, quelques escadrons en sortirent, qui tirèrent le coup de pistolet; et dans cette escarmouche le duc de Joyeuse, colonel général de la cavalerie, fut blessé dans le bras, dont il mourut quelques jours après, au grand regret du Roi et de toute la cour, et même de l'armée : il laissa un fils, héritier des maisons de Guise et d'Angoulême. Le maréchal de Turenne, pour ôter aux Espagnols le soupçon du lieu par où il vouloit les attaquer, revint dans son camp de Monchy-le-Preux, et fit faire quantité de ponts sur la rivière; puis ayant donné avis de son dessein au maréchal d'Hocquincourt, il repassa la Scarpe à l'entrée de la nuit du 24 d'août avec le maréchal de La Ferté, laissant leurs bagages dans le camp avec quelque infanterie, qui eut ordre de faire une fausse attaque de ce côté-là. Ils résolurent d'attaquer par trois endroits : le maréchal d'Hocquincourt devoit donner par la droite, celui de Turenne par le milieu, et le maréchal de La Ferté par la gauche, durant que quelque cavalerie feroit du bruit de l'autre côté de la rivière pour donner l'alarme au prince de Condé, et lui faire croire qu'on en vouloit à son quartier. Toutes choses étant ainsi disposées, on détacha devers la minuit les enfans perdus, avec des fascines, échelles, pics et pelles pendus à leurs ceintures, qui marchoient devant les bataillons, dont les soldats portoient aussi des fascines. L'attaque commença à deux heures après minuit du 25 août, fête de Saint-Louis; et chaque armée donna avec cinq bataillons de front, soutenus chacun par un escadron

de cavalerie. Les lignes étoient fort bonnes, et il y avoit un fossé perdu devant; et au delà des trous sans ordre, et des pieux fichés en terre pour embarrasser la cavalerie. Le maréchal d'Hocquincourt, qui donnoit à la droite, ne trouva aucune résistance, et entra dans le quartier des Lorrains, qui prirent d'abord la fuite. Le maréchal de Turenne passa les trous et le premier fossé sans rien trouver; mais quand Le Passage, lieutenant général, fut près de la ligne, il essuya une grande salve de mousquetades, qui ne l'empêcha pas de combler le fossé de fascines, et de passer dessus. Alors l'infanterie espagnole ayant plié, la cavalerie française entra, qui poussa vivement les Espagnols, qui tournèrent le dos, et furent mis en route: ainsi tout le quartier de Fernando-Solis fut emporté. Castelnau, à la tête de sa cavalerie, s'égara dans l'obscurité de la nuit, et tomba dans un corps de garde de la ville, qui le prit prisonnier, croyant que ce fût un Espagnol; mais s'étant fait connoître, il fit savoir à Mondejeu ce qui se passoit, lequel n'en étoit point averti. Alors il sortit avec sa cavalerie et chargea de son côté. Le maréchal de La Ferté eut plus de peine à forcer les lignes que les autres, parce qu'il commença son attaque plus tard; tellement que l'alarme étant donnée dans tous les quartiers, et le bruit étant grand dans ceux de Fernando-Solis et des Lorrains, les quartiers de l'archiduc et du comte de Fuensaldagne marchèrent pour les secourir, et en y allant ils passèrent au lieu que le maréchal de La Ferté attaquoit; de sorte qu'ils tournèrent à lui, et s'opposèrent vigoureusement à son passage: mais la petite pointe du jour étant venue, les troupes victorieuses de Tu-

renne et d'Hocquincourt les chargèrent par derrière, les défirent, et facilitèrent l'entrée du maréchal de La Ferté. Alors les Espagnols ne songèrent qu'à la fuite. L'archiduc et le comte de Fuensaldagne se sauvèrent à Douay; toute l'infanterie qui étoit delà la Scarpe du côté de Lens fut prise ou tuée : la plupart de la cavalerie se sauva. Il ne restoit plus que le quartier du prince de Condé du côté de France, lequel ne fut point attaqué; et il ne fut averti de tout ce combat qu'au jour. Il ne perdit point de temps, mit ses troupes en bataille, et marcha droit à la rivière à la tête de sa cavalerie; et l'ayant passée partie sur un pont fait pour la communication des quartiers, et partie à gué, il chargea les Français, qu'il rencontra les premiers, et entre autres le régiment des Gardes, qu'il maltraita fort à cause qu'il fut surpris, croyant que tout fût défait; et il ne se défioit pas que le prince, dans une si grande déroute de son parti, pût avoir une autre pensée que de se sauver : mais il ne se troubloit point dans l'adversité, et il avoit l'esprit aussi présent que dans la prospérité. Tellement qu'ayant fait cette action hardie, et voyant que toute l'armée française lui alloit tomber sur les bras, il repassa la Scarpe, et se retira en bon ordre avec ses troupes jusqu'à Cambray, sans perdre un homme. Il fut poussé dans les plaines; mais il retournoit quelquefois tête pour escarmoucher, conduisant si bien son affaire qu'il acheva heureusement sa retraite, laquelle augmenta sa réputation. Il abandonna son canon et son bagage, qui demeura au pouvoir des Français, aussi bien que celui de tout le reste de l'armée. Les Espagnols perdirent en cette occasion soixante-dix

pièces de canon, tout leur bagage, et une grande partie de leur infanterie. Du côté des Français, le marquis de Breanté et le chevalier Du Marais y furent tués; et après la fin du combat les maréchaux rassemblèrent leurs troupes, et envoyèrent en diligence faire savoir au Roi les nouvelles d'une si grande victoire, emportée le jour de saint Louis, roi de France, patron et aïeul de Sa Majesté. Le Roi n'eut pas plus tôt été informé de cette action, qu'il eut curiosité de voir Arras, et le lieu où le combat s'étoit donné. Pour ce sujet il partit de Peronne avec la Reine sa mère, Monsieur, son frère, et le cardinal Mazarin, et fut coucher à Arras le 28 d'août, où il se promena partout, tant dans la ville que dehors. Il y séjourna le 29, et le 30 il revint loger à Bapaume, d'où il retourna le 31 à Peronne. Le duc d'Yorck y vint de l'armée, après s'être signalé dans cette belle occasion.

Le Roi n'ayant plus d'affaires sur la frontière, partit de Peronne le 2 de septembre, et arriva le 4 à Paris, où il prit le deuil pour la mort du roi des Romains, laquelle causa une grande affliction à toute la maison d'Autriche. Le maréchal de Turenne ne voulant pas laisser reconnoître les Espagnols après la ruine de leur armée, partit d'Arras le premier de septembre, et passa l'Escaut, d'où il envoya Le Passage avec deux mille chevaux investir Le Quesnoy. Le 6, toute l'armée y arriva, et les approches se firent le soir même: mais le peuple étoit si effrayé de la déroute des Espagnols, qu'il ne se voulut pas défendre; et les magistrats se rendirent pour conserver leurs biens, et reçurent garnison française. Beauvau, colonel de cavalerie, fut laissé pour y commander, et l'armée en par-

tit quelques jours après, pour entrer plus avant dans le pays. Elle s'avança jusqu'à Binch, d'où elle fit des courses dans tout le Hainaut et une partie du Brabant; et après avoir bien pillé, elle retourna au Quesnoy le 20, où le maréchal de Turenne fit travailler aux fortifications. Durant le siége d'Arras, le comte de Charost surprit le fort Philippes près de Gravelines; et ne le pouvant conserver, il le rasa. Le Roi, après avoir demeuré quelques jours à Paris, en repartit le 23, et arriva le 25 à La Fère. Le cardinal Mazarin fut à Guise le 6 d'octobre, où il s'aboucha avec le maréchal de Turenne pour résoudre ce qu'il falloit faire pour achever la campagne; ils conclurent qu'il demeureroit dans le pays ennemi pour vivre jusqu'à la Toussaint, et que le maréchal de La Ferté iroit mettre le siége devant Clermont en Argonne. Les ordres furent envoyés pour cela; et dans ce même temps le comte de Grandpré étant à la chasse, rencontra un parti du prince de Condé conduit par Duras, qu'il prit pour Castelnau qui alloit investir Clermont. Il alla droit à lui sans défiance; mais il fut enlevé, et mené prisonnier à Luxembourg. Le 13, le Roi fut à Saint-Quentin voir passer les troupes qu'il envoyoit au maréchal de La Ferté par le marquis d'Huxelles; et de là il retourna à Paris, où il arriva le 24 d'octobre. Le 25, Clermont fut investi, et la circonvallation achevée en dix jours. Le maréchal de La Ferté y étant arrivé, fit ouvrir la tranchée le 5 de novembre; et le 8, le fort de L'Eglise fut emporté par le marquis de Riberpré; le 10, on fit un logement à la pointe de la demilune des bois, et on n'en put être maître que le 15. Le soir, on attacha les mineurs aux bastions, qui ren-

dirent les mines prêtes à jouer le 22; mais auparavant que d'y mettre le feu, le maréchal envoya sommer les assiégés, et les avertir de l'état où ils étoient: même il permit à un de leurs officiers de sortir pour en être témoin. Cette offre fut acceptée; et ayant appris l'état des mines par son rapport, et ayant peu de soldats pour soutenir un assaut, ils capitulèrent; et, suivant la composition, les Espagnols sortirent, et furent conduits à Montmédy; et le comte de Meille et Serisi, comme Français rebelles, eurent seulement permission de se retirer sans bruit. Clermont fut rasé par ordre de la cour, et cette conquête mit fin à cette campagne, laquelle fit bien voir que toutes les forces de la France étoient réunies : ce qui donnoit espérance que les années prochaines ses prospérités iroient en augmentant, et qu'elle reviendroit au même point de puissance et de grandeur où elle étoit avant la guerre civile.

En Italie il se passa peu de choses considérables du côté du Milanais, parce que les armées étoient foibles de part et d'autre. Le maréchal de Grancey passa une partie de l'été dans le Montferrat, et vers le mois d'octobre il voulut entrer dans le Milanais par l'Alexandrin. Il passa pour cet effet le Tanaro le 9, et ensuite la Belbe; puis il résolut de se loger à Castelas, à une petite ville située entre deux bras de la rivière de Bormida. Le marquis de Caracène se doutant de son dessein, marcha pour s'emparer le premier de ce poste, et se saisit d'un des deux bras de cette rivière, durant que les Français passoient l'autre. Alors Montpezat poussa quelques escadrons, et les obligea de repasser de l'autre côté: mais les Espa-

gnols avancèrent pour les soutenir, et le maréchal de Grancey en fit de même; tellement que la mêlée s'échauffa, et fut assez rude. Mais le comte de Quincey chargeant les Espagnols en flanc, obligea le marquis de Caracène à se retirer sous le canon d'Alexandrie, et de quitter le logement aux Français, qui entrèrent dans le Milanais, et n'en sortirent que pour se mettre en quartier d'hiver.

Le duc de Guise, depuis le retour de sa prison d'Espagne, ne cessoit de persécuter le cardinal Mazarin pour faire une entreprise sur le royaume de Naples, dans lequel il l'assuroit d'avoir conservé de grandes intelligences. D'abord il n'écouta pas ses propositions; mais ce prince, plein de courage et d'imaginations chimériques, ne se rebuta point: et comme il avoit de l'esprit et parloit bien, il le persuada enfin, et l'obligea de mettre une armée sur mer, composée de vaisseaux et de galères, qu'il fournit de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un grand dessein. Il fit voile le 6 d'octobre; et quelques jours après le mauvais temps écarta les vaisseaux d'avec les galères, qui furent contraintes de s'arrêter aux îles Saint-Pierre proche de la Sardaigne, et les vaisseaux furent poussés sur les côtes de Sicile, à la vue de Messine: mais le beau temps étant revenu, et tout s'étant rejoint, le duc de Guise fit sa descente proche de Naples à Castel-a-Mare le 11 de novembre; et ayant fait mettre pied à terre à son infanterie, il l'attaqua, et s'en rendit maître le 14. Il s'avança ensuite devers Naples, dans la pensée que le peuple de cette grande ville, lassé de la domination espagnole, feroit quelque sédition, et que la mémoire que les habitans au-

roient de lui exciteroit quelque tumulte, le voyant à leurs portes avec une armée pour les soutenir; mais il se trompa dans son raisonnement, car personne ne branla, ni dans la ville, ni dans le plat pays : au contraire, ceux de Naples le reçurent à coups de canon, et firent une grande sortie, où dans l'escarmouche Le Plessis-Bellière, homme de mérite et de grand service, fut tué. Le duc de Guise connut alors que son entreprise n'étoit pas appuyée sur de bons fondemens; et ne voyant aucune apparence de révolte en ce royaume, où on lui refusoit toute sorte de subsistances, il fut contraint de se rembarquer, et de s'en retourner en Provence.

Le prince de Conti, après avoir épousé la nièce du cardinal Mazarin, fut déclaré général de l'armée de Catalogne, et pour cet effet se rendit à Narbonne au mois de mai, et arriva le 25 à Perpignan, où il apprit que les Espagnols avoient assiégé Prats-de-Mollo, qui donne communication du Lampourdan avec le Conflans et la Cerdagne. Il fit partir aussitôt le comte de Mérinville pour le secourir; et sur la nouvelle de sa marche, ils levèrent le siége. Ce prince ayant appris leur retraite, résolut d'attaquer Villefranche, située au milieu des Pyrénées, dans une gorge, entre deux hautes montagnes qui la serrent, et lui ôtent la lumière du soleil. Un torrent fort rapide passe dedans, et les deux côtés de la montagne sont si escarpés qu'on ne peut passer entre eux et la ville. Ce qui embarrassoit le plus étoit la difficulté d'y mener du canon : mais Birague, lieutenant de l'artillerie, en vint à bout, moitié à force de bras. Le prince de Conti fit investir la ville seulement des deux côtés de la gorge,

ne pouvant loger personne sur les hauteurs. La nuit du 24 au 25 de juin, Bussy-Rabutin, lieutenant général, et mestre de camp général de la cavalerie, emporta les barricades du pont; et le dernier du mois, on fit une batterie avec bien de la peine, qui commença à ruiner les murailles de la ville. Il falloit dans les logemens non-seulement se mettre à couvert des assiégés, mais aussi du haut de la montagne, d'où les habitans du pays jetoient des roches, qui rouloient du haut en bas et tomboient dans les tranchées, où elles écrasoient ceux qu'elles rencontroient. Le 3 de juillet, on fit un logement de l'autre côté du torrent avec beaucoup de difficulté, à cause de la rapidité de l'eau; et le mineur s'étant attaché à une tour, le gouverneur se rendit le 6 de juillet. Durant ce siége, les Espagnols, qui n'avoient d'autre pensée que de chasser les Français de Roses, qui étoit la seule place qui leur restoit delà les Pyrénées, prirent leur temps pour le bloquer : mais après la prise de Villefranche le prince de Conti marcha vers le col de Pertuis avec sa cavalerie, et envoya son infanterie, sous la conduite de Bougis, passer au col de Panissas; et le tout se rejoignit à Figuières. Dès que les Espagnols surent l'approche des Français, ils se retirèrent de devant Roses, et filèrent du long de la mer devers Ampurias; mais le colonel Balthazar ayant été détaché par le prince de Conti avec douze cents chevaux, chargea leur arrière-garde dans leur retraite, et leur prit quantité de prisonniers; et par là Roses étant en sûreté, le prince de Conti retourna dans le Roussillon, et attendit à Perpignan le duc de Candale, qui venoit pour commander sous lui. Il fit rafraîchir ses troupes durant

le mois d'août; puis ayant reçu un renfort que Marins lui amena de Guienne, il se remit en campagne au mois de septembre, et commanda à Comminges et à La Serre d'aller investir Puycerda, capitale de Cerdagne. Comme les passages des Pyrénées sont difficiles pour faire rouler le canon, il en fit venir par les montagnes de Foix, où les chemins sont plus aisés : mais lorsqu'il se préparoit pour aller à l'armée, une grosse fièvre le retint à Perpignan, et il laissa les soins du siége au duc de Candale, qui arriva au camp à la fin de septembre. Birague y amena le canon, après l'avoir perdu et repris dans les montagnes; et aussitôt le duc s'en servit pour prendre la tour de Villars et le château de Puigalador. Le prince de Conti étant un peu soulagé de sa maladie, se fit porter dans le camp; et le 13 d'octobre au soir il fit ouvrir la tranchée. Deux jours après, quatre pièces de canon battirent les tours qui servent de flancs à la ville; et le travail ayant été poussé jusque sur le bord du fossé, le gouverneur fut tué d'un coup de canon : ce qui intimida tellement les assiégés que, voyant brèche à leurs murs, ils demandèrent le 21 à capituler, et rendirent Puycerda au prince de Conti, qui demeura par cette conquête maître de toute la Cerdagne. Pour mettre ce pays à couvert, il envoya Tilly prendre le château de Belver; et don Joseph Marguerit, avec un corps détaché, alla sommer la ville d'Urgel, dont les habitans prirent les armes; et se souvenant de l'inclination qu'ils avoient eue pour la France, ils lui ouvrirent les portes. Sur cette nouvelle, ceux de Montailler en firent autant; et ayant chassé les Espagnols, introduisirent les Français dans leur ville. Le prince

de Conti voyant le Conflans et la Cerdagne assurés au service du Roi, mit ses troupes en garnison et se retira en Roussillon, d'où il s'achemina bientôt à Paris.

Après la pacification de la Guienne, le parlement ne fut pas rétabli à Bordeaux, mais il tint ses séances à La Réole, où, au commencement de cette année, il fit le procès à un nommé Duretête, qui avoit été arrêté au pays d'entre les deux mers, et étoit excepté dans l'amnistie accordée par le Roi. Il fut condamné à être roué tout vif pour avoir été un des chefs des ormistes. Cet arrêt fut exécuté dans Bordeaux, et sa tête fut mise au haut d'un orme, dans cette place de l'Ormée où ces factieux s'assembloient.

Le grand zèle que le parlement témoigna pour le service du Roi depuis qu'il étoit à La Réole obligea Sa Majesté de le remettre dans Bordeaux, où il se transporta depuis la Saint-Martin, et y rétablit sa séance.

Il se passa dans l'Europe cette année une chose extraordinaire, qui fut la démission de la Reine de Suède de son royaume. Cette princesse avoit l'esprit fort léger, et elle s'étoit adonnée à la lecture des poëtes et des romans, dont elle estimoit les auteurs, et leur donnoit pension. Ses bienfaits les obligèrent à faire des vers à sa louange, dans lesquels ils la faisoient passer pour une héroïne, et pour le plus bel esprit de son temps. Ses Etats souhaitoient qu'elle se mariât; mais elle répugnoit à ce conseil, voulant vivre dans sa liberté : et pour faire une véritable vie de roman, elle résolut de renoncer à sa couronne en faveur du prince palatin Charles, son cousin germain. Elle effectua son désir, et sortit de son royaume; et

après s'être faite catholique, elle alla comme une vagabonde de province en province, voyant toutes les cours de l'Europe. Elle n'avoit point de femmes auprès d'elle, et ne se faisoit servir que par des hommes. Enfin, après avoir fait connoître ses extravagances à toute la chrétienté, elle se retira à Rome, où elle établit son principal séjour.

Nous avons vu comme le cardinal de Retz avoit été mis dans le château de Nantes sur la parole du maréchal de La Meilleraye, qui le traitoit comme son ami, et lui donnoit toute liberté, pourvu qu'il ne sortît point du château, comme il lui avoit promis : mais dans la croyance qu'où il s'y agit de la liberté, on n'est pas obligé de tenir aucune parole, il eut intelligence avec le duc de Retz son frère et avec le duc de Brissac, lesquels assemblèrent tous leurs amis et s'approchèrent de Nantes. Le cardinal de Retz, sur cette nouvelle, n'étant point gardé, descendit par une fenêtre avec une corde dans le fossé, où il se laissa tomber de fort haut, et se blessa beaucoup à un bras. Il trouva des gens pour le secourir, qui le relevèrent et le montèrent à cheval ; puis ayant joint le gros, il fut conduit à Machecoul, d'où il passa à Belle-Ile. Après s'y être rafraîchi quelques jours, il s'embarqua, et alla descendre à Saint-Sébastien ; et ayant traversé toute l'Espagne, il passa la mer Méditerranée, et prit la route de Rome, où étant arrivé, il reçut le chapeau des mains du pape Innocent x. Le maréchal de La Meilleraye fut fort offensé contre lui de cette action, se plaignant qu'il lui avoit manqué de parole ; et le cardinal Mazarin en reçut un sensible déplaisir : mais le cardinal de Retz ne laissoit pas d'a-

voir obligation au maréchal de La Meilleraye, et croyoit que pour sortir de captivité on n'étoit tenu à aucune parole.

VINGT-UNIÈME CAMPAGNE.

[1655] Au mois de janvier de cette année, les colonels Moléon et Remenecour quittèrent l'armée de Lorraine, et vinrent avec leurs régimens en France pour servir le Roi. Ils furent tellement étourdis de la prison du duc de Lorraine leur maître, qu'ils ne se séparèrent pas du corps, dans l'espérance que le duc François, son frère, obtiendroit bientôt sa liberté : mais ayant servi une campagne depuis avec les Espagnols, et ne voyant aucune apparence du retour de leur souverain, et n'apercevant aucun zèle dans les chefs de son armée pour procurer sa délivrance, ils commencèrent à détester leur ingratitude, et se résolurent à ne plus servir des gens qui tenoient leur duc en captivité. Ils tinrent leur dessein fort secret, et partirent de leurs garnisons avec leurs deux régimens pour venir en France, où ils firent leur traité, et se mirent au service de Sa Majesté Très-Chrétienne, en lui faisant serment de le servir envers tous et contre tous, excepté contre le duc de Lorraine, leur souverain seigneur, lequel il leur seroit permis d'aller trouver dès qu'il seroit en liberté.

Durant l'hiver on ne songea qu'à se réjouir à la cour, d'autant qu'on ne commençoit qu'à respirer depuis les troubles passés, et que la victoire d'Arras étoit la première marque du rétablissement des affaires de la

France ; mais comme elle étoit fort épuisée d'argent, sans quoi on ne pouvoit soutenir la guerre, le Roi fut tenir son lit de justice au parlement le 20 de mars, pour faire vérifier des édits. Et parce que l'autorité royale n'étoit pas encore bien rétablie, les chambres s'assemblèrent pour revoir les édits, disant que la présence du Roi avoit ôté la liberté des suffrages, et qu'il étoit nécessaire en son absence de les examiner pour voir s'ils étoient justes. La mémoire des choses passées faisoit appréhender ces assemblées, après les événemens funestes qu'elles avoient causés. Cette considération obligea le Roi de partir du château de Vincennes le 10 d'avril, et de venir le matin au parlement en justaucorps rouge et chapeau gris, accompagné de toute sa cour en même équipage : ce qui étoit inusité jusqu'à ce jour. Quand il fut dans son lit de justice, il défendit au parlement de s'assembler ; et après avoir dit quatre mots, il se leva et sortit, sans ouïr aucune harangue. Nonobstant cette défense, le parlement se préparoit à se rassembler ; mais l'affaire fut mise en négociation : et pour tout apaiser, il fallut mettre quelque modification aux édits. Cette affaire étant assoupie, le cardinal Mazarin étoit en continuelle inquiétude du cardinal de Retz, dont il redoutoit l'esprit. Comme il étoit archevêque de Paris, il vouloit gouverner son diocèse par ses grands vicaires ; à quoi le cardinal Mazarin s'opposa par l'autorité du Roi : mais ses grands vicaires étant cachés, ne laissoient pas de donner des ordonnances sans qu'on sût d'où elles venoient ; et même le cardinal de Retz écrivit une lettre à l'assemblée du clergé, par laquelle il se plaignoit de la violence faite en sa personne à l'autorité

de l'Eglise. Cette lettre fut condamnée, et brûlée par la main du bourreau.

Dans ce temps-là mourut le marquis de Vervins, premier maître d'hôtel du Roi, dont la charge fut aussitôt destinée par le cardinal Mazarin à quelqu'une de ses créatures; mais le fils du défunt n'ayant pas eu satisfaction de lui, parla fort haut dans la cour du château de Vincennes, disant que si on le mettoit au désespoir, il seroit contraint à faire des choses dont il seroit marri. Ces discours furent rapportés au cardinal, qui en prit tellement l'alarme, qu'il lui fit donner la charge le lendemain. Mommège, capitaine des cent-suisses de la Garde, étant mort quelques jours après, le cardinal fit donner sa charge au marquis de Vardes, auquel il avoit destiné l'autre.

Dès que le mois de mai fut venu, on ne songea qu'à mettre en campagne pour la guerre. Le Roi partit le 18 de Paris pour aller à Compiègne, afin de s'approcher de la frontière, où le maréchal de Turenne assembloit les troupes pour entrer dans les Pays-Bas. Durant le séjour de la cour en cette ville, se firent les noces du fils aîné du duc de Modène avec mademoiselle Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, et sœur de la princesse de Conti. Un peu après, la nouvelle mariée partit pour s'en aller en Italie. Le 6 de juin, le Roi fut coucher à Noyon, et le 7 à La Fère, où il attendit la nouvelle de l'entrée de son armée dans le Hainaut. La conquête du Quesnoy, faite l'année passée après la journée d'Arras, occupa toutes les garnisons de la frontière durant l'hiver à y faire passer des convois, qui étoient difficiles à y conduire à cause de Landrecies, qui étoit entre cette place et la France. C'est ce qui

fit prendre résolution au Roi de s'en rendre maître; et dans ce dessein le maréchal de Turenne étant entré dans le pays par le côté de Guise, investit Landrecies le 18 de juin, où le maréchal de La Ferté se trouva le jour même avec son armée, qui venoit de Lorraine. En huit jours les lignes furent achevées; et le 26, la tranchée fut ouverte par le régiment des Gardes. Les Espagnols ayant mis leur armée en corps, se vinrent camper proche de Catillon, qui est une hauteur qui commande dans les lignes; mais voyant la circonvallation bien achevée, ils ne voulurent pas tenter le combat; mais ils se postèrent à Vadancour, près de Guise, à dessein de couper les vivres aux assiégeans, et envoyèrent de la cavalerie piller en Picardie. Il y eut un parti très-fort qui s'avança jusqu'à Ribemont: ce qui fit croire que c'étoit toute l'armée. Cette nouvelle donna grande alarme à la cour, car le Roi n'avoit gardé près de lui que deux compagnies du régiment des Gardes; et il étoit facile aux Espagnols de venir attaquer La Fère, et de faire lever le siége de Landrecies pour sauver la personne du Roi. Le maréchal de Villeroy avoit été d'avis, dès le commencement, que la cour allât dans un lieu plus sûr; mais le cardinal s'étoit moqué de ce conseil: tellement que personne n'osoit plus dire son sentiment. Mais sur la nouvelle qu'on eut qu'il paroissoit un corps devers Ribemont, dans la croyance que c'étoit l'avant-garde de l'armée, on fit partir le Roi le premier de juillet à la hâte à neuf heures du soir; et après avoir marché toute la nuit, il arriva de bon matin à Soissons, où on ne se moqua plus de ceux qui avoient conseillé de s'y retirer plus tôt, et avec moins de précipitation. Cependant on

avançoit le travail devant Landrecies; et la tranchée fut poussée si diligemment, que le 29 le logement fut fait sur la contrescarpe par les régimens de la Marine, du Plessis et de Bourgogne, sous Bussy-Rabutin, lieutenant général. Le premier de juillet, le régiment de La Ferté fit la descente dans le fossé de l'ouvrage à corne; et le 3, deux fourneaux jouèrent sous les deux pointes, ensuite desquels Montpezat se rendit maître de la corne, et s'y logea fort avantageusement. Le 5, les assiégés firent une grande sortie, et remportèrent l'épée à la main l'ouvrage à corne : mais les Français s'étant ralliés et fortifiés de troupes qui vinrent de leur camp à leur secours, les en chassèrent la même nuit; et le 6 au matin, ils firent la descente dans le fossé de la ville, et dressèrent le 7 une batterie, sous la faveur de laquelle, la nuit du 9 au 10, les mineurs s'attachèrent aux bastions. Le 13, la mine du maréchal de Turenne joua, qui fit grande brèche, et le logement fut aussitôt fait dessus, qui obligèrent les assiégés à parlementer, lesquels sortirent le 14, et remirent Landrecies entre les mains des Français, où Roncherolles fut mis pour gouverneur. Les Espagnols n'eurent pas plus tôt nouvelle de la prise de cette place, qu'ils décampèrent de Vadancour, et repassèrent l'Escaut pour se camper derrière Valenciennes; et le Roi partit de Soissons avec la Reine sa mère pour retourner à La Fère. Dès qu'il y fut arrivé, l'envie de voir son armée le fit aller le 23 à Guise, et de là à L'Esquille, où étoit son camp. Sa Majesté y fut reçue avec tant d'applaudissement de toute l'armée, que l'envie lui prit de marcher à la tête, et d'entrer en personne dans le pays des Espagnols. Il retourna à Guise pour le faire trou-

ver bon à la Reine sa mère, qui étoit demeurée à La Fère, où le Roi fut seul sans équipage. Elle eut grande peine à y consentir : mais le Roi, qui n'avoit pas encore dix-sept ans, avoit une telle passion de voir la guerre, que, quelques raisons qu'on lui pût alléguer, on ne put l'empêcher de retourner à Guise, et de partir, le 30, à la tête de son armée pour aller camper à l'abbaye de Marolles, proche Landrecies. Le premier d'août, il logea à l'abbaye d'Omont, près de Maubeuge, où il entendit la messe le lendemain aux Jésuites, où l'archiduc l'avoit entendue huit jours devant. Le 3, il campa à Jumont-sur-Sambre; et le 4, à Haute-Fontaine, proche de Thuin, ville du pays de Liége, laquelle étant neutre, recevoit indifféremment les Français et les Espagnols même. Le Roi fut jusqu'aux portes de leur ville, où les magistrats lui vinrent faire la révérence. Le marquis de Resnel y étant allé querir des vivres avec son régiment de cavalerie, fut attaqué par les Espagnols dans le faubourg; et après s'être bien défendu, il fut défait, et fut contraint de se sauver par la vitesse de son cheval dans le camp. Fortilesse, capitaine de cavalerie, fut enlevé la nuit à la garde de l'armée, et sa compagnie défaite. Le Roi demeura dans ce lieu cinq jours, pour entendre des nouvelles du marquis de Castelnau, qu'il avoit détaché avec un corps pour aller du côté de la Meuse. Il vint rejoindre l'armée, après avoir pris et pillé Bouvines. Le 10, l'armée passa la Sambre, et fut camper à Maubeuge; le 11 à Bavay, où elle séjourna le 12; et le 13 le Roi fut coucher au Quesnoy. Durant que l'armée marchoit droit à l'Escaut pour le passer à Neuville, entre Bouchain et Valenciennes, le prince de

Condé voulut disputer le passage; mais les maréchaux de France firent des batteries sur le bord de l'eau, à la faveur desquelles, et du grand feu de l'infanterie française plus fort que celui de l'espagnol, ils firent construire les ponts, sur lesquels toute l'armée passa le 14, et força les Espagnols de se retirer. Le marquis de Castelnau commandoit ce jour-là l'avant-garde de l'armée française, et le prince de Condé l'arrière-garde de l'espagnole. Castelnau le poussa vigoureusement, et le prince se retira en grand capitaine, tournant tête souvent pour escarmoucher, et ne se hâtant pas plus que le trot; en sorte qu'ayant laissé tout son bagage à Valenciennes, il passa l'Escaut à Condé, et se posta de l'autre côté de la Haine, rivière qui vient du côté de Mons, et après avoir passé à Saint-Guislain va tomber dans l'Escaut à Condé, et donne le nom à la province de Hainaut, au milieu de laquelle elle passe. Le prince laissa deux mille hommes dans Condé, et se retira devant l'armée française, qui investit cette place le 15, et ouvrit le lendemain la tranchée.

Durant ce siége il arriva deux circonstances qui méritent d'être écrites : la première est que le maréchal de Turenne voulant faire savoir au cardinal Mazarin le détail de ce qui s'étoit passé au passage de l'Escaut, lui envoya un cavalier au Quesnoy pour lui porter des lettres, lequel fut pris par un parti du prince de Condé, auquel le paquet fut donné. Il l'ouvrit, et vit dedans que le maréchal de Turenne comptoit cette action fort à son avantage, et se vantoit de l'avoir poussé si vivement, qu'il l'avoit contraint de se retirer au galop en grand désordre. Le prince fut offensé de ce discours; et piqué d'ailleurs contre ce

maréchal, qui avoit été autrefois dans ses intérêts et les avoit abandonnés, il envoya un trompette dans l'armée française porter trois lettres de sa part aux maréchaux de Turenne et de La Ferté, et au marquis de Castelnau. Celle qu'il écrivit au maréchal de Turenne étoit fort piquante; car il lui mandoit qu'il étoit fort facile à voir qu'il n'étoit pas à la tête de l'avant-garde qui le poussoit après le passage de l'Escaut, parce qu'il auroit vu qu'il n'avoit pas fui devant lui, ainsi qu'il écrivoit au cardinal Mazarin; mais qu'il n'en parloit que par imagination, n'ayant pas accoutumé de se trouver en ces lieux-là, par le grand soin qu'il prenoit de la conservation de sa personne. Au maréchal de La Ferté, il se plaignoit de l'injustice que lui faisoit le maréchal de Turenne par sa fausse relation, disant qu'il s'en rapporteroit plutôt à lui qui étoit plus avancé, et n'avoit pas d'ordinaire tant de précaution pour se conserver qu'avoit l'autre. Au marquis de Castelnau, il le louoit de son action, avouant qu'il avoit été poursuivi fort vertement; mais aussi qu'il étoit trop homme d'honneur pour ne pas demeurer d'accord que s'il avoit été bien attaqué il s'étoit bien défendu, et ne s'étoit retiré qu'au trot, sans désordre et sans rien perdre; qu'il l'en croyoit volontiers, comme ayant toujours été à la tête, et non le maréchal de Turenne, qui n'avoit point paru durant tout ce temps-là. Le maréchal de Turenne ne fit point de réponse; les deux autres en firent, en louant la belle retraite du prince, et néanmoins prenant la défense du maréchal de Turenne. La seconde affaire dont il a été parlé ci-dessus fut que, durant le siége de Condé, Bussy-Rabutin, mestre de camp, général de la cavalerie et lieu-

tenant général, fut commandé pour aller au fourrage avec huit escadrons; mais étant bien avancé dans la plaine du côté de Valenciennes, il vit sur une hauteur trois escadrons espagnols : aussitôt il marcha droit à eux pour les combattre; mais étant à la portée du pistolet, ces trois escadrons se retirèrent en escarmouchant, lorsque sur une hauteur plus éloignée il en parut quatorze qui s'avançoient. Bussy ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il commanda la retraite et fit faire halte; mais les trois escadrons qui fuyoient se voyant soutenus de loin par ces quatorze, tournèrent bride, et chargèrent les huit qui se retiroient. Bussy vouloit tourner tête de temps en temps, et se retirer au pas sans se hâter; mais la vue des quatorze escadrons, quoique fort éloignés, donna un tel effroi à toute la cavalerie française, qu'il fut impossible à Bussy de l'arrêter et l'empêcher de fuir; si bien que les huit escadrons furent défaits par les trois (1). Le régiment de cavalerie du Roi y perdit beaucoup de ses étendards tout neufs, qui étoient de satin bleu, semés de fleurs de lis en broderie d'or, lesquels furent portés à don Francisco Pardo, qui commandoit ce parti. Dès que le prince de Condé sut qu'on voyoit partout dans le camp des Espagnols ces beaux étendards pleins de fleurs de lis, il se souvint qu'il étoit prince du sang de France, et envoya prier tous ceux qui en avoient de les lui apporter : ce qui fut fait aussitôt; et il les renvoya à Montpezat, lieutenant général, et mestre de camp du régiment du Roi, et lui écrivit qu'il n'avoit pu souffrir les fleurs de lis servir de trophées dans les

(1) *Défaits par les trois : Voyez* les Mémoires de Bussy-Rabutin, tome 2, page 34, édition de 1731.

mains des Espagnols, et qu'il les avoit retirées pour les lui renvoyer. Il le prioit en même temps de le dire à Sa Majesté, et de les lui présenter de sa part. Montpezat montra la lettre au Roi, qui ne les voulut pas reprendre, et lui commanda de les renvoyer au prince, et lui mander que c'étoit une chose si rare de voir les Espagnols battre les Français, qu'il ne falloit pas, pour le peu que cela arrivoit, leur envier le plaisir d'en garder les marques. Le prince de Marsillac fut fort blessé dans ce combat, où le marquis de Coislin et le comte de Vivonne se signalèrent. Cependant le siége de Condé s'avançoit, où la tranchée avoit été ouverte le 16 d'août, dans laquelle Vautourneux, capitaine aux Gardes, fut tué. Le 17, le marquis de Cœuvres se logea dans la pointe d'un ouvrage à corne, où le chevalier de Raré perdit la vie d'un coup de mousquet; et la demi-lune ayant été prise, le comte de Hennin, qui voyoit que le corps de sa place ne valoit rien, capitula le 18, et en sortit le 19. Le Passage y fut laissé pour y commander. Dès que le Roi sut la prise de Condé, il partit du Quesnoy le 23 avec deux mille chevaux, et rejoignit son armée devant Saint-Guislain, qui fut investi ce jour même. Sa Majesté se logea au château de Bossut, qui en est à demi-lieue, des fenêtres duquel il voyoit les batteries et toute l'attaque. La tranchée fut ouverte le 24, où le chevalier de Créqui fut blessé au visage; et la ville fut si pressée, que quoique deux cents hommes y fussent entrés sous la conduite de Rekin, cadet de Grimbergue, le lendemain, jour de Saint-Louis, le Roi y entra. Le lendemain, Sa Majesté se fut promener sur les hauteurs qui sont à une demi-lieue de là, d'où on découvre

la ville de Mons; et le cardinal Mazarin voulant l'empêcher d'approcher de plus près, de crainte des coups de canon, le Roi ne laissa pas de s'avancer : dont le cardinal piqué dit tout haut que si c'eût été un autre que son maître, il l'auroit pris par le poing et l'auroit mené jusque sur la contrescarpe. Les courtisans ne purent s'empêcher de rire de cette rodomontade, lesquelles lui étoient fort ordinaires quand il n'avoit point sujet de crainte. Il y a une chose remarquable dans Saint-Guislain, qui est qu'on y nourrit toujours un ours et un aigle, par une vieille superstition que ces deux animaux ont autrefois sauvé la ville. Le gouvernement en fut donné à Schomberg; et le Roi l'y ayant laissé, en partit pour aller voir Condé, et le même jour 26, fut coucher à l'abbaye de Crespin, et la cour à Quiévrain. Le 27, il fut à Landrecies, le 28 à Guise, et le 29 à La Fère, où étoit la Reine sa mère. Leurs Majestés y séjournèrent jusqu'au 3 de septembre, qu'ils partirent pour retourner à Paris par Noyon, Compiègne et Chantilly, où le duc de Mantoue vint saluer Leurs Majestés, et le lendemain revint à Paris, après avoir dîné en festin royal avec Sa Majesté, qui arriva le lendemain au Louvre, où il le régala de tous les divertissemens qu'il lui put donner, comme il fit ensuite à Fontainebleau, d'où il partit le 23 de septembre pour retourner en Italie. Après son départ, le Roi tomba malade d'une fièvre qui lui dura dix jours, causée par les fatigues de l'armée; mais en étant guéri, il revint passer l'hiver à Paris. Pour l'armée, après la prise de Saint-Guislain, elle y demeura quelques jours pour le fortifier; puis elle marcha de l'autre côté de la Haine, et se campa à l'abbaye d'Autrage, d'où elle se vint poster sur

la fin de septembre à Leuse, où elle demeura quelque temps, jusqu'à ce que les pluies l'obligèrent à repasser la Haine pour s'approcher de la frontière : et après avoir jeté force convois dans les places du Hainaut, elle fut mise dans les quartiers d'hiver jusqu'au printemps de l'année prochaine.

Quoique la campagne fût finie, le Roi ne laissa pas de retourner à Compiègne vers la fin de novembre, sur un avis qu'il eut que le maréchal d'Hocquincourt traitoit avec le prince de Condé pour lui remettre les villes de Peronne et de Ham. Ce maréchal, durant la guerre civile, s'embarqua d'abord avec le duc de Beaufort, et lui donna parole d'être de son parti; mais le cardinal Mazarin en ayant été averti, lui manda de la part du Roi de venir à la cour, qui étoit à Amiens en 1649: ce qu'il refusa nettement, et ce refus augmenta l'envie que le cardinal avoit de le voir, lequel le pressa tant qu'enfin il demeura d'accord de se trouver dans une plaine avec pareil nombre de gens que lui, et qu'il l'entretiendroit là tout à loisir. L'entrevue se fit de la sorte, et le cardinal le cajola si bien, lui promettant le bâton de maréchal de France, qu'il le retira de ce parti, et le ramena au service du Roi; et sans considérer l'inconstance de son esprit et le peu de confiance qu'il devoit prendre en lui, il en fit son principal confident, le fit maréchal de France comme il lui avoit promis, et lui donna les principaux emplois: même il se servit de lui pour le ramener d'Allemagne en France; mais ayant connu que le maréchal de Turenne étoit plus capable de commander que lui, il lui ôta le commandement de l'armée sous prétexte qu'on appréhendoit que Peronne ne fût attaqué. Il

ne fut depuis guère employé, dont il eut un tel dépit qu'il ne se put empêcher de se plaindre du cardinal; et comme il étoit fort amoureux de la duchesse de Châtillon, qui étoit dans les intérêts du prince de Condé, elle envenima sa colère, et augmenta si bien son mécontentement, qu'elle l'engagea dans le parti du prince, et tira parole positive de lui pour ce sujet. Dès que le cardinal en eut le vent, il fut fort alarmé, considérant de quelle conséquence étoient au Roi les villes de Ham et de Peronne: c'est pourquoi il n'oublia rien pour le gagner. Il se servit de la maréchale d'Hocquincourt sa femme, plus spirituelle que lui, et la prit par son foible, qui étoit l'amitié qu'elle avoit pour son fils aîné, en lui offrant les gouvernemens de son père, et à lui deux cent mille écus pour en sortir. Elle négocia si bien qu'elle conclut le traité, par lequel le maréchal sortit de Peronne, et se retira chez lui avec les six cent mille livres, et le Roi y entra au commencement de décembre: et y ayant établi le marquis d'Hocquincourt, fils aîné du maréchal, il revint à Paris en carrosse de relais en un jour, par un temps de neige fort fâcheux. La duchesse de Châtillon, qui avoit été arrêtée, fut mise en liberté par ce traité.

Quand toutes les troupes furent en quartier d'hiver, le duc François de Lorraine, frère du duc, voyant qu'on ne parloit point de mettre son frère en liberté, et entendant tous les officiers de son armée qui murmuroient, et protestoient qu'ils ne pouvoient plus servir un roi qui tenoit leur maître prisonnier, et disoient qu'ils devroient mourir de honte de n'avoir pas imité l'exemple de leurs camarades Mauléon et Remenecour, qui étoient allés en France devant la

campagne, résolut d'en faire autant avec son armée. Il prit son temps, quand les troupes furent séparées, pour entrer en garnison; et faisant demeurer tous les Lorrains en corps, il marcha vers la frontière de Picardie, d'où il fit savoir au Roi qu'il venoit pour se mettre à son service. Sa Majesté reçut son offre, et fit un traité avec lui, par lequel toute l'armée lui devoit faire serment de fidélité tant que le duc de Lorraine seroit en prison, à condition qu'après sa liberté le serment cesseroit, et que tous les Lorrains l'iroient trouver pour faire ce qu'il leur ordonneroit; et en attendant, qu'ils auroient des quartiers d'hiver en France, et seroient traités comme les autres troupes qui étoient au service du Roi. Ensuite le duc François, et ses deux enfans les princes Ferdinand et Charles, vinrent à Paris, où ils passèrent l'hiver.

Le 7 de janvier, le Saint-Siége fut vacant par la mort du pape Innocent x. Le conclave fut fort long, et durant trois mois le cardinal de Retz se trouva enfermé dedans; et voulant témoigner que le mauvais traitement qu'il avoit reçu ne le refroidissoit point du zèle qu'il devoit avoir pour son roi et sa patrie, il parla au cardinal d'Est, protecteur de France, et aux autres cardinaux de la faction, et leur dit qu'il les supplioit de lui faire part des intentions du Roi, pour y obéir ponctuellement: mais ils lui répondirent qu'ils ne vouloient point l'écouter, ni même parler à lui, parce qu'ils avoient ordre d'en user ainsi, et de n'avoir aucun commerce avec lui. Ce rebut l'obligea de dire qu'il feroit ce qu'il pourroit pour pénétrer dans leurs desseins, afin de les suivre malgré eux: mais s'il n'en pouvoit venir à bout, qu'il iroit au bien

de l'Eglise et la gloire de Dieu; et il se joignit sur leurs refus à l'escadron volant, composé de créatures du feu Pape, qui n'avoit point laissé de neveu pour les conduire; et il contribua fort à l'élection du cardinal Chigi, lequel étant nonce en Allemagne pour la paix, avoit vu le cardinal Mazarin durant qu'il étoit près de Cologne, et ne l'avoit pas trop satisfait : c'est pourquoi il lui avoit fait donner l'exclusion par la France. Mais les Espagnols ayant exclu le cardinal Sachetti, et le conclave tirant en longueur, les cardinaux Sachetti et Bichi dépêchèrent en France, priant le cardinal Mazarin de lever l'exclusion au cardinal Chigi, dont ils répondoient. Ils obtinrent leur demande; et aussitôt il fut fait pape, après avoir été seulement trois ans cardinal. Il prit le nom d'Alexandre VII, et les Espagnols et les Français se vantèrent de l'avoir fait : les premiers, parce que c'étoit leur premier but, et les derniers, à cause que ne pouvant être élu sans eux, ils y consentirent. Le cardinal Mazarin voulant prendre le contre-pied de ce qu'il avoit fait à l'élection d'Innocent X, comme il a été dit en 1644, fit tirer le canon, chanter le *Te Deum*, et faire des feux de joie pour cette élection : ce qui ne s'étoit jamais pratiqué qu'à la création de Léon XI, de la maison de Médicis, à cause qu'il étoit de même nom que la reine Marie de Médicis, femme d'Henri IV, et parent de M. le Dauphin; et encore il y eut grande difficulté dans le conseil, à cause des conséquences, comme on voit dans les Mémoires des cardinaux de Joyeuse et Du Perron : mais on le fit en cette occasion sans sujet quelconque, dont le Pape fut peu reconnoissant; et cela servit de planche pour en user de même pour

tous ses successeurs, comme on a depuis observé.

Nous avons vu comme, au commencement des guerres civiles, le duc de Modène avoit été contraint de s'accommoder avec les Espagnols, à cause de l'impuissance où étoient les Français pour le secourir: mais depuis les affaires de France s'étant remises en bon état, ce duc, qui avoit conservé en son ame une haine contre les Espagnols, demanda en mariage pour son fils aîné mademoiselle Martinozzi, sœur de la princesse de Conti et nièce du cardinal Mazarin, et renoua son traité avec la France, dont il prit le parti avec plus de chaleur que jamais. Dès que le marquis de Caracène en eut avis, il envoya au duc de Modène l'avertir qu'il savoit bien son traité, et qu'il lui demandoit une place en otage, ou qu'il alloit entrer dans son pays. Le duc ne nia point la liaison qu'il avoit avec la France, et lui refusa la place qu'il demandoit; tellement que le marquis passa le Pô, et entra par le Parmesan dans le Modénois, et fit mine d'attaquer Bersello: mais le trouvant bien muni, il passa outre, et se campa autour de Reggio, où le duc étoit avec beaucoup de noblesse. Il y eut de rudes escarmouches durant ce campement; et le marquis de Caracène manquant de vivres, et voyant toutes les places du duc bien garnies, se retira vers le Pô et rentra dans le Crémonois, sur l'avis qu'il eut que le duc de Savoie alloit entrer dans le Milanais pour faire diversion. Alors le duc de Modène envoya en France presser le secours; et la princesse palatine, qui étoit tante du duc de Mantoue, et qui souhaitoit avec passion de l'attirer dans le parti de France, employa tout son crédit pour l'y obliger, en lui représentant les grandes obli-

gations qu'il avoit au feu roi Louis XIII, qui avoit établi le duc de Nevers son grand-père duc de Mantoue, contre les efforts de la maison d'Autriche, qui l'en vouloit priver. Elle le persuada si bien, qu'elle l'engagea dans les intérêts de la France, et l'obligea de venir à Paris, où il fut bien reçu de Leurs Majestés, et régalé magnifiquement tant qu'il fut à la cour. Il fit un traité par lequel le Roi s'obligeoit de payer la garnison de Casal, et le duc de servir Sa Majesté envers tous et contre tous. Il étoit logé à Paris à l'hôtel de Longueville proche du Louvre; et il prit congé du Roi à Fontainebleau pour retourner en Italie. Cependant on faisoit passer les Alpes à beaucoup de troupes, qui joignirent celles du duc de Savoie; et s'étant séparées en deux corps, le prince Thomas, général de l'armée, passa le Pô le 7 de juillet, sur un pont de bateaux qu'il fit faire à Bassignano, à deux lieues de Valence, durant que le marquis de Ville, avec l'autre corps, ayant passé la Sesia, s'avançoit dans le Milanais, où le duc de Modène entroit de son côté : et ces trois corps ayant marché quelques journées, se trouvèrent devant Pavie le 24 de juillet. Aussitôt on sépara les quartiers; on fit faire des ponts sur le Tesin pour la communication de ceux du duc de Modène et du prince Thomas, et on travailla à la circonvallation. Le 30, Saint-André-Montbrun, lieutenant général, prit par force une abbaye proche de la ville, et le premier d'août la tranchée fut ouverte par deux côtés : l'une du duc de Modène, et l'autre du prince Thomas. Le 4, on éleva deux batteries de quatre pièces chacune; et le 6, les assiégés firent une grande sortie qui fut bien repoussée. Le 10, la demi-lune fut em-

portée par le comte de Broglie, et reperdue la même nuit; de sorte qu'il fut contraint de se loger au pied. Le 12, Refuge, lieutenant général, voulant tenter de la reprendre, fut fort blessé d'une mousquetade dans le bras. Le 17, la demi-lune fut vivement attaquée; mais si vaillamment défendue qu'on ne put s'y loger. Le 18, le comte Galeasso Trotti, gouverneur de la place, fit une grande sortie avec cavalerie et infanterie, qui fut repoussée après un combat fort opiniâtré, avec grande perte des Français. La résistance qu'ils trouvèrent à la demi-lune fut si grande, qu'ils demeurèrent au pied sans pouvoir avancer; si bien qu'ils furent contraints d'aller à la sape le premier de septembre. Le marquis de Caracène faisoit cependant tous ses efforts pour le secours de Pavie: il lui arriva trois mille Napolitains que le vice-roi de Naples lui envoya, qui débarquèrent à Final; et ayant grossi son armée de troupes levées en Allemagne, il attaqua le château d'Arena, qu'il prit, et par là il coupa le chemin des vivres qui venoient du Modénois, et ensuite il s'alla poster à Mortara pour ôter la communication du Piémont: tellement que la subsistance manquant aux Français, et leur infanterie étant fort ruinée par la vigoureuse défense des Espagnols, ils furent contraints de lever le siége la nuit du 13 au 14 de septembre, pour marcher vers le Montferrat. Le duc de Modène alla se rafraîchir dans Casal, et le prince Thomas à Turin, laissant le commandement de l'armée à Saint-André-Montbrun, au marquis de Pienne et au comte de Bristol, qui passèrent le Pô à Vérue, et puis le Tanaro, et se postèrent sur la frontière de l'Alexandrin, et les Espagnols à Castel-Novo-Scrivia, où ils demeu-

rèrent jusqu'à la mi-octobre, auquel temps les Français passèrent les rivières de Bormida et de Scrivia, et détachèrent Biron le 27, pour ramener les troupes de Modène dans leur pays, avec quelques françaises destinées à y demeurer en quartier d'hiver. Biron, petit-fils du vieux maréchal de Biron, et neveu du dernier qui a tant fait parler de lui sous Henri IV, marcha diligemment jusqu'à Saint-Sébastien, proche des terres de Gênes, et de là il voulut gagner la montagne de Baignara, qui est au commencement de l'Apennin; mais il rencontra les Espagnols, qui le prévenoient; tellement qu'il fallut qu'il s'ouvrît le passage l'épée à la main : ce qu'ayant fait, il descendit dans la plaine, et arriva dans le Plaisantin, où on sépara les régimens pour entrer en garnison dans le Modénois. Le gros de l'armée en fit autant : les Français repassèrent les Alpes pour prendre leurs quartiers en France, et les troupes de Savoie demeurèrent dans leur pays. Pour le duc de Modène, il prit le chemin de France, comme on verra ensuite.

Le prince de Conti retourna le printemps en Catalogne pour y commander les armées du Roi; mais devant qu'il y arrivât, le comte d'Ille avoit pris les villes de Campredon, Ripouil et Berga; et ce prince y étant arrivé, mit, le 22 de mai, le siége devant Cap-de-Quiers. Bougi emporta d'abord une tour qui étoit entre la ville et la mer; et le prince battit la place si furieusement par terre, et le duc de Vendôme par mer, que le 27 les assiégés se rendirent, demeurant prisonniers de guerre. Dès qu'il eut pris cette ville, il se voulut rendre maître de Castillon, qui tenoit en bride tout le Lampourdan : il avoit été pris et rasé;

mais les Espagnols s'y étoient relogés, et avoient relevé les fortifications, courant tous les jours jusqu'aux portes de Roses. Le prince de Conti, pour les chasser de ce poste, arriva devant le 5 de juin, et n'ouvrit la tranchée que le 12, faute de munitions, qui n'arrivèrent qu'en ce temps-là. Les Espagnols, qui avoient mis un magasin dedans pour attaquer Roses, y laissèrent deux mille hommes pour le garder: c'est ce qui fut cause, quoique la place fût mauvaise et que les fortifications fussent refaites de nouveau, qu'elle dura plus long-temps qu'on ne pensoit, parce que les assiégés ne manquoient de rien, et qu'à coups de mousquets et de grenades ils défendirent fort bien leur terrain; mais enfin le mineur étant attaché à la muraille, ils se rendirent à composition, et sortirent le premier juillet. Bellefond fut fort blessé durant ce siége, et Canaple fut dépêché au Roi pour lui en porter la nouvelle. Le prince s'avança ensuite dans le pays; et se trouvant maître de la campagne, les peuples qui avoient conservé inclination pour les Français et haine contre les Espagnols se disposoient à faire rumeur : même la ville épiscopale de Solsone se souleva, et se déclara pour la France. Don Juan marcha aussitôt pour l'assiéger; mais le comte de Mérinville alla diligemment à son secours, et lui fit lever le siége après un combat de deux heures. De là ce comte prit la ville d'Ampurias, et le prince de Conti résolut le siége de Palamos, pour lequel il manda au duc de Vendôme de venir avec l'armée navale pour seconder son dessein; mais étant arrivé, il apprit par une lettre du prince qu'il n'attaqueroit point Palamos, à cause que les Espagnols y avoient jeté beaucoup d'infanterie. Telle-

ment qu'il cingla du long de la côte tirant vers Barcelone, où il trouva l'armée navale d'Espagne, qu'il attaqua, quoique plus forte que la sienne. Le combat se donna sur la fin de septembre, qui dura six heures. Il y eut force coups de canon tirés, beaucoup de vaisseaux démâtés, et pas un de pris. La nuit venant, les Espagnols se retirèrent : ce qui fit que les Français se vantèrent d'avoir eu l'avantage. Cependant don Juan prit Berga, et les Français l'ayant rassiégé, furent contraints de se retirer à la venue des Espagnols; et l'hiver étant venu, ils repassèrent les monts pour prendre leurs quartiers en Languedoc. Dès qu'ils furent éloignés, don Juan rassiégea Solsone, et pressa tellement la ville par la tranchée et par ses batteries, que les habitans furent forcés de se rendre à la fin de décembre, avant que les Français eussent le temps de les venir secourir.

Au mois de juin de cette année, l'Empereur ayant résolu de tâcher à faire son fils Léopold-Ignace roi des Romains, en la place de l'aîné, mort l'année passée, le fit couronner roi de Hongrie et de Bohême avec toutes les solennités accoutumées, et commença à faire sa brigue près des électeurs pour le faire désigner son successeur à l'Empire.

Après l'établissement de Cromwell à la dignité de protecteur d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, le roi d'Espagne lui envoya un ambassadeur pour faire alliance avec lui, et reconnoître cette nouvelle république. Le roi de France au contraire rappela le sien, et ne voulut avoir aucun commerce avec lui; mais le bruit courant partout que ce Protecteur, indigné du mépris qu'on faisoit de lui, se liguoit avec les Espa-

gnols contre la France, obligea le cardinal Mazarin d'y envoyer le président de Bordeaux pour reconnoître ce nouveau gouverneur, et empêcher cette ligue, qui eût été fort préjudiciable à la France. Ce président négocia si bien, qu'il rompit toutes les mesures des Espagnols, et fit une liaison étroite entre le Roi et le Protecteur, au grand regret de la reine d'Angleterre, qui étoit à Paris, et du Roi son fils, lequel étoit près d'elle; mais la nécessité les obligea de le dissimuler.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUANTIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DE MONTGLAT.

FIN DU TOME CINQUANTIÈME.



mais les Espagnols s'y étoient relogés, et avoient relevé les fortifications, courant tous les jours jusqu'aux portes de Roses. Le prince de Conti, pour les chasser de ce poste, arriva devant le 5 de juin, et n'ouvrit la tranchée que le 12, faute de munitions, qui n'arrivèrent qu'en ce temps-là. Les Espagnols, qui avoient mis un magasin dedans pour attaquer Roses, y laissèrent deux mille hommes pour le garder: c'est ce qui fut cause, quoique la place fût mauvaise et que les fortifications fussent refaites de nouveau, qu'elle dura plus long-temps qu'on ne pensoit, parce que les assiégés ne manquoient de rien, et qu'à coups de mousquets et de grenades ils défendirent fort bien leur terrain; mais enfin le mineur étant attaché à la muraille, ils se rendirent à composition, et sortirent le premier juillet. Bellefond fut fort blessé durant ce siége, et Canaple fut dépêché au Roi pour lui en porter la nouvelle. Le prince s'avança ensuite dans le pays; et se trouvant maître de la campagne, les peuples qui avoient conservé inclination pour les Français et haine contre les Espagnols se disposoient à faire rumeur : même la ville épiscopale de Solsone se souleva, et se déclara pour la France. Don Juan marcha aussitôt pour l'assiéger; mais le comte de Mérinville alla diligemment à son secours, et lui fit lever le siége après un combat de deux heures. De là ce comte prit la ville d'Ampurias, et le prince de Conti résolut le siége de Palamos, pour lequel il manda au duc de Vendôme de venir avec l'armée navale pour seconder son dessein; mais étant arrivé, il apprit par une lettre du prince qu'il n'attaqueroit point Palamos, à cause que les Espagnols y avoient jeté beaucoup d'infanterie. Telle-

gnols contre la France, obligea le cardinal Mazarin d'y envoyer le président de Bordeaux pour reconnoître ce nouveau gouverneur, et empêcher cette ligue, qui eût été fort préjudiciable à la France. Ce président négocia si bien, qu'il rompit toutes les mesures des Espagnols, et fit une liaison étroite entre le Roi et le Protecteur, au grand regret de la reine d'Angleterre, qui étoit à Paris, et du Roi son fils, lequel étoit près d'elle; mais la nécessité les obligea de le dissimuler.

